HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

UN MODÈLE

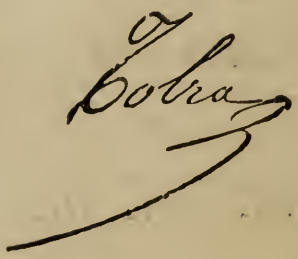
POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

NOUVELLE VIE DES SAINTS

IV

Propriété de l'Éditeur,



F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

NOUVELLE VIE DES SAINTS

DÉDIÉE AUX FAMILLES, AUX COMMUNAUTÉS ET AUX PAROISSES

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE SUR TOUTES LES FÊTES FIXES ET MOBILES

DE N. S. J.-C., DE LA TRÈS SAINTE VIERGE ET DES SAINTS

Avec des Réflexions pratiques tirées de chaque vie
ou de chaque Fête et d'un Plan de méditation

PAR

L'abbé JOUVE

Curé archiprêtre à Savines (Hautes-Alpes)
Ancien missionnaire apostolique à Notre-Dame du Laus
Auteur du *Missionnaire de la Campagne*

DEUXIÈME ÉDITION

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
Ad Sta Annæ,
MARIANOPOLI.

TOME QUATRIÈME

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

1886

Tous droits réservés

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

NOUVELLE VIE DES SAINTS

MOIS D'OCTOBRE

SAINT REMI, Archevêque de Reims et Apotre des Francs

1er *octobre.*

Saint Remi, la gloire de l'épiscopat, l'un des plus saints et des plus savants prélats de son temps, l'apôtre de la France, naquit à Laon, en 439, de l'une des plus illustres familles des Gaules. Son père et sa mère n'avaient que deux enfants lorsque, déjà fort avancés en âge, un solitaire vint leur prédire de la part de Dieu la naissance d'un troisième fils qu'ils nommeraient Remi et qui serait un jour l'apôtre des Francs. L'événement vérifia bientôt la prédiction. Aussi ses parents le regardèrent-ils comme un enfant de miracle et furent-ils très attentifs à l'élever

dans la piété et dans l'étude des lettres. Doué d'une rare intelligence, il fut envoyé de bonne heure aux écoles où il surpassa en savoir et en vertu tous ceux qui lui étaient supérieurs en âge. Ses progrès dans la voie de la perfection ne furent pas moins rapides. Il exerçait une grande vigilance sur lui-même, attentif à tempérer les mouvements trop vifs de son cœur. Dès l'âge de dix-huit ans, on admirait sa piété, son savoir et son éloquence; lui seul semblait ignorer son mérite; il aimait la retraite et la prière, et au sortir de ses classes, il se retira au château de Laon, où sa famille, le voyant de plus près, fut plus édifiée de ses rares vertus, qu'elle n'était illustrée par son savoir et par son éloquence. Il y passa jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, lorsque le Ciel voulut enfin tirer cette éclatante lumière de dessous le boisseau et le placer sur l'un des premiers sièges de l'Église de France.

Le siège épiscopal de Reims étant devenu vacant, Remi, malgré sa jeunesse, fut désigné pour le remplir. Il fit tous ses efforts pour rejeter la charge qu'on lui imposait, mais Dieu qui l'avait choisi par la voix du peuple, fit connaître d'une façon sensible combien ce choix lui était agréable. Un rayon de lumière illumina tout à coup le front du Saint et une huile sainte répandue par une main invisible consacra sa tête en exhalant dans la salle le plus suave parfum. A ce prodige, l'enthousiasme du peuple redoubla, et Remi, craignant de résister à l'appel si manifeste de la divinité, accepta le joug du Seigneur.

Sa conduite pendant son épiscopat fut admirable;

tout son temps était employé à la méditation des divines Écritures, à l'instruction de son peuple, et à la conversion des hérétiques et des infidèles. Il vendit son riche patrimoine, en distribua l'argent en bonnes œuvres, et se regarda comme un pauvre de Dieu. Sa douceur, sa modestie, son affabilité lui gagnèrent tous les cœurs; et comme son zèle était soutenu par une éloquence entraînante, son diocèse ne tarda pas à en ressentir les effets. Dieu qui voulait rendre sa vie éclatante, le favorisa du don des miracles; on en raconte un nombre étonnant, opérés par la vertu du signe de la croix : c'est ainsi qu'il chassa le démon d'une femme possédée depuis longtemps, et remplit de vin un muid vide, pour récompenser la charité d'une pauvre femme qui l'avait logé chez elle avec beaucoup d'empressement. — Un jour, dans une de ses visites pastorales, on lui amena, près du village de Chaumiey, un homme aveugle et possédé du démon. Dès que ce malheureux fut en présence du Saint il fut en proie à de si horribles tortures qu'il se roula à terre en vomissant d'affreux blasphêmes. Saint Remi demanda un miracle en sa faveur, et sa prière à peine terminée, les yeux de cet homme s'ouvrirent et sa langue, libre de toute entrave, remercia Dieu. Peu de temps après on lui amena une jeune fille de Tours aussi possédée du démon. Le Saint, sur les instances des parents, la délivra.

Dieu se plut encore à glorifier son fidèle serviteur dans plusieurs autres circonstances. Un terrible incendie dévorait la ville de Reims, tous les efforts pour conjurer le danger étaient inutiles et on déses-

pérait de sauver une seule habitation. Le Saint, sans perdre un instant, tourne ses regards suppliants vers le Ciel : « Seigneur, s'écrie-t-il, Seigneur, soyez propice à ma voix. » Il court aussitôt vers le foyer de l'incendie, et armé du signe de la croix, les flammes reculent devant lui et cessent leurs ravages. Il serait trop long de raconter ici les merveilles que le Saint accomplit en sa vie; il semblait qu'il n'avait qu'à parler pour que le Ciel exauçât sa prière. C'est ainsi qu'appelé au chevet d'un mourant, et n'ayant point d'huile sacrée pour lui administrer le baptême, après une courte prière, il reçut providentiellement une ampoule pleine d'huile sacrée. Cette huile salutaire donna la vie à l'âme et la santé au corps du malade.

Mais ce qui donna le plus d'éclat à l'épiscopat de saint Remi fut la conversion de Clovis, roi des Francs, à la suite de la victoire miraculeuse de Tolbiac. Instruit par saint Wast, prêtre de Toul, le roi fut baptisé par saint Remi avec plus de trois mille hommes de l'armée française. Clotilde voulut que la cérémonie se fît avec une grande pompe extérieure, capable de frapper les sens du peuple encore barbare et de le pénétrer de respect pour notre religion. On avait tapissé les rues, depuis la demeure du roi jusqu'à l'église. La procession était immense, les chants sacrés bien exécutés et l'église était brillante de lumière. Le roi, émerveillé de cette pompe, dit à l'évêque qui le tenait par la main : « Mon père, est-ce le royaume de Jésus-Christ que tu m'as promis? — Non, répondit le saint prélat, ce n'est que le commencement pour y arriver. » Le roi étant entré au baptistère reçut le baptême. C'est alors que le saint

évêque prononça ces paroles si connues : « Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » La cérémonie eut lieu le jour de Noël de l'an 496. — En cet instant il arriva que le clerc chargé de porter le saint chrême avait été séparé du cortège royal sans pouvoir le rejoindre tant la foule était compacte, et quand le pontife voulut mêler le saint chrême à l'eau baptismale, il ne le trouva pas. Remi, les mains et les yeux levés vers le Ciel, se mit en prière, les larmes inondaient son visage. Soudain une colombe plus blanche que la neige s'approcha de lui, elle tenait dans son bec une petite ampoule pleine de saint chrême; le pontife l'ouvrit, il s'en exhala une odeur suave et la colombe disparut. Clovis, étant incliné devant le pontife, fut baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, avec deux de ses sœurs et trois mille soldats de son royaume.

Après cet heureux jour, l'archevêque de Reims employa tout son zèle à convertir le reste de la nation. Son crédit près du roi lui servit uniquement à faire des conquêtes à Jésus-Christ, et à faire fleurir la discipline ecclésiastique; c'est ce qui lui a valu le titre d'apôtre des Francs.

Saint Remi était déjà fort avancé en âge lorsqu'il fut invité au premier concile d'Orléans où devait se trouver un évêque arien très instruit. Saint Remi, malgré ses vieux ans, ne manqua pas de s'y rendre. Dès qu'on le vit entrer, tous les Pères du concile se levèrent pour lui faire honneur. L'évêque arien, très orgueilleux, fut le seul qui resta sur son siège par mépris, ne daignant pas même le saluer. Son arro-

gance fut punie sur-le-champ. Saint Remi ayant fait un beau et solide discours contre l'erreur, tout le monde était dans l'attente de ce que l'arien allait répondre, mais il fut à l'instant rendu muet. Cet hérétique, frappé de terreur, reconnut sa faute, détesta ses erreurs et tomba aux pieds du Saint qui lui rendit l'usage de la parole pour confesser que Jésus-Christ est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit.

Saint Remi mourut le 13 janvier 533, âgé de quatre-vingt-seize ans, après soixante-quatorze ans d'épiscopat. De nombreux miracles s'accomplirent au sépulcre du Saint.

Réflexions pratiques.

Saint Remi dont nous venons de raconter l'histoire fut, à l'exemple des Apôtres, des Saints et de Jésus-Christ lui-même, un homme de prières. Après ses études il avait l'habitude de se retirer dans un appartement séparé du monde, pour se livrer au saint exercice de la prière avec plus de recueillement et de ferveur. Toute sa vie il a fait de la prière son occupation principale. C'est à cause de cela qu'il est parvenu à un haut degré de sainteté et qu'il a sanctifié tant d'âmes. — Avons-nous compris nous-mêmes le devoir rigoureux de la prière pour nous sanctifier et pour travailler efficacement au salut des autres ? L'avons-nous toujours rempli ? Comment avons-nous prié ?

O mon Dieu ! en nous imposant le saint exercice de la prière, vous connaissez bien le cœur de l'homme ! Vous savez que sans la grâce il ne peut se soutenir

dans l'étroit et pénible sentier de la vie, voilà pourquoi vous voulez que sans cesse il soupire vers le Ciel. Seigneur, nous prenons la résolution de toujours vous prier ; apprenez-nous à le bien faire.

Plan de méditation.

I. Piété de saint Remi pendant sa jeunesse.
II. Ses vertus durant son épiscopat.
III. Ses nombreux miracles.

LES SAINTS ANGES GARDIENS

2 *octobre.*

La foi nous apprend qu'il y a des Anges préposés à notre garde ; l'Ancien comme le Nouveau Testament sont pleins de preuves de cette vérité. C'est pourquoi saint Jérôme s'écrie : « Combien est grande la dignité des âmes, puisque chacune d'elles a un Ange destiné de Dieu pour la garder. »

« Il y a, dit saint Thomas, des Anges tutélaires pour les royaumes, les nations, les villes, les sociétés religieuses, et pour chaque fidèle en particulier. » Jésus-Christ le suppose évidemment quand il dit, en parlant des petits enfants : *Leurs Anges voient continuellement la face de mon Père qui est au Ciel.*

« Le Seigneur, dit saint Grégoire de Nysse, connaissant la malice des mauvais anges qui voudraient empêcher qu'aucun homme ne prît la place qu'ils ont perdue dans le Ciel, a donné à chacun de nous une Ange tutélaire pour s'opposer aux efforts que

fait l'ennemi de notre salut pour nous perdre. » Les Anges Gardiens, princes de la cour céleste, sont chargés de nous conduire dans les voies du salut toujours et partout, la nuit comme le jour, en voyage comme à la maison, de ne jamais nous quitter, lors même que nous commettons le péché qui les fait frémir, lors même que nous résistons à leurs inspirations et que nous nous révoltons contre eux. Quelle bonté de la part de Dieu ! Quel honneur pour nous ! et en même temps quel avantage et quel profit ! Notre Ange Gardien a mission de s'occuper de nos intérêts comme des siens propres et de nous rendre toutes sortes de bons offices. Si nous prions, il va au Ciel porter notre prière et en descend pour nous rapporter les dons de Dieu. Si nous sommes dans la peine, il nous console par les bons sentiments qu'il nous inspire. En quelque état que nous soyons, il veille sur nous comme sur un frère, comme une mère sur son enfant ; il nous arrache aux périls, nous ouvre des issues dans les situations difficiles ; enfin il est pour nous ce qu'est le guide pour le voyageur, le médecin pour le malade, le pasteur pour ses brebis, le père pour ses enfants, l'ami le plus fidèle pour son ami. Agar au désert, Loth à Sodome, Isaac sur la montagne de Moria, les enfants de Babylone dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions, saint Pierre dans la prison l'ont éprouvé et nous en rendent témoignage. N'en faisons-nous pas nous-mêmes tous les jours l'expérience ? D'où nous viennent ces lumières qui rendent notre foi plus vive ; ces mouvements subits qui nous portent au bien, ces moments heureux où

le cœur se sent pressé d'être tout à Dieu? « Ah ! ce sont les Anges, dit M. Hamon, qui font ces grands coups de salut, et quand ils ont réussi, ils en célèbrent une fête dans le Ciel. » En reconnaissance de tant de bienfaits, nous devons les honorer avec piété ; et c'est pour nous rappeler cette grande obligation d'une manière toute spéciale que l'Église a jugé à propos d'établir cette fête particulière du 2 octobre pour honorer les saints Anges Gardiens.

Réflexions pratiques.

Puisque Dieu dans sa bonté a donné à chacun de nous un prince du Ciel pour nous protéger, nous devons le respecter, l'aimer, lui parler et l'imiter.

1° Nous devons le respecter. Son excellence, sa dignité, sa sainteté nous y engagent. Si on doit respecter les grands et les rois de la terre, combien plus devons-nous respecter les princes du Ciel, les grands officiers de la maison de Dieu ? Quelle faute de ne faire aucune attention à leur présence ! Quelle faute plus grave de faire sous leurs yeux ce que nous ne voudrions pas faire sous les yeux d'un homme honorable !

N'avons-nous jamais oublié que notre Ange Gardien est toujours à nos côtés ? Ne l'avons-nous jamais contristé par des propos ou des actes inconvenables.

2° Nous devons l'aimer. Et comment ne pas aimer un tel bienfaiteur, un ami si dévoué, si saint, si parfait !

3° Nous devons lui parler. Garde-t-on le silence avec un ami fidèle? Ne verse-t-on pas souvent son

cœur dans le sien ? Agissons de même à son égard. Saluons-le chaque matin en lui recommandant notre journée, le soir avant le sommeil. Prions-le dans nos combats, dans nos dégoûts, dans les tentations, dans la maladie ; réclamons son assistance dans les dangers. — L'avons-nous toujours fait?

4° Nous devons imiter notre bon Ange. Imiter, à l'église, sa religion profonde devant les tabernacles; dans la prière, son recueillement et sa piété; dans les affaires, son union à Dieu ; dans nos tentations, ses luttes glorieuses contre le démon ; dans nos rapports avec le prochain, sa patience, sa douceur, son dévouement. Enfin, en toutes choses, sa vie pure et innocente.

Mon Dieu! que je suis loin d'avoir toujours rempli mes devoirs à l'égard de mon Ange Gardien. Assisté de votre grâce je serai plus fidèle à l'avenir.

Plan de méditation.

1° Que fait mon Ange Gardien pour moi ? Il porte à Dieu mes prières, mes aumônes, mes bonnes œuvres, mes bons désirs, mes larmes de repentir, mes afflictions, mes souffrances...

II. Que dois-je faire pour lui ? La reconnaissance pour les soins qu'il prend de moi. La confiance pour sa protection... Le respect pour sa présence.

Autre plan.

I. J'ai un Ange, un prince de la Cour céleste pour me protéger. Quelle bonté de Dieu !! Quelle grandeur de mon âme!

II. J'ai un Ange Gardien... Il me garde. Comment?

avec la puissance d'un prince (il le peut). Avec la bonté d'un ami (il le veut). Avec l'expérience d'un vieux général... il connaît les ruses du démon.

III. Dans quelles circonstances? Dans les voyages... dans les dangers... dans les combats... dans mes prières...

IV. Ce que je lui dois : 1° le respect... 2° la reconnaissance... 3° la confiance...

SAINT PLACIDE ET SES COMPAGNONS

3 *octobre.*

Saint Placide, fils d'un illustre et noble sénateur romain, fut offert à Dieu dès son enfance et confié dès l'âge de sept ans à saint Benoît, qui faisait alors l'admiration de toute l'Italie. Sous la conduite d'un tel maître, cette âme candide fit de rapides progrès dans la vertu. Né avec d'heureuses dispositions, jamais novice ne fut plus pieux, plus humble, plus obéissant. Quoique d'une santé faible et d'une complexion délicate, Placide donna l'exemple d'une austérité presque sans bornes. Son jeûne était continuel; sa nourriture se composait d'un peu de lait, d'eau et de racines; il ne mangeait de pain que le dimanche, le mardi et le jeudi; pendant le carême il passa des jours entiers sans prendre absolument rien. Saint Grégoire rapporte que dans les premiers temps que le jeune Placide était dans le monastère, on l'envoya puiser de l'eau dans un lac peu éloigné de la maison. Or, l'enfant se laissa tomber avec sa

cruche et fut emporté par les flots. Saint Benoît, renfermé dans sa cellule, connut ce fâcheux accident par révélation et, appelant aussitôt Maur, son disciple, il lui dit : « Courez vite, mon frère, l'enfant est tombé dans l'eau. » En parlant ainsi, il bénit le messager qui prit sa course, arriva au bord du lac, et, sans s'apercevoir qu'il n'était plus sur la terre ferme, continua d'avancer sur l'onde qui le portait. Il atteignit l'enfant, le prit par les cheveux et le ramena au rivage. L'enfant reconnaissant s'attacha plus que jamais à suivre les leçons et les exemples du saint patriarche. Il voulait être de tous les exercices de la religion et pratiquer toutes les pénitences. On ne pouvait voir sans admiration un jeune enfant le premier au chœur pour chanter nuit et jour les louanges du Seigneur. Jamais novice ne fut plus pieux et plus fervent que lui. Aussi avait-il toutes les affections du saint abbé et en fit-il son compagnon ordinaire et le témoin de ses miracles.

A l'âge de vingt-six ans, Placide fut envoyé par saint Benoît en Sicile, avec ordre de fonder, près du port de Messine, un monastère et une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Cette maison, dirigée par le digne disciple de saint Benoît, devint bientôt semblable à celle du mont Cassin; elle se peupla rapidement et devint une pépinière d'âmes parfaites. Sa douceur inaltérable et sa charité sans bornes lui gagnèrent tous les cœurs. Tout florissait dans le monastère de Saint-Jean-Baptiste, quand des pirates païens, venus des côtes d'Afrique, fondirent sur cette maison de Dieu et égorgèrent Placide avec tous ses religieux, au nombre de trente-trois, le

5 octobre 541. Deux de ses frères et une de ses sœurs qui étaient venus lui rendre visite subirent le même sort.

Réflexions pratiques.

Le caractère particulier de saint Placide est la joie de l'esprit et l'allégresse avec laquelle il se portait au service de Dieu et au salut du prochain. Il ne la perdit jamais, ni dans les travaux et les difficultés de la vie religieuse, qu'il embrassa dès son jeune âge sous la conduite de saint Benoît, ni dans les contradictions et dans les fâcheuses rencontres qu'il supportait avec une si grande douceur et un si grand empire sur ses passions, qu'il ne se mit jamais en colère. Bien plus, dans les tourments inouïs qu'il eut à souffrir en Afrique, il ne cessa de chanter avec une joie et une allégresse extraordinaires les louanges de Dieu.

Admirons sa vertu, et tâchons, à son exemple, de ne perdre jamais la joie du cœur, ni la paix de l'âme. Si la colère ou la tristesse nous attaque, ne nous laissons pas dominer; demeurons calmes; ne quittons point notre place. Notre place, c'est la sagesse; notre place, c'est la raison; notre place, c'est la patience, c'est la mortification; tenons-nous là et nous serons victorieux.

Plan de méditation.

Saint Placide a été martyr toute sa vie : 1° par la séparation volontaire avec son père, sa mère et ses frères; 2° par le renoncement aux richesses, aux honneurs; 3° par ses austérités; 4° par les supplices enfin auxquels il fut condamné.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, Instituteur des Frères Mineurs

4 octobre.

Saint François, l'un des plus grands et des plus admirables saints de l'Église, vint au monde à Assise, ville d'Ombrie, en Italie. Cet enfant extraordinaire naquit dans une étable, ainsi qu'un pèlerin inconnu l'avait annoncé à sa mère, et il portait une croix gravée sur l'épaule. Il reçut au baptême le nom de Jean; mais il fut ensuite appelé François parce qu'il avait appris en peu de temps et qu'il parlait parfaitement la langue française. Son père et sa mère étaient de riches marchands. Le soin de leurs affaires commerciales leur fit négliger l'éducation de leurs enfants. Le jeune François fut néanmoins élevé très délicatement et confié pendant quelque temps à des ecclésiastiques de la paroisse de Saint-Georges. Après qu'il eut acquis quelques connaissances des lettres, il suivit l'exemple de son frère et se livra au commerce pendant quelque temps. François montra d'abord un grand attrait pour les plaisirs et un vif désir des richesses; il ne se laissa pourtant pas entraîner trop loin. Il s'était fait un devoir de donner l'aumône à tout pauvre qui la lui demanderait pour l'amour de Dieu. Un jour qu'il était fort occupé, il en renvoya un sans rien lui donner; mais s'étant aussitôt reproché son manque de charité, il courut après le malheureux qu'il avait refusé et répara sa faute. Il s'engagea dès lors, par vœu, à donner l'au-

mône à tous ceux qui lui tendraient la main, et il l'accomplit fidèlement jusqu'à sa mort.

Sa charité, jointe à une grande douceur et à une gracieuse affabilité, le faisait aimer de tous ceux qui le connaissaient. Un jour ayant rencontré un homme presque nu, il se dépouilla d'un habit tout neuf qu'il venait de mettre et le donna à ce pauvre. L'an 1203, la guerre s'étant allumée en Italie, François voulut prendre le parti des armes, mais il crut entendre une voix qui lui disait : « François, lequel vaut-il mieux suivre : le maître ou le serviteur? Le riche ou le pauvre ? » Il répondit qu'il valait mieux s'attacher au service du maître et du riche, parce qu'ils étaient plus en état de nous faire du bien ; et il lui fut répondu : « Pourquoi donc refusez-vous le service de Dieu pour celui des hommes ? » Aussitôt il dit comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Dieu lui ordonna de retourner à Assise, et il partit immédiatement pour s'y rendre. Dès lors il s'adonna à l'oraison, conçut un vif mépris pour toutes les choses de la terre et résolut de les quitter pour rechercher le trésor caché de l'Évangile. Pénétré du vif désir de la perfection, il s'étudia à se vaincre lui-même pour être plus propre à recevoir la grâce de Dieu. Ayant un jour rencontré un lépreux qui s'approchait de lui, il recula d'horreur, mais revenant aussitôt à lui-même, il embrassa ce malheureux et lui fit l'aumône.

François ne se plaisait plus que dans la solitude, et il demandait sans cesse à Dieu de lui faire connaître sa volonté. Un jour qu'il était en prières, il lui sembla voir Jésus-Christ attaché à la croix. Cette

vision fit sur lui une impression si vive qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes lorsqu'il pensait aux souffrances du Sauveur, et depuis ce moment il parut singulièrement animé de l'esprit de ferveur, de pauvreté et de charité. Dans un pèlerinage qu'il fit à Rome, il trouva un grand nombre de pauvres à la porte de l'église de Saint-Pierre; il donna ses vêtements à celui qui paraissait le plus malheureux et se couvrit ensuite de ses haillons, restant tout le jour dans la compagnie des mendiants. François, jusque-là, aimait la richesse et l'élégance dans les vêtements. La victoire qu'il venait de remporter éteignit cette double passion. Il ne chercha plus, depuis, qu'à vivre pauvre et humilié. Comme le Saint donnait tout ce qu'il avait aux pauvres et aux églises, son père, mécontent de cette sainte prodigalité, le conduisit devant l'évêque d'Assise, pour exiger une renonciation à tous ses biens. François, se dépouillant même de ses habits, abandonna tout à son père en disant qu'il pourrait désormais dire avec bien plus de raison : «Notre Père qui êtes aux Cieux.» L'évêque le voyant ainsi dépouillé fut attendri; il l'embrassa avec tendresse, et le couvrit d'un vieux manteau d'un paysan, domestique de l'évêché. Au sortir du palais épiscopal, François alla chercher au loin une solitude, chantant, le long du chemin, les louanges de Dieu. Étant entré dans un bois, il fut rencontré par une bande de voleurs qui lui demandèrent qui il était. « Je suis, répondit-il, le héraut du grand Roi. » Cette réponse les irrita, ils le battirent et le jetèrent dans une fosse pleine de neige. Il se réjouit d'un tel traitement et continua de chanter

les louanges du Seigneur. Dans sa route il fut reconnu par un de ses anciens amis qui le mena chez lui et l'obligea de recevoir une tunique pour mettre sous son manteau.

Se croyant appelé à travailler aux réparations de l'église de Saint-Damien, il se mit à recueillir des aumônes ; dans ce but il vint quêter jusque dans la ville d'Assise, où il avait joui autrefois d'une fortune considérable, et où il essuya toutes sortes d'insultes de la part de ses parents et de ses anciens amis. Tout le monde fut si édifié de son humilité et de sa patience qu'on lui donna de quoi rebâtir avec l'église de Saint-Damien une ancienne église de Saint-Pierre. François se retira ensuite auprès d'une église qui appartenait à une abbaye de bénédictins, et que ses religieux appelaient *Portioncule* parce qu'elle était sur une petite portion de terre de leur dépendance. Elle était environ à un mille d'Assise et dédiée à Notre-Dame des Anges. On l'avait abandonnée parce qu'elle tombait en ruines. Cette masure et cette solitude plurent à François; il y fit sa demeure. Après avoir réparé cette église, il allait souvent y prier, et il y reçut plusieurs faveurs célestes.

Deux ans après, en entendant un jour la messe, il fut extrêmement frappé de ces paroles : *Ne portez ni or, ni argent, ni provisions pour le voyage, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton.* François, éclairé d'une lumière surnaturelle, prit pour lui ces paroles, et en fit le fondement de la règle qu'il voulait établir. Aussitôt il ôta ses souliers, renonça pour toujours à l'or et à l'argent, et quitta sa ceinture de cuir, ne gardant que sa tunique qu'il ceint d'une corde. S'étant

mis dans l'état que demandait le Sauveur pour la prédication de son Évangile, il alla prêcher hardiment la pénitence et opéra dès le commencement d'admirables conversions. Quelques-uns de ceux que Dieu toucha par ses discours voulurent le suivre et s'attacher à lui pour l'imiter plus parfaitement. Le nombre de ses disciples s'accrut bientôt jusqu'à sept, puis jusqu'à douze. Il résolut d'en former une société pour aller prêcher la pénitence. Ayant écrit une règle, il alla à Rome pour la faire approuver par le souverain pontife Innocent III. Le pape lui dit : « Priez Dieu, mon fils, qu'il nous éclaire, afin que nous puissions acquiescer à vos désirs lorsqu'il aura fait connaître sa volonté. » Dès la nuit suivante, le souverain pontife vit en songe ce pauvre qu'il avait accueilli froidement la veille, soutenant l'église de Latran, qui lui paraissait prête à tomber. A son réveil il fit chercher François, et après l'avoir interrogé, il découvrit sous cet air de simplicité un des plus grands saints de l'Église. Il l'embrassa, l'encouragea pour suivre son œuvre, approuva sa règle et l'établit général de son Ordre, en lui donnant plein pouvoir de prêcher partout la pénitence. L'amour de François pour cette vertu qu'il devait annoncer était extraordinaire. La terre nue lui servait de lit ; il dormait assis, et la tête appuyée sur un morceau de bois ou sur une pierre. Ce qu'il mangeait était rarement cuit. Il ne buvait que de l'eau et faisait huit carêmes chaque année. Sa dévotion pour la Sainte Vierge était si grande qu'il jeûnait en son honneur, depuis la fête de saint Pierre jusques à l'Assomption.

Le zèle du salut des âmes et le désir du martyre

lui inspirèrent la pensée d'aller prêcher l'Évangile aux mahométans. Il partit pour l'Égypte. A peine arrivé dans cette contrée, il fut arrêté et mené au sultan qui lui demanda quel motif l'amenait au milieu d'eux. « Je viens de la part du Dieu tout-puissant, pour annoncer l'Évangile de la vérité et pour vous montrer la voie du salut, à vous et à tout votre peuple. » Il lui exposa ensuite les premiers principes de la religion avec une force et une clarté qui excitèrent l'admiration du sultan, et il lui proposa de lui prouver sa foi en Jésus-Christ par le feu. « Faites allumer un bûcher, dit-il, ordonnez à vos prêtres d'y entrer avec moi. Un miracle vous montrera quelle est la vraie religion. » Le sultan répondit qu'il ne croyait pas qu'aucun des prêtres de Mahomet voulût accepter une telle proposition. « Eh bien, ajouta François, j'entrerai seul dans les flammes, à condition que vous vous ferez chrétien si les flammes me respectent et perdent pour moi leur activité. » Le sultan refusa et, comme il était ébloui de son courage, il lui offrit une grosse somme d'argent que le Saint refusa.

Le nouvel Ordre acquérait chaque jour plus de célébrité. Ceux qui le composaient étaient connus sous le nom de *Frères Mineurs*. En moins de trois ans le Saint comptait déjà soixante maisons où l'on suivait son institut.

Ayant reçu d'un comte une agréable solitude sur le mont Alverno, François s'y retirait souvent. Il y reçut plusieurs grâces extraordinaires. Les historiens de sa vie rapportent qu'on le vit souvent élevé de terre dans la prière. Ce fut là aussi qu'il mérita, par

son humilité et par son ardent amour pour Jésus-Christ, de recevoir sur son corps l'impression des cinq plaies de Notre-Seigneur. Depuis cette faveur, qui fit donner à notre Saint le nom de Séraphique, parce qu'il l'avait reçue par le ministère d'un Séraphin, sa vie ne fut plus qu'un martyre continuel.

La première fois qu'il visita le mont Alverno, il se vit environné d'une multitude d'oiseaux qui vinrent se placer sur sa tête, sur ses épaules, sur sa poitrine et dans ses mains, battant des ailes pour témoigner le plaisir que leur causait l'arrivée de leur ami. Se tournant vers un religieux qui l'accompagnait : « Je vois bien qu'il faut rester ici, puisque mes petits frères, les oiseaux, se réjouissent tant de ma présence. » Un jour, allant prendre son repas avec ce même religieux, il se sentit ravi de joie au chant d'un rossignol. Il pria le religieux de chanter alternativement les louanges de Dieu avec ce chantre harmonieux ; et comme il s'excusait sur sa mauvaise voix, le Saint se mit à répondre au rossignol et continua jusqu'au soir, où il fut obligé de cesser, avouant que le petit oiseau l'avait vaincu. Il le fit venir sur sa main, le loua d'avoir si bien chanté, lui donna à manger, et ce ne fut que par son ordre et après avoir reçu sa bénédiction que le rossignol s'envola.

Cheminant à travers les marais de Venise, il entendit une grande quantité d'oiseaux qui chantaient sur les joncs et les arbrisseaux, il dit à son compagnon : « Nos frères les oiseaux louent le Créateur, allons aussi parmi eux chanter notre office. » Les oiseaux au lieu de s'en aller se mirent à chanter si fort qu'il était impossible de s'entendre. Le Saint

leur dit : « Mes frères, taisez-vous jusqu'à ce que nous ayons terminé notre office. » Et les oiseaux obéirent sur-le-champ.

Dans les environs de la ville d'Eugubio, un loup était la terreur du pays et ravageait le territoire. Les citoyens armés n'avaient pu s'en débarrasser. Le Saint seul et sans armes va à sa recherche. Quand il l'eut rencontré il lui parla en ces termes : « Frère loup, tu es la terreur de la contrée par les ravages affreux que tu exerces chaque jour. Comme c'est la faim qui te rend méchant, je veux que tu promettes de ne plus faire de mal si l'on te nourrit. » Le loup en signe de consentement, inclina profondément la tête. « Donne-moi un gage de ta parole, » reprit le saint homme, en lui tendant la main. Le loup leva familièrement la patte et la posa dans la main de son ami et il le suivit dans la ville. Pendant deux ans cet animal venait paisiblement demander sa nourriture chaque jour, et chacun se faisait un plaisir de la lui donner.

Saint François mourut à Assise, l'an 1226, âgé de quarante-cinq ans.

Réflexions pratiques.

Au moment de son trépas, saint François apparut à l'évêque d'Assise, et lui dit : « J'ai laissé le monde, et je m'en vais au Ciel. » Oui, ce grand patriarche séraphique avait laissé le monde dont il avait méprisé les richesses, les honneurs et les plaisirs. Il n'avait aimé que l'humilité et la croix de Jésus-Christ. Voilà pourquoi il pouvait dire avec assurance : *Je m'en vais au Ciel.* A son exemple, laissons le

monde et toutes ses folies; tournons notre cœur et notre esprit vers le Ciel pour en faire la conquête par nos vertus et nos bonnes œuvres, et nous pourrons aussi dire à l'article de notre mort : J'ai échangé les bagatelles de la terre pour les biens réels du Ciel. O enfants des Saints ! laissons aux sages du siècle les délices de la chair et la gloire humaine; n'aspirons qu'aux biens solides de l'éternité.

Plan de méditation.

Saint François a triomphé :

I. De la cupidité, par le renoncement aux richesses.

II. De la volupté, par la mortification et la pénitence.

III. Du vice et de l'iniquité, par la conquête laborieuse d'un incomparable trésor de vertus.

SAINT APPOLINAIRE

5 *octobre.*

Saint Appolinaire, évêque de Valence, en Dauphiné, naquit en Auvergne d'une famille sénatorienne de Rome. Distingués par la noblesse du sang, ses parents l'étaient plus encore par les vertus qui ennoblissaient leur âme. Sans parler de son père, saint Isique qui, de sénateur devint un évêque, puis un saint, sa mère, la bienheureuse Audence, se distinguait par toutes les qualités d'une femme accomplie. Sachant combien les premières impressions sont du-

rables, elle eut soin d'inspirer la piété à ses enfants presque dès le berceau. Elle laissa aux maîtres le soin de former leur esprit dans les lettres humaines, réservant pour elle celui de former leur cœur à la vertu. Aussi Appolinaire, enfant docile, répondait par ses progrès dans les lettres et dans la vertu à l'assiduité de ses maîtres et à la vigilance de sa pieuse mère. Sa douceur lui gagnait tous les cœurs. Ce n'était qu'un enfant et il avait la sagesse des vieillards, la pureté d'un ange et l'humilité des Saints.

Dans cet âge tendre il aimait l'oraison ; il avait du goût pour le silence, et le recueillement était son attrait. Il méditait avec plaisir la loi du Seigneur, mangeait peu, se mortifiait beaucoup et la présence de Dieu l'occupait tout entier. Les commencements promettaient d'heureuses suites et les suites répondirent aux commencements. A mesure qu'il croissait en âge, il recevait aussi de Dieu de plus vives lumières. Celle-ci eut une si forte impression sur son cœur qu'il résolut enfin de quitter le monde. Divers auteurs pensent que saint Appolinaire fut élevé dans le monastère de Lérins, mais ce sentiment n'est point à l'abri de toute contestation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que saint Mamer, évêque de Vienne, sous la conduite duquel saint Appolinaire avait été formé aux sciences et à la vertu, l'admit dans son clergé et lui conféra les ordres sacrés. L'Église de Valence, en Dauphiné, se trouvant sans pasteur par la condamnation de Maxime, on en confia le gouvernement à saint Appolinaire qui fut sacré vers l'an 480. Il s'appliqua d'abord à réformer les abus que la vie déréglée de son prédécesseur avait introduits.

L'histoire ne nous a pas laissé le détail de ses actions, mais les éloges que lui décernent les anciens auteurs, ne permettent pas de douter qu'il n'ait eu toutes les vertus qui caractérisent les saints évêques. Ses travaux apostoliques furent interrompus par diverses maladies. Celle dont il fut atteint à Lyon vers l'an 510 fut longue et dangereuse. Son zèle lui attira des ennemis et le fit exiler. Voici quelle fut la cause de cette disgrâce qui ne servit qu'à sa sanctification. Étienne, trésorier des finances de Gondebaud et de Sigismond, rois de Bourgogne, avait contracté un mariage incestueux avec la sœur de sa femme qui était morte. Les évêques des provinces de Lyon et de Vienne s'assemblèrent dans cette dernière ville pour faire cesser le scandale. Le coupable fut excommunié et condamné à la pénitence prescrite par les canons en pareil cas, mais il refusa de se soumettre au jugement du concile. La Cour étant toute arienne, le trésorier des finances y trouva des protecteurs puissants. On s'éleva contre le concile et les évêques qui l'avaient composé furent exilés. Tous souffrirent cette peine avec une grande constance et rien ne fut capable de les ébranler. On fit d'inutiles efforts pour gagner Appolinaire qui était un des principaux d'entre eux : il déclara ouvertement qu'il ne recevrait Étienne à la communion que quand il aurait expié son crime par la pénitence. Sa vertu l'ayant fait triompher de ses ennemis, il revint dans son diocèse. On assure que Dieu le favorisa du don des miracles et que ses prières rendirent la santé à Sigismond atteint d'une maladie dangereuse. — Saint Appolinaire était lié d'amitié avec plusieurs évêques illustres des

Gaules et notamment avec saint Césaire d'Arles, où il fit un voyage en allant à Marseille.

On pense communément que saint Appolinaire mourut vers l'an 525. On l'enterra dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, située dans un des faubourgs de Valence. Son corps qui avait été transporté dans l'église de son nom fut brûlé par les huguenots dans le seizième siècle. Saint Avit, archevêque de Vienne qui succéda à Isique, son père, était frère de saint Appolinaire. Outre ce frère aîné, saint Appolinaire comptait encore dans sa famille plusieurs évêques qui s'étaient rendus recommandables par leurs vertus.

Réflexions pratiques.

Saint Appolinaire qui aurait pu jouer un rôle important dans le monde, après l'avoir vu et examiné, le combattit généreusement et le vainquit noblement. Il en triompha en renonçant pour toujours aux honneurs, aux plaisirs, aux richesses et à sa famille pour s'attacher uniquement à Dieu et à la vertu. Apprenons par son exemple à mépriser les vanités du siècle et à ne compter pour rien les vains honneurs, les dangereux plaisirs et les fragiles biens de cette vie. Sans ce détachement du cœur, il est impossible de lui plaire et de faire le moindre progrès dans la vertu. Quand viendra la grand jour des justices du Seigneur, on ne nous demandera pas ce que nous aurons valu dans l'opinion des hommes, ce que nous aurons quitté pour lui, ce que nous aurons fait ou souffert pour son amour. Comment avons-nous témoigné à Dieu notre attachement jusqu'à ce jour?

Quels sacrifices nous sommes-nous imposés pour lui plaire ? Où sont les créatures et les plaisirs que nous avons quittés pour marcher à sa suite ? Mon Dieu ! que ma générosité est faible ! daignez m'inspirer plus de dévoûment pour votre service.

Plan de méditation.

I. La mission de l'évêque est : 1° de résister au mal ; 2° de faire triompher la vérité.

II. La vie de saint Appolinaire a été consacrée à ce double but.

SAINT BRUNO, Fondateur de l'Ordre des Chartreux

6 *octobre.*

En 1035, Dieu fit naître à Cologne saint Brnno qui devait inaugurer l'un des plus illustres et des plus saints Ordres de l'Église. Ses parents distingués aux yeux du monde par leur noblesse et leurs richesses étaient encore plus recommandables devant Dieu par leurs vertus. Dans ses premières années on ne vit rien en Bruno qui ressentît la faiblesse et la légèreté de l'enfance, tout, au contraire, respirait une gravité, une sagesse, une élévation de sentiments qui présageaient les grands desseins que Dieu avait sur lui. Ses parents charmés de sa piété précoce et de ses brillantes dispositions, voulurent qu'il fût élevé sous leurs yeux. Les belles qualités naturelles de cet enfant, les grâces abondantes du Ciel laissèrent peu à faire pour son éducation qui fut néan-

moins très soignée. Son amour du travail, sa tendre dévotion à la Sainte Vierge, mirent son innocence à l'abri de tout danger. Il fit des progrès si merveilleux dans les lettres et dans l'Écriture sainte, la théologie et les Pères que l'évêque de Cologne le nomma, malgré son extrême jeunesse, chanoine de sa cathédrale. Étant allé à Paris pour se perfectionner dans les sciences, Bruno vint à l'école de Reims, puis à celle de Paris qui admira sa science, sa vertu, l'élévation de son caractère. Sa réputation ne tarda pas à le conduire aux plus honorables emplois. L'école de Reims lui conféra la dignité de chancelier, le choisit pour son directeur pendant que l'archevêque de cette ville le faisait asseoir dans la stalle des chanoines. Bruno professeur eut d'illustres élèves et l'un d'eux monta sur la chaire de saint Pierre.

Saint Bruno, l'exemple et l'admiration de tout le clergé, édifiait par la pureté de ses mœurs toute la ville de Reims, lorsque après la mort du prélat de cette cité, Manassés, brisant les barrières sacrées du sanctuaire, entra par la porte de la simonie dans cette Église désolée. Notre Saint, en présence du mal occasionné par ce scandale, se porta comme accusateur de l'archevêque intrus. Manassés fut convaincu, flétri par le concile d'Autun, déposé par celui de Lyon et enfin chassé de son siège. Dès lors tous les yeux du peuple et du clergé se tournèrent vers Bruno pour remplir le siège vacant, mais leur espoir fut trompé par la réalisation du projet que le Saint avait formé d'embrasser la vie monastique. Depuis longtemps il discourait fréquemment avec plusieurs de ses amis sur la caducité des biens et des plaisirs

de la terre, comparés à la durée des joies célestes et il résolut avec eux de dire à tout jamais adieu au monde et à ses folles vanités. Ce qui acheva surtout de le déterminer, ce fut le fait aussi étonnant que terrible que nous allons raconter.

Pendant que saint Bruno était à Paris, un de ses amis, célèbre docteur de l'Université, mourut après avoir joui d'une haute réputation et reçu les sacrements de l'Église. Son nom était Raymond Diocrès. On récitait pour lui l'office des morts, lorsqu'un des petits choristes chanta la leçon de Job qui commence par ces mots : *Responde mihi :* Réponds-moi. Le corps du défunt qui était dans le cercueil au milieu de l'église, leva la tête et dit d'une voix effroyable : *Je suis accusé par un juste jugement de Dieu*, et il se remit dans son cercueil. L'assistance consternée, effrayée par un événement aussi étrange, s'enfuit. On veut quelques instants après recommencer l'office. Le cortège est revenu plus nombreux. Pendant le service, à la même leçon : *Responde mihi :* Réponds-moi, le mort lève encore la tête et d'une voix encore plus effrayante, il s'écrie : *Je suis jugé par un juste jugement de Dieu.* Les assistants plus effrayés désertent une seconde fois l'église ; mais la foule, attirée par un si affreux spectacle, est bientôt, autour du cercueil, plus compacte que jamais. Et pour la troisième fois le clergé recommence l'office, mais à peine les mêmes paroles ont-elles été prononcées, le mort se lève pour la dernière fois et dit d'une voix sombre et désespérée : *Je suis condamné par un juste jugement de Dieu.* Alors Bruno s'écria : « Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous que ce mort a parlé. » S'étant

aussitôt démis de son bénéfice et ayant renoncé à tout, il prit le chemin de Grenoble avec six de ses compagnons qui partageaient ses sentiments. Étant allés trouver saint Hugues, évêque de cette cité, pour prendre son conseil, le saint prélat, éclairé d'une lumière surnaturelle leur indiqua le désert de la *Chartreuse* et les y conduisit lui-même. Après y avoir bâti un oratoire de la Sainte Vierge et une cellule pour chacun d'eux, près d'une petite source, ils y vécurent dans une entière séparation du monde et dans la pratique continuelle de la prière et de la mortification. Telle est l'origine de l'Ordre admirable des Chartreux qui, seul, n'a jamais eu besoin de réforme.

La vie de ces nouveaux religieux fut une rigoureuse austérité. Leur jeûne était continuel, leur silence sans interruption, en dehors du chant des louanges du Seigneur. Ils portaient toujours un rude cilice et gardaient une perpétuelle clôture. Bruno le plus humble, le plus mortifié, le plus parfait de tous, fut, malgré sa résistance, choisi comme supérieur; et l'évêque de Grenoble, charmé de son grand savoir et de sa haute piété, le prit bientôt pour son directeur. Il s'estimait heureux de pouvoir aller souvent à la Chartreuse s'édifier de la vie céleste que menaient les solitaires. Il vivait avec eux comme le dernier d'entre eux.

Il y avait six ans que saint Bruno jouissait du bonheur de la solitude lorsque le pape Urbain II, qui avait été son disciple à Reims, l'appela auprès de lui pour se servir de ses conseils. Il fallut obéir; mais Bruno n'eut de repos dans la cour de Rome que lors-

qu'il eut obtenu la liberté. Ayant refusé successivement le chapeau de cardinal et l'archevêché de Reggio, Bruno accepta du pieux Roger, comte de Sicile et de Calabre, des terres considérables au sein des montagnes, et ne pouvant retourner à la Chartreuse où étaient toutes ses affections, il forma dans les rochers de la Calabre un nouvel asile, image de celui qu'il regrettait. Ce monastère ne tarda pas de devenir très florissant. Saint Bruno avait assez travaillé sur la terre pour avoir droit à un salaire dans le ciel. La mort vint le trouver au sein de la prière et mit fin à ses austérités que la vieillesse n'avait pu ralentir. Ce fut un dimanche, 6 octobre 1101.

Réflexions pratiques.

Saint Bruno, pénétré de la crainte des jugements de Dieu et des peines éternelles de l'enfer, embrassa les rigueurs d'une pénitence continuelle. L'éloignement de tout ce qui peut flatter les sens, l'abstinence perpétuelle, un jeûne continuel, des veilles prolongées, un cilice cruel, une solitude profonde, un silence aussi long que la vie, ne sont qu'une partie de cette pénitence. Nous avons plus de raisons de craindre ces jugements et ces peines, puisque nous sommes plus criminels que saint Bruno ne l'était. Faisons pénitence pendant que nous le pouvons. Avons-nous commencé?

Plan de méditation.

Saint Bruno a trouvé dans le désert : 1° la paix de l'âme; 2° une retraite contre les ennemis du salut; 3° le souverain bien : Dieu, source de toutes les bénédictions et de toutes les vertus.

SAINTE PÉLAGIE, Pénitente

7 octobre.

Vers l'an 453, le Seigneur donna à l'Église un des plus touchants exemples de son infinie miséricorde à l'égard des pécheurs dans la personne de Pélagie, une des plus célèbres pécheresses qu'il y ait eu dans le monde. Cette fameuse courtisane de la ville d'Antioche était comédienne, quoique inscrite au rang des catéchumènes. Le peuple l'appelait Marguerite ou Perle, soit à cause de son éclatante beauté, soit parce qu'elle était toute couverte de perles et de pierres précieuses.

Un jour, comme les évêques que Maximien, patriache d'Antioche, avait assemblés pour former un concile, étaient assis devant l'église du martyr saint Julien, la courtisane passa devant eux superbement vêtue. Elle était toute brillante d'or, de perles, de diamants et accompagnée d'une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles magnifiquement vêtus, dont les uns marchaient devant elle, les autres la suivaient. Elle était montée sur une mule, afin qu'on pût mieux l'apercevoir ; elle s'avançait comme en triomphe, sans voile ni sur la tête, ni sur les épaules. Sa beauté était si extraordinaire que les hommes du siècle ne pouvaient se lasser de la voir. Quoiqu'elle ne fît que passer, l'air était tout embaumé des senteurs dont elle était parfumée. Tous les évêques la voyant passer avec un appareil si peu modeste, gémirent dans leur cœurs, et détournèrent les yeux, pour ne pas être témoins d'un spectacle si scan-

daleux ; un d'eux cependant, Nonus, évêque d'Héliopolis, la regarda en s'écriant : « Mon Dieu, voilà ce qu'on fait pour plaire aux hommes, et nous que faisons-nous pour vous plaire ? » et il versa un torrent de larmes. Toute la nuit le saint évêque pria pour cette malheureuse pécheresse. Dans son court sommeil, il vit en songe une colombe noire et maculée voltiger autour de lui ; il la saisit, la plongea dans un bassin plein d'eau, d'où elle sortit blanche et pure et s'envola vers le Ciel.

Le lendemain était un dimanche et Nonus devait prêcher au peuple. La fameuse courtisane, attirée par la curiosité, se trouva dans la foule qui était immense. Le saint évêque parla d'une manière si vive et si touchante sur le mal du péché et sur les miséricordes infinies de Dieu qu'il fit couler des larmes des yeux de tous ses auditeurs. Marguerite elle-même, touchée de la grâce, résolut à l'instant de changer de vie. Elle fut se jeter aux pieds de Nonus, en présence des évêques assemblés dans l'église, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Disciple de Celui qui est venu du Ciel pour sauver les pécheurs, s'écria-t-elle, ayez pitié d'une misérable pécheresse, et accordez-lui le baptême pour la rémission de ses crimes. »

Les instances de Marguerite, ses larmes abondantes, ses protestations de repentir, ses promesses d'une vie sainte, touchèrent les évêques qui résolurent de l'admettre au baptême. On lui choisit pour marraine une dame fort distinguée par sa haute piété et par ses bonnes œuvres ; et comme la convertie était déjà instruite des vérités de la foi, Nonus

la régénéra dans l'eau sainte, lui donna la confirmation et l'admit à la première communion. Marguerite abandonna son nom pour prendre celui de Pélagie qui veut dire : abîme de misères et de péchés.

La généreuse pénitente donna ses bijoux et tous ses biens aux pauvres, accorda la liberté à tous ses esclaves, en les avertissant de rechercher une liberté plus précieuse encore, celle des enfants de Dieu. Huit jours après elle échangeait la robe blanche, qu'elle avait reçue au baptême, pour un cilice, et s'étant couverte d'un modeste manteau que lui donna le saint évêque d'Héliopolis, elle quitta secrètement Antioche, prit le chemin de Jérusalem, et alla se renfermer dans une grotte du Jardin des Oliviers. Là, sous le nom d'un solitaire, Pélage, elle mena une vie très pénitente, se livrant aux plus grandes austérités et à une oraison continuelle. Elle devint l'admiration de tout le pays, qui vénéra le solitaire des Oliviers comme un ange mortel, et comme un prodige de sainteté. Elle mourut après une pénitence d'au moins douze ans, et la stupéfaction publique fut à son comble, quand on reconnut une femme dans le solitaire Pélage ; de toutes parts on louait Dieu d'avoir donné un tel courage et une telle force à une faible créature. Cette mort précieuse devant Dieu arriva au mois d'octobre, vers l'an 468.

Réflexions pratiques.

Dès que la grâce eut éclairé et touché Pélagie, elle alla s'ensevelir dans une profonde solitude et là, cette grande pécheresse répara par la prière, le jeûne, la mortification et les veilles, ses nombreux désordres

et s'assura le Ciel. — Que faisons-nous pour réparer nos péchés passés et pour arriver au bonheur éternel ? Où est notre conversion ? Où sont nos pénitences ? Hélas ! nous prétendons à la couronne immortelle et nous refusons de la conquérir ; nous voulons la victoire, et nous n'avons pas le courage de combattre ! Commençons donc une bonne fois à vivre pour Dieu et pour le Ciel. Il n'y a que les chrétiens dévoués au service du Seigneur qui pourront l'obtenir.

Plan de méditation.

La conversion de sainte Pélagie fut : 1° sincère ; 2° courageuse ; 3° entière ; 4° constante.

SAINT BRIGITE, Veuve

8 *octobre.*

Sainte Brigite naquit en Suède vers l'an 1302. Sa famille, issue des anciens rois du pays, unissait à la noblesse du sang la noblesse de la vertu. Son père et sa mère se confessaient et communiaient chaque vendredi, et avaient l'un et l'autre une dévotion singulière à la passion du Sauveur. Leur bonheur était de s'occuper à construire des églises et des monastères où Dieu devait être servi et honoré. Le Ciel les combla de bénédictions en leur donnant sept enfants qui furent des modèles de vertu. Brigite fut la dernière. Sa mère mourut peu de temps après la

naissance de notre Sainte. Elle fut préservée d'un naufrage imminent sur mer en faveur de la jeune Brigite qu'elle portait dans son sein. Après la mort de sa mère, l'admirable enfant fut confiée à une de ses tantes dont la piété égalait la sagesse. Celle-ci l'entoura des soins les plus minutieux. Brigite resta muette jusqu'à l'âge de trois ans. Sa langue s'étant déliée tout à coup, elle commença à parler en ce moment, non en bégayant comme les enfants, mais avec toute la facilité d'une grande personne. A sept ans elle parut si instruite des voies du Salut qu'on la crut formée intérieurement par les inspirations de l'Esprit de Dieu, et son enfance passa pour un prodige : le Ciel voulait en faire un vase d'élection. Un matin une dame éblouissante d'éclat lui apparut en face de son lit, tenant à la main une couronne : « Brigite, ma fille, veux-tu cette couronne ? — Volontiers, répondit l'enfant. » Aussitôt la Sainte Vierge, car c'était elle, plaça sur la tête de Brigite une couronne apportée du Ciel, symbole des vertus dont elle devait bientôt donner l'exemple au monde. Cette apparition fit sur l'âme de cette enfant une impression ineffable. A dix ans elle fut singulièrement touchée d'un sermon qu'elle entendit sur la passion, La nuit suivante elle vit Jésus-Christ attaché à la croix, tout couvert de plaies et de sang, tel qu'il était à l'heure du crucifiement. « Regarde, ma fille, lui disait Notre-Seigneur, de quelle manière j'ai été traité. — Et qui donc vous a blessé de ces plaies? — Ceux, dit-il, qui me méprisent et qui sont insensibles à mon amour ! »

Cette image sanglante de Jésus ne s'effaça jamais

de son esprit, et quand elle pensait aux mystères de la passion, elle versait un torrent de larmes. — Étant à la pension, pendant que ses compagnes dormaient, elle quitta son lit et vint s'agenouiller aux pieds du crucifix suspendu à la muraille. Une de ses tantes chargée de son éducation depuis la mort de sa mère, entra dans sa chambre ; la trouvant levée, à genoux, elle la gronda et voulut même la punir, croyant qu'elle obéissait à un caprice d'enfant ; mais les verges se rompirent entre ses mains. Cette dame ne pouvant s'expliquer un fait si surprenant. — « Pourquoi agissez-vous ainsi? — Je me suis levée, répondit l'enfant, pour celui qui m'assiste toujours. — Qui est-il ? — C'est le crucifix, dit Brigite, que j'ai vu dernièrement. » La tante, ravie et étonnée à la fois de ce qu'elle venait d'apprendre, remercia le Ciel du trésor qu'il lui avait confié.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de seize ans, elle épousa, par obéissance à son père, Ulphon, prince de Néricie, en Suède, lequel en avait dix-huit. Dieu bénit ce mariage. Brigite eut quatre garçons, et quatre filles. Elle les éleva tous dans la crainte de Dieu et dans l'amour de la vertu ; et ce qui était encore plus difficile, elle inspira ses sentiments de piété à son époux et en fit un prince des plus vertueux. Elle vint à bout de le déterminer à quitter la Cour et à renoncer aux vains plaisirs du monde et à tous les projets de l'ambition, pour ne songer qu'à son salut. Ils se retirèrent dans leurs propriétés où ils firent bâtir un hôpital auprès de leur maison. Sainte Brigite y allait souvent, et servait elle-même les pauvres, en présence de ses

filles, leur donnant ainsi des leçons de charité. — Voici les leçons qu'elle se plaisait à donner à l'un de ses fils : « Mon enfant, disait-elle, souvenez-vous en tout temps de la passion de Notre-Seigneur et recevez-le fréquemment dans la sainte communion. En quelque lieu que vous soyez, secourez le pauvre selon votre pouvoir. A l'ouvrier, payez de bon cœur son salaire et demeurez fidèle à Dieu et à votre prochain. Chaque matin priez Dieu de diriger vos actions, et marquez votre poitrine du signe de la croix. »

Ulphon mourut l'an 1343, après un pèlerinage qu'il fit avec Brigite à Saint-Jacques de Compostelle, lorsqu'il formait le projet d'embrasser la vie religieuse. Notre Sainte, dégagée de tous les liens, ne se servit de sa liberté que pour mener une vie plus pénitente et plus parfaite. Elle jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau et mortifiait son corps en mille manières différentes. On lui demanda un jour comment elle pouvait résister sans feu au froid extrême des contrées du Nord ? « L'amour de Dieu qui brûle dans mon âme, répondit-elle simplement, me rend presque insensible aux rigueurs du climat. »

Brigite se confessait toutes les fois qu'elle communiait, c'est-à-dire plusieurs fois la semaine. Chaque jour elle nourrissait douze pauvres et les servait elle-même à table. Elle voulut, par amour pour leur état, se faire pauvre avec eux et, abandonnant à une personne étrangère le petit revenu qu'on lui envoyait, elle se condamna à lui demander, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le pain de chaque jour. — Sainte Brigite fonda à Wastein, en Suède, un

monastère de filles, à qui elle donna des constitutions qui furent approuvées par le Saint-Siège. Quelques religieux de l'Ordre de Saint-Augustin prirent ses constitutions, ce qui donna naissance à l'Ordre des Brigitains que Rome approuva également. Elle se retira dans son monatère, après qu'elle eut partagé ses biens entre ses enfants, et y demeura deux ans. Ensuite elle alla à Rome avec sa fille, sainte Catherine de Suède. Elle édifia tous les habitants de cette grande cité par sa piété, ne sortant que pour aller visiter les églises et les hôpitaux.

Rien de plus extraordinaire dans la vie de sainte Brigite, que les révélations dont elle fut favorisée, et qui eurent pour objet principal les souffrances du Sauveur, et les révolutions qui devaient arriver à certains royaumes. Ces grâces célestes dont elle fut favorisée ne la rendirent que plus humble et plus fervente. Elle mourut à Rome, le 26 juillet, à l'âge de soixante et onze ans, au retour d'un pèlerinage qu'elle avait fait en Terre Sainte.

Réflexions pratiques.

Depuis l'âge de dix ans que sainte Brigite entendit un sermon sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cette jeune princesse eut une dévotion extraordinaire aux souffrances du divin Crucifié. Son esprit était continuellement tourné vers la croix où elle se plaisait à contempler l'auguste Victime du Calvaire. Pour avoir quelques traits de ressemblance avec l'amant de son cœur, elle ne cessa de mener une vie très austère et très mortifiée. A son exemple, embrassons-nous les rigueurs de la pénitence,

d'abord en éloignant de nous tout ce qui peut nous porter au péché, à l'occasion du péché, ensuite en nous astreignant au jeûne et à l'abstinence ordonnés par l'Église? Ces mortifications en nous éloignant du mal et en nous faisant expier nos fautes nous enrichiront de mérites devant Dieu. Elles sont l'unique voie du Ciel, suivons-la, et nous arriverons au bonheur.

Plan de méditation.

Avantages de la pénitence : 1° elle efface nos péchés ; 2° elle fait revivre nos mérites ; 3° elle nous rend l'amitié de Dieu ; 4° elle nous délivre des peines que méritent nos péchés ; 5° elle nous procure la paix et la joie de la bonne conscience.

SAINT DENIS, ÉVÊQUE DE PARIS ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

9 octobre.

Sous le règne de l'empereur Sévère, lorsque le glaive de la persécution faisait couler à flots le sang des chrétiens de Rome, les fidèles des Gaules ne furent pas traités avec moins de rigueur. A la vue des dangers que courait l'Église lointaine des Gaules, sept nouveaux missionnaires se prosternent aux pieds du pape saint Fabien et demandent à venir encourager les chrétiens persécutés au delà des Alpes. Après avoir reçu leur sainte mission, les nouveaux Apôtres prirent leur route, plein de zèle et de foi. Arles,

ville importante alors, à cause de son commerce, fut d'abord le théâtre de leurs travaux. Saint Denis ayant prêché, baptisé et converti un grand nombre de païens, consacra saint Rieul, évêque de cette Église naissante et vint avec ses autres compagnons à Paris pour y annoncer l'Évangile.

A peine arrivé dans cette ville, alors resserrée dans l'île qu'on nomme aujourd'hui la Cité, il se vit entouré d'un grand peuple. Animé de l'esprit de Dieu, il parla avec tant de force et d'éloquence de la vanité des idoles, il leur démontra avec tant d'énergie et d'onction qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Créateur du Ciel et de la terre, que la religion chrétienne fondée par le Sauveur des hommes est la seule véritable, qu'un grand nombre d'auditeurs demanda le baptême. Un si prompt et si heureux succès augmenta le zèle de ce nouvel Apôtre ; on le regardait comme un homme venu du Ciel, et les miracles qu'il opérait tous les jours en faveur d'un peuple docile aux vérités de la foi, rendaient ce peuple tous les jours plus chrétien et plus affamé des vérités de l'Évangile. On bâtit plusieurs oratoires, puis on purifia pour le vrai Dieu plusieurs temples d'idoles que leurs adorateurs avaient abandonnés ; mais ils ne suffisaient point au nombre croissant des fidèles. Le saint évêque non plus ne pouvait suffire, il se multipliait avec une ardeur que les années n'avaient pu refroidir, mais ses forces restaient au-dessous des besoins de son troupeau ; il se chercha des coopérateurs et ordonna des ministres auxquels il inspira son ambition des âmes. Dès ce moment le Christianisme avait vaincu. Les néophytes se multiplièrent si rapidement, que ceux

qui avaient dressé des idoles les renversaient eux-mêmes.

Saint Denis était heureux de la prospérité de son œuvre, lorsque les païens et surtout les prêtres des idoles, alarmés de ce que la religion chrétienne s'élevait florissante sur les ruines du paganisme, allèrent s'en plaindre amèrement au gouverneur de l'empire. Celui-ci fit comparaître à son tribunal l'Apôtre avec ses deux compagnons. A toutes les demandes qu'on lui adressa, il ne répondit d'abord que ces paroles : « Je suis le serviteur de Dieu. » — Condamné à une rude flagellation, meurtri et ensanglanté, il ne se plaint ni ne gémit, il rend grâces à Dieu : ses gémissements sont des élans de foi et ses soupirs des louanges.

Il était beau de voir ce vieillard blanchi par les années et courbé par les fatigues d'un laborieux ministère ; il avait cent dix ans. Les bourreaux agitaient devant lui leurs verges et leurs haches homicides ; lui, appuyé sur sa foi, plein de douce gravité, de majestueuse candeur et de résignation sublime, disait : « Que tous les tourments m'accablent à la fois, pourvu qu'il me soit donné de jouir de Jésus-Christ. » Le tyran effrayé de cette magnanimité, voyant d'ailleurs que le peuple, vivement impressionné par tant de prodiges, était fortement ébranlé voulut en finir. Il demanda une dernière fois à Denis et à ses compagnons s'ils voulaient renoncer à leur folie. — « Sacrifiez à mes dieux immortels, leur cria le gouverneur. — Nous adorons Jésus-Christ et ne pouvons sacrifier à vos idoles, répondirent les martyrs. — La mort vous attend si vous n'obéissez

aux ordres de César. — Nous désobéissons à César pour obéir à Dieu. — Vous allez être mis à mort. — Nous allons être reçus au Ciel. » Irrité par ces courageuses réponses, le gouverneur ordonna que Denis et ses compagnons fussent décapités. La sentence fut exécutée le jour même sur une colline qui porte aujourd'hui le nom de Montmartre ou mont des Martyrs. — La légende populaire nous apprend que le Saint, après avoir été décapité, prit sa tête entre ses mains et la porta à une distance de deux lieues, il était suivi de deux anges qui chantaient : *Alleluia!* Les païens avaient dessein de jeter leurs corps dans la rivière, mais une dame nommée Catule trouva le moyen de les enlever. Après la persécution les chrétiens le firent enterrer dans un village que l'on dit être Saint-Denis et où se trouve la célèbre abbaye qui porte ce nom.

Réflexions pratiques.

Jésus-Christ a été persécuté durant le cours de sa vie mortelle. L'Église, à l'exemple de son divin Époux, ne pouvait manquer de l'être aussi. Durant les trois premiers siècles, elle n'a cessé de voir étinceler le glaive sanglant des bourreaux. Plus tard son sein a été déchiré pas plus de trois cents hérésies et aujourd'hui grand est le nombre de ses propres enfants qui continuent de lui faire la guerre et s'efforcent de l'enchaîner. Les Saints ont été traités comme leur maître et comme leur mère la sainte Église. N'est-ce pas ce que nous apprend la vie de saint Denis et de ses compagnons?

Les chrétiens à leur tour ne doivent point être

épargnés. Jésus-Christ l'a annoncé. « *Si mes* ennemis me font la guerre, ils vous la déclareront aussi à vous-mêmes. » Si nous sommes au nombre des disciples du Sauveur ; si nous sommes de vrais enfants de l'Église, serons-nous traités avec moins de rigueur? Nous ne pouvons l'espérer. Le démon, nos passions, la malveillance d'un ennemi, la médisance et la calomnie d'un rival ; l'envie, la jalousie d'un voisin ne nous épargneront point. Que devons-nous opposer à ces diverses attaques ? La patience, la douceur, la résignation ; c'est ce qu'ont fait saint Denis et ses compagnons. Quelle conduite avons-nous tenue à l'égard de nos persécuteurs ?... Mon Dieu ! donnez-moi l'esprit de patience et de résignation.

Plan de méditation.

I. Vertus de saint Denis : 1° pureté de son zèle dans sa mission ; 2° ardeur de son zèle dans ses succès ; 3° sa fermeté dans ses souffrances.

II. Manière efficace d'honorer saint Denis : 1° par la sanctification de nos âmes ; 2° par notre confiance en sa protection.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

10 *octobre.*

François de Borgia naquit le 28 octobre 1510, à Gandie, petite ville du royaume de Valence, en Espagne. Doué d'un naturel excellent, il fit, par les soins de ses religieux parents, de rapides progrès dans les

sciences et dans la vertu. Dès qu'il fut en état d'articuler quelques sons, sa pieuse mère lui apprit à prononcer les noms sacrés de Jésus et de Marie. A l'âge de cinq ans il connaissait les principes de la religion et paraissait déjà pénétré de la sainteté du Christianisme. Cet enfant de bénédiction se montrait doux, affable, bienveillant envers tous ceux qui vivaient avec lui.

La duchesse sa mère étant tombée dangereusement malade, François allait souvent s'enfermer dans sa chambre afin de prier pour elle, et, après de ferventes supplications qu'il mêlait de ses larmes, il prenait une sanglante discipline. Dieu ne jugea pas à propos d'exaucer ses vœux, puisque à l'âge de dix ans, il perdit l'objet de son affectueuse tendresse. Le pieux enfant n'oublia jamais les sages conseils de sa mère, et toute sa vie il en fit la règle de sa conduite.

Le jeune François acheva son éducation en grande partie auprès de son oncle maternel, Jean d'Aragon, archevêque de Saragosse. A l'âge de dix-huit ans, il aurait voulu embrasser la vie religieuse, mais le père et l'oncle, pour l'en détourner, l'envoyèrent à la cour de Charles-Quint. Là il conserva son innocence mais il perdit de sa ferveur. Ce jeune seigneur, à la fleur de l'âge, possédait toutes les qualités qui pouvaient le faire rechercher dans le monde. Une taille riche et avantageuse, un teint fleuri, des yeux vifs, un air noble et gracieux, des manières polies, un esprit fin, liant et aisé en faisaient l'homme le plus aimable. Mais ces brillants avantages l'exposaient à de grands dangers. François ne tarda pas de le reconnaître. Il se prémunit contre les périls de la cour

par de ferventes prières, par le fréquent usage des sacrements et par une tendre dévotion envers la Sainte Vierge.

L'impératrice Isabelle charmée des belles qualités de François, résolut de lui faire épouser une de ses dames d'honneur, Éléonore de Castro, de l'une des meilleures maisons du Portugal, et qu'elle aimait comme sa fille. L'empereur consentit volontiers à ce mariage, et pour donner au jeune seigneur des marques de son estime et de son affection, il le fit marquis de Lombay et grand écuyer de l'impératrice. Jamais mariage mieux assorti ; nul aussi plus heuheureux. Dieu le bénit en lui accordant une nombreuse postérité. Tous ses enfants firent de brillantes alliances en s'établissant dans les maisons les plus illustres d'Espagne. Encore aujourd'hui, les premières maisons de ce pays se font gloire de descendre de saint François de Borgia.

Plus l'empereur le voyait de près, plus l se sentait d'attrait pour lui. Il le fit bientôt son favori le plus intime. Ils étudiaient ensemble les mathématiques, surtout ce qui regarde les fortifications des villes et l'art de la guerre. C'était ordinairement ensemble qu'ils allaient à la chasse.

François fut éprouvé par deux grandes et longues maladies qui le dégoûtèrent du monde ; mais rien ne contribua plus à l'en détacher entièrement que la mort de l'impératrice, arrivée à Tolède en 1539. Il avait été choisi par l'empereur pour conduire à Grenade les dépouilles royales qu'on devait y enterrer. Arrivé dans cette ville, on ouvrit le cercueil pour que François pût jurer que c'était vraiment le corps de

l'impératrice. Mais la vue de ce visage ravagé par le travail de la mort ; l'odeur infecte qu'exhalait déjà le cadavre en dissolution le toucha si vivement que l'impression dura toute sa vie. Il passa la nuit suivante sans dormir. Prosterné dans sa chambre, et les yeux baignés de larmes, il se disait à lui-même : « O mon âme ! que puis-je chercher dans le monde ? Jusques à quand poursuivrai-je une ombre vaine ? Qu'est devenue cette princesse qui nous paraissait si belle, si grande, si digne de nos respects ? La mort qui a frappé de la sorte le diadème impérial est toute prête à me frapper. N'est-il pas de la sagesse de prévenir ses coups, et de mourir au monde dès à présent afin que quand elle viendra je ne vive plus qu'en Dieu ? » L'oraison funèbre de cette princesse prononcée par le père Avila acheva dans son cœur ce que l'aspect de la mort y avait commencé. Il fit vœu en ce moment d'entrer dans quelque ordre religieux s'il survivait à sa femme. Mais l'empereur, loin de consentir à sa retraite, le nomma vice-roi de Catalogne et commandeur de l'Ordre de Saint-Jacques, le plus fameux de l'Espagne. Aussitôt qu'il fut dans sa province, tout changea de face. Il purgea le pays des bandits qui l'infestaient, corrigea les abus qui s'y étaient glissés, réprima le vice, et l'on vit bientôt refleurir, avec la religion, la paix, le bon ordre et la justice. François en accomplissant les devoirs d'un gouverneur accompli ne négligeait point ceux d'un fervent chrétien. Il consacrait chaque matin quatre à cinq heures à la prière et à la méditation. Chaque jour il récitait l'office divin et le rosaire. Ses austérités étaient incroyables. Après avoir passé deux

carêmes sans autre nourriture qu'un plat de légumes et un verre d'eau qu'il prenait chaque jour, il forma le projet de jeûner de la sorte pendant toute l'année.

Sur ces entrefaites il perdit son vertueux père et peu de temps après sa pieuse épouse. Cette double perte le détacha pour toujours des choses de la terre et le détermina à entrer dans la Compagnie de Jésus. Il avait alors trente-six ans. Après avoir fait son cours de théologie, il fut ordonné prêtre. Saint Ignace connaissant son talent pour la parole, l'obligea de prêcher dans différentes parties de l'Espagne, et l'établit supérieur de toutes les maisons de son Ordre dans ce royaume. Son humilité extraordinaire et ses autres vertus auxquelles sa naissance donnait un nouvel éclat, le firent respecter des grands et des petits et attirèrent les bénédictions du Ciel sur ses travaux.

Quand il offrait le Saint Sacrifice, comme quand il annonçait la divine parole, le feu sacré qui brûlait dans son cœur resplendissait sur son visage. Aussi ramenait-il un grand nombre de pécheurs à Dieu. Plusieurs, en l'entendant prêcher, fondaient en larmes, et tous, en examinant de près ses éminentes vertus et ses merveilleux exemples, en étaient touchés. Sa grande humilité lui fit refuser la pourpre romaine qui lui fut offerte plusieurs fois. Néanmoins il ne put se soustraire à la charge de général de la Compagnie de Jésus, quoiqu'il fit son possible pour ne pas l'accepter et ensuite pour s'en démettre. Il mourut, l'an 1572, à l'âge de soixante-deux ans. Les nombreux et éclatants miracles qu'il opéra le firent canoniser par Clément X.

Réflexions pratiques.

Un cercueil ouvert, voilà le livre où François de Borgia puisa les plus éloquentes et les plus persuasives leçons du néant des grandeurs humaines. A peine eut-il contemplé en face les ravages affreux que la mort exerça sur la plus belle personne du monde, qu'il recula d'effroi et s'écria dans sa surprise extrême : « A Dieu ne plaise que je m'attache désormais à un monde qui ne saurait plaire qu'à ceux qui le méconnaissent et que je serve à l'avenir un maître qui récompense si mal ceux qui s'attachent à lui. » Dès ce moment, pleinement convaincu de la vanité des biens de la terre, il s'en détacha pour toujours et leur dit un éternel adieu. Pourtant ce monde qu'il abandonna d'une manière si absolue lui avait longuement départi ce qu'il peut donner de plus flatteur et de plus éclatant. C'est là précisément ce qui donna de la splendeur à son mérite.

Et moi qui ai si souvent entendu parler de la vanité et de la perfidie du monde ; moi qui en ai peut-être maintes fois fait la triste expérience, n'aurai-je jamais le courage de m'en détacher ? Oserai-je encore lui demander à hauts cris de me donner un bonheur qu'il est impuissant à me procurer ! Tournerai-je sans cesse vers lui mes pensées et mon affection ? Non, mon Dieu ? puisque la *figure de ce monde passe* je veux le quitter pour ne m'attacher qu'à la vertu.

Plan de méditation.

Quatre merveilles de la vie de saint François de

Borgia : 1° innocence de sa jeunesse ; 2° sa sainteté à la Cour ; 3° son mépris des faveurs et des richesses ; 4° l'union de la vie active et contemplative.

SAINTS TARAQUE, PROBE ET ANDRONIC, MARTYRS

11 *octobre.*

Taraque, Probe et Andronic étaient d'âge et de pays différents. Le premier, quoique né en Isaurie, était d'extraction romaine. Il avait servi dans les armées de l'empire, mais il s'était retiré depuis, dans la crainte qu'on lui intimât quelque ordre contraire à sa conscience. Lorsqu'on l'arrêta, il était âgé de soixante-cinq ans. Probe, natif de Pamphilie, avait abandonné une fortune considérable, afin de pouvoir servir Jésus-Christ avec plus de liberté. Andronic, le plus jeune des trois était d'une des principales familles de la ville d'Éphèse. Arrêtés tous trois à Pompéipolis en Cilicie, ils furent présentés à Numérien Maxime, gouverneur de la province, lors de son arrivée dans cette ville. Le gouverneur ordonna qu'on les conduisît à Tarse où il devait bientôt se rendre. Lorsqu'il y fut arrivé, le centurion Démétrius fit paraître devant lui les trois confesseurs de la foi, en lui disant que c'étaient ceux qu'on lui avait déjà présentés à Pompéipolis, comme coupables de professer la religion impie des chrétiens, et d'avoir osé désobéir aux empereurs. — Le gouverneur

Maxime dit à Taraque, le plus âgé des trois : « Comment vous appelez-vous ? — Je suis chrétien. — Je ne vous demande pas votre profession impie, dit le juge, mais votre nom. » — Taraque répondit encore : « Je suis chrétien. — Qu'on lui brise les mâchoires, dit le juge, pour lui apprendre à ne pas répondre une chose pour l'autre. — Je vous ai dit mon vrai nom, répondit le martyr. Si vous voulez savoir celui que j'ai reçu de ma famille, je me nomme Taraque, et lorsque je servais dans les troupes de l'empire, on m'appelait Victor. — De quelle profession et de quel pays? reprit Maxime. » — Taraque répondit : « Je suis soldat romain, Claudiopolis, ville d'Isaurie, est le lieu de ma naissance. J'ai servi longtemps, mais parce que je suis chrétien, j'ai quitté le service. — Vous n'êtes pas digne de porter les armes, reprit Maxime, étant impie comme vous êtes. Cependant je veux savoir comment vous avez obtenu votre congé. » — Taraque répondit : « Je l'ai demandé à Publion, mon capitaine, qui me l'a accordé. » — Maxime lui dit : — « Écoute, j'ai pitié de tes cheveux blancs, mais il faut que tu obéisses aux ordres de nos souverains, et si tu le fais de bonne grâce, tu auras sujet d'être content de moi. Viens donc, et sacrifie aux dieux, comme le font nos empereurs par toute la terre. » — Taraque répondit : « Si les empereurs sacrifient ainsi, c'est qu'ils sont trompés. » — Le juge dit : « Qu'on le frappe sur la bouche pour avoir dit que les empereurs sont trompés. » — Taraque répondit : « Je l'ai dit, je le dis encore, ils sont hommes, et ils se trompent. » — Maxime répondit : « Laissez là tous ces raisonne-

ments, et sacrifiez aux dieux. — Je sers mon Dieu, reprit le martyr, et tous les jours je lui sacrifie, non le sang des victimes, mais un cœur pur, car Dieu n'a que faire du sang des animaux. — J'ai pitié de votre âge, reprit le juge, quittez donc votre folie, croyez-moi, je vous parle en ami, sacrifiez à nos dieux. — Malheureux, dit Maxime, est-ce qu'il y a une autre loi que celle que je te propose ? — Sans doute, reprit Taraque, c'est la loi de Dieu qui défend d'adorer du bois et des pierres. — Qu'on le frappe sur la tête, dit Maxime, pour le faire revenir de sa folie. — Cette folie est mon salut, dit Taraque, je me garderai bien de la quitter. — Je saurai bien vous la faire quitter, reprit Maxime, tout à l'heure je saurai vous rendre sage ; » et il le fit cruellement fouetter. — « Vous m'avez rendu sage, dit Taraque, les coups que j'ai reçus font ma force, et je me sens plus de zèle et de courage pour confesser le nom de Dieu et de son Christ. — Misérable, dit le juge, je t'entends nommer deux dieux que tu adores, tandis que tu refuses d'adorer les nôtres à cause de leur pluralité. N'as-tu pas confessé Dieu et son Christ? — Il est vrai, dit Taraque : mais c'est que le Christ est le Fils de Dieu et l'espérance des chrétiens. C'est pour lui que nous souffrons, et par lui que nous sommes sauvés. » Le gouverneur fit mettre Taraque dans la prison et l'on fit approcher Probe.

Celui-ci déclara qu'il était chrétien, qu'il se nommait Probe, qu'il était originaire de Thrace d'où était son père, mais qu'il était né à Side en Pamphilie. Il ajouta que sa famille était plébéienne, mais

riche. « Votre qualité de chrétien ne vous sera pas fort utile, dit Maxime, car il faut y renoncer tout à l'heure et sacrifier aux dieux. Croyez-moi, c'est l'unique moyen de mériter la faveur de nos princes et mon amitié. — L'une et l'autre, répondit Probe, me doivent être fort indifférentes, après que j'ai quitté de grands biens pour ne m'attacher qu'au service du Dieu vivant. »

Maxime le fit étendre sur le chevalet où on le frappa à coups de nerf de bœuf, et Maxime lui demanda s'il voulait toujours persister dans sa folie. — « Je suis plus sage que vous, répondit Probe, puisque je ne sacrifie pas aux démons comme vous. » — Comme on le frappait sur la poitrine, il s'écria : « Mon Dieu, secourez-moi. — Où est celui que tu appelles à ton secours? lui dit Maxime. — Il ne m'abandonnera pas, reprit le martyr, et je compte pour rien vos supplices; plus mon corps souffre, plus mon âme reçoit de vie et de force. » — On le remit en prison et Andronic fut interrogé. Il déclina d'abord son nom et sa famille qui était une des principales de la ville d'Éphèse. Maxime lui dit qu'il avait compassion de sa jeunesse et qu'il voulait le traiter en père; mais Andronic répondit qu'il ne reconnaîtrait jamais pour père celui qui était enfant du démon. On le tourmenta sur le chevalet, mais il demeura inébranlable dans la foi.

Quelques jours après Maxime étant allé à Scissia, autre ville de Cilicie, on y mena les martyrs. Ils y furent encore tourmentés. Taraque fut mis sur le chevalet et frappé à coups de nerf de bœuf; on lui brisa de nouveau les mâchoires à coups de pierres;

on le suspendit la tête en bas sur une épaisse fumée; mais il refusa constamment d'adorer les dieux. Probe et Andronic souffrirent d'autres supplices avec la même constance, et on les remit en prison. Ils furent enfin conduits dans diverses villes pour effrayer les peuples par le spectacle de leurs tourments, et les empêcher d'embrasser la religion chrétienne. Taraque fut de nouveau interrogé et comme il ne cessa de mépriser les dieux de l'empire et de faire l'éloge du Dieu des chrétiens, on lui découpa tout le visage et surtout les lèvres et les paupières : et il dit au tyran : « Vous ne pourrez faire aucun mal à mon corps que vous ne fassiez du bien à mon âme. » — On lui enleva la peau du crâne avec un rasoir et on mit des charbons ardents sur la plaie ; le Saint se contenta de dire qu'on l'écorcherait tout entier sans pouvoir le séparer de son Dieu.

Probe fut tourmenté avec du fer rouge qu'on lui appliqua sur toutes les parties du corps et on lui perça les yeux avec des aiguilles. Andronic fut traité avec la même cruauté, mais rien ne put ébranler leur courage. Enfin Maxime les condamna à être dévorés par les bêtes féroces de l'amphithéâtre. Quand ils furent sur l'arêne, on lança contre eux un ours et ensuite une lionne qui poussaient tout d'abord des rugissements affreux et venaient ensuite se coucher aux pieds des martyrs et lécher leurs plaies. Le juge en voyant cela écuma de rage et commanda aux gladiateurs de les égorger.

Réflexions pratiques.

Quand les tyrans demandaient aux saints Taraque,

Probe et Andronic de décliner leur nom, ils répondaient avec un noble orgueil : « Nous sommes chrétiens, ce seul titre renferme toutes nos autres qualités. » Quand on les mettait en demeure de choisir entre l'apostasie et la mort, ils répondaient : « Nous sommes chrétiens; un chrétien sait mourir, mais jamais apostasier. » Quand ensuite on faisait briller à leurs yeux un glaive bien affilé, une hache bien tranchante, ils répondaient encore : « Notre vie est entre vos mains, vous pouvez nous la ravir; mais notre âme appartient à Dieu; elle lui sera fidèle jusqu'à la mort. » Voilà le langage de nos pères dans la foi! Voilà leur attitude en face des bourreaux. La vue des bûchers, l'aspect des chaudières d'huile brûlante, et toute la cruauté de leurs persécuteurs étaient impuissants à les faire apostasier. Quels moyens emploie-t-on de nos jours pour arracher les âmes à Dieu? Que fait-on pour faire des apostats ? Emploie-t-on l'appareil des supplices? Fait-on briller aux yeux des fidèles des glaives étincelants? Leur montre-t-on des chevalets? Fait-on retentir à leurs oreilles des cris de mort? Non, non ; on les persécute à coups de langue, à coups de phrase; aujourd'hui on aiguise un bon mot, une raillerie piquante; on emploie une fade plaisanterie; et bon nombre de chrétiens rougissent de leur titre; ils courbent ignominieusement la tête et ils deviennent apostats. Ne sommes-nous pas de ce nombre ? N'avons-nous jamais rougi de l'Évangile? N'avons-nous jamais craint d'imprimer à notre front le signe glorieux qui a sauvé le monde? Mon Dieu! donnez-moi le courage de braver le respect humain.

Plan de méditation.

I. Le zèle des saints martyrs Taraque, Probe et Andronic n'a rien que nous ne puissions et que nous ne devions imiter.

II. Leur martyre n'a rien qui ne puisse servir à nous instruire.

LA PÉNITENTE THAIS

12 *octobre.*

Vers le milieu du quatrième siècle de l'ère chrétienne, vivait en Égypte une personne fort célèbre par la licence et le débordement de sa conduite ; elle se nommait Thaïs. Elle avait été élevée dans la religion chrétienne; mais les sentiments de la grâce avaient été étouffés en elle par l'amour de la volupté et par le désir d'un gain infâme. Abusant de sa beauté, de son esprit et de quelques autres qualités, elle était tombée dans un abîme de péchés, d'où il ne paraissait pas possible de la faire sortir par des moyens ordinaires. Elle était le scandale de tout le pays. Combien n'avait-elle pas causé de querelles, de jalousies et de ruines dans les familles ! Combien n'avait-elle pas vu de fois sa maison arrosée par le sang de ceux qu'attirait son extraordinaire beauté ! Mais, insensible à tout cela, elle ne songeait qu'à satisfaire la double passion qui dominait son âme. — Comme ses désordres étaient publics, le triste état de son âme faisait couler sans cesse les larmes de

Paphnuce, anachorète de la Thébaïde. Enfin, après avoir consulté Dieu dans la prière, il résolut d'avoir recours à un pieux stratagème pour retirer cette pécheresse de ses désordres. Il quitta ses habits, et se déguisa de manière à ne pouvoir être reconnu pour ce qu'il était. Il se mit en route et vint à la maison de Thaïs. Quand il fut arrivé à sa porte il lui dit qu'il serait bien aise d'avoir un entretien particulier avec elle, mais qu'il désirait que ce fût dans un lieu solitaire où l'on fût à l'abri de tout regard. Ils se dirigent dans la campagne vers une forêt voisine. « Ici personne ne nous voit, dit Thaïs, vous pouvez me parler librement. — Non, reprit Paphnuce, allons plus loin. » Ils entrent dans les profondeurs de la forêt. « Ici nous n'avons rien à craindre, dit la pécheresse. — Allons plus loin, continua l'homme de Dieu, je sens qu'ici quelqu'un nous voit. » Ils s'avancent encore et comme Paphnuce disait toujours qu'il n'était pas encore en sûreté, Thaïs, perdant patience, lui dit enfin : « Il est certain qu'aucun regard humain ne saurait pénétrer ici ; mais si vous voulez éviter l'œil de Dieu, vous ne le pourrez jamais dans quelque lieu que vous vous retiriez ! — Comment ! reprend Paphnuce, vous croyez qu'il y a un Dieu ? — Sans doute je le crois, répondit Thaïs étonnée ; je crois aussi qu'il existe un paradis pour les bons et un enfer réservé aux impies. — Eh ! puisque vous le croyez, reprit Paphnuce d'un ton sévère et pénétrant, comment pouvez-vous, malheureuse, mener une vie aussi criminelle sous le regard de Dieu ? Oui, Dieu vous voit et il punira vos scandales qui entraînent tant d'âmes dans l'abîme. » — Ces paroles

si simples pénètrent jusqu'au fond de son âme et lui ouvrent les yeux. Touchée et repentante, elle se jette aux pieds du Saint toute fondante en larmes et lui dit : « Mon père, imposez-moi la pénitence que vous voudrez, priez pour moi afin que Dieu daigne me faire miséricorde. Je ne vous demande que trois heures pour mettre ordre à mes affaires ; j'exécuterai ensuite ce que vous me commanderez. » Paphnuce lui indiqua le lieu de sa retraite et retourna à sa cellule.

Thaïs prend ses meubles, ses bijoux et tout ce qu'elle avait amassé par ses crimes, et en ayant fait un monceau elle y met le feu au milieu de la ville. En même temps elle crie à haute voix : « Vous tous qui avez été les complices de mes crimes, venez voir comme je brûle ce que vous m'avez donné. » Par cette action elle se proposait de réparer le scandale qu'elle avait donné, et de montrer qu'elle renonçait non seulement au péché, mais encore à tout ce qui était capable d'allumer ses passions. Elle alla ensuite trouver Paphnuce qui la conduisit dans un monastère de femme. Il la renferma dans une cellule dont il scella la porte avec du plomb, comme si ce lieu était destiné à lui servir de tombeau. Il ne lui laissa qu'une fenêtre fort étroite pour lui passer à manger, et il recommanda aux sœurs de lui porter tous les jours un peu de pain et d'eau, durant tout le reste de sa vie. Avant que Paphnuce partît, elle lui dit : « Mon père, de quelle manière dois-je prier Dieu? » Il lui répondit : « Vous n'êtes pas digne de prononcer sont saint nom, parce que vos lèvres ont été souillées par le péché ; vous ne méritez pas non

plus d'élever vos mains vers le Ciel, parce qu'elles sont toutes remplies d'impuretés ; contentez-vous de vous tournez vers l'Orient et de dire : « O vous qui « m'avez créé, prenez pitié de moi ! »

Au bout de trois ans, saint Paphnuce alla trouver saint Antoine pour lui demander si Thaïs n'avait pas fait une pénitence suffisante pour être réconciliée et admise à la communion. Ils convinrent de consulter saint Paul le Simple, Dieu se plaisant à révéler ses volontés aux humbles de cœur. Ils passèrent ensemble la nuit en prière. Le matin, saint Paul dit que Dieu avait préparé une place dans le Ciel à la pénitente. Paphnuce alla donc lui ouvrir sa cellule et lui annoncer que sa pénitence était finie. Thaïs frappée des jugements de Dieu, et se jugeant indigne d'être associée à la compagnie des chastes épouses de Jésus-Christ, demandait à rester enfermée dans sa cellule jusqu'à la fin de sa vie. Mais Paphnuce ne voulut point le lui permettre. Elle protesta que depuis trois ans qu'elle était enfermée elle avait toujours eu ses péchés devant ses yeux et qu'elle n'avait jamais cessé de les pleurer. — « C'est pour cela, lui répondit Paphnuce, que Dieu les a effacés. » Étant sortie de sa prison, elle vécut avec les autres sœurs ; mais Dieu, satisfait de son sacrifice, la retira de ce monde quinze jours après. Dans beaucoup de pays on célèbre sa fête le 8 octobre.

Réflexions pratiques.

Dieu me regarde ! Dieu me voit ! Quel grand mot pour celui qui le comprend ! Quel puissant remède contre le mal ! Quel énergique stimulant pour le

bien ! Le Dieu tout-puissant, qui d'une seule parole a tout créé et d'un seul mot peut faire rentrer chaque chose dans le néant m'observe. En tout temps son œil clairvoyant suit toute ma personne et toutes mes démarches, en tous lieux il me voit, soit que je le serve, soit que je l'outrage ! Il faut donc que toujours et partout je me tienne dans cette parfaite réserve, dans cette décence irréprochable qui convient à une si auguste Majesté. Si le regard de ce grand Dieu fait trembler la terre, ébranle les colonnes du Ciel, saisit les anges d'une sainte frayeur, comment oserai-je sous ses yeux, me laisser aller à des légèretés coupables, à des pensées criminelles ! Dieu me regarde ! Témoin de mes actions, il en sera le juge et me fera rendre compte de mes paroles trop peu mesurées, de la licence de mes regards et de l'immodestie de mes manières. Dieu me regarde ! Cette pensée a converti la coupable Thaïs. Elle nous convertira nous-mêmes. Ne la perdons jamais de vue ; elle nous animera au combat au moment de la tentation ; elle nous fortifiera dans les afflictions et nous fera acquérir de nombreux mérites chaque jour de notre vie.

Plan de méditation.

Effets que la pensée de la présence de Dieu produit en nous. Cette pensée produit sur l'âme trois impressions : 1° une impression d'humiliation et de respect ; 2° une impression de résignation et de confiance ; 3° une impression de fidélité et de crainte.

SAINT ÉDOUARD, Roi d'Angleterre.

13 *octobre.*

Saint Édouard, roi d'Angleterre, troisième du nom, surnommé *le Confesseur* ou *le Pieux,* vint au monde en 1002. Il fut roi pour ainsi dire avant que de naître ; car les États du royaume avaient fait serment de reconnaître pour leur souverain l'enfant que sa mère portait dans son sein. Les Danois ayant fait une irruption en Angleterre, Édouard qui était encore fort jeune, fut obligé de se réfugier chez le duc de Normandie, son oncle. Ce fut là qu'il commença à donner les marques d'une piété qui se soutint durant tout le cours de sa vie ; il était doux, modeste, et naturellement ennemi de la violence, tellement qu'on l'appelait l'ange de la Cour. Il disait souvent qu'il aimerait mieux être privé du royaume que de l'obtenir par l'effusion du sang.

Après la mort des tyrans qui avaient arraché à ses frères le sceptre avec la vie, Édouard fut rappelé en Angleterre, et monta sur le trône, au milieu de l'allégresse générale et au grand contentement de la nation. Comme l'irruption des Danois avait mis la religion et l'État dans un affreux désordre, il eut à rétablir l'un et l'autre. Il commença par réparer toutes les églises que les ennemis avaient ou pillées, ou ruinées ; il en bâtit de nouvelles ; il fonda plusieurs monastères nouveaux, et fit rendre les terres qu'on avait enlevées aux anciens. Il disait ouvertement que le moyen sûr de faire refleurir l'État, c'était de faire refleurir la religion, et que le bien public dé-

pendait toujours de l'état prospère de l'Église. Il s'appliqua ensuite à établir des lois pleines de sagesse qui font encore aujourd'hui partie du droit britannique. Le saint roi ne négligea rien pour réformer les abus, mettre le bon ordre partout et faire renaître la bonne foi, la piété et la justice. En méritant l'estime de ses sujets, il gagnait en même temps leur affection. Jamais roi ne fut plus aimé, mais aussi jamais prince ne mérita mieux de l'être. Le jour où on lui donna les marques les plus vives d'affection fut celui de son sacre qui eut lieu le jour de Pâques 1043. La joie fut universelle, et les vœux de toute la nation pour la conservation d'un si bon prince ne finirent plus.

Saint Édouard n'entreprit qu'une seule guerre qui eut pour objet le rétablissement de Malcolm, roi d'Écosse ; et, l'ayant terminée par une victoire glorieuse, il s'appliqua tout entier à faire le bonheur de son peuple.

Les Anglais, heureux sous un si bon roi, désiraient vivement le voir marié, afin d'assurer au trône un successeur qui, formé par lui, fît revivre ses vertus. Les grands et le peuple se réunirent pour lui faire connaître le plus ardent de leurs vœux. Édouard ne put résister à leurs instances réunies. Il épousa la fille du plus puissant seigneur de son royaume. Cette princesse, appelée Edith, joignait à la plus éminente vertu tous les avantages du corps et de l'esprit. Le mariage fut célébré avec autant de joie que de magnificence. Les deux saints époux s'engagèrent réciproquement à conserver, au milieu de la Cour, et dans le mariage, la virginité, cette fleur dé-

licate, qui se fane quelquefois jusque dans la solitude, et même au désert. Ils ne cessèrent de donner le bon exemple à toute la Cour et de pratiquer toutes les vertus chrétiennes qui font les bons rois. Ses courtisans ne pouvaient être témoins de son attitude, de son respect, de sa dévotion, de sa modestie devant le Saint-Sacrement sans en être vivement touchés. Un cœur si pur ne pouvait pas manquer de recevoir de Dieu quelque insigne faveur. Assistant un jour à la messe, il aperçut dans l'hostie, au moment de l'Élévation, Jésus-Christ sous une forme humaine. — Doué du don de prophétie, il connut, en entendant la messe le jour de la Pentecôte, la mort du roi de Danemark avec la perte entière de son armée navale qui était partie pour venir faire une descente en Angleterre. Il en informa les grands de sa Cour après les saints offices ; et l'événement fut confirmé.

Le Saint avait une tendre charité pour les pauvres ; et on raconte qu'ayant un jour rencontré un malheureux paralytique qui voulait se traîner à l'église, le saint roi le chargea lui-même sur ses épaules et le porta au pied des autels. Un acte de charité si héroïque fut sur l'heure même récompensé. Le paralytique se trouva subitement guéri et publia lui-même partout le miracle visible que le saint monarque voulait cacher.

Saint Édouard avait une dévotion particulière à saint Jean l'Évangéliste, qu'il regardait comme le protecteur des vierges. Son amour pour ce grand Apôtre l'avait porté à s'engager à ne jamais refuser l'aumône à celui qui la lui demanderait en son nom. Saint Jean lui apparut sous la forme d'un pauvre qui

lui tendait la main, et le roi se trouvant sans argent, tira son anneau du doigt et le donna au pauvre. Peu de jours après le saint Apôtre chargea deux pèlerins anglais de rapporter cet anneau au saint roi et de lui déclarer de sa part qu'il n'avait plus que six mois à vivre. Saint Édouard reçut avec une joie bien sensible cette nouvelle. Il redoubla de ferveur et de piété dans ses saints exercices et en 1066, le jour même de la fête de son protecteur, après une courte maladie, il rendit son âme innocente à son Créateur au milieu des pleurs de toute l'Angleterre. Quarante-six ans après sa mort on trouva son corps intact. Un homme perclus de ses membres, fut guéri en priant sur son tombeau ; six aveugles recouvrèrent la vue de la même manière.

Réflexions pratiques.

La sainteté est toujours respectable ; elle se fait admirer partout ; mais elle ne brille nulle part avec plus d'éclat que sur le trône. Un roi qui la possède est un précieux trésor pour le peuple qu'il gouverne, et il fait indubitablement le bonheur de ses sujets. Mais sa vertu ne sera-t-elle point la condamnation de la plupart de ses subordonnés ? Un saint Édouard menant une vie innocente et pure au milieu des délices de la Cour ; un prince pieux à la fleur de l'âge, humble au faîte des honneurs, mortifié sous la pourpre, religieux jusque sur le trône, vierge même dans l'état du mariage, saint enfin dans la plus florissante prospérité, ne condamne-t-il pas les âmes lâches, et les cœurs dissolus qui se laissent entraîner au courant de toutes les séductions ? Quelles excuses

allégueront-elles au tribunal du souverain Juge quand on leur reprochera le sot orgueil qui les dominait au moment où elles avaient tant de motifs de s'humilier ! Comment se justifieront-elles de leur luxe effréné au sein de la médiocrité et de leur licence de mœurs dans toute leur conduite ? Auront-elles bonne grâce de se retrancher derrière les dangers et les scandales de la vie ? Eh quoi ! saint Édouard sur le trône, au sein des grandeurs a triomphé de toutes les séductions et un père de famille ne pourra se sanctifier dans sa condition ? Un cultivateur dans son état ? un artisan dans son travail ? un marchand dans son commerce ? Un religieux dans son cloître ? une jeune fille dans sa famille ? un jeune homme dans le monde ? Mon Dieu ! que d'illusions nous nous faisons dans les prétendues difficultés qui se rencontrent dans votre service !

Plan de méditation.

Dieu a donné à saint Édouard : 1° un cœur véritablement royal ; 2° un cœur parfaitement chrétien.

SAINT CALIXTE, Pape et Martyr

14 octobre.

Saint Calixte, Romain de naissance, descendait d'une ancienne famille patricienne. Tout ce qu'on sait de sa vie avant son élévation sur la chaire de saint Pierre, c'est qu'il était du clergé de Rome et

qu'il y était distingué par sa haute érudition, par sa charité et par son zèle. Après la mort de saint Zéphirin, martyrisé le 26 août de l'an 218, il fut élu pape d'une voix unanime. L'Église ne fut troublée par aucune persécution sous son pontificat. Héliogabale, successeur de l'empereur Sévère, était trop occupé de ses infâmes débauches pour songer à tourmenter les chrétiens. Quant à Alexandre, dont la mère était chrétienne, il fut un des meilleurs princes qui aient gouverné l'empire romain. Il se conduisait d'après ces deux maximes qu'il avait empruntées des chrétiens : « Faites à tous les hommes ce que vous voulez que les autres vous fassent ; les emplois doivent être donnés aux plus dignes. »

Calixte profita de ce repos pour fortifier l'Église et réparer les malheurs des persécutions. Sa sollicitude pastorale, soutenue par l'éclat de sa sainteté, lui fit pourvoir à tous les besoins. La foi fut ranimée par ses fréquentes exhortations et la charité excitée par ses exemples. La discipline reprit son ancienne vigueur, et de nouvelles conquêtes augmentèrent le bercail du divin pasteur. Il fit bâtir dans Rome une église en l'honneur de la Sainte Vierge et plus tard construire le célèbre cimetière qui porte son nom et où des milliers de martyrs reçurent la sépulture chrétienne. Il ordonna que le jeûne des Quatre-Temps, qui était de tradition apostolique, serait universel.

Quelque grande que fût la paix de l'Église sous un si bon empereur, elle eut cependant ses martyrs, victimes de la haine, de l'impiété, de la malignité des magistrats et du peuple païen, pendant l'absence

de l'empereur : Calixte lui-même fut du nombre. Et voici ce qui donna lieu à cette persécution qui fit couler beaucoup de sang et qui fit tant d'honneur à l'Église. L'an 224, la foudre tomba sur une partie du Capitole, brûla une partie de ce superbe édifice. En même temps la main gauche de la statue d'or de Jupiter, s'étant détachée d'elle-même, fut fondue dans l'incendie. Les idolâtres ne manquèrent pas de conclure que les dieux étaient irrités et qu'il fallait les apaiser par de nouveaux sacrifices. Le jeudi suivant fut choisi pour cet acte public de religion ; mais la fête fut changée en deuil. Tandis qu'on immolait des victimes aux faux dieux, il s'éleva tout à coup une si furieuse tempête, que quatre prêtres des idoles furent écrasés et consumés par la foudre et l'autel de Jupiter réduit en cendres. Dès lors les païens ne doutèrent plus que ces malheurs ne provinssent des enchantements des chrétiens et que par conséquent il fallait les contraindre de sacrifier aux dieux ou les faire mourir. Un noble romain, nommé Palmace, animé d'un zèle qui allait jusqu'à la fureur, prend un détachement de soldats et les conduit dans un lieu où les chrétiens étaient assemblés. Mais par une permission divine ils perdent tous la vue et sont saisis de frayeur. On ne manque pas d'attribuer encore ce miracle à l'art magique des chrétiens. On court au Capitole offrir un sacrifice à Mercure. Au milieu de cette sacrilège cérémonie, une prêtresse nommée Julienne, possédée de la fureur du démon, se met à crier : « Le Dieu des chrétiens est le vrai Dieu ! » — Cet aveu frappa si fort Palmace, qu'il alla se jeter aux pieds du pontife, confessant haute-

ment Jésus-Christ et demandant le baptême. Il fut instruit et baptisé avec sa famille entière, composée de quarante-deux personnes. Le sénateur Simplice, son ami, l'imita, et il reçut aussi le baptême avec soixante-huit des siens. Palmace, plein de ferveur, promet à un autre ami la guérison de sa femme malade s'il veut croire; il croit et elle est guérie. Ces merveilles, ces conversions firent grand bruit. Les prêtres des idoles ameutèrent le peuple; une sédition s'éleva. Le gouverneur de Rome fit saisir les convertis avec le prêtre Calépode, et sans aucune forme de procès, leur fit couper la tête pour apaiser la fureur des païens. Il donna aussi des ordres pour rechercher le pape Calixte et, comme il fut trouvé, on le chargea de chaînes et on le jeta dans une obscure prison, où il passa cinq jours entiers sans aucune espèce de nourriture. Le lendemain, après avoir baptisé un soldat nommé Privat, qu'il guérit subitement de plusieurs ulcères, il fut saisi par le peuple, traîné dans les rues de la ville et précipité dans un puits. C'était le 14 octobre 222.

Réflexions pratiques.

Jésus-Christ nous recommande de confesser notre foi au risque de tout perdre ici-bas, même la vie. A ce prix seul, le divin Maître daigne nous reconnaître et nous accueillir comme ses serviteurs dans le royaume de son Père. Saint Calixte a été un de ces grands défenseurs de la foi. Ce courageux pontife, arrêté comme chef de l'Église et jeté en prison a souffert avec une fermeté héroïque la faim, la flagellation et toutes sortes de supplices. Quel exemple de

générosité dans cet illustre martyr! Mais aussi, quelle honte pour ces lâches chrétiens, à qui Dieu demande, non pas l'effusion de leur sang, non pas le sacrifice de leur vie, mais la résistance à une tentation, l'éloignement d'une mauvaise compagnie, la rupture des liens coupables, l'accomplissement d'un devoir, la privation de la lecture d'un mauvais livre. Et ils n'ont pas le courage de s'imposer ce sacrifice. Quelle faiblesse! Et ils se flattent d'être chrétiens, ils font les fiers, ils font les braves; ils parlent de leur courage, et en réalité ils ne sont que des lâches. Ne trouvent-ils pas en nous de trop fidèles imitateurs?

Plan de méditation.

I. Martyre de saint Calixte.
II. Martyre des chrétiens.

SAINTE THÉRÈSE, Vierge, Fondatrice des Carmélites déchaussées

15 *octobre.*

Sainte Thérèse, la merveille de son siècle et encore aujourd'hui l'admiration du monde chrétien, naquit à Avila, ville du royaume de Castille, en Espagne, au mois de mars 1515. Son père et sa mère, aussi distingués par leurs vertus que par leur noblesse, élevèrent leurs nombreux enfants dans les sentiments de la plus tendre piété. Thérèse, en qui ils remarquaient un esprit vif et brillant, un caractère bon, généreux, affable et des inclinations très

prononcées pour la vertu, fut l'objet de leurs soins tout particuliers. Alphonse, son père, faisait tous les jours la lecture de la vie des saints dans sa famille. La petite Thérèse y prit un goût extraordinaire. Elle lisait souvent en particulier, avec un de ses frères qu'elle aimait beaucoup, ces vies édifiantes, et surtout celle des martyrs qui avaient donné leur sang pour Jésus-Christ. Ces lectures enflammèrent tellement leur cœur du désir du martyre qu'ils s'échappent un jour de la maison paternelle afin de passer en Afrique, chez les Maures, et donner leur vie pour Jésus-Christ et le salut des âmes. Ils priaient Dieu, chemin faisant, de les pénétrer de son saint amour et d'agréer leur sacrifice quand ils furent rencontrés par un de leurs oncles qui les ramena à leur mère, déjà fort alarmée de leur évasion. Ce qui les frappait davantage et les portait à prendre une telle résolution, c'était la crainte de se perdre pour une éternité, en vivant plus longtemps sur la terre. Quoi, être toujours séparé de Dieu ! « Quoi, toujours brûler dans les enfers, disait Thérèse à son frère ! Qui peut soutenir une telle pensée ? » Voyant qu'il leur était impossible d'arriver au martyre, les deux saints enfants résolurent de vivre en ermites. Ils élevèrent dans cette intention, comme ils purent, de petites cellules avec des branches d'arbres, dans le jardin de leur père, et ils s'y retiraient souvent pour prier. Ce n'étaient là que des actions d'enfants, mais elles marquaient la disposition de leur cœur.

Thérèse n'avait que douze ans lorsqu'elle perdit sa mère. Appréciant la portée de ce malheur, elle se jeta toute en larmes devant une image de la Vierge

Marie pour la conjurer de lui servir de mère. Cette action, faite avec simplicité, eut plus de valeur que la pauvre orpheline ne croyait lui en donner, car elle reconnut dans la suite que sa prière avait été entendue. Mais ces sentiments de piété furent bientôt effacés par des lectures dangereuses. Étant moins surveillée, elle fut moins attentive à ne lire que ce qui pouvait l'édifier, et ayant trouvé des romans dans sa propre maison, elle les lut à l'insu de son père, et y apprit tout ce qu'on a coutume d'y apprendre : l'amour de la vanité et la passion de briller, le désir d'être aimée. Une liaison qu'elle fit à l'âge de quatorze ans avec une de ses parentes, d'un esprit volage et mondain, fit croître les semences de mort que la lecture des romans avait jetées dans son cœur. Thérèse auparavant simple dans ses manières, très pure dans ses mœurs, devint comme les autres filles de son âge, dissipée, n'aimant plus que soi et le plaisir ; ce dérangement serait allé plus loin si son père, qui s'en aperçut, ne l'eût mise en pension dans un couvent des Augustines. Elle y resta un an et demi, et y profita beaucoup des conversations et des exemples d'une sainte religieuse, qui la firent rentrer en elle-même. Elle résolut de quitter le monde pour s'engager dans la vie religieuse. De retour chez son père elle lui fit part de son dessein. Ce ne fut qu'après de nombreuses sollicitations et d'abondantes larmes qu'elle obtint son consentement. Victorieuse dans ce combat, elle entra avec un courage héroïque dans le couvent des Carmélites d'Avila, où elle avait une amie digne de toute sa confiance. Thérèse avait alors un peu plus

de vingt ans. Elle ne tarda pas d'y prendre l'habit de religion. En ce moment solennel Dieu inonda l'âme de sa pieuse servante de célestes délices. Les pratiques les plus difficiles de la vertu ne lui coûtaient rien, les fonctions les plus pénibles et les plus basses de la maison étaient pleines d'attraits pour elle. Cilices, haires, disciplines, jeûnes presque continuels, rien ne pouvait rassasier son âme. Ces mortifications altérèrent sa santé naturellement fort délicate. Il lui prit des maux de cœur si violents, des vomissements si fâcheux et des défaillances si fréquentes qu'on craignit pour sa vie. Son père, vivement inquiet, n'épargna rien pour la soulager. Après l'avoir fait sortir du couvent il consulta les médecins les plus habiles qui firent l'essai de quelques remèdes. Les médicaments la rendirent encore plus malade qu'elle n'était. Le jour de l'Assomption elle tomba dans un évanouissement si profond que pendant quatre jours on la crut morte. S'étant réveillée de cette profonde léthargie, elle s'adressa à saint Joseph, pour qui elle eut toujours une dévotion particulière, et elle n'attribua sa guérison qu'à l'intercession de ce grand Saint.

Mais, ô mystère de l'inconstance et de la fragilité humaine, Thérèse guérie miraculeusement, Thérèse élevée à un don de contemplation très sublime, Thérèse inondée des faveurs de Dieu, tomba dans le relâchement. Les conversations trop fréquentes avec les personnes qui étaient venues la visiter pendant sa maladie lui causèrent une dissipation qui la fit relâcher de sa première ferveur ; elle y fut rappelée par la lecture des *Confessions* de saint Augustin, et

par une vision des tourments de l'enfer dont elle ne perdit jamais le souvenir, par la vue d'un tableau représentant la flagellation de Notre-Seigneur et par la mort de son père, qui termina sa vie dans les sentiments d'une éminente piété. Dès lors, fortifiée d'une nouvelle grâce, elle résolut de se donner à Dieu sans réserve. Le Seigneur lui communiqua des grâces si abondantes, qu'elle s'affermit pour toujours dans les voies de la perfection, et y fit des progrès étonnants.

Les consolations divines faisaient augmenter chaque jour dans l'âme de Thérèse les brûlants désirs du Ciel. Mais comprenant le grand rôle que joue la douleur en ce monde pour nous rapprocher de Dieu et nous assimiler à Jésus-Christ, elle aspirait sans cesse à la souffrance ; c'est ce qui lui faisait répéter souvent du fond de son cœur : ou *souffrir* ou *mourir*. — Quoique d'une santé très mauvaise elle ne se dispensait point du jeûne de huit mois par année, ni des autres mortifications que prescrivait la règle. Elle obéissait à ses supérieurs avec une admirable simplicité. Dans ses rapports avec le prochain, aucun jour ne s'écoula dans sa vie sans qu'elle ne lui rendît quelque office de charité.

Le Seigneur qui l'avait choisie pour son épouse bien-aimée, permit, pour épurer de plus en plus son cœur, qu'elle eût à souffrir encore une rude épreuve. Plusieurs de ses confesseurs, peu habiles dans les voies intérieures, traitaient d'illusion toutes les faveurs que Dieu lui accordait et condamnaient sa manière d'oraison. La crainte de donner dans l'illusion lui faisait souffrir le martyre. Heureuse-

ment le père Balthazar Alvarez, de la Compagnie de Jésus, la rassura sur son état et la conduisit à la plus haute perfection.

Thérèse, voyant le relâchement où était tombé son Ordre, conçut le projet de le réformer. Pour cela elle eut à combattre les plus grandes difficultés ; au dehors, comme au dedans du couvent, il se trouva de nombreux opposants. On la traitait de visionnaire, d'extravagante et de possédée, mais la patience, la douceur et le zèle, joints à la grâce de Dieu, la firent triompher de tous les obstacles. Elle eut la consolation de voir le premier monastère de la réforme fondé dans Avila, sous le nom de Saint-Joseph, en l'an 1562. — Le nouvel institut s'accrut si rapidement que, sur la fin de la vie de la réformatrice, on comptait seize couvents de Carmélites. Elle eut la consolation de voir ses nombreux établissements approuvés par l'Église, et ses efforts couronnés par la vénération et la confiance des fidèles. Thérèse mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'oraison et la mortification des sens. Elle établit la clôture la plus exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens du dehors, rendit les conversations du dedans courtes et fort rares.

Saint Jean de la Croix entreprit en même temps la réforme des religieux du même ordre, sous la direction de sainte Thérèse, qui employa les vingt dernières années de sa vie à étendre ces deux réformes par la fondation d'un grand nombre de couvents.

Les visions les plus consolantes étaient ordinaires à Thérèse. Un jour elle entendit une voix qui lui

disait : « Ma fille, je t'ai donné mon Fils et le Saint-Esprit pour époux et la Vierge ma fille bien-aimée pour mère; que peux-tu me donner pour une telle faveur? » Elle vit un jour un Séraphin qui, avec un dard de feu, lui perçait le cœur. Cet acte l'embrasa d'un nouvel amour pour Dieu. — La charité qui consumait son âme pour l'Eucharistie est inexprimable. Elle ne craignait pas de dire qu'elle eût bravé les foudres, les tempêtes et les orages pour s'approcher du banquet divin. Au moment de la communion, sa foi était si vive, son amour si ardent, que ses cheveux se dressaient sur sa tête et son visage s'enflammait. La sainte hostie se détacha un jour des doigts de l'évêque d'Avila et s'envola dans sa bouche pour apaiser son désir ardent de s'unir à l'Époux céleste.

Cette illustre amante du Sauveur, traversant un jour le monastère, rencontra un petit enfant sur son passage ; étonnée, elle lui demanda comment il avait pénétré; et comme il gardait le silence, la Sainte pensa qu'il était parent de quelque religieuse et lui demanda son nom. A cette question il répondit : « Dites-moi d'abord le vôtre, afin que vous sachiez le mien. — Bien, reprit la Sainte, je m'appelle Thérèse de Jésus. — Et moi je suis le Jésus de Thérèse, et il disparut. » Elle mourut le 4 octobre 1582, âgée de plus de soixante-sept ans. Ses écrits sont remarquables.

Réflexions pratiques.

Qui pourrait exprimer la tendre et affectueuse dévotion de sainte Thérèse pour le mystère d'un Dieu souffrant et donnant sa vie pour sauver les

pécheurs ! Elle en parle sans cesse avec d'amoureux transports, elle s'en occupe continuellement avec délices. Pour être semblable à son chaste Époux qui a tant souffert, elle veut absolument souffrir avec lui. Son unique désir est de le suivre au Calvaire à travers les plus rudes épreuves, de supporter comme lui les calomnies, les mépris ; sa seule ambition est de marcher dans la voie douloureuse et de vivre sur la croix où vint mourir son divin Maître. Aussi entendez-la : *O mon divin Époux, ou souffrir, ou mourir.* La souffrance ou la mort. Dieu seul sait ce qu'elle a enduré. — Sainte Thérèse cherche la croix, et nous, les disciples d'un Dieu crucifié, nous la fuyons ! La pieuse réformatrice du Carmel ne veut vivre que pour souffrir, et nous ne voudrions vivre que pour jouir! — Quelle confusion pour nous d'avoir des sentiments si peu conformes à ceux de sainte Thérèse. Humilions-nous à la vue de notre horreur pour la souffrance.

Plan de méditation.

I. Sainte Thérèse a cherché Dieu sans réserve et sans partage.

II. Elle l'a cherché sans relâche et sans interruption.

III. Ce qu'elle a dit et écrit de lui et pour lui.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, VIERGE

16 *octobre.*

La bienheureuse Marguerite-Marie naquit d'une famille honorable, dans un bourg du diocèse d'Autun. Son père, juge de plusieurs seigneuries, était un homme d'une probité et d'une piété reconnues. Sa mère n'était pas moins vertueuse. On lui donna au baptême le nom de Marguerite ; elle y ajouta celui de Marie lorsqu'elle entra en religion.

Elle fut prévenue d'une manière admirable des dons de la grâce dès sa plus tendre enfance. A peine sa raison commença-t-elle à se développer, qu'elle conçut la plus vive horreur du péché. Sa crainte d'offenser Dieu était si grande, qu'il suffisait de lui dire qu'elle commettait une faute, pour réprimer à l'instant les petites vivacités de son âge.

On remarquait en elle l'amour de la pureté, le goût de la prière, une tendre dévotion envers la très Sainte Vierge, une affection particulière pour Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel. A huit ans elle perdit son père ; à cette époque sa mère la plaça dans le couvent des Dames de Sainte-Claire de Charolles, en qualité de pensionnaire. Edifiée de la vertu des religieuses, Marguerite se sentit dès lors pressée de les imiter et d'entrer en religion. Elle fit l'année suivante sa première communion avec une ferveur qui fut le prélude de l'ardeur qu'elle éprouva toute sa vie pour cette céleste nourriture.

Dieu la visita bientôt par des afflictions ; elle eut un

rhumatisme et une paralysie qui la retinrent pendant quatre ans sur un lit de douleur. Sa confiance en la Sainte Vierge lui obtint sa guérison. Cette faveur lui fit redoubler de zèle pour avancer dans la vie spirituelle. A treize ans elle donnait chaque jour deux heures à la méditation, jeûnait trois jours la semaine, portait le cilice et couchait sur la dure : Bientôt il lui vint aux jambes des ulcères douloureux ; les remèdes furent inutiles ; mais, Marguerite, ayant joint ses prières à celles de sa mère, en fut heureusement délivrée.

Le rétablissement de sa santé excita dans Marguerite de l'attrait pour le plaisir. Ses confessions devinrent plus rares ; l'affection que sa famille lui portait flatta sa vanité ; elle voulut même prendre part aux divertissements du carnaval ; mais de nouvelles afflictions la firent rentrer en elle-même.

Sa mère, devenue âgée et incapable d'agir, fut obligée de remettre le soin de sa maison entre les mains de servantes qui se rendirent maîtresses : elles refusaient à Marguerite les choses les plus nécessaires, au point qu'il lui fallut plus d'une fois emprunter des vêtements propres pour aller à l'église.

Ce refus était d'ordinaire accompagné de manières grossières et de paroles rudes. Ce fut en pleurant aux pieds d'un crucifix que cette vertueuse fille trouva la consolation à ses maux. Le Seigneur lui donna une patience si grande, qu'elle en vint jusqu'à concevoir une affection chrétienne pour ceux qui la tourmentaient. Il accorda à la ferveur de sa prière la guérison de sa mère, atteinte d'une infirmité qui faisait craindre pour ses jours.

La tendresse de Marguerite pour sa mère et ses soins assidus étaient connus de tout le monde : plusieurs partis avantageux se présentèrent et la recherchèrent en mariage. Elle semblait être prête à agréer cette disposition, dans le dessein d'être plus utile à sa mère ; mais un vœu de chasteté qu'elle avait fait dans son enfance, et la persuasion intime qu'elle était appelée à la vie religieuse, l'empêchèrent d'y consentir. Après une longue agitation, la grâce triompha des sentiments naturels et du penchant pour les créatures, et elle résolut de se consacrer à Dieu.

Elle obtint avec peine le consentement de sa famille et fit choix d'une maison religieuse où elle ne connaissait personne. Elle choisit l'institut de la Visitation de Sainte-Marie. Elle se présenta au monastère de Paray-le-Monial, et, comme elle entrait au parloir, une voix intérieure lui dit : *C'est là que je te veux*. L'accueil favorable de la supérieure, qui consentit à la recevoir, mit le comble à ses désirs. Elle entra dans cette maison à l'âge de vingt-trois ans, le 25 mai 1671.

La simplicité, la candeur, la docilité, l'ardeur pour la vertu, l'amour de la mortification, signalèrent le noviciat de la jeune postulante. Elle prononça, le 6 novembre 1672, les vœux qui l'attachaient irrévocablement à Dieu. Elle devint le modèle de la communauté par son humilité, son obéissance, son amour pour la pauvreté et pour Jésus-Christ, et par son goût constant pour l'oraison et pour les austérités. Ces vertus qui auraient dû frapper tous les yeux et édifier tout le monde lui attirèrent mille contradictions. Les voies extraordinaires par lesquelles la Providence conduisait cette sainte fille firent croire à bon nombre de

religieuses qu'elle était le jouet de misérables illusions. On la traita plusieurs fois de visionnaire. Loin de s'en plaindre, elle s'en réjouit en supportant ses diverses épreuves avec un courage vraiment héroïque. C'est dans la fréquente communion et dans les nombreuses visites qu'elle faisait au très Saint-Sacrement qu'elle puisait les forces dont elle avait besoin pour triompher de ses peines. C'est encore là que le chaste Époux la favorisait de grâces vraiment extraordinaires.

Un jour, entre autres, qu'elle était au pied des autels tout absorbée dans la considération de la tendresse immense du Fils de Dieu pour les hommes, Jésus-Christ lui apparut et lui montra au milieu de sa poitrine entr'ouverte son divin cœur tout enflammé et environné d'épines ; en même temps il lui recommanda de propager en public et en particulier la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, promettant de combler des grâces les plus précieuses ceux qui pratiqueraient cette dévotion.

Marguerite-Marie, remplit successivement la charge de maîtresse des pensionnaires et celle de maîtresse des novices. Elle s'appliqua à inspirer aux jeunes personnes placées sous sa direction l'amour de Dieu, une piété tendre et affectueuse et surtout la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. — A cette époque, ce Cœur divin ne recevait pas d'honneurs publics dans l'Église. Les compagnes de Marguerite étaient loin de partager ses sentiments sur cette dévotion qu'elles traitaient de pratique nouvelle et qu'elles blâmaient. Néanmoins, soutenue de Dieu, encouragée par le Père de la Colombière, elle travailla sans re-

lâche à propager ce culte qui fut ensuite approuvé par l'Église et répandu dans l'univers entier. La sainte religieuse, au comble du bonheur, en voyant ses désirs accomplis, mourut le 17 octobre 1690, à l'âge de quarante-trois ans. Elle fut béatifiée par Pie IX en 1864.

Réflexions pratiques.

La grande dévotion de Marguerite-Marie fut pour Jésus-Christ dans le très Saint Sacrement de l'Eucharistie. Qui pourrait dire les délicieuses heures qu'elle coulait au pied des autels ! Qui pourrait exprimer les sentiments tendres et affectueux qui la brûlaient pour le chaste Époux de son cœur ! Aussi, fidèle à sa mission travaillait-elle sans relâche à propager le culte du Sacré-Cœur de Jésus et déploya-t-elle un zèle incomparable à réparer les injures qu'il reçoit de la part de ses enfants.

Admirons la fidélité de cette pieuse amante du Sauveur à mettre à profit les faveurs extraordinaires qu'elle recevait du Ciel. Montrons-nous comme elle dociles à la grâce. Aimons le Cœur de Jésus comme elle l'a aimé elle-même et nous en retirerons les fruits les plus abondants de sanctification.

Plan de méditation.

I. Excellence de la dévotion au Sacré-Cœur : 1° son autorité ; 2° son objet ; 3° sa fin.

II. Avantages que procure cette dévotion.

SAINTE HEDWIGE, Veuve

17 octobre.

Sainte Hedwige, d'une famille princière de Pologne, naquit vers la fin du douzième siècle. Elle fut formée de bonne heure à la vertu autant par les exemples que par les leçons de sa pieuse mère et des personnes qui étaient auprès d'elle. Dès son enfance, elle se fit remarquer par son air sérieux et réfléchi, et toutes ses inclinations étaient tournées vers la piété. On la mit fort jeune encore dans le monastère de Lutzingin en Franconie, d'où elle ne sortit qu'à l'âge de douze ans pour épouser Henri, duc de Salésie et de Pologne. Ce nouvel état fit éclater en elle de nouvelles vertus. Elle s'étudia d'abord à connaître l'humeur et le caractère de son mari, et s'appliqua avec soin à lui plaire. Il ne lui fut pas difficile de réussir, car Dieu l'avait douée d'un naturel si heureux, et de tant de belles qualités, qu'on doute s'il y eut jamais une princesse plus accomplie. Elle joignit, à la grandeur de sa naissance, une pureté de mœurs et une innocence qui éleva la noblesse de son âme beaucoup au-dessus de celle de son sang. Sa fidélité à remplir ses différents devoirs la rendit semblable à cette femme forte dont l'Esprit-Saint a tracé le portrait, et qu'il faudrait aller chercher aux extrémités de la terre. Toutes ses pensées et toutes ses actions avaient uniquement pour but la gloire de Dieu, sa sanctification et celle de sa famille.

Une de ses maximes était que plus on est grand,

par sa naissance, plus on doit l'être par ses vertus, et que plus on est élevé, plus on est obligé de donner de bons exemples. Dieu lui donna six enfants qu'elle eut soin d'élever elle-même dans les sentiments les plus purs de la religion et de la vertu ; aussi eut-elle la consolation de les voir tous aussi distingués par leur piété que par les grandes qualités qui les rendirent illustres dans toutes les cours de l'Europe.

On ne pouvait voir sans une profonde admiration Hedwige jeune, riche et belle, aimée de tout le monde, vivre, au milieu d'une cour pompeuse, plutôt en religieuse qu'en princesse. Mais ce qui est encore plus merveilleux, c'est que n'ayant que vingt ans, et son mari n'en ayant pas encore trente, elle lui persuada de vivre jusqu'à la mort en parfaite continence ; et ce fut entre les mains de leur évêque qu'ils allèrent déposer le vœu secret qu'ils en firent à Dieu. Depuis ce jour-là, le duc et la duchesse firent des progrès prodigieux dans la voie de la perfection. Sainte Hedwige aimait beaucoup les pauvres, les veuves et les orphelins ; chaque jour elle en nourrissait un grand nombre dans son palais. On avait coutume de dire que la visite des malheureux dans les hôpitaux, était le seul divertissement de la princesse. L'amour qu'elle avait pour la chasteté l'engagea à faire bâtir un monastère à Trébnitz, où elle mit des religieuses de Cîteaux, dans lequel elle fit élever un grand nombre de jeunes filles pauvres ou orphelines. Elle aimait à s'y retirer de temps à autre pour y prier avec plus de ferveur et y méditer avec plus de loisir sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Afin d'imiter la vie mortifiée du divin

Maître, elle jeûna tous les jours, excepté les dimanches et les fêtes, et passa quarante ans sans manger ni viande ni poisson. Quelque rigoureuse que fût la saison, elle allait ordinairement nu-pieds à l'église et on aurait pu la suivre quelquefois à la trace de son sang. Son habillement très simple recouvrait un rude cilice qu'elle portait nuit et jour. Jamais elle ne se servait du lit qui était dans sa chambre ; elle prenait sur la terre nue les trois heures de repos qu'elle accordait à la nature, le reste de la nuit elle le passait en prières. Chaque matin elle entendait avec piété toutes les messes qui se disaient dans le lieu où elle se trouvait et sa ferveur redoublait encore aux approches de la communion. Mais nulle grande vertu sans croix, nul saint sans de grandes épreuves.

Hedwige, après avoir vu son mari, prisonnier, blessé, le vit expirer entre ses bras en 1238, et trois ans plus tard elle eut encore la douleur de perdre son fils aîné, qui fut tué dans un combat contre les Tartares. Elle soutint ces deux pertes avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu, et consola elle-même ceux qui lui en paraissaient affligés.

Après la mort du duc son mari, elle se retira au monastère de Trébnitz, qu'elle avait fondé, prit l'habit, et vécut sous la conduite de sa fille Gertrude, qui en était abbesse. Comme elle ne portait que des habits tout usés, une des sœurs lui dit un jour : « Pourquoi portez-vous ces haillons, il vaudrait mieux les donner aux pauvres ? — Si cet habit vous offense, répondit la Sainte, je suis prête à me

corriger de ma faute. » Elle le quitta sur-le-champ, et en prit un autre. Son humilité fut récompensée par le don des miracles. On l'invoqua pour un enfant qui s'était noyé et qui avait été entièrement broyé par les roues d'un moulin ; elle le rendit à la vie. Par la vertu du signe de la croix, elle ouvrit les yeux à une pauvre religieuse devenue aveugle. Elle opéra encore d'autres nombreux miracles qui furent parfaitement constatés. Se voyant atteinte de la maladie dont elle mourut, elle voulut recevoir l'extrême-onction lorsqu'on ne la croyait pas encore en danger de mort. Dieu l'appela à lui, le 15 octobre 1243.

Réflexions pratiques.

Une des maximes de sainte Hedwige était : que plus on est grand par sa naissance, plus on doit l'être par ses vertus, et que plus on est élevé, plus on est obligé de donner de bons exemples. Cette illustre princesse n'a cessé de la mettre en pratique ; cette âme énergique, cette femme forte et généreuse a été constamment un modèle de zèle et de ferveur dans le service de Dieu. Que de bien feraient les grands, les chefs de famille, les patrons, s'ils étaient animés des sentiments de sainte Hedwige. La vertu serait partout en honneur et le vice détesté. O Dieu ! qui veillez sur le salut des peuples, donnez toujours à vos enfants des maîtres selon votre cœur !

Projet de méditation.

Sainte Hedwige fut une veuve : 1° dont toutes les occupations ont été saintes ; 2° dont toutes les oraisons ont été ferventes ; 3° dont tous les sacrifices ont été sublimes.

SAINT LUC, Évangéliste

18 *octobre.*

Saint Luc, un des quatre Évangélistes, était d'Antioche, métropole de Syrie, ville célèbre par la richesse de son commerce, par son étendue, ainsi que par le nombre et la politesse de ses habitants, par son amour pour l'étude des lettres et de la sagesse. Elle avait des écoles renommées dans toute l'Asie, et qui produisirent des maîtres très habiles dans tous les arts et toutes les sciences. Saint Luc y fit dans sa jeunesse d'excellentes études qu'il perfectionna encore par divers voyages dans la Grèce et dans l'Égypte. Saint Paul nous dit qu'il était médecin de profession et saint Jérôme ajoute qu'il excellait dans cet art.

Saint Luc n'était pas seulement habile dans la médecine, il était de plus un peintre distingué. Il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la très Sainte Vierge. A peine eut-il été éclairé des lumières de l'Évangile qu'il s'appliqua à en mettre les maximes en pratique; et il était déjà un parfait modèle de toutes les vertus lorsque saint Paul le choisit pour être le coopérateur et le compagnon de se travaux. Ces deux grands Saints parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où la moisson devenait chaque jour plus abondante, ne se séparant que par intervalles, et lorsque le besoin des Églises le demandait. Saint Paul l'envoya avec Tite à Corinthe, vers l'an 50, le donnant comme un homme dont le nom était célèbre dans toutes les Églises.

Cinq ans après, saint Paul, poursuivi par les prêtres et le peuple de Jérusalem, ayant demandé à être jugé par César, fut envoyé à Rome, et y conduisit avec lui saint Luc, qui ne l'abandonna point pendant sa captivité. Ce fut sans doute par le conseil de ce grand Apôtre que saint Luc écrivit son Evangile. Voici à quelle occasion :

Le démon, qui cherche toujours à obscurcir la vérité par le mensonge dont il est le père, suscita quelques imposteurs, pour répandre dans l'Église des histoires fabuleuses sur Jésus-Christ. Pour arrêter le cours de ces erreurs et empêcher le peuple de s'y laisser prendre, saint Luc leur opposa un nouvel Évangile. On place vers l'an 53 l'époque de la composition de cet ouvrage remarquable par l'élégance et la pureté de la diction. Les actions et la doctrine du Sauveur y sont représentées de la manière la plus touchante; chaque phrase renferme des mystères cachés et offre une mine inépuisable de richesses. La dignité avec laquelle sont représentés les mystères les plus sublimes, sans rien emprunter à la pompe du langage, a quelque chose de divin. Quand l'Evangéliste raconte la patience, la douceur, la charité, les leçons et la vie du Dieu fait homme pour nous, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration; mais quand il nous fait le récit de ses souffrances et de sa mort, sans laisser paraître une seule émotion, sans un seul mot, sans une seule exclamation contre les bourreaux, on est dans le ravissement et on sent que ce n'est pas l'homme qui parle, mais l'esprit de Dieu qui inspire.

L'Evangile de saint Luc comprend l'histoire de

Jésus-Christ jusqu'à son Ascension. Il n'a pas vu les faits lui-même, comme il nous en avertit, mais il les tient des personnes qui ont vu Jésus-Christ de leurs yeux et ont vécu dans son intimité. Parmi ces témoins oculaires était la Sainte Vierge pour la vie cachée du Sauveur, les Apôtres et les disciples pour sa vie publique. Dans sa vie cachée, on trouve l'apparition de l'Ange Gabriel au prêtre Zacharie. Il lui apprend qu'Élisabeth, jusqu'alors stérile, mettra au monde un fils qui sera le précurseur du Messie. — Le même envoyé céleste apparaît à Marie dans la maison de Nazareth, et lui révèle le secret ineffable de l'Incarnation. — On trouve ensuite la visite de Marie à sa cousine, qui la salue comme Mère de Dieu. — La naissance de Jean-Baptiste et le miracle qui rend la parole à son père Zacharie. — Le voyage de la sainte famille à Bethléem. — La naissance du Sauveur dans une étable. — L'adoration des Bergers. — Le nom de Jésus donné à l'Enfant divin au jour de sa circoncision. — Sa présentation au temple, où il est racheté par deux tourterelles. — Sa prédication au temple au milieu des docteurs, à l'âge de douze ans. — Son retour à Nazareth, où il est soumis à Marie et à Joseph. Tous ces divins mystères, dont la contemplation ravit de joie les Anges, saint Luc les apprit de la bouche même de la Sainte Vierge.

Quant à la vie publique du Sauveur, ni les Évangélistes, ni les Apôtres n'ont tout écrit. Voici les particularités touchantes dont nous devons la connaissance à saint Luc : L'histoire de la femme pécheresse. — La guérison de l'hémorroïsse. — La résurrection de la fille de Jaïre. — La charité du

Samaritain. — La parabole de l'enfant prodigue. — L'histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare. — La prière du pharisien et celle du publicain. — La conversion de Zachée.

Environ dix ans après, saint Luc écrivit les Actes des Apôtres, qui sont d'une importance immense pour l'histoire des premiers temps du Christianisme. Ils renferment le récit des principales actions des Apôtres et de ce qui s'est passé de plus merveilleux et de plus édifiant dans la naissance de l'Église.

Après la mort de saint Paul, saint Luc quitta Rome, et prêcha, dit saint Épiphane, dans l'Italie, la Gaule, la Dalmatie et la Macédoine. Après avoir beaucoup souffert pour la foi, il mourut en Achaïe, dans un âge fort avancé. L'empereur Constance fit transporter ses reliques à Constantinople, l'an 537. On les y déposa dans l'église des Apôtres, avec celles de saint André et saint Timothée.

Réflexions pratiques

Le Sauveur demande trois choses à ses disciples : 1° Il veut qu'ils soient toujours prêts à tout entreprendre et à tout souffrir pour sa gloire, sans nulle distinction de lieux, de personnes, d'emplois, de travaux. Saint Luc a parfaitement répondu aux desseins de son Maître. Avons-nous ce zèle universel et généreux? Ne recherchons-nous pas les endroits les plus commodes, les plus honorables, les travaux les plus conformes à nos inclinations? 2° Il veut qu'ils aient toujours des lampes ardentes dans leurs mains ; c'est-à-dire, qu'il faut que leurs bons exemples soutiennent leurs paroles ; qu'ils éclairent les hommes

par leurs instructions, et qu'ils les attirent par leur sainte vie. Un véritable disciple du Sauveur est tout lumière et tout feu. Craignons que notre vie ne soit une vie de ténèbres par le péché et par la tiédeur. Devenons lumière par notre charité et notre ferveur dans le bien. 3° Il veut qu'ils soient toujours prêts à paraître devant leur Maître, qui les appellera pour rendre raison de leur conduite. Il veut que nous vivions de telle manière, que nous ne puissions jamais être surpris quand il faudra mourir. Le faisons nous?

Plan de méditation.

Saint Luc a été l'historien : 1° de Jésus-Christ; 2° l'historien de la Sainte Vierge; 3° l'historien de la Sainte Eglise.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

19 *octobre.*

Saint Pierre naquit, l'an 1499, dans une petite ville d'Espagne nommée Alcantara. Son père, gouverneur de cette ville, sortait comme sa mère d'une famille noble ; ils étaient l'un et l'autre distingués par leurs vertus et leur piété. Comme ils étaient persuadés que l'un des plus essentiels devoirs des parents est d'élever les enfants dans la crainte de Dieu, ils mirent un soin extrême à son éducation ; le jeune Saint y répondit par des succès brillants dans

les études, et par une piété exemplaire. La fidélité à accomplir ses devoirs, sa ferveur et son application à la prière le faisaient regarder comme une espèce de prodige; aussi fut-il tout le temps de sa jeunesse un modèle d'innocence. La mort lui enleva son père lorsqu'il finissait son cours de philosophie à Alcantara; quelque temps après il fut envoyé à Salamanque pour y étudier le droit canonique. Pendant les deux ans qu'il passa dans cette ville, il partagea régulièrement son temps entre l'étude, la prière et le service des pauvres dans les hôpitaux. Le temps des études qui est pour l'ordinaire l'écueil des jeunes gens, devint pour le saint jeune homme un moyen de perfectionner sa vertu. Déjà, il s'élevait au degré d'une oraison sublime dans un âge où l'on sait à peine ce que c'est que prier.

En 1513, rappelé dans sa patrie, il eut à essuyer de violentes tentations d'impureté; mais il les dompta par la prière, l'usage des sacrements, la fuite des occasions, les exercices d'une mortification précoce, et surtout une ardente dévotion envers la Sainte Vierge. Cette tentation vaincue céda la place à une autre, à celle de l'ambition. Pour la surmonter, le jeune Pierre alla chercher un asile dans l'état religieux, et il choisit l'ordre de Saint-François où il entra à l'âge de seize ans.

Le novice surpassa bientôt en ferveur les plus anciens; il plaça toutes ses délices dans l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, le jeûne, le silence et la prière. Uni continuellement à Dieu, rien ne pouvait l'en distraire. Son recueillement et sa modestie allaient si loin, qu'il ne sut jamais si la chapelle, le

dortoir ou sa chambre étaient voûtés ou planchéiés, et qu'il ne connaissait aucun de ses frères, sinon à la voix.

Quelques mois après sa profession, Pierre d'Alcantara fut envoyé dans un couvent situé près de Belvise, dans un lieu solitaire, où il construisit, à quelque distance de la communauté, une cellule si pauvre et si étroite qu'elle ressemblait plutôt à un tombeau qu'à la chambre d'un religieux. Là il se livra à des austérités extraordinaires qui ne furent connues que de Dieu seul. Son jeûne était continuel. Deux fois le jour il déchirait son corps avec une discipline de chaînes de fer. Il portait constamment un cilice qui ensanglantait ses membres. Mais la mortification qui lui coûta le plus fut de vaincre le sommeil. Il ne dormait qu'une heure et demie, et pendant quarante ans, ce ne fut qu'à genoux, ou assis, la tête appuyée contre la muraille ; le reste de la nuit était employé à la prière. Trois ans après, ses supérieurs, frappés d'une telle vertu, le nommèrent supérieur d'un petit couvent qui venait d'être fondé à Badajoz. Le temps de sa supériorité expiré, on l'obligea à recevoir la prêtrise et à se livrer au ministère de la parole. Un grand talent, joint à une sainteté éminente, ne pouvait manquer de produire des fruits merveilleux. Sa seule présence touchait les cœurs ; les pécheurs les plus insignes l'interrompaient par leurs sanglots et par leurs larmes. Il parcourut ainsi une partie de l'Espagne. Mais l'amour de la retraite étant toujours son inclination dominante, il pria ses supérieurs de lui permettre d'aller vivre dans quelque couvent solitaire, où il pût se livrer

librement aux exercices de la contemplation. Il obtint ce qu'il demandait. On l'envoya dans le couvent de Saint-Onuphre, situé dans l'affreux désert de Lapa. Ce fut là qu'il composa deux des livres les plus sublimes que nous possédions sur la vie intérieure, l'un sur l'*oraison mentale*, et l'autre sur la *paix de l'âme*.

Quelque temps après notre Saint fut appelé à la cour de Jean III, roi de Portugal, où il édifia tout le monde par sa mortification et par son humilité. On mit tout en œuvre pour l'y garder ; mais Dieu l'appelait à une œuvre supérieure, à la réforme de son Ordre en Espagne. Il fut nommé provincial, et il fallut accepter ce poste qu'il remplit avec la supériorité des hommes les plus capables. Il jeta les fondements de sa réforme sous le nom de congrégation de la *Stricte Observance*. Elle fut approuvée par le pape Paul IV, en 1562. En moins de six ans, il comptait neuf maisons de sa nouvelle règle. Il faisait la visite de ces communautés lorsqu'il rencontra sainte Thérèse à Avila. Après l'avoir rassuré sur ses peines intérieures, il l'encouragea à continuer l'œuvre de la réforme des Carmélites.

L'humble religieux posséda à un degré admirable le don de la contemplation. Plus d'une fois on le vit élevé en l'air, resplendissant d'un éclat merveilleux. Il lui arriva aussi de traverser à pied sec des fleuves rapides. Ses frères se trouvant un jour dans une grande détresse, il les nourrit avec des aliments descendus miraculeusement du Ciel. Son bâton planté par lui en terre fut transformé en un figuier verdoyant. Dans un voyage que faisait le Saint, il entra

une nuit dans une masure découverte, où la neige épaisse qui tombait lui servit de toit en restant suspendue au-dessus de sa tête.

Il restait à Pierre de recevoir la récompense de ses œuvres ; il tomba malade d'exténuation et de fatigues. Après avoir reçu les derniers sacrements, il entra en extase : la Sainte Vierge lui apparut et lui donna l'assurance de son salut éternel ; il se réveilla plein d'une douce joie, et il rendit son âme à son Créateur, le 18 octobre 1562, à l'âge de soixante-trois ans. Après sa mort il fut glorifié de plusieurs miracles, qui engagèrent le pape Clément IX à le mettre au nombre des saints.

Réflexions pratiques.

L'empereur Charles-Quint, après deux heures d'entretien avec Pierre d'Alcantara, s'écria : « Cet homme n'est plus sur la terre ; il est déjà dans le Ciel ; on dirait qu'il voit Dieu face à face. » Dans les rues, sur les places publiques, au sein des plus nombreuses assemblées, il était constamment seul avec Dieu ; il ne voyait, il n'entendait que lui ; il ne conversait qu'avec lui. A l'exemple de notre Saint, pensons-nous souvent à notre Dieu ? L'aimons-nous par-dessus tout ? Notre esprit et notre cœur sont-ils sans cesse tournés de son côté ? La créature n'absorbe-t-elle pas la généralité de nos pensées et de nos affections ? Que répondent ces nombreuses distractions qui nous poursuivent à l'église, dans nos prières et dans tous nos exercices de piété ? Quel dérèglement de s'atta-

cher à de vaines bagatelles au préjudice du souverain bien !

Plan de méditation.

I. Pénitence de saint Pierre d'Alcantara : 1° excès de ses austérités ; 2° fécondité de sa pénitence.

II. Son humilité : 1° dans le cloître ; 2° à la cour ; 3° au milieu du public qui l'acclame.

III. Sa haute contemplation : 1° dans les situations différentes de sa vie ; 2° dans ses écrits.

SAINT JEAN DE KENTI, Confesseur

20 *octobre.*

Saint Jean de Kenti naquit, vers l'an 1403, dans le village dont il porte le surnom, au diocèse de Cracovie. La bonne éducation qu'il reçut d'un père et d'une mère très vertueux lui procura le précieux avantage de lui faire passer sa jeunesse dans l'innocence et dans la parfaite observance des commandements de Dieu. Dès qu'il eut terminé ses premières études, on l'envoya à Cracovie pour y suivre les cours de philosophie et de théologie ; ensuite, ayant passé par les divers grades académiques, devenu professeur et docteur, il ne se bornait pas à éclairer ses auditeurs par la sainte doctrine qu'il leur enseigna pendant plusieurs années ; mais il les embrasait du feu de la piété dont il était pénétré lui-même, les intruisant à la fois par les exemples et par ses discours. Élevé au sacerdoce, il ne diminua rien de

son ardeur pour l'étude, mais il redoubla de zèle pour s'élever à une plus haute perfection. Il était profondément affligé de voir Dieu si peu connu, si mal servi et si souvent offensé par un trop grand nombre de chrétiens. Nommé curé de la paroisse d'Ilkusi, il se montra véritable pasteur des âmes, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres. Il était le père de son troupeau, et tous trouvaient en lui un ami dans leurs peines. On raconte mille traits de sa charité et de la tendresse de son cœur envers les malheureux : souvent il se dépouilla de ses habits et de ses souliers pour les vêtir et les chausser. Un dimanche, en particulier, comme il se rendait à l'église, il rencontra un pauvre mendiant étendu sans mouvement sur la neige : à cette vue, ses entrailles de père sont déchirées ; il quitte aussitôt sa soutane, en couvre cet infortuné, le conduit dans son presbytère, et le fait manger avec lui. En mémoire de cette charitable action, chaque professeur de Cracovie était obligé d'admettre un pauvre à sa table, au moins une fois par an.

Cependant, effrayé de la charge des âmes, il abandonna bientôt ce ministère, pour reprendre ses fonctions de professeur. Tout le temps que lui laissait l'étude, il l'employait soit à travailler au salut du prochain par le moyen de la prédication, soit à vaquer à la prière. On rapporte qu'il fut souvent favorisé alors de visions et d'entretiens célestes. Il avait tant de dévotion à la passion de Jésus-Christ, qu'il passait souvent les nuits entières à contempler le Sauveur en croix, couronné d'épines, expirant entre deux scélérats. Ce fut pour graver plus profondément

dans son esprit cet ineffable mystère, qu'il fit, sous l'habit de pèlerin, le bourdon à la main, le voyage de Jérusalem. Brûlant du désir de terminer ses jours par le martyre, il ne craignit pas de prêcher aux Turcs Jésus-Christ crucifié. Outre ce voyage de la Terre-Sainte, Jean de Kenti fit quatre fois celui de Rome, pour visiter le tombeau des saints Apôtres et donner au Souverain Pontife des marques publiques de son respect; et tâcha, ainsi qu'il le disait, de racheter une partie des peines qui l'attendaient en purgatoire, par les souffrances et les fatigues que ces courses occasionnaient. Il faisait ses pèlerinages à pied, portant lui-même son modeste bagage. Dans un de ces voyages, des voleurs l'ayant arrêté, le dépouillèrent, et l'interrogèrent après l'avoir fouillé pour savoir s'il n'avait plus rien. Le Saint leur répondit que non, et eut la liberté de continuer sa route, mais se souvenant ensuite qu'il avait quelques pièces d'or cousues dans son vêtement, il se mit à courir après les brigands, qu'il appela à cris redoublés, et offrit ce qu'il venait de retrouver. Ceux-ci admirant la candeur et la libéralité du saint homme, refusèrent de le recevoir et lui rendirent même tout ce qu'ils lui avaient pris.

Pour empêcher autant qu'il était en lui qu'on ne portât atteinte à la réputation du prochain, Jean de Kenti fit écrire sur les murailles de sa maison, à l'exemple de saint Augustin, des vers qui montraient son horreur pour la médisance. Sa charité ne consistait pas seulement à éviter de faire du mal à ses frères; elle le portait à leur faire tout le bien qui lui était possible. On l'a vu se priver de sa nourriture.

pour la donner à ceux qui en avaient besoin. Notre Saint dormait à terre et très peu, et ne prenait que la nourriture nécessaire pour ne pas mourir. Ce fut par les jeûnes, les disciplines et un rude cilice qu'il conserva sa pureté virginale comme un lis entre les épines. Il passa les trente dernières années de sa vie sans manger de viande. Enfin, après avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avait dans sa maison, il mourut à Cracovie, le 24 décembre 1474, dans la soixante et dixième année de son âge, aimé et respecté de tous.

Réflexions pratiques.

La vie chrétienne est le seul bien désirable en ce monde ; c'est le seul bien nécessaire, puisque sans elle il n'y a point de Ciel ; c'est le seul bien solide puisque en dehors d'elle tout est vanité, inutilité et bagatelle. A quoi aboutissent en effet tous les autres biens ? Que sert, à la mort, d'avoir été riche, grand, savant, homme d'esprit, homme illustre et de vaste renommée ? Tout cela n'est d'aucun prix devant Dieu, d'aucune valeur pour l'éternité. Tout cela en conséquence ne mérite pas le moindre de nos désirs. Mais la vie vraiment chrétienne, voilà ce qui mérite infiniment d'être ardemment désiré et recherché tous les jours et à tous les moments de notre vie ; parce que c'est là ce qui sauve, ce qui console en ce monde ; ce qui réjouit dans l'éternité et met l'âme en possession de Dieu, le seul bien véritable. C'est ce qu'a parfaitement compris Jean de Kenti dont la vie a toujours été si chrétienne. Avons-nous, comme ce Saint, regardé le temps consacré au service de Dieu comme le mieux employé de notre vie. N'avons-nous

point au contraire, imité ces chrétiens tièdes et indifférents qui regardent comme perdus le temps destiné à leur salut ? Faisons un retour sur nous-mêmes et il nous sera aisé de reconnaître le vide de notre existence.

Plan de méditation.

I. Motifs de servir Dieu : 1° c'est le devoir essentiel de l'homme ; 2° c'est son intérêt.

II. Manière dont nons devons servir Dieu : 1° il faut le servir sans partage ; 2° il faut le servir avec joie et ferveur.

SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES, VIERGES ET MARTYRES

21 *octobre.*

Sainte Ursule vint au monde, vers l'an 362, dans la Grande-Bretagne, où la religion chrétienne régnait alors avec éclat dans la plupart de ses provinces. Elle était fille de Dionnot, roi de Cornouailles et de Darie, princesse qui ne cédait en rien à son mari, ni pour la noblesse de son sang, ni pour la perfection de ses vertus. La piété des parents fit donner à la jeune princesse une éducation très soignée. Jamais enfant ne fut douée d'un esprit plus brillant et d'un naturel plus heureux. Un cœur noble, bienfaisant et généreux; des inclinations toutes portées à la vertu, et une beauté rare firent d'Ursule une des princesses les plus accomplies de l'Europe. Elle comprit, dès

son bas âge, que la modestie doit faire, dans tous les états, le plus bel ornement d'une fille chrétienne, et méprisant tout ce que sa naissance lui promettait de plus flatteur, tout ce que la Cour a de plus séduisant, tout ce que les louanges ont de charmes, elle n'eut pas plus tôt connu Jésus-Christ, qu'elle souhaita passionnément de n'avoir jamais d'autre époux que lui. Le Sauveur aussi ne l'avait prévenue de tant de grâces que pour en faire une de ses plus chères épouses, et la tendresse qu'il lui avait inspirée pour sa divine mère, la Vierge des vierges, était un présage qu'elle ne perdrait jamais l'éclat de sa virginité, à laquelle Dieu voulut bien ajouter la gloire du martyre.

Le tyran Flavius-Clément Maxime, qui commandait en qualité de général les troupes de l'empereur Gratien, dans la Grande-Bretagne, s'étant fait proclamer empereur, l'an 382, fit passer ses troupes dans les Gaules. Alors il chassa des côtes maritimes ses anciens habitants, et partagea cette contrée fertile, aux soldats bretons qu'il avait amenés avec lui. Afin que cette nouvelle colonie se perpétuât, il envoya des députés dans la Grande-Bretagne, demander pour chacun de ses soldats, devenus colons, une jeune fille à épouser. La demande fut accueillie favorablement ; car les princes et les peuples de ces provinces savaient que leurs filles seraient honorablement établies en se mariant à ces soldats. A leur tête fut placée Ursule. On les rassembla toutes à Londres, et on les embarqua malgré leur répugnance. Il était convenu qu'Ursule épouserait un prince breton chrétien qui était désigné pour être gouverneur de la nouvelle

colonie. Le père de la Sainte, qui voyait pour sa fille de grands avantages dans ce mariage, y consentit. Enfin, le temps étant devenu propice pour faire en peu d'heures la traversée de la Grande-Bretagne sur les côtes de la Gaule, on mit à la voile. Mais aussitôt une furieuse tempête s'éleva et menaça de tout engloutir. L'effroi était dans tout l'équipage. Ursule, seule était calme et tranquille. « Courage, mes filles, disait-elle à ses compagnes, le Dieu que nous servons commande aux flots et aux tempêtes, confions-nous en sa sainte garde. » Quelques heures après, le vaisseau fut jeté sur les rivages de la Germanie, occupés en ce moment par les armées des Huns. Ces barbares, n'écoutant que leurs passions, auraient voulu les outrager, mais Ursule leur parla avec une fermeté si chrétienne, et avec tant de hardiesse et de majesté qu'ils n'en firent rien. Ses compagnes encouragées par ses nobles exhortations déployèrent un courage invincible et préférèrent la mort à la perte de leur vertu. Ces barbares, furieux de rencontrer tant de résistance dans ces nobles vierges, se jetèrent sur elles et les égorgèrent toutes, sans exception.

C'est ainsi qu'elles allèrent augmenter la Cour céleste de l'Agneau sans tache, en remportant la palme du martyre, le 21 octobre de l'an 383. Les habitants de Cologne les ensevelirent avec beaucoup d'honneur, et tout le monde chrétien célèbre cet illustre combat dont la mémoire ne saurait périr.

Réflexions pratiques.

Sainte Ursule souffrit un généreux martyre, et, par son exemple et ses exhortations, elle anima ses

saintes compagnes à donner leur vie pour la défense de leur foi et de leur virginité. Si nous n'avons pas le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, vivons au moins pour lui. Notre sainte vie sera une espèce de martyre, un témoignage éclatant que nous rendrons à la souveraine autorité de Dieu.

Sainte Ursule attire encore tous les jours après elle des troupes de saintes vierges, qui l'ont prise pour protectrice. Elles imitent son innocence et sa générosité, par une vie qui doit s'appeler un martyre très rude par sa longueur. Des compagnies très savantes, des universités fameuses ont aussi voulu être sous sa protection. Pour l'obtenir pour nous-même, imitons ses vertus héroïques.

Plan de méditation.

I. Innocence d'Ursule, que son courage sut conserver dans tous les grands périls.

II. Courage d'Ursule, que son innocence fit triompher au milieu des plus rudes combats.

SAINT HILARION

22 *octobre.*

Saint Hilarion naquit dans la petite ville de Tabatha, en Palestine, vers l'an 291. Ses parents opulents et païens l'envoyèrent à Alexandrie pour y faire ses études. L'un de ses maîtres, chrétien secret et véritable apôtre sous le manteau de philosophe, trouvant en lui un esprit excellent et un naturel très

heureux, prit un soin tout particulier de cet enfant. Il découvrit à son disciple les beautés de la foi chrétienne. Dès lors, Hilarion renonça à tous les divertissements profanes et ne se sentit plus de goût que pour les assemblées des fidèles. Baptisé à quinze ans, il devint le modèle des vieux chrétiens.

Ayant entendu parler de saint Antoine dont le nom était célèbre en Égypte, il voulut visiter le solitaire. A la vue du patriarche du désert, son cœur s'émut, son esprit, éclairé par une lumière surnaturelle, comprit que le monde n'est rien et que Dieu est tout : « Et moi aussi! s'écria-t-il, le Seigneur me veut ermite. »

Touché de ses exemples, il revêtit aussitôt la bure monastique, et, pendant deux mois étudia la vie du patriarche de la Thébaïde. Il imita son genre de vie, sa ferveur dans la prière, sa persévérance dans les austérités et ses autres vertus. Une seule chose lui déplaisait dans sa solitude. C'était ce concours de personnes de toute espèce qu'attirait le parfum de sainteté de son maître spirituel. Désirant vivre dans une entière solitude, il en fit part à saint Antoine, qui le confirma dans son dessein, et lui donna pour cela des leçons salutaires.

Comme il se disposait à entrer plus avant dans la solitude, il apprit la mort de ses parents. Forcé par là de revenir dans sa patrie, Hilarion n'y reparut que pour y donner un grand exemple : il répandit son bien dans le sein des pauvres et dit adieu, pour cette vie, à ses proches. Libre alors, comme il convient à un soldat de Dieu, il alla chercher un abri contre la vanité et les joies menteuses d'ici-bas dans un dé-

sert affreux de la Palestine. Comme on lui représentait que ce lieu était infecté de voleurs, il répondit : « Un homme pauvre et nu ne craint point les voleurs. » Cependant, ses terribles voisins, indignés de se voir braver par un enfant, résolurent d'en tirer une prompte vengeance. — Une nuit ils marchèrent dans ce but vers le creux du rocher qu'habitait Hilarion. Mais Dieu obscurcit leurs yeux et ne leur permit point de voir leur victime. Ils s'humilièrent alors sous la main qui les frappait et leur fureur était tombée quand, au matin, ils aperçurent le jeune ermite qui priait à quelques pas d'eux. « Ne craignez-vous point, lui dirent-ils, les criminels qui hantent ces parages? — Dénué de tout comme je le suis, qu'ai-je à craindre? — Mais ils pourraient vous ôter la vie! — Que m'importe! puisque je suis prêt à mourir. Mais vous, malheureux! que deviendrait votre âme si elle tombait maintenant aux mains du Dieu tout-puissant?... Faites donc pénitence, si vous ne voulez pas servir d'aliment aux feux de l'enfer. » Touchés par ces paroles, les coupables se convertirent.

C'est dans cette affreuse solitude que Hilarion commença, à l'âge de quinze ans, cette vie parfaite qui a fait de lui un prodige de pénitence. Vêtu d'un sac grossier et d'une tunique de peau, présent de saint Antoine, il logeait dans une cabane ouverte à toutes les rigueurs des saisons. Il couchait sur une simple natte de jonc et s'était interdit l'usage du pain. Pendant six ans, il n'eut pour toute nourriture de chaque jour, que quinze figues qu'il mangeait au coucher du soleil.

Les démons lui livrèrent, comme à saint Antoine, d'horribles combats et l'assaillirent de nombreuses tentations. Ils allumèrent en lui le feu de la concupiscence. Son cœur, qui n'avait connu jusque-là que les feux de l'amour divin, fut troublé par des fantômes impurs. La prière, le jeûne, un rude travail les austérités de toutes sortes, domptèrent les ennemis de son salut; il traitait son corps avec la dernière rigueur : « Malheureux animal, lui disait-il, je t'empêcherai bien de regimber; je te nourrirai de paille, au lieu de grain; je te chargerai et te fatiguerai tellement, que tu ne chercheras plus qu'à manger, sans songer aux plaisirs. » A force de le mater par la pénitence, il en avait fait un vrai squelette, ayant la peau collée aux os. Depuis vingt-deux ans il combattait sans relâche, nuit et jour, dans son affreux désert, quand Dieu voulut le manifester au monde.

Le préfet Elpide, ayant eu ses trois fils dangereusement malades, recourut à ses prières, et ses fils furent arrachés à une mort regardée comme certaine. Dès lors, on accourut de toutes parts vers Hilarion. Une femme aveugle depuis dix ans se fait conduire au saint ermite : « Seigneur, ayez pitié de moi, j'ai dépensé toute ma fortune en remèdes et mon mal n'a point diminué. » Hilarion la guérit et dit : « Si vous étiez venu à Dieu avant de recourir aux hommes, il vous aurait exaucée comme aujourd'hui et vous auriez pu par l'aumône racheter vos péchés. »

Un païen de Gaza, frappé de paralysie, n'avait plus que la langue de libre, il s'en servit pour implorer

l'anachorète. Celui-ci, à son tour, s'en sert d'abord pour dégager son âme des liens de l'erreur et ensuite pour lui rendre la santé corporelle.

Le nombre de disciples qui demandèrent à vivre sous sa direction fut si considérable qu'il se vit contraint de fonder plusieurs monastères; et la Palestine ne tarda pas à devenir une nouvelle Thébaïde, où plus de trois mille solitaires se mirent sous sa conduite. Il les gouverna avec tant de sagesse que le nombre des saints égala le nombre des moines.

Cependant le saint anachorète gémissait de se voir accablé de la multitude toujours croissante de visiteurs, évêques, prêtres, moines, magistrats, princes et peuple. Il résolut de se retirer plus profondément dans la solitude, et il vint dans la Haute-Égypte où il vécut en ange beaucoup plus qu'en homme. Ce pays ayant été désolé d'une sécheresse horrible, le peuple recourut à lui, et il obtint ce qu'on lui demandait. Mais il s'enfuit bientôt de ce lieu pour s'enfoncer dans un nouveau désert, d'où il passa en Sicile, puis en Dalmatie dont il délivra les habitants d'une inondation en faisant le signe de la croix sur les eaux qui se retirèrent. Enfin il alla en Chypre, où il s'ensevelit dans le creux d'un rocher, et où il vécut encore cinq ans. Arrivé en face de la mort, ce grand Saint sentit défaillir son courage, mais, ranimant sa confiance : « Quoi, dit-il, à son âme, voilà soixante-dix-sept ans que tu sers le Seigneur, et tu redoutes la mort? » A ces mots il rendit l'esprit, en 371, dans la quatre-vingtième année de son âge. On l'enterra comme il l'avait or-

donné avec les vêtements dont il était revêtu au moment où il expira.

Réflexions pratiques.

Saint Hilarion a médité et compris la parole évangélique qui met pour condition de notre salut l'obligation de porter notre croix à la suite du divin Maître. C'est pourquoi cette âme innocente et pure cherche ardemment les souffrances. Aussi a-t-il saisi toutes les occasions possibles pour châtier son corps, mortifier ses sens, dompter son amour-propre et briser son orgueil. Est-ce ce que nous faisons, nous misérables pécheurs dont la vie entière devrait être consacrée à la pénitence? L'attachement déréglé que nous avons pour notre corps, cette attention constante à le ménager, à le flatter, à ne rien lui refuser; l'horreur excessive que nous avons pour les souffrances, pour la vraie pénitence, ne disent-ils pas que nous sommes loin de marcher sur les traces de saint Hilarion? Mon Dieu! donnez-nous l'amour de la croix, afin qu'elle puisse nous mener au Ciel.

Plan de méditation.

I. Motifs de la retraite de saint Hilarion : 1° les dangers qu'il voit dans le monde; 2° le désir de vivre en paix avec Dieu : 3° l'assurance de son salut.

II. Manière dont il vécut dans le désert : 1° en mortifiant son corps; 2° en luttant victorieusement contre le démon; 3° en s'unissant à Dieu par l'oraison.

LE SAINT RÉDEMPTEUR

23 *octobre.*

I. Aujourd'hui l'Église honore l'Homme-Dieu sous le titre de Rédempteur. Voyons comment Jésus mérite ce titre! — Il nous a rachetés en nous tirant d'un double abîme. Le premier est l'abîme creusé par le péché d'Adam, qui nous avait ravi tous nos droits au Ciel. Le second est l'abîme plus affreux et plus profond creusé par nos fautes personnelles. Eh bien, Jésus-Christ par ses souffrances et par sa mort nous a réintégrés dans nos droits au paradis et à la possession éternelle de Dieu. Et voilà qu'au lieu de le remercier, de le bénir pour tant d'amour, nous recommençons chaque jour nos offenses. Quelle honteuse et coupable ingratitude! O âme chrétienne, comme cette rechute te dégrade et t'avilit! C'est un indigne abus de la bonté et de la patience de Dieu. « O homme, s'écrie saint Paul, comment pouvez-vous mépriser ainsi les richesses et la bonté de Dieu, sa patience et sa longanimité! » Et, mystère de la miséricorde divine plus grand que la malice et la perfidie des pécheurs, tant que nous commettons le péché, le sang de Jésus-Christ est toujours prêt à nous racheter, de sorte que nous trouvons plus en Jésus Rédempteur que nous n'avions perdu en Adam coupable. La grâce nous apporte plus de biens que le péché ne nous a causé de maux. L'Église a donc raison de s'écrier, en parlant du péché d'Adam : « O heureuse faute, laquelle nous a valu un Rédempteur qui obtient grâce pour toutes nos fautes ; » péché

en quelque sorte nécessaire, à la suite duquel nous a été livré le Rédempteur qu'il nous fallait par nos mille prévarications personnelles.

II. Jésus-Christ, par sa Rédemption, ne nous mérite pas seulement le pardon de nos fautes, il nous mérite encore toutes les grâces qui font les saints, tant de sacrements, tant de moyens de salut qui sont dans l'Église, tant d'instructions, de bonnes pensées, de pieux désirs. Ah! vraiment, *notre Rédemption est abondante.*

III. Lorsque notre Rédempteur aurait pu nous racheter et nous procurer tant de biens par un seul de ses soupirs, il a voulu pour nous témoigner plus d'amour, pour ôter tout prétexte à la lâcheté, donner tout son sang, subir tous les opprobres et toutes les douleurs, mourir sur la croix et renouveler son sacrifice tous les jours sur tous les autels du monde. O divin Rédempteur, que vous êtes bon! Que vous nous traitez mieux que vous ne l'avez fait pour les prophètes qui ont désiré voir ce que nous voyons et ne l'ont pas vu, mieux que tant de pauvres peuples qui n'ont pas encore reçu l'Évangile! Hélas! que nous eût servi de naître, si nous n'eussions été rachetés. (M. Hamon.)

Réflexions pratiques.

Le titre de Jésus Rédempteur nous dit bien haut et très éloquemment combien nous devons aimer Dieu le Père. Dans son ineffable charité il a daigné, pour racheter de pauvres esclaves, livrer son Fils bien-aimé. Pourrions-nous, après cela, hésiter à lui

sacrifier tous nos biens, notre corps, notre esprit, notre cœur, tout notre être?

Nous devons aimer Dieu le Fils qui a bien voulu se livrer à la mort ignominieuse de la croix pour nous sauver, nous ses ennemis, ses ingrats obligés. Si nous nous devons tout entiers à lui comme esclaves, que ne lui devons-nous pas comme rachetés par son sang! Pour créer l'univers, il ne lui en a coûté qu'une parole; mais pour nous racheter, que de courses, que de travaux, que de sueurs, que de fatigues, que de supplices, que d'ignominies!... Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour tant de sacrifices? Je dois être tout à vous, tout à vous seul, toujours à vous. Mais ce n'est pas assez; vous voulez surtout que je travaille sans relâche à me sauver et à sauver les autres. Votre sang me crie : Aie du zèle pour te sauver, et pour m'aider à sauver le monde. Ne rends pas mes souffrances et ma mort inutiles. Docile à vos ordres, j'en ferai mon profit pour moi et pour mes frères.

Plan de méditation.

La Rédemption nous donne une idée : 1° de la justice de Dieu ; 2° de sa bonté.

SAINT RAPHAEL, Archange

24 octobre.

Trois Anges seulement sont désignés par leur nom dans les saints Livres, savoir : saint Michel, saint

Gabriel et saint Raphaël. Le nom de Michel signifie : *qui est comme Dieu!* Celui de Gabriel signifie, *force de Dieu*, et celui de Raphaël, *guérison de Dieu.* Le nom de ces trois messagers divins rappelle le ministère particulier qu'il plut à Dieu de leur confier.

L'Écriture nous rapporte que Raphaël prit la figure d'un voyageur, pour conduire le jeune Tobie au pays des Mèdes, et le ramener sain et sauf. Un poisson monstrueux étant venu pour dévorer Tobie, tandis qu'il se lavait les pieds dans le Tigre, l'Ange lui dit de tirer le poisson par les nageoires sur le sable, d'en prendre le fiel et d'en faire rôtir la chair pour la manger pendant le voyage. Il mena ensuite Tobie chez Raguel, dont ce jeune homme épousa la fille, appelée Sara, et lui conseilla de passer en prières les trois premières nuits de ses noces, pour éviter le sort des sept premiers maris de Sara, que le démon avait étouffés la première nuit de leur mariage. Tobie pendant son séjour chez Raguel, pria l'Ange d'aller à Ragès pour y recevoir la somme que son père avait autrefois prêtée à Gabélus. L'ange, après lui avoir rendu ce service, le ramena chez son père, qui était aveugle. Le jeune Tobie, par le conseil de Raphaël, mit sur les yeux de son père le fiel du poisson qu'il avait pris, et le vieillard recouvra la vue, au milieu des transports de la joie la plus pure. L'heureuse famille reconnaissante, pour témoigner à son bienfaiteur sa vive gratitude, le pria de vouloir bien recevoir la moitié de tout ce qu'on avait apporté du voyage. L'Ange alors les invite à bénir le Seigneur, et leur dit : « La prière accompagnée du jeûne et de l'aumône vaut mieux que tous les trésors et tout l'or qu'on

peut amasser... Lorsque vous priiez Dieu avec larmes et que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela votre dîner, et que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour, pour les ensevelir durant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur. Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir, et pour délivrer du démon Sara, la femme de votre fils. Car je suis l'Ange Raphaël, l'un des sept qui sommes toujours présents devant le Seigneur. Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé. » Après ces paroles il disparut.

Réflexions pratiques.

Les nombreux bienfaits que l'Archange Raphaël prodigue au jeune Tobie, nous montrent les avantages immenses que chacun de nous peut retirer de la charité et du zèle de ce messager céleste si nous avons soin de recourir à lui. Nous sommes exposés sur la terre à d'innombrables dangers, comme Tobie, nous serons éprouvés comme lui par toutes sortes de tentations. Mais ne craignons rien, Dieu veille sur nous comme il a veillé sur ce fidèle serviteur. Il enverra son ange et nous serons délivrés de tous nos maux, et le démon qui nous agite et nous tourmente sera vaincu. Quelle douce consolation ! Ce puissant protecteur fera plus, il portera au Ciel nos vœux, nos actions de grâces et nos louanges. Bienheureux saint Raphaël, nous nous prions dans ce jour que l'Église vous a consacré, de venir à notre secours, d'éloigner de nous tous les dangers et de nous diri-

ger dans les voies du salut. Faites par votre puissante intercession, que tous, nous devenions de vrais enfants du Père céleste dont vous contemplez la face dans le séjour de l'immortelle gloire.

Plan de méditation.

I. Ministère de l'Archange Raphaël à l'égard : 1° du jeune Tobie ; 2° de Raguel et de sa fille Sara ; 3° de la famille Tobie.

II. Ministère du même Archange à l'égard : 1° des familles chrétiennes ; 2° de la jeunesse élevée dans la crainte de Dieu.

SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN, MARTYRS

25 *octobre.*

Saint Crépin et saint Crépinien, dont les noms sont très célèbres dans l'Église de France, étaient frères et appartenaient à une des plus nobles et des plus anciennes familles de Rome. Ayant appris que l'empereur Maximien-Hercule, qui était dans les Gaules, avait résolu d'exterminer tous les chrétiens ; voyant, d'un autre côté, que Rome ne manquait pas d'hommes apostoliques, ils formèrent le projet d'aller dans les Gaules pour secourir leurs frères persécutés. Ayant donc distribué tous leurs biens aux pauvres de Jésus-Christ, ils partirent de Rome, vers le milieu du troisième siècle. On ne saurait s'imaginer ce qu'ils eurent à souffrir dans leur voyage, et dans un moment où chacun, regardant les chrétiens

comme l'exécration du genre humain, les ennemis déclarés des empereurs et des dieux de l'empire, se faisait un mérite de les maltraiter. Leurs gîtes ordinaires étaient les creux des rochers, leur route était sur les montagnes et dans les bois ; ayant plus à craindre des hommes que des bêtes féroces. Enfin, après bien des fatigues, des travaux et des dangers, ils arrivèrent à Soissons où ils fixèrent leur demeure pour travailler à éclairer ces peuples des lumières de la foi, et pour leur prêcher l'Évangile. Comme personne ne voulait recevoir ces étrangers ; et que chacun, effrayé des édits foudroyants des empereurs contre les chrétiens, leur refusait même l'aumône, ils se déterminèrent à exercer la profession de cordonnier, espérant d'avoir occasion par là de s'insinuer dans les maisons, et de prêcher sans bruit, aux habitants, la foi de l'Évangile. — Par une permission divine, ils devinrent, dès le début, de si habiles ouvriers que chacun voulait leur donner du travail ; mais ce qui les faisait estimer davantage, c'était leur modestie, leur douceur et leur désintéressement. Ils n'exigeaient de ceux qui les faisaient travailler que ce qu'ils voulaient bien leur donner. Comme ils ne travaillaient pas pour s'enrichir, mais uniquement pour avoir de quoi subsister, ils donnaient tous les jours aux pauvres tout ce qui ne leur était pas absolument nécessaire pour vivre. Ils jeûnaient continuellement. Leur vertu brilla d'un tel éclat dans une ville païenne et dissolue qu'ils gagnèrent bientôt l'estime et l'affection de tout le monde. Nos deux Saints se servirent adroitement de l'accès qu'ils avaient chez les ido-

lâtres pour les éclairer des lumières de l'Évangile et leur faire comprendre les pitoyables et grossières erreurs du paganisme. Ils parlaient avec tant de sagesse, d'énergie et d'onction, que par leurs entretiens familiers sur la religion, et par la sainteté de leur vie ils convertirent en peu de temps la plus grande partie de la ville. Leur maison ne désemplissait point de prosélytes. Ce pauvre peuple, honteux de son aveuglement, ouvrait enfin les yeux à la vérité et chacun s'empressait de venir demander le baptême.

Un changement si merveilleux était trop éclatant, pour ne pas faire du bruit dans le pays. L'empereur Maximien fut averti que deux étrangers, qui depuis quelques années exerçaient le métier de cordonnier, avaient fait presque plus de chrétiens à Soissons, que ses édits foudroyants n'en avaient *peut-être fait* périr dans tout l'empire. Maximien, qui était alors dans les Gaules, écrivit à Rictius-Varus, préfet de prétoire, le plus inplaçable ennemi qu'eût alors la religion chrétienne, pour lui ordonner de se rendre incessamment à Soissons afin de s'assurer des faits allégués contre les deux cordonniers chrétiens et de les lui envoyer pieds et mains liés. Ce magistrat fidèle aux ordres de l'empereur se rend dans la ville désignée et fait comparaître à son tribunal les zélés missionnaires. « Êtes-vous, leur dit-il, ces deux fameux enchanteurs, qui sous le masque de cordonniers, prêchez une religion proscrite dans tout l'empire? — Seigneur, répondirent-ils, nous sommes chrétiens, par la grâce de Dieu, et les chrétiens professent et annoncent la vérité, et ignorent tout

ce qui est enchantement, sortilèges et magie. » Le préfet n'en voulut pas entendre davantage ; après les avoir chargés de fers, il les envoya à l'empereur, en lui disant que tout ce qu'on avait publié de ces deux cordonniers était vrai. Maximien en les voyant devant lui leur demanda d'où ils étaient et quelle était leur religion. « Nous sommes Romains, répondirent-ils, et nous sommes chrétiens, c'est-à-dire serviteurs du vrai Dieu. C'est pour éclairer ces malheureux peuples ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie que nous avons quitté notre patrie. — Vous êtes chrétiens, et vous avez l'insolence de vous en glorifier en ma présence. Ignorez-vous mes édits ? Ne savez-vous pas que rien ne m'est plus odieux que le nom de chrétien et que j'ai juré par mes dieux de l'éteindre dans le monde. — Nous n'ignorons pas, grand prince, vos incompréhensibles préventions contre le christianisme et votre attachement obstiné aux ridicules extravagances du paganisme. Aussi nous gémissons devant Dieu de votre aveuglement et nous le prions de vouloir vous dessiller les yeux pour vous faire voir la vérité. »

L'empereur frappé de la fermeté et de la sagesse de nos deux Saints ne voulut pas discuter avec eux. Il se contenta de leur dire que s'ils voulaient renoncer à leur religion, il les comblerait de bienfaits ; mais aussi que s'ils persistaient dans leur entêtement, ils devaient s'attendre à finir leurs jours dans les plus horribles supplices. Aussitôt il les fit reconduire à Soissons, devant le préfet Rictius-Varus. Ce tyran toujours altéré du sang chrétien leur demanda s'ils persévéraient dans leur mépris pour les

dieux de l'empire. La noble et courageuse réponse des deux confesseurs fut cause qu'on les mit à la plus cruelle torture. Pendant leur supplice nos Saints sans se plaindre ne cessent de bénir Dieu et de chanter ses louanges. Le préfet ordonne ensuite qu'on leur attache d'énormes pierres au cou et qu'on les précipite dans la rivière de l'Aisne. Par un prodige inouï, les pierres et les martyrs restent sur l'eau comme du liège. A ce spectacle, le peuple bénit les martyrs et acclame la religion chrétienne. Le tyran enragé de ce que les tourments qu'il inventait ne servaient qu'au triomphe de la religion et des confesseurs, les fit plonger dans une chaudière remplie de plomb fondu. Tous les spectateurs frémissaient à la vue de cet affreux supplice. Les Saints restèrent impassibles et se mirent à chanter, plus mélodieusement que jamais, les louanges du Seigneur. On les précipita ensuite dans les flammes qui ne leur firent aucun mal. Ces divers prodiges confirmèrent les fidèles dans la foi et convertirent un nombre prodigieux de païens. Le lendemain, 25 octobre 287, Crépin et Crépinien eurent la tête tranchée et reçurent ensemble la couronne du martyre convoitée depuis longtemps. Plus tard on bâtit, à Soissons, une grande église sous leur invocation, et saint Éloi enrichit leur châsse de divers ornements.

Réflexions pratiques.

Saint Crépin et saint Crépinien, enfants de sénateurs romains, se font simples ouvriers pour avoir le moyen de convertir à Jésus-Christ de nombreux

païens. Quelle ardente charité ! La noblesse et la générosité de leurs sentiments savent relever la bassesse apparente de leur profession. Ils ont acquis, par l'exercice de leur modeste état, un titre plus illustre et plus durable que ceux des plus puissants potentats du monde. Aujourd'hui les grands et les petits les honorent. Leurs noms sont partout prononcés avec respect. Dans plusieurs contrées, de pieuses confréries instituées en leur honneur les ont choisis pour leurs patrons spéciaux, et célèbrent solennellement leur mémoire. Comprenons par là que la véritable grandeur n'est pas dans la puissance, dans l'éclat, dans l'ostentation des sciences humaines, mais dans les vertus chrétiennes qui procurent une gloire éternelle. Demandons à Dieu de nous aider à l'acquérir.

Plan de méditation.

Saints Crépin et Crépinien, admirables modèles de l'apostolat des fidèles : 1° par le bon exemple des vertus privées ; 2° par l'application au travail ; 3° par le zèle de la propagation de la foi.

SAINT DÉMÈTRE, ÉVÊQUE DE GAP

26 *octobre.*

L'Église de Gap a toujours regardé saint Démètre, l'ami de saint Jean l'Évangéliste, comme son véritable fondateur et son premier évêque. Cet illustre confesseur serait venu de l'Asie, par l'ordre des

saints apôtres Pierre et Paul, évangéliser les Gaules alors plongées dans la superstition et la barbarie. Démètre se rendit d'abord à Arles et de là il alla fonder le siège de Gap. Seul, sans richesses et sans armes, mais fortifié par la vertu de la croix, il commence par prêcher d'exemple. Il a recours à la prière et à la pénitence ; puis il annonce la doctrine sublime du christianisme. La vie innocente et pure de l'Apôtre, jointe à de nombreux miracles qu'il opérait, le firent regarder comme un ange venu du Ciel. Peu à peu les cœurs droits cèdent à la grâce et de nombreux catéchumènes sont baptisés.

L'enfer, effrayé des progrès que faisait le christianisme, essaya maintes fois d'arrêter les victorieuses conquêtes de Démètre à Gap et dans les environs. Les prêtres des idoles, désolés à leur tour de voir surgir de si nombreux chrétiens du milieu des ruines du paganisme, trament la perte de notre généreux athlète. Ils courent, tout éplorés, se jeter aux pieds du gourverneur et lui font comprendre que s'il ne fait pas disparaître de leurs contrées Démètre, c'en est fait de la religion de l'État. Celui-ci, ému de ces plaintes, ne sait quel parti prendre. Il n'ignore pas l'influence et l'autorité qu'exerçait le pontife sur ses nouveaux adeptes et les difficultés qu'il rencontrerait pour détruire une doctrine si pure. Sa position était embarrassante ; néanmoins, les plaintes devenant plus vives, les murmures plus menaçants, le préfet se crut obligé de condamner à mort le saint confesseur. Il le fit donc arrêter et jeter en prison. Le Pontife fut cruellement tourmenté, mais au milieu de ses tortures, il ne cessa de confesser Jésus-Christ, de prê-

cher sa loi et d'annoncer son règne à tous ceux qui l'environnaient.

Enfin désespérant de le vaincre et voulant, d'ailleurs, épouvanter le peuple et arrêter les conversions par un châtiment public et sévère, le gouverneur, irrité, condamne Démètre à avoir la tête tranchée sur le lieu même où l'on avait coutume de faire mourir les grands criminels. Cette sentence inique ne tarda pas à recevoir son exécution. Le saint Pasteur, qui a dévoué sa vie au salut de son troupeau, est tiré de prison et conduit sur une petite éminence au nord de la ville. La foule était nombreuse pour assister à ce cruel spectacle ; le généreux confesseur du Christ, arrivé sur le lieu du supplice, se met à genoux, recommande son âme à Dieu par une courte prière, et, dans cette humble posture, impassible et serein, il attend la mort qui va lui ouvrir les cieux. Bientôt la tête de l'apôtre tombe sous la hache du bourreau, et le sang du martyr jaillit sur cette terre idolâtre : rosée fécondante, il fera, plus tard, produire au centuple la semence de l'Évangile. Il est dit que Démètre une fois décapité se releva de terre, prit sa tête entre les mains et la porta jusque dans la ville. Un vieux tableau, conservé dans un des piliers de l'ancienne cathédrale de Gap, retrace ce fait merveilleux. On conserve encore aujourd'hui dans l'église de Gap de précieuses reliques de ce glorieux propagateur de la foi dans nos Alpes.

Réflexions pratiques.

Saint Démètre est arrivé à Gap à travers mille dangers, poussé par son zèle et guidé par les anges tuté-

laires du pays. Après avoir arraché à la sueur de son visage les ronces qui couvraient le champ du père de famille, il l'arrosa de son sang, et ce sang lui donna une étonnante fertilité qui lui fait porter encore, en abondance, des fruits de vertu et de sainteté. Quelle reconnaissance, quel amour payeront jamais d'aussi grands bienfaits !

Bon nombre de chrétiens regardent le zèle comme une vertu qui n'est propre qu'à des hommes apostoliques. C'est une erreur, car il y a un zèle qui est obligatoire pour tout le monde. Il consiste à donner le bon exemple, à pratiquer la correction fraternelle et à prier pour la conversion des pécheurs. Sommes-nous animés de ce zèle ? Que répond notre lâcheté et notre froideur à faire l'œuvre de Dieu ? Ah ! Seigneur, si nous manquons de zèle, c'est que nous manquons d'amour pour vous.

Plan de méditation.

I. Mission de saint Démètre relativement à la ville de Gap.

II. Mission du chrétien relativement à son prochain.

SAINT ÉVARISTE, Pape et Martyr

27 octobre.

Saint Évariste, Grec de naissance et originaire de la Judée, vint au monde, vers l'an 60 de Notre-Seigneur, avec de belles dispositions pour la vertu et

pour les sciences. Son père le fit élever dans la religion juive, à laquelle il était fort attaché. Comme le jeune Evariste avait beaucoup de talents il lui fit donner une instruction brillante en le confiant à d'habiles maîtres. On ignore quand et où il eut le bonheur de se convertir à la foi de Jésus-Christ. On sait seulement que ce jeune homme dont les mœurs étaient très pures, quitta sa patrie pour se rendre à Rome, et qu'il était du clergé de cette Église, mère et maîtresse de toutes les autres. Evariste, n'étant encore que simple prêtre, était animé d'un zèle extraordinaire ; il allumait la ferveur et la dévotion dans tous les cœurs par ses instructions, par sa charité et ses exemples. L'estime et la vénération qu'on avait pour lui étaient si grandes et si universelles que le saint pape Anaclet, ayant reçu la couronne du martyre, il fut élu d'une voix unanime sur le trône de saint Pierre. Le nouveau pape mit tous ses soins à pourvoir à tous les besoins de l'Église dans un temps où elle était persécutée de toute part par les païens, et déchirée cruellement par les hérétiques. Il veilla si bien sur le champ du Seigneur que l'ennemi ne put jamais y semer l'ivraie. Les fidèles de Rome se conservèrent toujours dans la pureté de la foi, et quoique de nombreux hérésiarques fussent venus dans cette capitale du monde catholiqne pour la pervertir, le zèle, les instructions, la sollicitude pastorale du saint Pape furent de si efficaces préservatifs, que le poison ne put jamais gagner ni le cœur ni l'esprit d'un seul fidèle.

Cette sollicitude pastorale du saint pontife ne se borna pas à préserver les fidèles de l'erreur, elle

s'appliqua encore à perfectionner la discipline ecclésiastique par les plus sages règlements, qui devaient être si utiles à toute l'Église. Il fut le premier qui divisa Rome en paroisses, assignant un cardinal-prêtre à chacune. Le saint Pape ordonna encore que, lorsque l'évêque prêcherait, il serait accompagné de sept diacres pour honorer davantage la parole divine ; il ordonna aussi que, conformément à la tradition apostolique, les mariages se célébreraient en public, et que les époux recevraient la bénédiction du prêtre. Enfin il défendit aux évêques de quitter leur Église pour en prendre une autre.

Ce fut sous le pontificat de saint Evariste qu'arriva la persécution de l'empereur Trajan, regardée comme la troisième dans l'histoire de l'Église. Ce vertueux pontife fut l'une de ses premières victimes. Donnant jusqu'à la fin l'exemple aux fidèles dont il était le pasteur et le père, il confessa glorieusement sa foi en présence de ses bourreaux, et mourut pour Jésus-Christ, l'an 112. Son corps fut enterré au Vatican, près du tombeau de saint Pierre.

Réflexions pratiques.

Les Apôtres et leurs disciples, en méditant assidûment les vérités célestes, concevaient un tel dégoût pour les biens créés, qu'ils étaient véritablement citoyens du Ciel; c'est là qu'ils rapportaient toutes leurs pensées et toutes leurs affections. Si la plupart des chrétiens sont aujourd'hui si terrestres, s'ils perdent si facilement l'éternité de vue, c'est qu'ils ne sont pas animés du même esprit que les premiers fidèles; c'est qu'ils sont enfants de ce

monde, esclaves de ses vanités et de leurs passions. Ne sommes-nous pas de ce nombre? Examinons-nous sérieusement sous le regard de Dieu... Réformons nos mœurs, et pénétrons-nous bien de l'esprit de Jésus-Christ, ou n'espérons pas avoir part à ses promesses.

Plan de méditation.

I. Zèle de saint Evariste pour conserver la pureté de la foi.

II. Fermeté et constance de sa foi durant son martyre.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE, Apôtres

28 *octobre.*

Saint Simon et saint Jude étaient frères de saint Jacques le Mineur et de Joseph. Ils sont appelés frères du Seigneur, parce qu'ils étaient tous fils de Cléophas et de Marie, sœur de la Sainte Vierge.

Simon était surnommé Cananite. Quelques auteurs ont conclu de ce surnom qu'il était né à Cana; d'autres historiens ajoutent même qu'il était l'époux des noces où Jésus-Christ fit son premier miracle en changeant l'eau en vin. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'il ne fût Galiléen. Quand au surnom de Cananite, il signifie aussi zélé. On l'a ainsi appelé parce que, après sa conversion, il se montra très zélé pour la gloire de son divin Maître et manifesta une sainte indignation contre ceux qui déshonoraient

par leur conduite la foi qu'ils professaient. Il prêcha l'Évangile dans l'Orient où il termina ses jours par un cruel martyre. Selon quelques auteurs, il fut crucifié ; d'après d'autres, il fut scié par le milieu du corps.

L'Apôtre saint Jude est distingué de Judas Iscariote par le surnom de Thadée qui signifie *louange, confession.* On ignore comment il devint disciple du Sauveur, mais on sait qu'il fut toujours cher à son Maître, moins par les liens du sang que pour son mépris pour les choses de ce monde et par l'ardeur et la vivacité de sa foi. — Après l'Ascension et la descente du Saint-Esprit, saint Jude s'associa aux autres Apôtres pour aller annoncer partout la *bonne nouvelle.* Il prêcha dans la Mésopotamie et plus tard il se réunit à saint Simon dans la Perse où ils enfantèrent d'innombrables chrétiens à Jésus-Christ. Ils répandirent la connaissance de l'Évangile dans ces vastes régions, au milieu des peuples les plus barbares. Saint Jude, après la mort de saint Simon, retourna à Jérusalem, en 62, et assista à l'élection que l'on fit de son autre frère pour gouverner l'Église de cette ville. Nous avons de lui une épître adressée à toutes les Églises d'Orient, et spécialement aux Juifs convertis. Il y attaque les hérétiques de ces temps-là qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres. On croit qu'il ne l'écrivit qu'après la ruine de Jérusalem, et il y recommande avec soin qu'on se souvienne de ce que les autres apôtres avaient écrit avant lui. Il fut martyrisé en Perse.

On rapporte un grand nombre de miracles opérés par nos deux Apôtres. En voici un, entre autres : pen-

dant qu'ils prêchaient à Babylone, une fille de bonne maison se laissa débaucher. Comme ses parents la pressaient de leur faire connaître son complice, cette malheureuse, pour se débarrasser de leurs importunités, accusa faussement un diacre qui fut aussitôt conduit devant le roi. Les Apôtres, connaissant son innocence, firent comparaître les parties avec l'enfant qui venait de naître. Aussitôt, s'adressant à l'enfant, ils lui commandèrent au nom de Jésus-Christ de dire si le diacre était son père. L'enfant déclara nettement qu'il ne l'était pas et fit l'éloge de sa vertu.

Réflexions pratiques.

L'amour est fort et généreux. Il donne un zèle extraordinaire à celui qui le possède. Que n'inspira-t-il pas à nos deux Apôtres! Il leur fit tout entreprendre pour la gloire de Dieu et le salut de leurs frères. Tout embrasés d'amour pour leur divin Maître, ils volèrent, pour lui plaire, au-devant des tribulations et des souffrances. Ils lui offrirent les sacrifices les plus pénibles, sans éprouver ces tristes défaillances, ces honteuses faiblesses que l'on rencontre dans le monde, et ils couronnèrent leurs œuvres de charité par la mort la plus glorieuse, celle du martyre. Et nous, chrétiens pusillanimes, pourquoi sommes-nous si peu généreux dans le service du Seigneur? Pourquoi nous plaignons-nous lorsque la moindre épreuve vient nous visiter? Pourquoi sommes-nous accablés de tristesse lorsque les hommes, le travail, la maladie nous frappent! C'est parce que

la charité de Dieu, toujours plus forte que la mort, n'est pas en nous.

Nos saints Apôtres savent qu'on ne peut véritablement aimer le Seigneur si l'on n'aime en même temps ses frères, aussi ils ne négligent rien pour lui gagner de nombreuses âmes. Et nous, cœurs étroits et égoïstes, que faisons-nous pour l'âme de nos frères? Que souffrons-nous? Que sacrifions-nous pour leur faciliter le salut? Prières, larmes, aumônes, travail, qui êtes la divine monnaie qui les rachète, où êtes-vous?

Plan de méditation.

Saint Simon et saint Jude : 1° confondirent l'insolence des magiciens par leurs miracles ; 2° adoucirent la colère des tyrans par leur prudence ; 3° convainquirent les philosophes par leur doctrine.

SAINT ABERCIUS

29 *octobre.*

Saint Abercius était évêque de la ville d'Hiérapolis, autrefois capitale de la Petite Phrygie, dans l'Asie Mineure. Il gouvernait son Église avec beaucoup de zèle et de piété, lorsque Marc-Aurèle inaugura son règne par un édit, prescrivant à tous les sujets de l'empire d'offrir des sacrifices et des libations aux dieux. On se rendait en foule aux temples, et les prêtres païens faisaient grands festins avec les viandes et les libations offertes à cette occasion aux

idoles. A la vue de ces processions d'hommes et de femmes vêtus de blanc qui allaient rendre leurs hommages aux démons, Abercius, désolé, se retira dans un oratoire et consulta longtemps le Seigneur sur les moyens à prendre pour mettre un terme à ces ridicules superstitions. La nuit suivante, un jeune homme brillant de lumière lui apparut en songe, et lui présentant une verge, il lui dit : « Lève-toi, Abercius, c'est l'heure ; va briser ces simulacres. » L'évêque se réveilla, il était trois heures du matin ; sans délai, il court au parvis du temple devenu silencieux après les sacrifices, et avec son bâton il renverse Apollon, Hercule, Diane, Vénus et les met tous en pièces. Au fracas, les prêtres et les gardiens, alourdis par les viandes et les vins, se réveillent, accourent avec des torches et rencontrent Abercius. « Allez dire aux magistrats et au peuple d'Hiérapolis, leur dit l'évêque, que leurs dieux, repus de viandes, enivrés de vins, se sont rués les uns sur les autres et se sont taillés en pièces. » Et comme les prêtres étaient stupéfaits, il ajouta : « Ramassez tous ces débris, ils feront peut-être une chose passable ; » et il se retira sans qu'on osât le toucher.

A peine le soleil levé, la foule accourt aux cris des prêtres, envahit le parvis et réclame vengeance : « Allons donner la mort à Abercius. » A l'aurore, le prélat, tranquillement assis au milieu de ses disciples, enseignait comme si rien ne s'était passé. On l'avertit que des furieux arrivaient pour le mettre à mort, et de toutes parts on lui dit : « *Sauvez-vous.* — Non, répondit-il avec calme, il faut savoir mourir. — Mais il est écrit qu'on doit fuir la persécution. —

C'est vrai ; sortons donc. » Et, prenant un chemin détourné, il va s'asseoir au *Forum*, où il continue simplement sa prédication, tandis que les furieux le cherchaient chez lui. Cependant les païens, qui ont trouvé la maison vide, accourent au Forum, et, plus indignés encore de le voir prêcher en plein air, ils allaient le massacrer, quand un spectacle horrible les arrête : ce sont trois possédés du démon, connus dans la cité, qui s'élancent avec fureur en se livrant à des convulsions épouvantables : « Abercius, s'écrient-ils, Abercius, au nom du Dieu véritable, cesse de nous tourmenter avant le temps. » La foule, arrêtée soudain par ces énergumènes, fixait le Saint, dont la noblesse et la douceur la frappaient d'étonnement, en même temps que les contorsions des malheureux la jetaient dans la terreur. — L'évêque éleva les mains : « Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ, afin que ce peuple vous reconnaisse pour le Dieu véritable, daignez délivrer ces trois infortunés des chaînes de Satan. » Et de son bâton, déjà vainqueur des idoles, il les toucha. Aussitôt les démons sortirent en poussant des hurlements affreux et les trois possédés tombèrent inanimés aux pieds du saint évêque. Celui-ci les releva. Et ils jurèrent de ne plus le quitter. La foule frappée d'étonnement à la vue de ces prodiges, au lieu de chercher à mettre à mort Abercius, s'écrie unanimement : « Le vrai Dieu est le Dieu d'Abercius. Le baptême ! le baptême ! »

Le pieux prélat instruisit cette multitude avide de vérité, jusqu'à trois heures, sur ce forum même, profané la veille par toutes sortes d'orgies, et quand il

voulut se retirer : « Non ! non ! crièrent-ils, le baptême tout de suite ! » — Abercius, voulant les éprouver, remit au lendemain ; mais ils demeurèrent devant sa maison ; et à minuit, touché de leur persévérance, il sortit et allant à l'église, il conféra le baptême à cinq cents néophytes.

Toute l'Asie s'émut de cet événement ; on accourait de toutes les provinces pour voir et entendre le thaumaturge. C'est là qu'on vit un jour arriver la mère du gouverneur d'Hiérapolis. Cette femme était aveugle et s'écriait : « Homme de Dieu, rendez-moi la vue ! — Femme, je ne suis qu'un pécheur ; si pourtant vous croyez fermement au Dieu que j'adore, il peut vous guérir. — Je crois, touchez mes yeux et je verrai. — Si vous croyez, voyez. » Aussitôt les yeux de l'aveugle s'ouvrent et elle reçoit le baptême. Le gouverneur vint remercier l'évêque, demandant quelle récompense on pourrait lui offrir. — « Aucune autre récompense que votre âme, » répondit l'évêque, mais le gouverneur n'osa pas se convertir.

Dieu daigna offrir alors par son serviteur Abercius la même grâce à un homme plus puissant. L'empereur Marc-Aurèle avait associé au trône Lucius Verus, à qui il devait donner pour épouse sa fille aînée, Lucilla, agée de seize ans. Quelques jours avant le mariage, la future héritière de l'empire fut saisie d'une obsession démoniaque affreuse. Elle labourait ses chairs de ses ongles ensanglantés, se roulait, se rongeait, et cependant l'univers attendait l'alliance impériale. Toutes les consultes, tous les remèdes furent inutiles. L'enfant, au milieu des convulsions, répétait sans cesse : « Je ne sortirai d'ici

que par ordre d'Abercius, évêque d'Hiérapolis. » Des officiers de l'empereur furent donc envoyés, et après un rapide voyage, ils arrivèrent aux portes d'Hiérapolis. Là, après s'être concertés avec le gouverneur, ils allèrent prier le saint évêque de se rendre aux désirs de Marc-Aurèle. « Très volontiers, » répondit Abercius et au bout de quarante jours il arrivait à Rome. L'empereur en était parti pour la guerre de Germanie. Il fut reçu par l'impératrice Faustine. « Je sais par la renommée, lui dit l'impératrice d'un ton très ému, que vous servez un Dieu très bon et très puissant et que par lui vous faites des choses vraiment merveilleuses : sauvez ma fille; nous vous comblerons d'honneurs et de biens. — Ce que Dieu nous donne gratuitement, nous en usons gratuitement; où est votre fille ? »

On veut amener Lucilla; le démon qui la possède s'y oppose, ce sont des rages et des convulsions plus étranges qu'aucune des précédentes. « Te voilà donc, Abercius, » s'écriait le démon par la voix de la possédée et il vomissait mille injures et tourmentait sa victime. — Abercius, les yeux élevés vers le Ciel, se met à prier : « Esprit du mal, sors de cette jeune fille, Jésus-Christ te l'ordonne. » Et la possédée tomba inanimée. « Qu'avez-vous fait! s'écria Faustine effrayée, le démon en partant a tué ma fille ? » Abercius tendit la main à Lucilla, elle sembla sortir d'un profond sommeil. Faustine, fondant en larmes, se précipita sur sa chère enfant qu'elle couvrit de ses baisers. Puis elle supplia Abercius d'accepter un témoignage de sa reconnaissance. « Que pouvez-vous donner à qui n'a besoin de rien? Un morceau de

pain et quelques gouttes d'eau me suffisent. » Elle insista. Alors l'évêque, songeant aux pauvres d'Hiérapolis, demanda quelques secours pour eux. L'impératrice donna immédiatement l'ordre d'inscrire la cité d'Hiérapolis pour une distribution annuelle et gratuite de trois mille mesures de froment. Ce don fut accordé pendant deux cents ans, jusqu'au règne de Julien l'Apostat, qui abolit tous les privilèges des chrétiens. La famille impériale, si favorisée du Ciel, au lieu de se convertir, continua de vivre dans l'idolâtrie; mais Dieu ne tarda pas de la punir. Lucilla épousa Vérus, mais l'un et l'autre moururent très misérablement peu après leur mariage.

Quant à notre Saint, il se rendit en Syrie, parcourut un grand nombre de pays où il continua de prêcher la bonne nouvelle, de convertir de nombreux païens et d'opérer un nombre incalculable de miracles. Enfin, après avoir reçu les derniers sacrements, choisi et béni son successeur, il rendit à Dieu sa belle âme et alla recevoir la récompense due à ses mérites.

Réflexions pratiques.

Un zèle pur et désintéressé dans la recherche de la gloire de Dieu et le salut des âmes est toujours efficace. Un courage invincible dans la défense de la religion et le triomphe de la vérité est toujours couronné de succès. La vie de saint Abercius nous en fournit une preuve frappante. Une fois à la tête de son peuple, il n'a qu'une seule ambition, celle d'en faire un digne troupeau de Jésus-Christ. Aussi, à l'exemple du Bon Pasteur, il court partout après la

brebis égarée, affronte pour la trouver tous les dangers et se trouve toujours prêt à donner sa vie pour le salut de ses ouailles. Quel dévouement ! Quelle abnégation ! — Oh ! apprenons de saint Abercius à défendre, coûte que coûte, les intérêts de Dieu, notre foi, nos sacrements contre les attaques et les sarcasmes du monde. Soyons comme ce saint prélat les avocats de la vérité et de la religion. Ne rougissons jamais de ce qui doit faire un jour notre bonheur et notre gloire dans le Ciel. Avons-nous toujours professé hautement et courageusement nos croyances dans nos familles, en public et en particulier ? Que de défections dans l'accomplissement de nos devoirs ?

Plan de méditation.

Pourquoi les miracles de saint Abercius qui : 1° excitent l'admiration des spectateurs ; qui 2° guérissent de nombreux malades ; 3° ne convertissent-ils pas les témoins de ces merveilles ?

SAINT MARCEL, Centurion et Martyr en Afrique

30 *octobre.*

Saint Marcel était centurion, c'est-à-dire capitaine de cent hommes, dans la légion Trajane, sous l'empire de Maximien et de Dioclétien. Il faisait publiquement profession du christianisme et il en donna des preuves dans une réjouissance publique prescrite aux soldats, le 21 juillet, le jour anniversaire

de la naissance des empereurs. Dès le matin, les soldats couronnés de fleurs se livrèrent à la joie des festins, puis ils vinrent présenter de l'encens devant une statue de l'empereur et offrir des sacrifices aux dieux. Marcel, détestant ces sacrifices idolâtres et ces superstitions impies, déclara publiquement qu'il refusait d'y prendre part. S'étant rendu au camp où étaient les drapeaux de la légion, il quitta son baudrier à la tête de sa compagnie et déclara à haute voix qu'il était soldat de Jésus-Christ, le roi éternel. Il déposa aussi ses armes, le bâton qui était la marque de sa dignité, et ajouta : « Je renonce dès ce moment au service de vos empereurs ; je n'ai que du mépris pour vos dieux de bois et de pierre, et pour vos idoles sourdes et muettes. Si on ne peut porter les armes sans sacrifier aux dieux et aux empereurs, j'abandonne très volontiers tous les ornements militaires, et je dis adieu aux aigles et au camp. »

Les soldats fort surpris de ce qui venait d'arriver, se saisirent de Marcel, et le dénoncèrent au préfet de la légion qui le fit mettre en prison. Après la fête, le préfet ayant assemblé son conseil de guerre fit comparaître Marcel et lui dit : « Pourquoi avez-vous violé les règles de la discipline militaire, en jetant à terre vos armes et les marques de votre dignité ? — J'en ai suffisamment donné la raison, répondit le centurion, lorsque à la fête du 21 juillet, j'ai déclaré publiquement que j'étais chrétien, et qu'en cette qualité je ne servirais plus que Jésus-Christ à qui je me suis lié par serment. — Votre emportement, reprit le juge, a trop éclaté pour que je puisse le dissimuler et je dois en informer les empereurs. En at-

tendant, je vous ferai conduire sous bonne garde à Aurèle-Agricola, qui est, comme vous le savez, lieutenant du préfet du prétoire dans la province de Tanger, et y commande en chef, pendant son absence. Ce ne fut que le 30 octobre suivant que l'on présenta Marcel à Agricola. L'officier, auquel il avait été confié, le présentant au gouverneur lui dit : « Seigneur, voilà le centurion Marcel que le préfet Fortunat envoie par-devant Votre Grandeur. Il vous écrit, et si vous l'ordonnez on fera lecture de sa lettre. »

Agricola fit lire publiquement la lettre où le préfet lui donnait connaissance de tout ce que Marcel avait dit et fait contre l'honneur des dieux et des empereurs, et contre les lois de la discipline militaire; ensuite s'adressant à Marcel, Agricola lui dit : « Ce que votre commandant me dit de vous est-il vrai? Avez-vous parlé de la sorte? » Marcel répondit : « Oui, Seigneur, j'ai tenu ces discours. Je ne m'en défends pas. — Quelle fureur vous a porté, dit le juge, à violer ainsi le serment que vous avez fait aux empereurs? — N'appelez point fureur, répondit Marcel, ce qui n'est qu'un effet de la crainte de Dieu. — Vous avez jeté vos armes, reprit Agricola. — Je les ai jetées. Je n'ai pas cru qu'il fût de la dignité d'un chrétien qui a l'honneur de servir Jésus-Christ, de rester au service d'un homme mortel. » Aussitôt Agricola porta contre le centurion la sentence de mort : « Nous condamnons Marcel à avoir la tête tranchée, dit le juge, pour avoir violé le serment militaire, et avoir proféré des paroles peu respectueuses contre l'empereur et les dieux. »

Marcel, se rendant au supplice, dit à Agricola : « Que le Dieu tout-puissant que j'adore, vous comble, Seigneur, de ses bénédictions. » Ce fut dans ces sentiments de douceur et de charité que mourut le saint martyr, le 30 octobre 278.

Réflexions pratiques.

Obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, telle a été la conduite des martyrs et de tous les saints. Telle a été la devise de saint Marcel que nous honorons aujourd'hui. Tant que la loi des empereurs n'exigea de ce brave officier rien de contraire à sa conscience, il fut docile comme un agneau à leur obéir et à déployer à leur service un courage vraiment héroïque, mais dès qu'on veut l'obliger à faire un acte d'apostasie, il préfère tout perdre, même la vie, plutôt que de se prêter à un action criminelle. — Sont-ce là nos sentiments? Faisons-nous passer l'obéissance que nous devons à Dieu avant celle que nous devons à la créature? Que répondent nos transgressions incessantes à la loi divine et à la loi de l'Église? Après tout, qu'est-ce que Dieu exige de nous, en réclamant notre soumission à sa volonté? Est-ce notre malheur? notre infortune? Nullement. Il ne veut que notre bonheur. S'il nous demandait nos richesses, notre santé, notre vie, nous ne devrions pas hésiter à les lui donner, car tout ce qui est à nous lui appartient. Mais que demande-t-il de nous? Un léger sacrifice, un effort facile, un renoncement peu coûteux; en un mot, il demande que nous préferions son service à celui du démon et il nous offre le Ciel

en récompense. Ne sommes-nous pas des ingrats et des insensés de nous montrer rebelles?

Plan de méditation.

I. Saint Marcel s'est trouvé dans les dispositions d'un fidèle disciple du Sauveur.

II. Ces dispositions l'ont rendu heureux.

III. Elles lui ont fait éviter le malheur que si peu évitent.

SAINT QUENTIN, Martyr

31 *octobre.*

Saint Quentin naquit à Rome et avait pour père le sénateur Zénon. Rempli de zèle pour la propagation de l'Évangile, et brûlant d'un désir ardent de faire connaître aux infidèles le nom de Jésus-Christ, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avait dans le monde, et vint prêcher la bonne nouvelle dans les Gaules sur la fin du troisième siècle. Saint Quentin choisit Amiens pour y exercer son zèle apostolique. La lumière de la foi, en éclairant les esprits, embrasa les cœurs, et le nombre des fidèles, croissant de jour en jour, il forma bientôt, sur les bords de la Somme, une des plus florissantes Églises des Gaules. Le nouvel apôtre, puissant en œuvres et en paroles, faisait continuellement des conquêtes par sa prédication et par ses miracles : par le signe de la croix il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, il guérissait toutes

sortes de malades. Partout on parlait des merveilles de l'homme de Dieu, et partout on publiait ses hautes vertus. Le nombre des conversions excita la rage des idolâtres dont les temples devenaient déserts et ils dénoncèrent l'invincible apôtre au préfet Rictiovare. Ce cruel magistrat, sans cesse altéré du sang des chrétiens, courait de ville en ville, portant partout l'effroi et la terreur et semant en tout lieu le deuil et le carnage. Étant arrivé à Amiens et voyant que Jésus-Christ y avait un grand nombre d'adorateurs, il fit arrêter Quentin, qu'il regardait comme le principal auteur des progrès qu'avait faits l'Évangile, et il ordonna qu'on le conduisît en prison chargé de chaînes. L'ayant fait amener devant lui le lendemain, il lui demanda son nom et sa condition : « On me donne le nom de chrétien, parce que je le suis et que je crois en Jésus-Christ, répondit le Saint. A l'égard de ma condition je suis citoyen romain, fils de Zénon, sénateur. — Comment un seigneur tel que vous, ajouta le tyran, peut-il dégrader sa naissance en suivant les superstitions chrétiennes, et en adorant un homme qui a été crucifié par les Juifs. — Les chrétiens ne connaissent pas de superstitions, reprit Quentin ; ils adorent le seul vrai Dieu, et ils ont en horreur les abominations païennes. » Rictiovare le menaça, le Saint lui dit : « Faites ce que vous voudrez de mon corps ; Jésus-Christ aura pitié de mon âme. »

Le gouverneur, outré de cette réponse, fit durement fustiger le généreux apôtre de la vérité, sans égard pour ses droits de citoyen romain. Le martyr, les yeux levés au Ciel, bénissait le Seigneur. Tout à coup une voix se fit entendre d'en haut : « Courage,

Quentin, c'est moi qui souffre en toi ; courage, c'est moi qui t'assiste. » Le cruel Rictiovare, attribuant cette merveille à la magie, en devint plus furieux, et fit jeter le martyr dans un horrible cachot. Un ange vint l'y visiter, brisa ses liens, et le transporta sur la plus belle place de la ville, où, dès la pointe du jour, il se mit à prêcher au peuple. Le geôlier et les gardes, à la vue de ce miracle, se convertirent. Mais le gouverneur ne fut point ébranlé ; il fit saisir de de nouveau le saint homme, et le condamna à une torture atroce. On l'étendit par le moyen de poulies avec une telle violence, qu'on déboîta tous ses membres. On lui versa dans la bouche de la chaux vive détrempée dans du fiel et du vinaigre et sur le dos de l'huile, de la poix et de la graisse toute bouillantes ; on lui appliqua des torches ardentes, afin qu'il n'y eût aucune partie de son corps qui ne souffrît les plus vives douleurs. La ville d'Amiens, émue de tant de cruautés, sembla vouloir se soulever contre le tyran, qui enleva secrètement sa proie et le fit conduire à Saint-Quentin. Là, on lui passa des broches de fer à travers le corps, depuis la tête jusqu'aux jambes ; on lui enfonça des clous entre les ongles et la chair et jusque dans la cervelle. Enfin le préfet le condamna à avoir la tête tranchée. Le saint martyr, étant arrivé au lieu du supplice, conjura les bourreaux de lui laisser quelques instants pour se mettre en prières ; ce qui lui fut accordé : il se mit aussitôt à genoux, et adressa cette prière à Dieu : « Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, qui êtes et qui étiez avant la création du monde : Vous que j'adore, que je confesse, que j'aime et que je désire uniquement, vous avez

été témoin des supplices que j'ai endurés dans mon corps pour votre amour, recevez présentement mon âme. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il dit au bourreau : « Je suis prêt, faites ce qui vous est ordonné ; » et dans l'instant on lui trancha la tête. Ceci arriva le 31 octobre 287.

Réflexions pratiques.

Un homme est fort, dit-on dans le monde, quand il possède le génie, le talent, le crédit, l'autorité, la fortune, et qu'il est à la tête de nombreux sujets, et se distingue par ses exploits dans les affaires de ce monde. Mais qu'est la puissance humaine qui se brise toujours sur les pierres d'un tombeau, en comparaison de celle qui vient de Dieu ? Jugeons-en par ce qu'a fait saint Quentin. Cet illustre martyr s'arrache à toutes les grandeurs humaines pour n'embrasser que la grandeur et la puissance de Jésus-Christ crucifié. Rempli du feu sacré et brûlant du désir d'ajouter de nouvelles conquêtes au royaume chrétien, il se rend dans la ville d'Amiens. Là, il prie, il se mortifie et il prêche. A sa voix toute-puissante, les éléments obéissent, les malades sont guéris, les tyrans sont vaincus, les païens et les bourreaux eux-mêmes se convertissent ; et, à sa mort, sa puissance ne fait que s'accroître, et du haut du Ciel il travaille plus que jamais à la propagation du saint Évangile. Nous ne pouvons pas, sans doute, prétendre aux grandeurs humaines, mais nous pouvons aspirer aux dons de force et de courage pour les combats de la vie présente. Demandons à Dieu de nous accorder cette grâce par l'intercession de notre illustre mar-

tyr, et notre vie ainsi que notre mort seront comme la sienne un véritable triomphe.

Plan de méditation.

Heureux fruits de l'apostotat de saint Quentin à Amiens et dans les contrées environnantes.

II. Efforts impuissants du gouverneur des Gaules pour arrêter les conversions.

III. Interrogatoire et réponses sublimes et courageuses de saint Quentin.

IV. Affreux tourments de son martyre.

MOIS DE NOVEMBRE

FÊTE DE LA TOUSSAINT

1er *novembre.*

Chaque jour de l'année, l'Église offre à notre vénération quelqu'un de ces bienheureux habitants du Ciel qu'elle a jugés dignes des honneurs de la canonisation. Mais, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, il est un grand nombre de fidèles serviteurs de Dieu dont le nom et les vertus furent inconnus à la terre. Après une vie modeste et caché, ils sont allés recevoir l'éternelle récompense due à leurs mérites, d'autant plus précieux qu'ils furent plus cachés aux yeux des hommes.

Pour honorer ces élus qui n'ont pas de fête particulière dans le cours de l'année, pour obtenir des grâces plus abondantes par l'intercession de ces héros du christianisme ; pour offrir aussi aux fidèles l'occasion de réparer, par une ferveur et une piété extraordinaires, leur négligence dans la célébration quotidienne des fêtes particulières des bienheureux, l'Église a établi, en leur honneur, une fête collective

et commune appelée la Toussaint, ou fête de tous les Saints. Voici quelle fut l'origine de cette fête.

Environ vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, Agrippa, gendre de l'empereur Auguste, voulant flatter son beau-père, fit bâtir un temple magnifique qu'il eut soin de dédier à l'Empereur. Par une modestie assez rare chez les païens, Auguste refusa cette dédicace, et ce temple fut dédié à Jupiter et à Mars, en mémoire de la fameuse bataille d'Actium qui mit fin à la République et inaugura l'Empire. Plus tard on le désigna sous le nom de *Panthéon*, qui veut dire temple de tous les dieux, parce qu'on y avait rassemblé les images de tous les dieux de l'Empire.

L'empereur Théodose, à son avènement au trône, fit démolir les temples des idoles et n'épargna que le Panthéon, à cause de sa beauté et de sa richesse. Après en avoir fait enlever les fausses divinités, il en fit fermer les portes. Elles furent réouvertes en 607, par le pape Boniface IV, qui purifia ce superbe monument et le dédia à la Mère de Dieu et de tous les martyrs. Pour rendre ce magnifique temple cher aux chrétiens et digne de tout respect, le zélé Pontife y fit transporter vingt-huit chariots d'ossements de martyrs rassemblés des divers cimetières de Rome. La Ville éternelle fut donc le berceau de cette fête qui se répandit bientôt en France, sous le règne de Louis le Débonnaire, et au neuvième siècle dans tout l'Occident. Depuis Grégoire IV, en 837, la fête de tous les Saints remplaça celle des Saints-Apôtres qu'on célébrait le 1er mai. La Toussaint fut alors fixée au premier jour du mois de novembre et précédée d'une vigile avec jeûne. Elle fut toujours célébrée

avec tant de pompe et de piété qu'on n'a cessé de la placer au premier rang des solennités religieuses et qu'elle a été maintenue par le Concordat comme une des quatre fêtes d'obligation.

Réflexions pratiques.

L'Église dans la solennité de la Toussaint veut détacher nos cœurs de cette terre d'exil et nous faire envier le Ciel pour nous déterminer à en prendre le chemin. Mais, ne l'oublions pas, pour parvenir au séjour des bienheureux, il faut marcher sur leurs traces ; il faut s'éloigner comme eux du chemin large et spacieux, malheureusement trop fréquenté, qui mène à la perdition ; il faut s'engager à leur suite dans cette voie étroite qui est la porte de la vie.

Oui, ce n'est qu'en suivant les exemples que les Saints ont donnés pendant qu'ils étaient sur la terre qu'on peut devenir ce qu'ils sont maintenant.

Efforçons-nous donc de mettre en pratique cette grande leçon que l'Apôtre saint Paul faisait aux Hébreux : « Les Saints ont accompli le devoir de la justice ; ils ont reçu l'effet des promesses... Puis donc que nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, dégageons-nous de tout ce qui nous appesantit et du péché qui nous assiège, et courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte. » (Hebr. IX.) La tâche n'est point au-dessus de nos forces. Les Saints qui sont en ce jour proposés à notre vénération, se sont trouvés dans le même état, dans les mêmes circonstances où nous nous trouvons. Ils ont été hommes comme nous. Ils ont eu les mêmes ennemis à combattre, les mêmes obstacles à

surmonter. Puisqu'ils ont pu arriver au Ciel, pourquoi ne pourrions-nous pas y parvenir? N'avons-nous pas les mêmes secours ! Employons les mêmes moyens et le Ciel sera notre partage.

Plan de méditation.

Nous devons : 1° honorer les Saints ; 2° les prier ; 3° les imiter.

Autre plan.

Nous ne devons jamais oublier ces trois choses : 1° il y a des Saints de toute nation et de toute condition, et chacun peut aspirer au salut ; 2° le bonheur dont les Saints jouissent dans le Ciel est la récompense de leurs travaux ; 3° de même que dans le Ciel l'occupation des Saints est de louer et bénir Dieu, ce doit être aussi là notre principale occupation sur la terre. Nous louons et nous bénissons Dieu en évitant le péché et en lui offrant nos actions et nos peines.

COMMÉMORAISON DES MORTS

2 *novembre.*

La fête de la Toussaint est à peine terminée, à peine l'encens a cessé de fumer, les chants joyeux de se faire entendre, et sans transition aucune, l'autel se couvre de deuil ; le célébrant et ses ministres revêtent les ornements funèbres ; les voûtes du temple retentissent de chants lugubres, et les sons interrompus des cloches, imitant le glas funèbre de

l'agonie, rappellent aux fidèles, prêts à s'endormir dans les ténèbres de la nuit, le souvenir des morts et la fête des Trépassés.

On pourrait appeler ces deux jours de fête, qui semblent n'en faire qu'un seul, la fête de la Communion des Saints, car aussitôt après avoir contemplé le bonheur des habitants de l'Église triomphante dans la gloire des Cieux, l'Église militante, qui combat sur la terre, descend dans les abîmes du purgatoire, pour compatir aux douleurs de l'Église souffrante. La fête des enfants qui triomphent est immédiatement suivie de la fête de leurs frères qui souffrent; on se réjouit avec les uns, mais presque aussitôt on pleure avec les autres. Il n'y a que dans l'Église catholique que l'on trouve de si douces et de si délicieuses harmonies.

Voici ce que cette mère, commune à tous les chrétiens, enseigne au sujet des morts : Les âmes des Justes qui sortent de ce monde avant d'avoir entièrement expié leurs fautes, demeurent pendant un certain temps dans un lieu d'expiation, où elles achèvent de se purifier et de payer ce qu'elles doivent à la divine Justice. Il est encore de foi que ces âmes souffrantes peuvent être soulagées par les suffrages des fidèles vivant sur la terre : *C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts*, afin qu'ils soient *délivrés de leurs péchés*, dit l'Esprit-Saint au livre des Machabées. Aussi, dans tous les temps, l'Église s'est-elle fait un devoir sacré de leur donner une part abondante à ses bonnes œuvres, à ses indulgences et surtout à l'oblation de son divin sacrifice. Il n'est pas une messe qui n'ait été célébrée

dans le monde sans une prière et un souvenir pour les morts.

Du temps de saint Augustin, il y avait pour les défunts un office commémoratif qui se célébrait, non seulement la veille des funérailles, ce qu'on appelait *la vigile des morts*, mais le troisième, le septième, le quatorzième jour, le sixième et le douzième mois après la mort.

Cependant ce ne fut qu'à la fin du dixième siècle qu'on commença à consacrer le lendemain de la Toussaint à la commémoration générale de tous les fidèles défunts. A cette époque Dieu inspira à saint Odilon, abbé de Cluny, d'établir pour son Ordre une commémoration générale de tous les Trépassés. Cette fête si touchante fut accueillie avec empressement par tout l'Occident et n'a cessé depuis lors d'y être célébrée avec beaucoup de dévotion.

Lorsque le lendemain de la Toussaint se rencontre un dimanche, la fête des Morts a lieu le lundi 3 novembre et les vêpres des défunts commencent après les vêpres du dimanche.

Réflexions pratiques.

L'état où sont les âmes du purgatoire doit bien exciter notre compassion! Ce sont des âmes qui souffrent, consumées par le feu de la Justice infinie, et leurs tourments dépassent tout ce que nous pouvons non seulement souffrir, mais même concevoir en cette vie de plus cruel. La charité et la justice nous font un devoir de les secourir.

I. Un des actes les plus importants de la charité c'est l'aumône. Or, disait saint François de Sales,

dans la prière pour les âmes du purgatoire, il y a une aumône véritable. Quand nous prions pour ces âmes, nous couvrons la nudité de ceux qui sont nus, nous rassasions la faim de ceux qui sont affamés, nous réparons l'abandon de ceux qui son abandonnés, nous essuyons les larmes de ceux qui pleurent, nous consolons l'infortune de ceux qui sont désolés; en un mot, dans une seule œuvre nous accomplissons toutes les œuvres et de la miséricorde corporelle et de la miséricorde spirituelle. Mais cette aumône n'est pas seulement un devoir de charité, elle est souvent un devoir de justice.

II. Parmi les âmes du purgatoire ne comptons-nous pas des amis, des parents, pour qui nous fûmes ou l'occasion ou le complice de ces fautes qu'ils expient si rigoureusement? N'y a-t-il pas là des amis qui ne souffrent que pour avoir partagé les tiédeurs, les vanités, les inutilités de notre vie? N'y a-t-il pas là un père, une mère, des proches qui ne sont privés du bonheur suprême de voir Dieu, que pour expier une condescendance fatale à ménager nos faiblesses, à épargner nos sensibilités, à nous refuser, par un amour mal entendu, un conseil, une réprimande, lorsque la religion commandait de conseiller ou de reprendre ! Eh bien! il ne s'agit plus d'un exercice de charité, c'est un acte de justice que nous devons accomplir.

Plan de méditation.

I. Y a-t-il un purgatoire ?
II. Quelles sont les âmes qui vont au purgatoire?
III. Que souffrent les âmes du purgatoire?

IV. Combien de temps demeure-t-on en purgatoire ?

V. Devons-nous secourir les âmes du purgatoire?

VI. Comment pouvons-nous soulager les âmes du purgatoire?

Autre plan.

I. Nous pouvons soulager les âmes du purgatoire,

II. Nous le devons.

SAINT MALACHIE, Évêque et Confesseur

3 *novembre.*

Saint Malachie naquit en Irlande, en 1094, de parents aussi illustres par leur vertu que par leur noblesse et leur puissance. Sa mère, dont la piété était remarquable, eut soin de lui inspirer des sentiments très chrétiens. Elle chargea des maîtres habiles de cultiver son esprit dans les lettres humaines, mais elle voulut seule former son cœur.

L'enfant docile répondait merveilleusement aux efforts assidus des maîtres et à la vigilance de sa pieuse mère. Sa douceur pleine de naïveté lui gagnait tous les cœurs. Ce n'était encore qu'un enfant, et il avait déjà la sagesse des vieillards, la pureté des anges, et la profonde humilité des saints. Il aimait l'oraison, la retraite, le silence; comme ses études ne lui laissaient pas le temps de faire de fréquentes visites aux églises, partout où il se

trouvait il élevait vers le ciel ses mains pures et innocentes.

Quand il fut en âge de choisir un état, il se dit à lui-même : « L'esprit du monde et l'esprit de Dieu ne peuvent s'allier ensemble : il n'y a pas plus de rapport et de proportion entre eux qu'il y en a entre la lumière et les ténèbres. Je suis résolu de suivre l'Esprit de Dieu, et d'être fidèle à l'attrait de sa grâce. Je veux conserver mon innocence, vivre dans la pureté, et avoir une faim et une soif continuelles de la justice. Je ne chercherai d'autre satisfaction que le témoignage d'une conscience en paix avec son Dieu; mais comment pourrai-je conserver ces trésors dans le commerce du monde? Il est difficile de ne pas échouer contre les écueils dont il est rempli. »

Plein de ces réflexions, il alla trouver un pieux solitaire dont l'ermitage n'était pas éloigné de la ville d'Armagh, son pays natal, et se mit sous sa conduite. La retraite subite d'un jeune homme de cette distinction fit un grand bruit dans la cité. Mais il laissa dire, et accueillit avec une complète indifférence la diversité des jugements qu'on portait sur lui. Sous les yeux de son humble et vertueux maître le jeune Malachie pratiqua l'obéissance, la mortification, le silence, non pas comme un novice qui a besoin de prendre des leçons, mais comme un maître, capable d'en donner aux autres. Celse, archevêque d'Armagh, touché de tant de vertus, le promut, malgré lui, à l'ordre du diaconat. Il en remplit avec beaucoup de zèle les fonctions. Parmi ces fonctions celle qu'il affectionnait le plus, était d'en-

sevelir les pauvres. Sa sœur, regardant ce ministère comme indigne de sa naissance, lui en faisait continuellement des reproches. « Insensé, lui disait-elle, laisse les morts ensevelir les morts. — Malheureuse, lui répliquait le saint diacre, tu sais les paroles de la divine Écriture, mais tu en profanes le sens », et il continua ses fonctions avec une ardeur infatigable. A l'âge de vingt-cinq ans, Malachie fut ordonné prêtre. Il n'eut pas plus tôt reçu l'imposition des mains que l'évêque le chargea du soin de distribuer le pain de la parole au peuple. Le nouveau prédicateur remplit cette mission avec autant de zèle que de succès. Les vices les plus grossiers et les abus les plus révoltants, qu'un long usage semblait avoir autorisés, furent bientôt déracinés; et en peu de temps tout le diocèse changea de face. Il y établit l'usage des sacrements et l'habitude de chanter l'office canonial absolument inconnu dans la ville et dans les campagnes.

Enflammé de zèle pour le culte divin et plein de défiance en ses propres lumières pour les règlements salutaires qu'il faisait en vue de la réforme des mœurs et du rétablissement de la discipline ecclésiastique, il alla trouver le savant Malchi, évêque de Lismore, pour se faire instruire plus à fond des pratiques de l'Église. Ce fut durant son séjour auprès du saint prélat qu'il apprit la mort de sa sœur, celle qui avait si fort blâmé sa dévotion et sa retraite. Malachie avait fait vœu de ne plus la voir de sa vie à cause de sa conduite très mondaine. Il la vit après sa mort. Une nuit pendant son sommeil une voix se faisant entendre lui disait : « Votre sœur vous

attend au cimetière, pleine de douleur, et depuis trente jours elle est sans nourriture. » Le Saint, réfléchissant à ces paroles, trouva qu'il y avait précisément trente jours qu'il avait cessé de prier pour son âme. Comme il ne haïssait dans sa sœur que le péché, il se remit à prier pour elle, et dit tous les jours la sainte messe à son intention. Ce ne fut pas en vain. Peu de temps après il la vit vêtue d'habits noirs, à la porte de l'église, mais sans pouvoir y entrer. Il continua ses prières, et une seconde fois il la vit admise dans l'intérieur de l'église, mais sans qu'il lui fût permis d'approcher de l'autel. Enfin il la vit mêlée à la foule de ceux qui étaient vêtus de blanc, et vêtue elle-même d'une robe blanche; il en conclut que son âme était entièrement purifiée et qu'elle allait être admise au séjour du bonheur. Mais ce qui mit le comble à sa joie fut la conversion de son oncle maternel qui possédait l'abbaye de Bangor et faisait un mauvais usage de ses revenus. Ce parent touché de la sainteté de son neveu se démit en sa faveur de cette abbaye autrefois tellement florissante qu'elle comptait jusqu'à trois mille religieux à la fois. Malachie, sur l'ordre de son directeur, accepta cette donation. Ce monastère qui n'était plus qu'un monceau de cendres, depuis le jour qu'il fut pillé par les Danois, fut reconstruit par notre Saint et ne tarde pas à redevenir une école de science et de piété. Ce qui contribua puissamment à le faire fleurir fut l'exemple admirable de Malachie, corroboré par les nombreux miracles qu'il ne cessait d'opérer.

Sur ces entrefaites, il fut élu, malgré lui, évêque

de Counesth. Il n'avait alors que trente ans. A peine arrivé au milieu de son troupeau, il s'aperçut qu'on l'avait chargé de conduire des animaux sauvages plutôt que des hommes raisonnables. Il ne voyait partout qu'impiété, dissolution de mœurs et débordement effroyable de vices. Que faire au sein d'un peuple si dégradé. Il se mit à parcourir la ville et les villages, à prêcher, à donner des conseils. Peu à peu on l'écouta, on l'aima et on le suivit. On se mit à bâtir des églises et en peu de temps la religion refleurit d'une manière admirable. En moins de deux ans tout le pays fut converti.

Quelque temps après, Celse, archevêque d'Armagh, mourut. Avant de rendre le dernier soupir, il avait désigné Malachie pour son successeur. Le clergé et le peuple confirmèrent cette élection. Le Saint seul s'y opposa, disant qu'il n'était pas assez fort pour réprimer des abus enracinés depuis plus de deux cents ans par l'usurpation de certains intrus, qui n'étaient pas même prêtres. Cependant, obligé de céder aux instances des évêques d'Irlande et des grands : « Vous me conduisez à la mort, leur dit-il, mais j'obéis dans l'espérance d'obtenir la couronne du martyre, et à condition que si Dieu permet que j'aie le bonheur de rétablir l'ordre et la paix dans l'Église d'Armagh, on me laissera la liberté de retourner à ma première épouse. » Une fois métropolitain de toute l'Irlande, ses jours furent souvent menacés ; mais les plus furieux qui s'apprêtaient pour le tuer, n'étaient pas plus tôt en sa présence qu'ils se sentaient désarmés et convertis. Saint Malachie, après trois ans de travaux incessants, rétablit

la paix partout, réforma les mœurs de son peuple et rendit à la religion son premier éclat. Il ne pensa plus dès lors qu'à se démettre, comme on en était convenu. Il sacra pour le remplacer un vertueux ecclésiastique nommé Gélase. Il retourna ensuite à son premier siège qu'il partagea avec un autre prélat. Enfin, étant de passage à Clairvaux, il y mourut, le 2 novembre, dans la quarante-cinquième année de son âge.

Réflexions pratiques.

Quel courage ne fallut-il pas à saint Malachie pour renoncer aux biens que lui offraient ses riches parents ; pour réformer les abus des peuples barbares qu'il fut chargé de convertir, et pour braver la fureur des usurpateurs qui attentèrent maintes fois à sa vie ! Il triompha de tout par la ferveur de ses prières et par sa correspondance à la grâce. Nous sommes appelés sans doute à de moins rudes combats. Employons les mêmes armes et nous vaincrons comme lui. Affermissons-nous par la pensée que Dieu, qui permet que nous ayons à soutenir des luttes, est constamment avec nous, qu'il nous voit, qu'il nous soutient, qu'il nous encourage, qu'il combat pour nous. Ajoutons qu'il a la volonté et la puissance de nous donner la victoire. Enfin, rassurons-nous en pensant que le combat ne dure qu'un instant et que la récompense durera toujours.

Mon Dieu ! qui avez fait surmonter tant d'obstacles à saint Malachie, soyez toujours avec nous pour nous rendre plus forts que les dangers et nous couronner après le triomphe.

Plan de méditation.

1° Ferveur dans la prière.
2° Correspondance à la grâce.

SAINT CHARLES BORROMÉE

4 novembre.

Saint Charles, de l'illustre famille des Borromée, naquit, le 2 octobre 1538, dans le Milanais, au château d'Arona, sur le lac Majeur. Son père et sa mère étaient l'un et l'autre aussi recommandables par leurs éminentes vertus que par la noblesse de leur origine. Le jeune Saint fut comblé, dès son bas âge, des plus amples bénédictions du Ciel. Une splendeur surnaturelle illumina le château de son père au moment de sa naissance. Sa jeunesse répondit à de si beaux indices : elle fut une merveille d'innocence, d'intelligence pieuse et de vertus naïves. Encore enfant, il mettait son plaisir à dresser des chapelles, orner des autels, imiter les cérémonies et les chants de l'Église. Au collège il n'avait que des goûts graves et partageait son temps entre la prière et l'étude; aussi songea-t-il constamment à entrer dans la carrière ecclésiastique. Ses parents, voulant seconder ses heureuses dispositions, lui firent donner la tonsure cléricale dès qu'il fut en âge de la recevoir. Pourvu, à l'âge de douze ans, d'un riche bénéfice que lui résigna un de ses oncles, il en distribua tous les revenus aux pauvres, ne se réservant que

ce qui était nécessaire pour fournir à son éducation et au service de l'Église.

Charles, après avoir achevé ses humanités à Milan, alla étudier le droit civil et canonique à Pavie. Là il se montra le modèle de tous ses condisciples, par sa prudence anticipée et la régularité de sa conduite. Les écueils étaient nombreux. Il sut les éviter par sa vigilance sur lui-même. Vainement tendit-on des pièges à son innocence; vainement le vice se présenta-t-il à lui avec tous ses attraits; il chercha et trouva son salut dans la retraite et la prière. Une fois même ses compagnons d'étude gagnèrent son domestique et firent entrer dans sa chambre une courtisane pour le séduire, mais la fermeté du jeune étudiant eut bientôt chassé l'odieux suppôt du démon.

Charles avait une tendre dévotion envers la très Sainte Vierge; il se confessait souvent et communiait tous les dimanches, à l'exemple de son vertueux père, qu'il eut la douleur de perdre à vingt ans. Cette mort l'obligea à revenir à Milan d'où, après avoir mis ordre aux affaires de sa famille avec une prudence bien au-dessus de son âge, il revint à Pavie et prit le grade de docteur vers la fin de l'année suivante.

Le cardinal de Médicis, ayant été élu pape sous le nom de Pie IV, fit venir près de lui Charles Borromée, qui était son neveu, le créa cardinal à vingt-deux ans, lui donna l'archevêché de Milan et le fit son principal ministre.

Après la conclusion du concile de Trente, qu'il accéléra de toutes ses forces et dont il contribua plus que personne à assurer les heureux effets, prin-

cipalement par l'établissement des séminaires, il obtint la permission de résider dans son diocèse. Son arrivée fut l'époque d'un renouvellement total dans le clergé comme dans le peuple. Jaloux de faire refleurir la sainteté du christianisme dans toute son Église, il célébra de fréquents synodes, et surtout il s'appliqua à donner lui-même l'exemple de la perfection chrétienne. Il pratiquait des austérités qu'on n'aurait jamais soupçonnées, au milieu des fatigues et des travaux continuels d'une vie tout apostolique. Cependant ses jeûnes furent d'abord modérés, pour habituer par degrés son corps à la mortification. Plusieurs années avant sa mort il jeûnait tous les jours au pain et à l'eau, excepté les dimanches et les fêtes, où il ajoutait quelques légumes et quelques fruits au pain qu'il mangeait. Il s'était interdit pour toujours l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. En carême, il ne mangeait plus de pain; des fèves bouillies et des figues sèches faisaient toute sa nourriture; pendant la Semaine Sainte son abstinence était plus rigoureuse encore. Mais les pratiques dont nous venons de parler ne suffisaient plus à son zèle pour la mortification. Un rude cilice couvrait toujours ses reins; son sommeil était très court, et la veille des grandes fêtes il ne dormait point, il passait la nuit en prières.

Le saint évêque s'étant ainsi préparé à la réforme de son diocèse où l'on voyait, à côté de tous les désordres les plus effroyables, l'ignorance presque générale des vérités de la foi, se mit à l'œuvre avec un courage que rien ne put ébranler. Il n'y avait plus de régularité dans les presbytères et la dissolution

la plus scandaleuse régnait dans les cloîtres. La première chose que fit saint Charles, pour remédier à tant de maux, fut de publier dans tout son diocèse les décrets du concile de Trente et ceux de son premier concile provincial, afin que personne ne pût alléguer le prétexte de l'ignorance. Il visita toutes les églises qu'il fit décorer magnifiquement, rehaussa la majesté du culte, réforma les confréries, fonda de tous côtés des écoles chrétiennes pour y enseigner gratuitement la religion. — Le courageux prélat voulut visiter les parties les plus reculées de son diocèse et courir partout à la recherche des brebis errantes et perdues. Rien ne fut capable d'arrêter sa marche à travers les neiges, les roches et les torrents. Il prêchait aux habitants de la campagne et faisait lui-même le catéchisme aux enfants. Il allait sous le chaume et jusqu'au fond des cabanes les plus écartées, instruire les vieillards, encourager les malades et porter à tous des paroles de paix et de salut. L'illustre Pontife eut soin de destituer les prêtres ignorants et vicieux pour mettre à leur place des sujets capables de faire refleurir la foi et les mœurs. Il renouvela ainsi la face du pays.

Jusque-là tout semblait aller selon les désirs du pieux archevêque. Avec beaucoup de peine il était parvenu à réformer les monastères de femmes, avec de plus grandes luttes encore les monastères d'hommes; mais il faillit perdre la vie en s'efforçant de réformer l'ordre des *Humiliés*, dont il était le protecteur auprès du Saint-Siège. Le zèle ardent qu'il déploya dans cette circonstance lui attira de nombreux ennemis. Un complot se forma et la mort du saint

évêque fut résolue. Le 26 octobre 1569, au moment où le Saint faisait la prière du soir avec les personnes de son entourage, un misérable, les armes à la main, se glissa à la porte de la chapelle et lui tira un coup d'arquebuse. La balle le frappa entre les épaules; mais, par un miracle bien visible, elle tomba sans force à ses pieds, en laissant seulement une tache noire sur son rochet. Tous ceux qui étaient avec le pieux prélat furent saisis d'effroi, saint Charles seul demeura calme et tranquille, continuant sa prière comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire.

Cet événement réveilla dans le Milanais l'amour que les fidèles portaient à leur pasteur. Le cardinal profita de leurs bonnes dispositions pour déraciner les abus qui régnaient encore dans son diocèse, et après des efforts soutenus, il réussit complètement et eut le bonheur de le voir régénéré.

En 1576, le plus redoutable des fléaux, la peste, affligea la ville de Milan. Charles Borromée était à Lodi où il assistait un évêque sur son lit de mort, quand il en apprit la première nouvelle. Il se hâta de courir au secours de son cher troupeau. On le vit alors, plein d'une ardente charité, sans aucune crainte de la contagion, parcourir la ville, prodiguer aux malades et les secours et les consolations. Lorsque ses ressources furent épuisées il fit fondre sa vaisselle, vendre le mobilier de sa maison et ses habits pour subvenir aux besoins des malheureux. Ne se réservant pas même un lit, il se réduisit à coucher sur une planche toute nue. En vain on le pressa de quitter Milan et de mettre à l'abri des jours si précieux à son peuple : « C'est surtout au

moment du danger, dit-il, que le pasteur doit être au milieu de son troupeau. » Et il ne cessait de visiter les pauvres victimes du terrible fléau. Il les soignait avec une tendresse vraiment maternelle et leur administrait de ses propres mains les sacrements de l'Église. Persuadé que les fléaux sont la punition du péché, il exhortait son peuple à la prière, à la componction et à la pénitence. Il ordonna trois processions générales, auxquelles il assista la corde au cou, les yeux baignés de larmes, et continuellement fixés sur un crucifix qu'il tenait entre ses mains.

Les magistrats blâmant les processions et les autres pieuses réunions que le Saint prescrivait : « Quand les remèdes humains, leur répondit-il, sont impuissants, il faut recourir à ceux de la religion. Que ces exercices de piété ne vous donnent pas d'inquiétude. Loin d'augmenter le mal, ils le feront cesser. » Ce fut une prophétie qui ne tarda pas à s'accomplir : la contagion épargna tous ceux qui avaient assisté aux processions, et il ne mourut que deux personnes de la nombreuse maison épiscopale, et encore, celles-là mêmes qui n'avaient pas accompagné le Saint dans ses courses auprès des malades. Après quatre mois de désolation, les ravages de l'épidémie cessèrent. Le cardinal rendit à Dieu de solennelles actions de grâces et ordonna pour les morts des prières publiques qui durèrent trois jours.

Le 24 octobre 1584, après une sérieuse retraite où il se prépara à la mort, notre illustre pontife, âgé de quarante-six ans, fut pris d'une fièvre continue ; il reçut avec un indicible amour le pain des Anges,

puis les onctions saintes de l'Église ; ensuite, étendu sur un cilice couvert de cendres, il demeura quelques heures dans une douce agonie, et passa paisiblement au sein de l'éternité, le 3 novembre. Il avait gouverné sa grande et difficile Église pendant vingt-quatre ans, avec une énergie, une prudence, une sainteté et une charité qui se ne démentirent pas un seul jour.

Réflexions pratiques.

Saint Charles est sans contredit un modèle achevé de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales. Néanmoins celles qui brillent d'un éclat tout particulier dans sa vie admirable sont l'abnégation, l'oubli de ses propres intérêts et son ardente charité pour le prochain.

I. Ses jeûnes continuels, ses disciplines extraordinaires, ses pèlerinages multipliés, ses courses incessantes après les brebis égarées, le cilice qu'il portait constamment et qu'il ne quitta pas même sur son lit de mort sont des preuves irrécusables de son austérité. — Et nous, comment traitons-nous notre corps ? Ce prince si vertueux, si délicat et si accablé d'affaires, n'omettait aucune de ces mortifications que nous repoussons. Que lui répondrons-nous au jour du jugement, nous pécheurs si coupables, quand il nous accusera par son exemple.

II. Fidèle imitateur de Jésus-Christ, saint Charles brûlait du désir le plus ardent de donner sa vie pour le troupeau confié à ses soins. Comme j'aime à le contempler au milieu de la ville de Milan, alors que la peste décime ses infortunés habitants ! Quelle

ardente charité! Quel dévoûment héroïque! Quelle générosité incomparable il déploie! Père tendre et pasteur dévoué d'amour pour son peuple, il devient le serviteur de tous les malheureux, et mille fois il offre à Dieu sa propre vie pour l'expiation des péchés qui ont armé le bras terrible de la Justice de Dieu contre son diocèse. — Et nous, cœurs étroits et égoïstes, songeons-nous à faire du bien? Et pourtant, si nous n'avons pas cette charité qui se manifeste par des œuvres nous ne sommes pas les aimés de Dieu. Y pensons-nous? Quelles résolutions devons-nous prendre! O mon Dieu! allumez dans mon âme le feu de la plus ardente charité.

Plan de méditation.

I. La vocation de saint Charles prouvée : 1° par son innocence; 2° sa docilité; 3° son désintéressement.

II. Ses œuvres : 1° ses réformes; 2° sa charité; 3° sa conduite héroïque durant la peste de Milan.

SAINTE MARIE, Esclave et Martyre

5 novembre.

Sous l'empire de Dioclétien vivait à Rome une jeune fille d'une piété remarquable. Son nom était Marie, et elle était esclave de Tertulus, sénateur romain. Dans la maison de son maître tout le monde était païen. Elle seule avait le bonheur de connaître Jésus-Christ qu'elle priait sans cesse et secrètement. Néanmois l'occasion de manifester sa foi et de con-

fesser le nom de Jésus-Christ ne tarda pas de se présenter et elle le fit avec un courage vraiment héroïque. Voici dans quelle circonstance :

C'était l'usage chez les Romains de célébrer le jour anniversaire de la naissance d'un enfant par une fête de famille. La fête consistait principalement en un sacrifice aux faux dieux, et en un grand repas, où l'on servait, parmi les autres viandes, quelques-unes de celles qui avaient été offertes aux idoles. Marie s'abstint du sacrifice et du festin. Elle jeûnait ce jour-là comme elle le faisait toutes les fois que les païens célébraient leurs fêtes impies. Une autre fille, sa compagne de service, voyant que Marie ne mangeait pas, alla en informer sa maîtresse. Celle-ci, attribuant cette conduite mortifiée à des ennuis occasionnés par certains reproches que le maître de la maison lui avait faits quelques jours auparavant, lui dit avec bienveillance : « Oubliez le passé, mangez comme les autres, et prenez part aux réjouissances de la famille. » Marie croyant que le temps était venu de montrer ce qu'elle était, répondit à sa maîtresse : « Ce n'est point pour un motif d'affliction que je m'abstiens de prendre des aliments, mais parce que ma religion me défend de manger des viandes offertes à vos idoles. Je suis chrétienne, cet aveu explique d'un seul mot toute ma conduite dans cette circonstance. » Sa maîtresse, peu satisfaite de ces explications, lui commanda d'aller manger avec les autres. Voyant que Marie s'en excusait, elle lui dit d'un ton absolu : « Je suis maîtresse et je veux être obéie et si vous persistez dans votre résistance, je vous ferai traiter en esclave. » Marie lui ré-

pondit modestement mais avec fermeté : « Je suis chrétienne, née de parents chrétiens et affranchie par le baptême de la servitude du démon. Je connais ma condition, et je n'ignore pas que je suis esclave, mais rien ne pourra me faire renoncer à la liberté que Jésus-Christ nous a acquise par son sang. »

Tertulus instruit de ce qui se passait, employa tous les moyens possibles pour engager Marie à manger de la viande des sacrifices et à sacrifier elle-même aux idoles. Il menaça de la dénoncer à l'empereur comme chrétienne et de la faire périr misérablement si elle désobéissait. Mais rien ne fut capable d'ébranler la généreuse servante.

Le sénateur, craignant de perdre son esclave si elle était dénoncée, la fit fouetter cruellement dans l'espérance de lui inspirer d'autres sentiments ; puis l'enferma pendant quarante jours dans un obscur cachot où elle n'avait de nourriture qu'autant qu'il lui en fallait pour ne pas mourir de faim. Marie trouva sa consolation et sa force dans la prière ; elle se réjouissait de n'avoir plus rien à espérer dans le monde et de souffrir pour Jésus-Christ.

A la fin, le juge informé fit un crime à Tertulus d'avoir caché une chrétienne dans sa maison et ordonna qu'elle lui fût remise. Dans l'interrogatoire que Marie subit, elle répondit modestement, mais avec fermeté : « Je suis chrétienne, et je veux mourir en chrétienne. » Le peuple, en entendant cet aveu, demanda à grands cris qu'elle fût brûlée. Aussitôt le juge la fit tourmenter avec tant de cruauté que le peuple, qui venait de demander sa mort, ne put supporter ce spectacle et voulut qu'on mît fin à ses tortu-

res. Le juge, craignant une sédition, fit relâcher la servante de Jésus-Christ. Cependant il ne la renvoya point à son maître, mais commanda à un soldat de la garder à vue dans une maison particulière. La Sainte, alarmée surtout du danger que courait sa vertu, trouva le moyen de s'échapper, et alla se cacher dans les rochers où finit sa bienheureuse vie. L'Église l'honore comme une martyre, parce qu'elle en eut le mérite, quoique en réalité elle ne mourut pas dans les tourments.

Réflexions pratiques.

Si nous n'avons pas le bonheur de trouver toujours des exemples de religion dans la maison paternelle ou dans celle d'un maître, apprenons de notre Sainte martyre à être toujours fervents et fidèles à nos pieux exercices. Nous le pouvons et nous le devons. Demandons-en la grâce à Dieu.

Si nos supérieurs nous conseillent des choses contraires aux commandements de Dieu et de l'Église, soyons respectueux envers eux, mais demeurons fermes dans nos devoirs de chrétiens. Ne craignons pas de dire qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. A l'exemple de sainte Marie, soyons toujours disposés à tout endurer plutôt que de faire des actions défendues par l'Évangile. Plutôt mourir que de vous offenser, ô mon Dieu ! c'est ma devise ; j'y serai fidèle.

Plan de méditation.

Devoirs d'une servante. I. Elle doit être : 1° fidèle ; 2° obéissante ; 3° dévouée aux intérêts de ses maîtres. II. Marie a été tout cela.

SAINT LÉONARD, Ermite

6 *novembre.*

Saint Léonard était un seigneur français qui jouissait d'une grande réputation à la cour de Clovis. Dieu se servit de saint Remi pour le convertir à la foi. Dès sa jeunesse il renonça au monde, et au lieu d'imiter ses ancêtres qui s'étaient attachés au service des rois de la terre, il résolut de se dévouer uniquement au service du roi du Ciel. Il avait été élevé sous les yeux de saint Remi parmi les clercs de l'Église de Reims; et, fidèle imitateur de son maître, il en retraça bientôt toutes les vertus, surtout le désintéressement, le zèle et la charité. Il prêcha la foi pendant quelque temps et fit de nombreuses conversions. Comme on parlait beaucoup des miracles qu'il opérait, on l'appela à la Cour pour lui offrir un évêché, mais il répondit qu'il voulait servir Dieu dans la solitude, et qu'un jour passé dans la retraite vaut mieux que mille ans passés dans le palais des princes. Il partit secrètement et se retira d'abord au monastère de Micy, près d'Orléans. De là il passa dans le Berry, où il convertit plusieurs idolâtres et se fixa enfin près de Limoges, dans un lieu appelé Noblac. Des herbes et des fruits faisaient toute sa nourriture. Son zèle le porta bientôt à instruire les peuples du voisinage, et sa parole était si persuasive, que plusieurs de ses auditeurs résolurent d'aller vivre avec lui dans la solitude. C'est pour cela qu'il fonda un monastère devenu célèbre dans la suite et auquel on donna le nom de Saint-Léonard de

Nollac. Le roi pénétré de vénération pour notre Saint, dont les miracles répandaient au loin la réputation, lui fit don d'une partie considérable de la forêt. Léonard y vécut avec ses disciples et en employa tout le revenu à nourrir les pauvres et à racheter les captifs. Quand il avait délivré quelques prisonniers, il les faisait venir auprès de lui, et prenait la peine de les instruire des devoirs du christianisme.

Quelques-uns de ses parents étant venus le trouver dans sa solitude pour embrasser la vie monastique, le Saint leur dit : « Je vous ai fuis et voici que vous me cherchez afin d'arriver au Ciel avec moi. » Ils se jetèrent à ses pieds en lui disant : « Nous voulons vivre avec vous, pour aller ensemble à la maison de notre Père céleste. Nous sommes à vous ; jamais nous ne nous séparerons de votre compagnie : montrez-nous la voix du salut, enseignez-nous le secret de plaire à Dieu, nous voulons mourir à son service. » Le Saint, touché de ce discours, consentit à les garder avec lui, et les anima par des paroles de feu à mettre leur confiance en la Providence qui ne l'avait jamais abandonné, bien, disait-il, qu'il ne fût qu'un misérable pécheur. Bientôt on accourut à lui de toutes parts pour écouter ses discours. Plusieurs des auditeurs, frappés par son exemple et touchés par l'onction et la force de la vérité qu'il leur annonçait, se mirent sous sa conduite, et il bâtit un couvent et une église dans une forêt que lui accorda le roi Clovis. Autour de ce monastère, qui devint célèbre et où les pèlerins accouraient de tous les pays, s'éleva en peu de temps une ville qui reçut le nom

de son fondateur et dont l'église actuelle a été consacrée sous le vocable de notre Saint.

Le bienheureux, comblé de mérites, mourut vers le milieu du sixième siècle et alla recevoir dans le Ciel la récompense due à ses bonnes œuvres. Il fut célèbre par ses miracles pendant sa vie et après sa mort. Plusieurs captifs furent miraculeusement délivrés de leurs chaînes par ses prières. Un jour il fit jaillir une fontaine dont l'eau lui était nécessaire.

Réflexions pratiques.

Saint Léonard ayant maintes fois l'occasion de s'employer à la délivrance des captifs avait grand soin de les avertir combien ils avaient à craindre une autre captivité mille fois plus funeste et plus humiliante, c'est-à-dire celle du péché mortel, dont les hommes ne sauraient les délivrer. Cette parole était comprise puisque la plupart de ceux qui l'entendaient, pour se soustraire à ce joug honteux, demandaient à vivre sous sa discipline. Sommes-nous convaincus nous-mêmes que le péché est la plus triste et la plus fatale des servitudes ? Savons-nous bien que celui qui s'en rend coupable devient, aux termes de nos saints Livres, l'esclave et le prisonnier du démon et encourt la haine de Dieu ? Combien de chrétiens instruits de ces vérités n'évitent pas le péché ? Combien qui l'aiment et le commettent tous les jours ? Quel aveuglement ! Quelle folie ! Mon Dieu ! accordez-moi la grâce de détester le péché et de ne jamais m'en rendre le malheureux esclave !

Plan de méditation.

Le chrétien doit : 1° mépriser le monde ; 2° se détacher du monde ; 3° être mort au monde.

SAINT FLORENT

7 novembre.

Saint Florent, Irlandais d'origine, appartenait à une famille noble et très chrétienne. Désillusionné du monde, il renonça à ses richesses, à ses honneurs, à son pays et à sa famille pour trouver Dieu plus sûrement dans la solitude, et le posséder plus parfaitement. Il se retira dans la forêt de Hasel, près d'une rivière. Là, seul et affranchi des préoccupations terrestres, enfermé dans une modeste cellule, il s'adonna entièrement à la piété. Les instants qu'il ne consacrait pas à la prière et à la contemplation il les passait à cultiver une petite terre pour avoir de quoi subsister. Or, dit l'historien de sa vie, il y avait dans cette forêt une grande quantité de bêtes sauvages qui pendant la nuit se donnaient rendez-vous autour de sa petite retraite et lui gâtaient son travail. Il aurait bien voulu les en empêcher, mais comment y arriver, n'ayant rien pour les prendre, les épouvanter ou les chasser ? A bout de ressources il constitua Dieu le gardien de sa propriété. Il commanda donc, au nom du Seigneur, à ces divers animaux de venir se réfugier autour de sa loge, mais de ne plus l'incommoder. Dès ce jour les bêtes de la forêt choi-

sirent le lieu assigné pour en faire leur repaire ordinaire, mais ils cessèrent complètement de lui occasionner le moindre dégât.

Un jour, le roi Dagobert II était à son palais de Kircheiem, et il envoya un certain nombre de gens de sa suite chasser dans cette forêt qui était voisine. Ceux-ci, avec une grande meute de chiens, sillonnèrent la forêt dans tous les sens sans faire rencontre d'aucun gibier. Mais quel ne fut pas leur étonnement lorsque, abordant la cellule de Florent, ils la trouvèrent entourée de bêtes de toute espèce dont les unes paissaient, les autres étaient couchées, tandis que plusieurs se promenaient avec une telle privauté qu'elles ne s'émurent en aucune façon, encore qu'elles se vissent environnées d'hommes armés et de chiens qui aboyaient après elles. Les chasseurs, témoins de ce fait surprenant, firent éclater leur indignation contre le Saint qu'ils trouvèrent à son travail manuel au milieu de ces bêtes et lui prirent sa tunique dans sa cellule. Le Saint s'en étant aperçu courut après eux, non pas pour leur adresser des reproches et leur chercher querelle, mais pour leur offrir le seul objet qui lui restait : une hache.

Les visiteurs n'allèrent pas bien loin sans reconnaître leur faute, car étant arrivés près d'un marais qu'ils devaient traverser, leurs chevaux s'arrêtèrent tout court ; il leur fut impossible de les faire passer outre. Ils s'avisèrent alors que ce ne pouvait être qu'un châtiment de Dieu pour l'insulte faite à ce bon paysan qu'ils venaient de quitter. Ils retournèrent sur leurs pas et rencontrèrent Florent qui courait après eux. Les chasseurs lui ayant fait mille excuses

lui rendirent sa tunique et depuis poursuivirent leur chemin sans aucun obstacle.

Cet épisode fut raconté au roi Dagobert II, quelques jours après. Celui-ci envoya un cheval au solitaire avec prière de venir le voir. Le Saint se rendant aux désirs du monarque se mit en route. Il n'eut pas plus tôt mis le pied sur le seuil du palais royal que la fille du roi, sourde et muette dès sa naissance, recouvra l'ouïe et la parole et appela Florent par son nom. A cette première merveille s'en adjoignit une seconde. Florent étant dans la chambre du roi ne sut où placer son manteau, il le jeta sur un rayon de soleil qui pénétrait par une vitre et par un miracle surprenant, le manteau se tint suspendu en l'air sur ce rayon, comme sur une perche, et il y demeura ainsi jusqu'à la fin de la conférence. Le prince, étonné de voir merveille sur merveille, donna au Saint une partie de la forêt pour y bâtir un monastère. Cette abbaye fut célèbre par la piété du maître et par l'obéissance des disciples.

Sur ces entrefaites l'évêque de Strasbourg étant décédé, saint Florent fut élu à ce siège, qu'il gouverna pendant douze ans avec autant de sagesse que de zèle.

Enfin chargé d'années et de mérites Dieu l'appela à lui le septième jour de novembre 675, pour couronner ses nombreuses vertus.

Réflexions pratiques.

Un homme patient, dit saint Jacques, est un homme parfait. Celui qui a cette vertu en partage possède presque toutes les autres, et parvient insen-

siblement à un haut degré de sainteté. La patience entretient l'union et la charité avec le prochain ; elle procure la bonne intelligence et l'amitié parmi les hommes ; elle gagne à celui qui la pratique le cœur de tout le monde. La vie admirable de saint Florent confirme cette vérité. Sa patience à supporter les insultes des visiteurs qui lui dérobent sa tunique le fit admirer, puis estimer et ensuite vénérer.

Avons-nous en partage la patience ? Ces plaintes, ces murmures, ces colères, ces paroles blessantes contre nos supérieurs, nos inférieurs et nos égaux sont une preuve que cette vertu n'est point la nôtre. Efforçons-nous de l'acquérir en supportant ceux qui nous font du mal et en comblant de bien ceux surtout qui mettent notre douceur à l'épreuve. C'est une œuvre vraiment divine. — Donnez-moi, ô mon Dieu ! cette vertu qui, avec l'humilité, sa compagne, est le fondement de toutes les autres.

Plan de méditation.

La patience : 1° utile à la santé ; 2° nécessaire à la tranquillité de l'âme ; 3° plus nécessaire encore pour vivre en société ; 4° indispensable pour vivre en chrétiens.

FÊTE DES SAINTES RELIQUES

8 *novembre.*

Le corps que l'âme du chrétien laisse sur la terre lorsqu'elle s'en sépare pour aller paraître devant Dieu, et qu'on appelle sa dépouille mortelle, prend

le nom de reliques, lorsque le défunt a été mis par l'Église au rang des Saints. Le titre de reliques ne convient pas seulement au corps entier d'un Saint, mais encore à toutes les parties de ce même corps, quelques petites qu'elles soient, pourvu qu'on puisse les voir. Ainsi, la tête, les bras, les jambes, les pieds, les mains, les os, la chair, les dents, les cheveux, les cendres, la poussière même dans laquelle une partie du corps a été réduite, sont autant de reliques. Il faut dire la même chose des émanations miraculeuses racontées par des historiens dignes de foi, de certains corps saints ou de leurs ossements desséchés. (Monseigneur Bouvier.)

Dans un sens moins strict, on donne aussi le nom de reliques aux objets qui ont été à l'usage d'un Saint pendant qu'il était sur la terre, et qui, selon le sentiment commun des fidèles, ont contracté une sorte de communication à la sainteté de son corps. Tels sont les vêtements qu'il a portés, les linges et les meubles dont il a usé, la cellule qu'il a habitée, le siège sur lequel il s'est assis, sa discipline, son cilice, les instruments de son supplice.

Enfin, en un sens encore plus large, on appelle reliques les objets qui ont touché au corps d'un Saint, à ses reliques, ou qu'on a déposées sur son sépulcre, comme linge, mouchoirs, fleurs, etc. On rapporte à cette dernière espèce de reliques, le suaire qui a enveloppé le corps d'un Saint et le sépulcre où il a été déposé.

C'est à ces restes sacrés que l'Église rend un culte public de vénération et de respect, et sur ce point sa conduite est à l'abri de tout soupçon de superstition

et d'idolâtrie. Pour le prouver il suffit de voir que ce culte est conforme aux sentiments de la nature comme aux principes de la foi. En effet, dans le culte rendu aux reliques, l'Église répond aux tendances naturelles du cœur humain, et après les avoir purifiées, elle les fait servir à sa destinée surnaturelle et toute divine.

N'est-ce pas un sentiment naturel au cœur de l'homme que ce respect qu'il manifeste en toute circonstance pour la dépouille mortelle de ceux qui lui furent chers, ou que leurs vertus ou leur célébrité recommandent à son souvenir? C'est de ce sentiment profond et universel que vient ce que nous appelons le culte domestique pour les tombeaux et les souvenirs de famille : le culte civil pour les restes inanimés des bons princes et des grands hommes bienfaiteurs de l'humanité. De là vient aussi le culte religieux pour la dépouille mortelle de nos martyrs, de nos Saints. Les Saints sont éminemment les bienfaiteurs des hommes, leurs amis, leurs pères, leurs modèles ; ils sont des héros dans toute l'acception du mot. Et si l'honneur rendu aux restes des hommes illustres paraît une justice envers leur mémoire, comment pourrait-on incriminer le culte envers ces membres vénérés, instruments, durant une existence trop courte, des vertus les plus excellentes ; ces membres où habitait une âme qui règne aujourd'hui dans le ciel ; ces membres sacrés qui, lorsque Dieu, dans sa puissance, ouvrira les tombeaux, ressusciteront plein de gloire, et brilleront comme des étoiles pendant toute l'éternité.

C'est ce sentiment si naturel et si légitime qui

avait porté les premiers chrétiens à célébrer les saints mystères sur les tombeaux des martyrs. Et, à ce sujet, saint Jérôme disait : « Nous honorons les reliques des martyrs, afin d'adorer Celui pour lequel ils ont souffert et sont morts. » « Allons souvent visiter les saints martyrs, disait saint Jean Chrysostôme aux fidèles, touchons leurs châsses, embrassons avec joie leurs saintes reliques, afin d'attirer quelques bénédictions sur nous... Ils obtiennent tout ce qu'ils veulent du roi du Ciel. »

Il serait trop long de raconter tous les miracles opérés par les reliques des Saints. Qu'il nous suffise de dire que saint Pierre, ne pouvant toucher et guérir tous les malades, on les plaçait sur son passage, afin qu'ils pussent recevoir la santé par l'ombre de l'Apôtre. On en faisait de même pour saint Paul, et souvent les malades étaient guéris au contact d'objets seuls qu'il avait touchés. Les deux grands Apôtres permettaient ces choses et les approuvaient parce qu'ils voyaient que Dieu lui-même les autorisait par les nombreuses guérisons qui s'opéraient chaque jour. Saint Antoine portait avec respect, les jours de fêtes, le cilice de saint Paul ; saint Athanase se revêtait avec vénération du manteau de saint Antoine. Et les premiers chrétiens, avec quel zèle ne recueillaient-ils pas les corps des martyrs, leurs ossements et leurs habits ! Aussi l'Église, fidèle interprète des volontés de Dieu, a autorisé un office et institué une fête pour honorer les reliques des Saints, et cette fête se célèbre, dans un grand nombre de diocèses, le dimanche de l'octave de la Toussaint.

Réflexions pratiques.

Nous devons conclure de cette lecture, quel profond respect nous devons avoir pour les reliques des Saints, puisque Dieu lui-même fait appel à sa toute-puissance pour les révéler à son Église. L'Église elle-même nous donne l'exemple de ce culte des reliques ; elle ne consacre aucun temple sans y mettre une portion de ces vénérables restes des corps sanctifiés par le Saint-Esprit. Elle ne consacre aucun autel sans y placer des reliques ; elle défend même de dire la sainte Messe sur la pierre d'autel si elle n'en renferme pas. Rien de plus fondé que le le culte des reliques. Ces corps ont été les temples vivants du Saint-Esprit ; ils ont été sanctifiés avec l'âme au baptême d'abord, à la confirmation ensuite, et enfin à chaque communion. Ce n'est pas tout encore ; après la résurrection des morts, ils seront reçus au Ciel, récompensés éternellement et glorifiés pour avoir eu leur part dans les souffrances et la privation de la vie d'ici-bas. Apprenons aussi, à respecter nos propres corps à qui est réservée la même gloire. Ne les profanons pas par l'impureté, par l'intempérance, par l'injustice, la médisance et la calomnie. Rappelons-nous souvent ces paroles de saint Paul : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les temples du Saint-Esprit et que vos membres sont les membres de Jésus-Christ. Portez donc et honorez Dieu dans vos corps. » Respectez le corps comme l'âme de votre prochain : plus de scandale ! Que votre langue, que vos yeux, que vos mains sanctifiés ne déshonorent plus le temple de Jésus-Christ.

Plan de méditation.

I. Antiquité du culte des saintes Reliques,
II. Puissance des saintes Reliques.
III. Légitimité de ce culte.

DÉDICACE DE LA BASILIQUE DU SAUVEUR

9 *novembre.*

Au temps des Apôtres et dans les siècles suivants, on bâtissait des temples, des basiliques, des églises et des oratoires où le peuple chrétien se réunissait pour prier, chanter les louanges de Dieu, pour s'instruire des mystères de la religion, recevoir les sacrements et surtout assister au sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ. Mais comme ces lieux de réunion étaient exposés à être démolis et brûlés par les infidèles, les prélats ne les consacraient point encore par ce grand nombre de cérémonies qui, depuis, ont été instituées par les Souverains Pontifes.

Cette dédicace solennelle ne commença que sous l'empire de Constantin le Grand. Ce prince que le Ciel avait choisi pour faire régner le christianisme dans le monde, s'étant fait serviteur de Jésus-Christ, porta une loi par laquelle il était permis aux chrétiens de bâtir des églises dans tout son empire ; il leur en donna l'exemple en 334 ; ce pieux monarque fit construire un baptistère au lieu où lui-même avait été baptisé par saint Sylvestre, et une basilique pour

servir au pape d'église patriarcale et pontificale et pour être le chef et la mère de toutes les églises du monde. Voici comment en parle le cardinal Pierre Damien, en son épître aux cardinaux de la sainte Église romaine :

« Comme l'église de Latran porte le nom du Sauveur qui est le chef des élus, aussi est-elle la mère, et pour ainsi parler, le chef et le sommet de toutes les églises qui sont dans le monde. » Ailleurs il l'appelle l'église des églises et le Saint des Saints. Quand elle fut bâtie, l'empereur Constantin l'enrichit de beaucoup de vases et d'ornements précieux pour la célébration des saints mystères, et le pape saint Sylvestre en fit la dédicace avec beaucoup de pompe et de majesté. Il ordonna en même temps qu'on n'offrirait plus le sacrifice auguste de la messe que sur des autels de pierre.

La commémoraison de la dédicace de la basilique du Sauveur qui est l'église des églises, l'église mère, l'église de tout le monde, la capitale de la chrétienté, se célèbre dant tout l'univers, le 9 novembre.

Réflexions pratiques.

L'église est la maison de Dieu, c'est le trône sur lequel Jésus-Christ repose corporellement ; c'est là où il attend nos hommages et nos adorations. Visitons souvent ces maisons de prière pour y adorer Dieu ; nous y recevrons des grâces qu'il ne nous accorderait pas ailleurs. Honorons-le dans ces asiles sacrés par un respect extérieur digne d'édifier le prochain et par une dévotion intérieure capable de plaire à Dieu. Adorons-y l'Éternel en esprit et en

vérité. Pénétrés de la présence de sa redoutable majesté, ne perdons jamais le souvenir du grand Maître qui y réside. Mais, ô malheur déplorable, le le chrétien va souvent dans les endroits où l'on peut se divertir et rarement dans les églises ; et quand on s'y rend, on pense à tout excepté à Celui dont la majesté devrait absorber tout notre esprit. Ne suis-je pas de ce nombre ?... N'ai-je jamais bravé la présence de Dieu ?

Plan de méditation.

I. Sainteté qu'acquiert une église par sa consécration extérieure.

II. Sainteté que nous devons acquérir par notre consécration intérieure.

Autre plan.

I. Antiquité des cérémonies de la dédicace : 1° chez les Juifs ; 2° chez les chrétiens.

II. But et caractère de la cérémonie de la dédicace : 1° séparation ; 2° oblation.

III. Effets de la cérémonie de la dédicace : 1° pour Dieu ; 2° pour les fidèles.

SAINT ANDRÉ AVELLINO, Confesseur

10 *novembre.*

Saint André Avellin naquit, en 1521, à Castro-Novo, petite ville du royaume de Naples, et montra dès son enfance les plus heureuses dispositions à la

vertu. La crainte de Dieu pénétrait continuellement son âme et il redoutait jusqu'à l'ombre du péché le plus léger. Une physionomie heureuse exposa sa chasteté à de grands dangers. Plusieurs fois des personnes perdues de mœurs tendirent des pièges à son innocence, mais il repoussa leurs attaques violentes par la fuite, la vigilance et la prière.

Le désir qu'il avait de ne vivre que pour Dieu lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Ses parents l'envoyèrent à Naples pour y étudier le droit civil et canonique. Son cours achevé, il prit le grade de docteur et fut élevé au sacerdoce. Il plaida plusieurs causes devant la cour ecclésiastique. Un léger mensonge qui lui échappa un jour dans sa plaidoirie le détermina à renoncer pour toujours à la profession d'avocat. Peu de temps après sa faute, il lui arriva de lire le verset de nos saints Livres : *La bouche qui ment tue l'âme;* à ces mots il fut saisi d'un repentir si vif qu'il abandonna toutes les occupations du barreau pour se consacrer uniquement à la pénitence et à l'exercice des fonctions du saint ministère. La perfection avec laquelle il pratiqua les vertus sacerdotales le fit préposer, par l'archevêque de Naples, au gouvernement d'une communauté religieuse. Dans cette charge il eut beaucoup à souffrir de la part de quelques rebelles. Il échappa une fois à la mort, dont il avait été menacé ; dans une autre circonstance il reçut trois coups au visage. Il souffrit sans se plaindre. Animé alors du désir d'une vie plus parfaite, il demanda avec instance d'être reçu parmi les clercs réguliers appelés *Théatins.* Ses vœux furent réalisés, et, en 1556, il se retira dans leur maison

de Naples. Dès ce moment il s'élança avec allégresse dans la carrière de la pénitence. Pour se mettre dans la sainte nécessité de revenir parfait, il fit vœu de combattre sa propre volonté, et de tendre toujours, le plus qu'il serait en lui, à la perfection. Lorsqu'il fut supérieur, il donnait à la prière et à la contemplation tous les moments qu'il pouvait dérober à l'exercice de ses devoirs ordinaires. Ses fréquentes prédications aux habitants des villages et des bourgs voisins de Naples produisirent de merveilleux fruits de salut. Dieu se plut à glorifier, par des prodiges, l'ardente charité de son serviteur envers le prochain. C'est ainsi qu'une nuit où le Saint revenait d'entendre la confession d'un malade, ni lui ni ses compagnons ne furent mouillés par la pluie qui tombait à torrents. L'eau et le vent ayant éteint les flambeaux qui éclairaient leur marche, une lumière extraordinaire, dont les rayons s'échappaient miraculeusement du corps du bienheureux, guida ceux qui marchaient avec lui et leur permit de distinguer leur chemin au milieu des plus épaisses ténèbres.

Enfin, André Avellin, épuisé par l'âge et les fatigues, fut frappé d'apoplexie au pied de l'autel, lorsqu'il commençait la messe. Il répéta trois fois ces paroles : *Introibo ad altare Dei*, et il ne put aller plus loin. On lui administra les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction, et il expira tranquillement, le 10 novembre 1608, dans sa quatre-vingt-huitième année. On invoque saint André Avellino, comme un protecteur puissant, contre la mort subite et imprévue.

Réflexions pratiques.

Si le mensonge est si commun et si fréquent dans la bouche des chrétiens c'est parce qu'ils ne le considèrent pas comme une honte et comme un péché, mais comme quelque chose de peu d'importance. Ce n'est pourtant point ainsi que le juge l'éternelle Vérité. Écoutons ce qu'elle nous enseigne : *La bouche qui ment tue l'âme.. Les lèvres qui profèrent le mensonge sont en abomination devant Dieu,* parce qu'il est le Dieu de vérité et la vérité même... Aussi repousse-t-il les menteurs avec mépris. Ils ne sont plus ses enfants, mais les fils du père du mensonge. C'est ce qui nous explique l'horreur qu'ont eu tous les Saints, et en particulier saint André pour ce vice si odieux. Ils auraient plutôt sacrifié leurs biens, leur vie que de s'en rendre coupables. La délicatesse de leur conscience n'est-elle pas un juste accusateur de l'indélicatesse de la mienne? Que de mensonges chaque jour dans la famille, en société, pour rendre service, pour s'excuser, pour éviter des reproches, pour obtenir quelques faveurs et même pour plaisanter !

Si vous avez contracté l'habitude de mentir, hâtez-vous de la déraciner. Pour cela, ne vous permettez pas le moindre mensonge. C'est la résolution que je prends aujourd'hui, ô mon Dieu ! Daignez la bénir.

Plan de méditation.

I. Faveur avec laquelle Avellin se dispose à ce qu'il médite de promettre.

II. Fidélité avec laquelle Avellin s'efforce d'exécuter ce qu'il a promis.

SAINT MARTIN, Évêque de Tours

11 novembre.

Saint Martin, la gloire des Gaules, la lumière de l'Église d'Occident, au quatrième siècle, naquit en Pannonie, l'an 316, sous le règne de Constantin. Ses parents étaient idolâtres. Son père, tribun des armées romaines, voulut l'attacher à ses idoles et à ses drapeaux. Mais Dieu, qui le destinait à de grandes choses, l'attira vers lui d'une manière irrésistible. A l'âge de dix ans, Martin se rendit en secret à l'église des chrétiens et se faisait inscrire au nombre des catéchumènes. A douze ans, il fut entièrement dégoûté du monde. Dès lors, il conçut un amour si grand pour Dieu qu'il voulut se retirer dans le désert, et il l'aurait fait si la faiblesse de son âge ne l'en eût empêché.

Il avait quinze ans, lorsqu'on publia un ordre de l'empereur qui obligeait tous les enfants des officiers et des soldats vétérans à s'enrôler dans la milice. Le saint jeune homme n'avait nul goût pour une profession aussi tumultueuse, dans laquelle il lui semblait si difficile de faire son salut. Son père alla lui-même déclarer son fils à ceux qui levaient des troupes. Forcé de s'enrôler, il prêta le serment d'usage et entra dans la cavalerie. Il se contenta d'un seul domestique, et encore il le traitait comme son égal; souvent même on peut dire qu'il en était plutôt le serviteur que le maître. Pendant tout le temps qu'il porta les armes, il sut se préserver des vices qui déshonorent trop souvent le hommes de cette pro-

fession. Ses vertus et surtout sa douceur et sa charité lui gagnent tous les cœurs. Quoiqu'il ne fût encore que catéchumène, il faisait déjà les œuvres d'un parfait chrétien. Sa générosité surtout était admirable. Il donnait tout aux pauvres et ne se réservait rien. Un jour d'hiver qu'il n'avait plus rien à donner, il rencontra près de la porte d'Amiens un pauvre sans vêtements. Le jeune soldat tire son épée, coupe en deux parts son manteau et lui en donne la moitié. La nuit suivante Jésus-Christ lui apparut en songe revêtu de cette moitié de tunique, disant aux anges qui l'environnaient : C'est Martin le catéchumène qui m'a revêtu de cet habit. Frappé de cette vision, il se fit baptiser, et il résolut de quitter la milice du prince de la terre pour celle du roi des cieux. Deux ans après il se retira près de saint Hilaire, évêque de Poitiers, pour apprendre, sous un si grand maître les maximes de la vie intérieure. Cette grande âme fit en peu de temps des progrès considérables; l'évêque de Poitiers voulut l'ordonner diacre, mais il ne put vaincre son humilité; il l'éleva cependant au rang d'exorciste. Quelque temps après il se rendit auprès de ses parents pour les convertir. Sa mère écouta la vérité que lui portait une bouche si chère; elle reçut le baptême; mais son père résista. En traversant les Alpes, pour se rendre dans sa famille, il fut assailli par une troupe de voleurs. L'un d'eux levait déjà la hache pour lui fendre la tête, quand un autre moins féroce, arrêta le bras du meurtrier. On lia Martin, et on le laissa à a garde de quelques-uns de leurs bandits pour le dépouiller. C'est alors que l'un d'eux se mit à lui dire :

« N'est-il pas vrai, quand la hache était levée sur vous, que vous aviez grand peur? — Je suis chrétien, répondit Martin, et un chrétien ne craint rien parce qu'il est sous la protection de Dieu. Mais c'est vous dont la vie est remplie de crimes qui devez craindre. Et que répondrez-vous à Dieu, quand il vous demandera compte d'une vie si criminelle? » L'un d'eux, touché de ce discours et des vertus du Saint, se convertit sincèrement à Dieu.

L'an 360, Martin revint trouver saint Hilaire qui lui donna le terrain nécessaire pour bâtir le couvent de Ligugé, le premier qui ait été construit dans les Gaules. Il vécut quelque temps dans ce monastère avec quatre-vingts disciples dans le prestige de la plus haute sainteté. Là, il fut favorisé du don des miracles. Il ressuscita, par ses prières, un catéchumène frappé de mort subite, dans le couvent, pendant trois jours d'absence que notre Saint avait été obligé de faire. Ce jeune homme reçut le baptême et vécut encore plusieurs années. Il ressuscita également un esclave qui s'était pendu.

Peu de temps après, le siège de l'Église de Tours vint à vaquer, et pour le remplacer les habitants de la ville jetèrent tous les yeux sur Martin. Devenu évêque, l'homme de Dieu ne mit plus de bornes ni à à sa perfection, ni à son zèle. Il n'y avait pas de jour qu'il ne fît la conquête de quelques âmes à Dieu au préjudice du paganisme. Partout où il passait, il laissait des traces de ses victoires. Il démolissait les temples et tous les autels des faux dieux. Un jour, qu'il se mettait en devoir de renverser un de ces arbres consacrés aux divinités, les prêtres et les idolâtres s'y op-

posèrent. « Si le Dieu que vous adorez, lui dirent-ils, est aussi puissant que vous l'assurez et s'il est digne de votre confiance, osez vous placer sous l'arbre, à l'endroit où il fléchit; s'il se détourne et vous épargne, nous croirons au Dieu que vous prêchez, sinon, nous resterons ce que nous sommes. Martin, secrètement inspiré, accepta la condition sans balancer. On frappe l'arbre de mille coups, il s'ébranle, il chancelle, il s'incline, il se penche et va tomber. A ce moment, chrétiens et païens ont les yeux sur le Saint. Martin, aussi calme que s'il ne courait aucun danger, fait le signe de la croix. Alors l'arbre à demi penché se redresse et tombe du côté opposé menaçant d'écraser dans sa chute les païens épouvantés. De toutes parts on pousse des cris de surprise et d'admiration et les païens demandent le baptême. Les miracles se multipliaient sous la main du pontife avec une facilité étonnante. A Trèves, une fille paralytique fut guérie par quelques gouttes d'huile qu'il avait bénites. A Paris, il guérit un lépreux en l'embrassant; il rendit la parole à une fille muette de naissance et la vue à l'illustre saint Paulin. Un jour à Chartres il passait par un village où on ne comptait que des païens. Comme ils accouraient tous pour le voir, le Saint demanda à Dieu de faire briller la vraie lumière aux yeux de ce peuple. Aussitôt une femme qui venait de perdre son fils unique, lui apporte le corps inanimé, le suppliant à chaudes larmes de le rendre à la vie. Martin, avec sa foi qui transporte les montagnes, se met en prières, prend l'enfant par la main et le rend plein de vie à sa mère. A cette vue les habitants tombent à genoux et s'écrient d'une

commune voix qu'ils ne veulent point d'autre Dieu que le sien.

Une vie si merveilleuse se termina pas une mort admirable. Étant tombé dangereusement malade à Caudes, il ne cessait de demander à Dieu de le délivrer de cette prison mortelle. En entendant sa prière ses disciples éplorés lui disaient : *Père, pourquoi nous abandonnez-vous ? Les loups vont se jeter sur votre troupeau délaissé.* Le Saint attendri par leurs larmes, s'écria : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail. » Il mourut, le 9 novembre 396, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Réflexions pratiques.

Saint Martin la gloire des Gaules a été une lumière ardente qui n'a cessé de briller par son esprit de charité, par l'ardeur de son amour pour Dieu, et par son zèle pour le salut du prochain.

I. Il n'est encore que catéchumène qu'un pauvre tout nu venant lui demander l'aumône, il lui donna pour soulager sa détresse la moitié de son manteau après avoir dépensé tout ce qu'il avait d'argent à soulager les autres misérables. Quelle charité n'aura point ce catéchumène pour les malheureux lorsqu'il sera prêtre, lorsqu'il sera évêque ! On le verra se dépouiller de tout pour répandre largement ses aumônes. — Rougissez, vous qui êtes riches et qui demeurez néanmoins insensibles aux misères des pauvres !

II. Une fois affranchi du joug de la milice, saint Martin forma le généreux dessein de servir Jésus-Christ dans toute la perfection évangélique ; pour

cela il quitta tout : pays, fortune, parents et amis. Depuis, sa vie tout entière ne fut plus qu'un acte continuel de son ardente charité pour Dieu. — Le feu de l'amour divin embrase-t-il mon âme?

Qu'ai-je quitté pour suivre Jésus-Christ et le rendre maître de mon cœur? Qu'ai-je sacrifié pour ses intérêts et pour sa gloire? Où est mon renoncement au monde? mon détachement des créatures et de moi-même? Et s'il fallait mourir présentement, serais-je en état de dire au démon, avec l'assurance de saint Martin : « Que fais-tu ici, bête, cruelle? tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne. Ma conscience ne me démentirait-elle pas ?

III. Qui pourrait encore dépeindre l'ardeur du zèle de saint Martin pour extirper entièrement l'idolâtrie de toutes les Gaules et étendre au loin le royaume de Dieu dans les âmes! Il entreprend dans ce but les courses les plus longues, les voyages les plus périlleux. Maintes fois il prodigua sa vie et faillit devenir la victime des infidèles et des hérétiques.

Sur son lit de mort, quelque épuisé qu'il soit par les travaux accablants, de sa vie passée, il consent à ce que sa récompense soit différée pour continuer à travailler au salut de ses frères. « Seigneur, dit-il, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas votre travail, que votre volonté soit faite. » — Telle a été l'ardeur du zèle de saint Martin. Demandons à Dieu par l'intercession du grand thaumaturge de nous animer du même esprit.

Plan de méditation.

I. Saint Martin encore catéchumène : 1° accomplit

scrupuleusement les devoirs de son état; 2° il exerce la charité; 3° il se retire dans la solitude.

II. Saint Martin durant son épiscopat : 1° ses austérités; 2° son zèle.

III. Saint Martin à l'heure de sa mort.

SAINT MARTIN, Pape et Martyr

12 *novembre.*

Saint Martin naquit l'an 649 dans la ville de Todi en Toscane, d'une famille noble, Ses parents l'élevèrent dans la vertu et dans l'étude des belles-lettres. Avantageusement doué des dons de la nature, la pureté de son âme se reflétait sur tout son extérieur. Savant sans être orgueilleux, il voulut sanctifier sa science en la consacrant au service des autels, et il fut élevé au diaconat. Le pape Théodore, qui avait été frappé de la haute capacité de son diacre, l'envoya en qualité de nonce à Constantinople, où il montra un zèle admirable contre le monothélisme. Cette hérésie enseignait qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule volonté, la volonté divine. Elle niait la volonté propre à la nature humaine.

Théodore étant mort, Martin fut élu, au mois de juillet 649, pour lui succéder sur la chaire de saint Pierre. Les difficultés étaient grandes. Le monothélisme, enfanté par les patriarches de Constantinople et soutenu par les empereurs d'Orient, faisait des progrès très rapides et menaçait de tout pervertir, lorsque au mois d'octobre suivant le Souverain Pon-

tife assembla dans l'église de Saint-Jean de Latran un concile de cent cinq évêques, où les principaux chefs des hérétiques furent condamnés.

A la nouvelle de cette condamnation, l'empereur Constant se mit en fureur et jura de perdre le Pape. Il envoya en Italie un officier avec ordre de faire périr Martin, ou de se saisir de sa personne et de l'amener à Constantinople. A son arrivée à Rome, il ne fut pas aisé à cet officier de réaliser ses desseins en face d'un peuple et d'un clergé inébranlables dans leur foi et sincèrement dévoués au saint pontife. Il commit un de ses écuyers pour assassiner le Pape au moment où celui-ci lui présenterait la communion dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Le soldat se tenait prêt, mais lorsqu'il leva la main pour le poignarder il fut frappé d'un aveuglement subit et ne vit plus sa victime. Le malheureux officier voyant la protection de Dieu sur le pontife rentra en lui-même et fit sa paix avec lui. L'empereur Constant, brûlant du désir de se venger, chargea un certain Calliope d'enlever le Pape. Saint Martin fut arrêté à la sortie de l'église de Saint-Jean de Latran et conduit captif dans son palais d'où on le tira pour le mener en Orient. Après trois mois d'une pénible navigation, il aborda à l'île de Naxos. Là, il eut horriblement à souffrir pendant une année tout entière. L'Empereur le fit venir à Constantinople et il y arriva le 17 septembre 654. Il fut jeté dans une étroite prison où il demeura trois mois, privé de tout, en proie à la maladie et à toutes sortes de souffrances. On ne l'en retira que pour lui faire son procès. Il fut traîné devant le sénat, accusé d'avoir sou-

levé tout l'Occident contre l'empereur, et d'avoir même conspiré contre la vie de ce prince. Pour pouvoir le condamner il fallut recourir à la calomnie et trouver de faux témoins. Il s'en présenta une vingtaine, et comme on voulait leur faire prêter serment le Saint dit aux magistrats : « Je vous supplie au nom de Dieu, ne les faites point jurer. » A toutes les injures, à toutes les accusations mensongères, le saint Pape ne répondit pas un seul mot. Alors on le porta sur une éminence, d'où il pouvait être vu de l'empereur ; et là au milieu d'infâmes ignominies on le dépouilla des marques de sa dignité, ne lui laissant qu'une simple tunique sans ceinture, encore le déchirèrent-ils des deux côtés, depuis le haut jusqu'en bas pour rendre sa situation plus humiliante encore. En cet état on lui mit un carcan de fer au cou et on le promena dans les rues de la ville enchaîné au geôlier, et précédé du bourreau tenant un glaive. Le peuple frémissait d'horreur, d'épouvante et de pitié. On le jeta ensuite dans une prison, et on l'y abandonna en plein hiver, sous le poids de ses chaînes. Après trois mois d'une affreuse réclusion, on l'exila dans la Chersonèse où il eut à souffrir tous les tourments : la faim, la soif, le manque de tout. Il y mourut la même année, le 12 novembre, donnant jusqu'à la fin les preuves d'une âme grande et supérieure à tous les coups de l'adversité.

Réflexions pratiques.

Dieu, l'éternelle vérité, hait les médisants et à plus forte raison les calomniateurs ; c'est pour cela

qu'il nous avertit de ne pas nous dénigrer les uns les autres, et qu'il nous déclare que les détracteurs sont odieux à ses regards : *Detractores Deo odibiles ;* et odieux aussi devant les hommes, *abominatio hominum detractor*. Ceux qui se rendent coupables de ces péchés blessent la charité et la justice et réparent difficilement le mal qu'ils font. N'en sommes-nous pas coupables ? Ne l'avons-nous jamais été ?... — Il faut supporter les médisants et les calomniateurs, l'exemple de Jésus-Christ nous le prêche éloquemment ? Comment répond-il aux faux témoins qui cherchent à noircir sa réputation ? Par un doux et paisible silence. Sa doctrine est en parfaite harmonie avec sa conduite : « Vous êtes heureux, dit-il, lorsque les hommes vous chargeront de malédiction et qu'ils vous persécuteront et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi ; réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux. » Est-ce là ce que nous avons fait? Que de haines, que de désirs de vengeance contre nos détracteurs !

Plan de méditation.

I. Zèle de saint Martin, nonce à Constantinople, pour arrêter les progrès du monothélisme.

II. Actes de saint Martin dans le même but : convocation d'un concile ; condamnation des édits d'Héraclius et de Constant.

III. Persécution et long martyre de ce grand Pape.

SAINT STANISLAS DE KOSTKA

13 novembre.

Saint Stanislas, le jeune et aimable patron de la eunesse écolière, naquit au château de Roskou en Pologne, le 27 octobre 1550, de la famille sénatoriale de Kostka. Le nom de Jésus, qui se trouva miraculeusement inscrit d'une manière très lisible sur le sein de sa mère lorsqu'elle le portait, annonça d'avance dans quelle sainte milice il s'engagerait un jour. On lui inspira de bonne heure les plus tendres sentiments de piété. Le premier usage que cet angélique enfant fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu avec une ferveur au-dessus de son âge. Une correspondance si fidèle et si précoce à la grâce attira sur lui les bénédictions du Ciel et l'éleva à un degré de perfection extraordinaire. Son père et sa mère lui donnaient le nom d'ange : et c'était là son vrai caractère. La beauté remarquable de son corps semblait refléter celle de son âme. Il était doux et affable; mais il avait un air sérieux qui lui conciliait le respect et qui le mettait à couvert de ces caresses dangereuses qui amolissent d'ordinaire le naturel des enfants. Dès son bas âge il avait une pudeur si délicate qu'il ne fallait qu'une parole trop libre pour le faire évanouir. Cet amour pour la pureté lui faisait éviter avec le plus grand soin les compagnies dangereuses. D'ailleurs, il n'aimait ni le jeu, ni les divertissements, il donnait tout son temps à la prière ou à l'étude, ce qui contribua plus que les instructions de ses parents et de ses maîtres à le conserver dans l'innocence.

Stanislas étudia dans la maison de son père jusqu'à l'âge de quatorze ans. On songea, pour lors, à le mettre au collège. Il y avait à cette époque, à Vienne, en Autriche, un célèbre séminaire de Jésuites, que l'empereur Ferdinand avait fondé pour y faire élever la jeune noblesse d'Allemagne dans la crainte de Dieu et dans l'étude des belles-lettres. Ce fut là que le jeune Stanislas fut envoyé avec un de ses frères nommé Paul. Le saint enfant ne pouvait trouver une demeure plus conforme à ses inclinations; on y vivait très saintement, et tout s'y faisait avec beaucoup d'ordre. Sa vertu ne tarda point à y briller, elle lui valut l'admiration de ses condisciples qui s'efforcèrent de l'imiter.

Mais la sainteté, pour arriver à la perfection, a besoin d'épreuves. L'empereur Ferdinand étant mort, son fils Maximilien, moins religieux, enleva aux Jésuites la maison donnée par son père pour loger les pensionnaires. Paul Kostka, qui avait deux ans de plus que Stanislas, ne fut pas fâché de trouver cette occasion de jouir de sa liberté. Il engagea son gouverneur à prendre un logement dans la maison d'un luthérien. Là notre Saint eut beaucoup à souffrir, non seulement de la part de cet hérétique, mais encore de la part de son propre frère, qui se moquait de sa piété et chercha, pendant deux ans, à l'entraîner dans une vie mondaine. Stanislas était sur ses gardes, et il se contentait de répondre : « Je ne suis pas fait pour ce qui passe, je suis fait pour ce qui dure éternellement. » Il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles, et se préparait à la communion en jeûnant la veille. Il n'allait

jamais en classe, le matin ou le soir, sans entrer dans l'église pour y adorer le Saint-Sacrement; chaque jour il entendait deux messes, et faisait la méditation. Il aimait tendrement la Sainte Vierge, qu'il appelait sa mère.

Les persécutions de son frère, si cruelles à son cœur aimant et sensible, jointes aux jeûnes fréquents et aux austérités qu'il pratiquait, avec une santé délicate, le firent tomber dans une grave maladie dont il faillit mourir. Il demanda plusieurs fois à recevoir le Saint Viatique; mais le luthérien chez lequel il logeait ne voulut pas le permettre. Stanislas pria le Seigneur de ne point le laisser mourir sans cette nourriture divine. Sa prière ne fut point vaine, puisqu'il reçut aussitôt la communion de la main d'un ange. Peu après la sainte Mère de Dieu lui apparut avec un visage plein de douceur et présentant à ses embrassements le divin Enfant, elle lui dit que l'heure de sa mort n'était pas encore venue et qu'il devait se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus.

Dès qu'il eut recouvré la santé, fidèle aux avis de la Sainte Vierge, Stanislas chercha le moyen d'accomplir son dessein, mais il rencontra de grands obstacles. Les Jésuites d'Allemagne n'osèrent le recevoir dans la crainte d'encourir l'indignation du père du Saint. Il prit alors une détermination héroïque, celle de quitter secrètement Vienne pour se rendre à Rome. En sortant de la ville, il rencontra un pauvre à qui il donna son habit. Quant à lui, il se revêtit d'une toile grossière préparée d'avance, il s'environna d'une corde, y suspendit son chapelet,

et prenant le bâton de pèlerin il fit quatre cents lieues, visité souvent et fortifié par les saints Anges qui le nourrissaient de la Sainte Eucharistie. A son arrivée à Rome, il alla se jeter aux genoux de saint François de Borgia, alors général des Jésuites. Celui-ci en le voyant l'embrassa tendrement et lui dit : « Stanislas, je vous reçois avec joie! Dieu vous veut avec nous. » Ce fut en 1567, le jour de saint Simon et de saint Jude, qu'il entra au noviciat des Jésuites et revêtit l'habit. Quelques jours après il reçut une lettre de son père qui l'accablait des reproches les plus amers et les plus sanglants, et lui faisait les menaces les plus terribles. Stanislas lui répondit en fils plein de respect et d'amour, mais sa vocation n'en fut nullement ébranlée. Sa profonde humilité, sa douceur angélique, son extrême fidélité à la règle, son union continuelle avec Dieu, sa tendre dévotion envers le Saint-Sacrement et la Sainte Vierge en firent un modèle achevé, non seulement des novices, mais de tous les religieux. Une fleur si pure et si brillante méritait d'être transplantée dans le jardin du Père céleste. C'est ce qui arriva le 15 août de l'an 1568. Stanislas n'avait pas encore achevé son noviciat et il était dans la dix-huitième année de son âge. Voici quelques détails sur sa mort.

Après avoir entendu un sermon dans lequel le père Canisius engageait tous les novices à se conduire chaque jour comme s'il devait être le dernier de leur vie, Stanislas disait à ses compagnons que ce conseil était surtout pour lui, puisqu'il devait mourir dans le courant de ce mois. Quatre jours après il s'entretenait avec un Père sur la grande fête

esclave? — O mon Dieu! Emparez-vous de mon cœur et débarrassez-le de toutes les affections terrestres.

Plan de méditation.

I. Courage invincible avec lequel saint Stanislas embrassa l'état auquel Dieu l'appela.

II. Sa fidélité inviolable à en remplir tous les devoirs.

Autre plan.

I. Pureté de cœur de saint Stanislas. — Fuite des occasions dangereuses.

II. Confiance sans bornes à la Sainte Vierge Marie.

SAINT VÉRAN, ÉVÊQUE DE CAVAILLON

14 novembre.

Saint Véran naquit à Vaucluse, dans les premières années du sixième siècle. Ses parents, aussi distingués par la noblesse du sang que par la ferveur de leur piété, l'élevèrent dans la crainte de Dieu. Ils ne négligèrent rien pour lui procurer les connaissances divines et humaines. Ce pieux enfant répondit admirablement à leur soins dévoués et fit des progrès extraordinaires. L'esprit de Dieu qui le dirigeait lui inspira de bonne heure le mépris du monde et l'attacha inviolablement à Jésus-Christ. Dans les premières années de son enfance, il laissait à ses compagnons d'âge les divertissements bruyants et les

joies puériles ; il n'avait d'attraits que pour la prière, l'étude et la société des personnes sages et vertueuses.

Etant allé un jour, avec la permission de ses parents, à Javoux, prier sur le tombeau de saint Privat, il passa la nuit en prières dans l'église du bienheureux pour demander, par son intercession, de l'éclairer sur la carrière qu'il devait embrasser. La grâce lui inspira de se vouer au service des autels. Aussi, le matin, le saint jeune homme, voyant l'évêque de Javoux entrer dans l'église, il alla se jeter à ses pieds pour le prier de le recevoir au nombre de ses élèves. Le prélat, frappé de ces heureuses dispositions, l'accueille avec bonté, se rend à ses désirs et lui confère la tonsure cléricale. Dès cette heure le jeune lévite s'élance avec ardeur dans sa nouvelle carrière ; il devient le modèle de ses condisciples et la joie de ses maîtres. Veilles, prières, pénitences, Véran employa tout pour se préparer aux ordres sacrés ; et lorsque le temps arriva où il dut recevoir l'onction sainte qui transforme l'âme du chrétien en âme sacerdotale, il était prêt.

Admis à la prêtrise, il fut attaché au service de l'église cathédrale de Javoux, dont le siège épiscopal fut plus tard transféré à Mende, et son ministère fut, dès le début, favorisé des grâces les plus abondantes.

Quoique tout occupé du salut des autres, Véran vécut lui-même en une si grande sainteté que, dans sa mission laborieuse, Dieu daigna lui accorder le don des miracles. Les regards dès lors se tournèrent vers lui ; mais l'humilité profonde qui lui attirait l'admiration publique s'alarma de ces hommages ; il réso-

lut de s'y soustraire en s'enfonçant dans quelque désert. Cédant alors à cet attrait irrésistible, il s'arracha aux glorieuses fonctions de son apostolat et prit le chemin de la solitude.

Sur ces entrefaites, ses parents étant morts, le jeune Véran se rend à Vaucluse, donne aux pauvres et consacre en d'autres bonnes œuvres l'héritage avantageux qui lui est échu, afin de pouvoir suivre pauvre la vie pauvre de Jésus-Christ, unique objet de ses désirs et de sa gloire. Ainsi dépouillé de tout bien terrestre, notre Saint se retira dans une grotte peu éloignée de la célèbre fontaine de Vaucluse.

La vie du pieux anachorète dans cette solitude fut une vie de jeûnes, de veilles et de prières. Le bruit de la sainteté du nouvel ermite se répandit bientôt au loin. De toutes parts on accourait pour le voir, pour admirer les merveilles qu'on racontait de lui et pour réclamer son intervention puissante. — Après quelques années passées dans l'exercice de la vie intérieure, l'Esprit-Saint montra à notre solitaire les ravages affreux que le démon de l'erreur et du mensonge exerçait dans un grand nombre de contrées et lui fit comprendre qu'il n'avait été élevé au sacerdoce de Jésus-Christ que pour travailler à faire connaître son saint nom et à étendre son règne sur la terre. Notre Saint qui ne connut jamais d'autre mobile de ses actions que la volonté de Dieu, n'hésita plus et se rendit à la voix qui l'appelait. Il s'arrache aux douceurs de la solitude pour se dévouer aux fatigues de la vie apostolique. Il parcourt et arrose de ses sueurs plusieurs contrées des Gaules où régnait encore la superstition et l'idolâtrie. Sa parole forti-

fiée par son éminente sainteté touche les cœurs et opère des fruits merveilleux de salut.

La célébrité que lui attirent ses conquêtes spirituelles est si grande que son humilité en est de nouveau alarmée. Il veut une seconde fois se dérober aux regards du monde et s'ensevelir dans l'obscurité et il reprend le chemin de sa solitude. Mais à mesure qu'il se cache, Dieu se plaît à faire briller ses vertus d'un éclat tout particulier. Voici un fait extraordinaire qui en est une preuve.

Un affreux dragon infestait depuis quelque temps le pays : il attaquait indistinctement les hommes et les animaux : sa proie une fois saisie, il plongeait dans les eaux de la Sorgue pour la dévorer ; les armes avaient été contre lui jusque-là impuissantes ; elles se brisaient sur ses écailles plus dures que l'acier. La terreur était grande, l'effroi général ; personne n'osait plus se montrer dans les champs. Dans cette extrémité on eut recours à saint Véran ; on vint donc avec larmes le supplier de débarrasser la contrée de cet horrible fléau. Edifié de leur foi, sensible à leurs misères, l'homme de Dieu, s'étant muni du signe de la croix, s'avance sans hésitation aucune vers l'entrée de la caverne du monstre, l'appelle à haute voix, et lui ordonne, au nom de Jésus-Christ, de sortir. A l'instant, on voit le dragon, soumis, ramper aux pieds du Saint. Véran lui ordonne de prendre la fuite et de disparaître à jamais, et le monstre obéit. Pour conserver la mémoire d'un événement aussi prodigieux, Véran fit construire à Vaucluse, en l'honneur de la Sainte Vierge, une petite église qui existe encore aujourd'hui.

Vers l'an 550, Véran désirant aller à Rome vénérer le tombeau des saints Apôtres revêtit l'humble habit de pèlerin et se mit en route. Son passage et son séjour dans la ville d'Embrun furent marqués par des prodiges sans nombre. Les démons ayant publié eux-mêmes par la bouche des possédés que le pauvre et obscur voyageur est un grand Saint qui vient les tourmenter, le peuple de la cité accourt de tous côtés pour voir le pèlerin. On s'empresse de lui présenter des malades et des possédés, et, à sa parole de foi et de charité, tous obtiennent une prompte et entière guérison. Les évêques de la province réunis alors en concile à Embrun sont témoins de ces prodiges. En mémoire de ces merveilles on bâtit plus tard une chapelle près de la ville en l'honneur de saint Véran et, depuis, on l'a toujours mis au nombre des Saints du diocèse.

Le serviteur de Dieu continua sa route par Briançon et le Mont-Genèvre. En traversant cette montagne, une bande de voleurs se jetèrent sur lui pour lui ôter la vie ; mais au moment où l'un des brigands levait le bras pour le frapper, le glaive s'échappa de sa main homicide, et son bras demeura tendu et desséché. Effrayés, stupéfaits à la vue d'un châtiment si subit, les voleurs tombèrent aux genoux de Véran qui leur pardonna et guérit le coupable.

A peine arrivé à Rome, le pieux pèlerin se rend au lieu célèbre, appelé la *Confession de Saint Pierre*. Et comme il demande à pénétrer dans le tombeau, le gardien refuse à cet étranger pauvre et négligé cette faveur tant désirée.

Sur ce refus notre Saint se prosterne sur le seuil

qu'il baise respectueusement, quand tout à coup les portes s'ouvrent d'elles-mêmes. Cet événement fit grand bruit; la ville en fut émue et le Pape voulut voir cet homme dont on racontait tant de merveilles. Boniface II après l'avoir béni, comblé des présents, lui accorda la permission de prêcher dans tous les lieux où il passerait.

Notre pieux pèlerin, ayant satisfait ses dévotions, reprit le chemin des Gaules. Tous les pays qu'il traversa furent témoins de nombreux et éclatants prodiges. — A Milan, le jour de saint Laurent, martyr, il rendit la vue au neveu d'un prince et la parole à un muet de naissance, puis il ressuscita le fils unique d'un gentilhomme appelé Constantin.

A l'approche d'un village des Alpes, il entendit des sanglots, il entra dans la maison d'où partaient ces cris; c'était un père qui se désolait de la mort de sa fille unique. Véran, attendri, prie en silence, appelle la fille par son nom et la rend à la vie.

Notre Saint étant à Cavaillon avec Sigebert, roi d'Austrasie, voulut visiter les prisonniers de la ville pour les consoler, mais inconnu dans la cité, on refusa de lui ouvrir les portes. Véran ayant fait le signe de la croix se fraya un libre passage et arriva jusqu'auprès des malheureux détenus. Ce prodige joint à la haute réputation de l'apôtre fit que le peuple et le clergé jetèrent sur lui les yeux pour le nommer au siège de l'évêché de Cavaillon devenu vacant par la mort de son prélat. — Saint Véran illustra pendant vingt ans son épiscopat en donnant l'exemple de toutes les vertus et en gagnant à Dieu des milliers d'âmes. Il mourut saintement, le 11 novembre 509. Sa mort fut un deuil

général. On n'entendait dans la ville métropolitaine que pleurs et gémissements, et ces douloureuses paroles : *Le Saint est mort, le Saint est mort !!!*

Réflexions pratiques.

Saint Véran ne s'est pas seulement occupé de sa propre sanctification, mais il a travaillé sans relâche au salut des âmes. Ce n'est pas seulement aux ministres de Jésus-Christ qu'il est ordonné de défricher la vigne du Seigneur, mais d'après la sainte Écriture tout chrétien est responsable du salut de son prochain. Chacun est obligé, selon ses moyens et les circonstances, de contribuer au bien spirituel de ses frères, tantôt par l'exemple de ses vertus, tantôt par la douceur de ses avis et la force de sa charité. Oh ! que d'âmes de moins pour l'enfer et de plus pour le Ciel, si le précepte de la charité fraternelle était mieux compris. L'ai-je moi-même toujours bien compris et bien pratiqué ? Que répondent mes actes? Mon Dieu ! donnez-moi le courage d'observer le précepte qui doit marcher à la tête de tous les autres.

Plan de méditation.

I. Quel a été le zèle de saint Véran à travailler à sa sanctification et au salut des autres.

II. Le nôtre doit lui ressembler.

SAINTE GERTRUDE, Vierge

15 *novembre.*

Sainte Gertrude, issue d'une famille illustre de la Haute-Saxe, était sœur de sainte Mecthilde. On la mit à l'âge de cinq ans chez les Bénédictines de Rodersdorff, où elle consacra sa virginité et sa personne à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Depuis ce temps, tout à fait étrangère aux choses de ce monde, et uniquement adonnée à la vertu, elle mena un genre de vie tout céleste. On lui avait appris le latin qu'elle parlait et écrivait parfaitement bien. En 1294, elle prit l'habit religieux et fit profession dans le même monastère. Dès lors elle s'appliqua à l'étude de la sainte Écriture, de la théologie scolastique et mystique, et en découvrit les plus beaux secrets ; son étude favorite fut cependant celle de la perfection, la contemplation des mystères et la prière. Ses plus chères délices étaient de méditer sur la Sainte Eucharistie et sur la passion de Jésus-Christ. Cette dévotion fut si agréable au divin Sauveur, qu'il accorda à Gertrude le don des larmes et grava spirituellement dans le cœur de cette illustre vierge les stigmates de ses plaies.

Parvenue à l'âge de trente ans, Gertrude fut élue abbesse du monastère de Rodersdorff ; mais l'année suivante, elle se retira avec ses religieuses dans celui de Heldorf. Pendant les quarante ans de cette charge, elle déploya tant de charité, de prudence et de régularité, que le monastère paraissait le séjour de la perfection religieuse. A la pratique de l'obéis-

général. On n'entendait dans la ville métropolitaine que pleurs et gémissements, et ces douloureuses paroles : *Le Saint est mort, le Saint est mort !!!*

Réflexions pratiques.

Saint Véran ne s'est pas seulement occupé de sa propre sanctification, mais il a travaillé sans relâche au salut des âmes. Ce n'est pas seulement aux ministres de Jésus-Christ qu'il est ordonné de défricher la vigne du Seigneur, mais d'après la sainte Écriture tout chrétien est responsable du salut de son prochain. Chacun est obligé, selon ses moyens et les circonstances, de contribuer au bien spirituel de ses frères, tantôt par l'exemple de ses vertus, tantôt par la douceur de ses avis et la force de sa charité. Oh ! que d'âmes de moins pour l'enfer et de plus pour le Ciel, si le précepte de la charité fraternelle était mieux compris. L'ai-je moi-même toujours bien compris et bien pratiqué ? Que répondent mes actes? Mon Dieu ! donnez-moi le courage d'observer le précepte qui doit marcher à la tête de tous les autres.

Plan de méditation.

I. Quel a été le zèle de saint Véran à travailler à sa sanctification et au salut des autres.

II. Le nôtre doit lui ressembler.

SAINTE GERTRUDE, Vierge

15 *novembre.*

Sainte Gertrude, issue d'une famille illustre de la Haute-Saxe, était sœur de sainte Mecthilde. On la mit à l'âge de cinq ans chez les Bénédictines de Rodersdorff, où elle consacra sa virginité et sa personne à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Depuis ce temps, tout à fait étrangère aux choses de ce monde, et uniquement adonnée à la vertu, elle mena un genre de vie tout céleste. On lui avait appris le latin qu'elle parlait et écrivait parfaitement bien. En 1294, elle prit l'habit religieux et fit profession dans le même monastère. Dès lors elle s'appliqua à l'étude de la sainte Écriture, de la théologie scolastique et mystique, et en découvrit les plus beaux secrets; son étude favorite fut cependant celle de la perfection, la contemplation des mystères et la prière. Ses plus chères délices étaient de méditer sur la Sainte Eucharistie et sur la passion de Jésus-Christ. Cette dévotion fut si agréable au divin Sauveur, qu'il accorda à Gertrude le don des larmes et grava spirituellement dans le cœur de cette illustre vierge les stigmates de ses plaies.

Parvenue à l'âge de trente ans, Gertrude fut élue abbesse du monastère de Rodersdorff; mais l'année suivante, elle se retira avec ses religieuses dans celui de Heldorf. Pendant les quarante ans de cette charge, elle déploya tant de charité, de prudence et de régularité, que le monastère paraissait le séjour de la perfection religieuse. A la pratique de l'obéis-

sance, aux veilles, aux jeûnes, à l'abstinence, elle joignait une humilité profonde. Dans son désir d'être méprisée des autres autant qu'elle se méprisait elle-même, elle avait coutume de dire qu'un des plus grands miracles de la bonté divine était qu'elle fût soufferte sur la terre. Loin d'être éblouie par la qualité de supérieure, elle se comportait comme si elle eût été la dernière servante du monastère.

Elle avait une tendre dévotion pour la Reine du Ciel, qui daigna la visiter et que Notre-Seigneur lui avait donnée pour mère et pour protectrice. Un jour qu'elle la suppliait avec effusion de cœur de ne jamais lui refuser son assistance, elle vit la Sainte Vierge avec un grand manteau, sous lequel elle recevait toutes sortes de bêtes féroces, des lions, des ours, des tigres. Elle les flattait et les recevait avec joie, elle leur prodiguait mille caresses, et toutes ces bêtes devenaient des agneaux. C'est un emblème touchant de la miséricorde de Marie à l'égard des pécheurs.

Son zèle ardent pour les âmes du purgatoire n'avait point de bornes. Elle offrait chaque jour pour leur soulagement ses prières, ses mortifications et ses bonnes œuvres. Pour exciter son zèle compatissant et l'enflammer, Notre-Seigneur, qui s'était préparé dans le cœur de Gertrude un délicieux séjour, daigna lui manifester à diverses reprises et la rigueur avec laquelle la justice divine châtie, dans le purgatoire, les péchés et les négligences de la vie présente, et les meilleurs moyens de soulager les âmes détenues dans les flammes expiatoires. « Tout ce qui m'est offert pour les âmes du purgatoire, lui dit-il

un jour, leur est fort utile; mais peu de paroles, dites avec un grand amour, leur servent davantage que des œuvres plus considérables animées d'une moindre charité. » Dans une circonstance où elle craignait d'avoir trop prié pour elles, au lieu de satisfaire pour ses propres fautes à la justice divine, Jésus lui apparut et lui dit : « Gertrude, ma fille, pourquoi t'affliges-tu ainsi ? Afin que tu saches combien m'est agréable ta grande charité pour les âmes du purgatoire, je te remets, en récompense, toutes les peines que tu pourrais avoir méritées; de plus, je veux t'accorder cet avantage d'augmenter les degrés de gloire qui t'étaient destinés au ciel. Je ferai en sorte que toutes les âmes que tu auras rachetées par tes prières viennent à ta rencontre, lors de ton passage à l'autre vie, pour te remercier et t'accompagner au Paradis. »

Le zèle de la gloire de Dieu dévorait son cœur; elle travaillait de toutes ses forces à procurer le salut des âmes, et dirigeait vers ce but toutes ses actions, toutes ses pensées et tous ses désirs.

Sainte Gertrude est devenue célèbre par ses révélations où elle a tracé le vrai portrait de sa belle âme, aussi pure le jour de sa mort que le jour de son baptême, mais beaucoup plus riche. Enfin consumée par les ardeurs de son amour pour le Seigneur, bien plus que par la maladie, elle quitta ce monde à l'âge de soixante et dix ans.

Réflexions pratiques.

Sainte Gertrude, dès l'âge de cinq ans, entra dans un couvent austère de Bénédictines. Là elle s'ha-

bitua dès l'aurore de sa vie à porter le joug du Seigneur et à goûter les douceurs inénarrables de son service. Elle n'a qu'un seul désir, celui de plaire à l'unique objet de son amour. Elle le réalisa par l'oraison, les sacrements et la pratique de toutes les vertus. Dieu qu'elle aime se plaît à la visiter par d'ineffables consolations.

A l'exemple de Gertrude avons-nous aimé Dieu dès l'enfance ? L'aimons-nous sincèrement aujourd'hui ? Avons-nous à cœur sa gloire et ses intérêts ? Nous l'affirmons, mais notre indifférence ne démentirait-elle pas nos paroles ? Hélas ! combien qui préfèrent à Dieu le monde, ses amusements et ses folies ! Ils y pensent sans cesse, ils les désirent sans relâche. Mon Dieu ! je ne veux plus travailler désormais que pour votre gloire et votre saint amour.

Plan de méditation.

I. Ce que le feu de l'amour a fait dans le cœur de Gertrude.

II. Ce que le cœur enflammé de Gertrude a fait ensuite.

SAINT DIDACE, Confesseur

16 *novembre.*

Saint Didace naquit en Espagne dans le bourg de Saint-Nicolas du Port au diocèse de Séville. Ses parents, peu favorisés des biens de la fortune, avaient en partage la crainte de Dieu et lui inspirèrent de

vifs sentiments de foi. Didace jeune encore avait un attrait extraordinaire pour la retraite, la prière et les choses du Ciel. De bonne heure il quitta ses parents pour se retirer chez un vertueux prêtre qui habitait un ermitage peu éloigné du bourg de Saint-Nicolas. Sous la conduite de cet habile directeur il apprit à méditer les vérités du salut et à se livrer à tous les exercices de la prière, de la pénitence et de la contemplation. Didace employait au travail des mains le temps libre que lui laissaient ses exercices de piété. Il façonnait divers ouvrages pour les donner à ceux qui lui faisaient l'aumône. Quoiqu'il n'y eût aucune proportion entre l'aumône qu'il recevait et le prix de ce qu'il donnait, il refusait le surplus que quelques-uns lui offraient. Il ne voulait rien vendre, ni rien posséder en propre et souvent il partageait le peu qu'il avait avec les pauvres. Une telle vie le rendait fort apte à entrer dans l'Ordre de Saint-François. Déjà il en avait l'esprit et il en pratiquait les principaux devoirs, et depuis longtemps il désirait d'y être admis.

S'étant présenté au couvent d'Arrezafa, dans le territoire de Cordoue, il y fut reçu en qualité de frère convers. Il y vécut en vrai disciple de Saint-François, c'est-à-dire avec l'esprit d'humilité, de pauvreté, de mortification et de charité. Il enchérissait même sur tout ce que cette règle a de plus austère et de plus rigoureux, ajoutant des abstinences et des mortifications particulières à celles qui étaient prescrites. Pour se rendre maître des tentations et dompter les révoltes de la chair, il n'hésitait point à se jeter dans l'eau glacée. Les supérieurs jugeant

qu'il pouvait être plus utile à leur Ordre, l'envoyèrent aux îles Canaries pour y être gardien d'un petit couvent. Il trouva dans ce pays un grand nombre d'idolâtres et il se crut obligé de les gagner à Jésus-Christ. Après de nombreux travaux, de fortes luttes et d'affreuses persécutions, il resta peu d'infidèles rebelles à la grâce. Presque tous se convertirent. L'an 1449, il fut rappelé en Espagne et en rapporta le don des miracles que Dieu accorde ordinairement à ceux qu'il honore du caractère de l'apostolat.

A Séville, un enfant de sept ans, après avoir fait quelque faute, craignant le châtiment de sa mère, se cacha dans le fond d'un four et s'y endormit. La mère, qui ne se doutait de rien, jeta du bois dans le four et y mit le feu. Aux premières atteintes de la flamme l'enfant s'éveille, jette des cris perçants et appelle à son secours. Mais il n'était plus temps, le feu avait tout dévoré. La mère, dans son désespoir, court de tous côtés, échevelée, hors d'elle-même, poussant des cris lamentables et s'accusant d'avoir donné la mort à son fils. Par un coup de la Providence, Didace se trouva près de la maison. Il rassura cette mère désolée : « Allez, dit-il, devant l'autel de Notre-Dame, priez-la de tout votre cœur et ayez confiance. » Pendant ce temps le Saint se rend devant le four où le bois était presque entièrement consumé. Il appelle l'enfant et celui-ci se présente sain et sauf. Ce miracle opéré devant un nombre considérable de personnes fit grand bruit et porta au loin la réputation de Didace.

L'année suivante il fit le voyage de Rome pour assister au grand Jubilé et à la canonisation de saint

Bernardin de Sienne. Il se trouva à cette occasion trois mille huit cent religieux de l'Ordre de Saint-François dans le couvent des Frères Mineurs de Rome. La plupart tombèrent malades. Le serviteur de Dieu déploya un zèle et une ardeur extraordinaires pour les secourir ; il le fit avec tant de succès que, malgré une extrême disette de pain, de vin et de toutes sortes de vivres, rien cependant ne manqua aux malades franciscains. Il y a plus, les malades affluaient de toutes parts, il recevait tout le monde et personne n'était à l'étroit. — Avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image de la Sainte Vierge, il faisait sur les malades le signe de la croix et il procurait ainsi la guérison à un grand nombre de malheureux. — Il mourut à Alcala, le 12 novembre 1463. On ne peut décrire le nombre de miracles qui se firent par son invocation.

Réflexions pratiques.

Tous les Saints n'ont pas été de grands docteurs, des génies du premier ordre, mais tous ont été humbles, mortifiés, dévoués à Dieu et d'une vie exemplaire ; et c'est proprement par cette sincère et profonde humilité, par cette mortification des sens, par cette fervente et solide dévotion, par cette pureté de mœurs, par cette exacte fidélité à remplir les devoirs de leur état qu'ils sont parvenus, avec le secours de la grâce, à cette sublime sainteté qui fait le sujet de notre admiration et l'objet de notre culte. Saint Didace en est un bel exemple, et une grande preuve. Simple frère convers, sans étude, sans protection, il a su mériter le rang sublime

qu'il a dans le Ciel par son inaltérable ferveur, par son humilité profonde et par son détachement absolu des biens de la terre. Que Dieu est admirable dans ses Saints et dans les moyens qu'il a établis pour les conduire à la perfection ! — Si pour être saint il fallait être savant, riche, éloquent, que d'excuses n'alléguerions-nous pas pour justifier notre peu de vertu et notre tiédeur! Mais Dieu a voulu que la sainteté fût à la portée de tout le monde. Efforçons-nous de l'acquérir par la pratique des vertus chrétiennes, de la patience, et un jour le Ciel sera notre partage.

Plan de méditation.

I. Vie cachée en Dieu de saint Didace.
II. Fruits merveilleux de cette vie.

SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE

17 *novembre.*

Saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge à cause des miracles qu'il opéra, naquit à Néo Césarée dans le Pont. Ses parents, distingués par leur fortune et par leur rang, étaient païens et le firent élever dans le paganisme. Il perdit son père à l'âge de quatorze ans, et il nous apprend lui-même qu'à cette époque un rayon de grâce illumina son âme et lui fit connaître la fausseté et l'absurdité de la religion païenne. Jeune encore, l'élévation de son esprit, la pénétration de son jugement, son amour de la vérité, le disposè-

rent insensiblement à reconnaître l'unité de Dieu et la divinité de la religion chrétienne. Sa mère lui fit suivre le plan d'éducation que son père, avant de mourir, avait eu la précaution de tracer. On le destinait au barreau. Il eut les plus grands succès dans l'étude de la rhétorique, et il fut aisé de prévoir qu'il serait un jour un des plus grands orateurs de son siècle. Frappé de la réputation du savant Origène, il se mit au nombre de ses disciples avec son frère Athénodore, devenu plus tard évêque et martyr et suivit ses leçons pendant cinq années. Origène trouvant dans ces deux frères les plus heureuses dispositions, les cultiva avec un soin tout particulier. Il leur enseigna d'abord les principes de la morale pour leur apprendre à vaincre leurs passions ; ensuite il leur expliqua les livres des prophètes et les sublimes mystères de la religion. Grégoire, déjà éclairé des lumières de la foi, résolut de tout quitter, biens, patrie, amis, étude même de la philosophie, pour ne s'appliquer qu'à la vraie science, la science des saints.

L'an 235, la persécution de l'empereur Maxime, successeur d'Alexandre Sévère, obligea Origène à quitter la ville de Césarée. Grégoire s'en alla à Alexandrie où les études célèbres attiraient les jeunes gens de tous les pays. Il n'était encore que catéchumène et déjà il menait une vie si régulière et si pure que les jeunes gens de son âge prenaient sa conduite pour une censure de leurs dérèglements. Pour s'en venger, ils suscitèrent une courtisane qui vint lui demander, en pleine assemblée, le salaire d'un crime dont elle l'accusait.

Quoiqu'il ne l'eût jamais aperçue, elle fit semblant de le connaître et d'avoir eu des relations criminelles avec lui. Grégoire sans s'émouvoir dit à un de ses amis de lui donner l'argent qu'elle demandait. A peine cette malheureuse l'eut-elle reçu qu'elle fut saisie du démon qui la jeta à terre en lui faisant pousser des hurlements affreux et en proclamant l'innocence de l'accusé. Grégoire pria pour elle et aussitôt elle fut délivrée. Ainsi, cette noire calomnie, au lieu de ternir sa réputation, ne fit que lui donner un nouvel éclat. — Ayant reçu le baptême, l'an 237, il retourna dans sa patrie. Ses compatriotes, jaloux de posséder un homme si distingué, lui offrirent pour se l'attacher les premières places de la cité. Mais touché de la grâce de Dieu, Grégoire suivit le conseil de l'Evangile, vendit tout ce qu'il possédait, en distribua le prix aux pauvres et se retira dans la solitude pour converser seul avec Dieu.

Mais une si grande lumière ne pouvait être longtemps cachée. L'évêque d'Amasée, connaissant ses nombreux mérites, l'ordonna malgré lui évêque de Néo Césarée. Le jour qu'il se proposait de rentrer dans son église, il fut surpris par une pluie violente qui l'obligea de passer la nuit dans un temple d'idoles, le plus fameux du pays où les démons rendaient des oracles. Il invoqua d'abord le nom de Jésus-Christ, fit plusieurs fois le signe de la croix et passa tout le temps à prier et à chanter des psaumes avec ceux de sa suite. Le lendemain, dès qu'il en fut sorti, le prêtre des idoles vint pour faire ses cérémonies ordinaires. Les démons lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus habiter ce temple à cause de celui qui

venait d'y passer la nuit. Le prêtre vint trouver Grégoire et l'accabla de menaces et de reproches. L'évêque sans s'émouvoir lui répondit : « Avec le secours de Dieu, je puis chasser les démons de tous les lieux, mais je puis aussi les faire rentrer. » Le sacrificateur des idoles le pria, pour preuve de ce qu'il avançait, de les faire rentrer dans le temple d'où il les avait chassés. Le Saint le fit immédiatement. Le sacrificateur étonné vint se jeter aux pieds du saint évêque et le pria de lui expliquer les mystères de la religion et de lui faire connaître le Dieu puissant qu'il servait. Le païen fut très satisfait de l'enseignement qu'il reçut, mais une seule chose le choquait et lui paraissait incroyable : c'était le mystère de l'Incarnation. « Si ce que vous dites est vrai, dit le sacrificateur, en lui montrant une pierre d'une grosseur prodigieuse, commandez à cette pierre de changer de place. » Grégoire commanda et la pierre obéissante alla se mettre à la place qui lui avait été assignée. A la vue de ce miracle, l'idolâtre se convertit. Il quitta femme, enfants, maison, biens, sacerdoce, pour suivre le saint évêque dont il devint le diacre. — Arrivé dans sa ville épiscopale, il se mit le même jour à prêcher la parole de Dieu et convertit assez d'idolâtres pour former un groupe important de chrétiens fervents. Le lendemain il guérit un grand nombre de malades, et en peu de temps les conversions furent si nombreuses, que le saint évêque fut obligé de faire bâtir une église. Tous tinrent à cœur de contribuer soit par leurs aumônes, soit par leur travail, à la construction de l'édifice. Les historiens rapportent que, pour faciliter l'accomplissement de l'œuvre, il fit par ses

prières reculer une montagne qui le gênait, vérifiant ainsi à la lettre la parole de l'Évangile : « Si vous avez la foi comme un grain de senevé, vous diriez à cette montagne : Passez d'ici là ; et elle y passerait. »

La ville de Néo Césarée, dont saint Grégoire était évêque, était fréquemment inondée par une rivière torrentielle qui coulait près de ses murs. Le saint évêque n'était pas assez riche pour construire des quais et des digues ; mais, au nom de Jésus-Christ, il ordonna aux eaux de ne jamais dépasser un bâton qu'il enfonça sur le bord de la rivière en guise de limites. Le bâton, comme la verge d'Aaron, se couvrit de feuilles et le torrent respecta désormais les bornes fixées par Grégoire, comme la mer respecte celles fixées par Dieu lui-même.

Néo Césarée était ravagée par la peste, Grégoire demanda à Dieu la cessation du fléau et le fléau cessa aussitôt. — Un jour que le Saint rentrait dans la ville, deux jeunes Juifs, pour se moquer de lui et lui soutirer quelque argent, imaginèrent, l'un de faire le mort, l'autre d'aborder le Saint et de lui demander de quoi ensevelir son pauvre compagnon. Le charitable évêque enleva immédiatement le rochet qu'il portait sur lui et le lui donna pour servir de linceul. Quand il fut parti, le Juif riant à gorge déployée, dit à son camarade que le tour était joué et qu'il pouvait se lever. Point de réponse. Le malheureux était mort.

Tant de miracles joints à une éloquence peu ordinaire et à des vertus éclatantes attirèrent près du Saint le peuple tout entier. Il prêchait Jésus-Christ,

les païens se convertissaient en grand nombre. Saint Grégoire n'avait trouvé que dix-sept chrétiens à son arrivée dans sa ville épiscopale; il eut la consolation, avant de mourir, de ne compter plus que dix-sept idolâtres. Sa mort arriva le 17 novembre lorsqu'il était âgé d'environ soixante et dix ans.

Réflexions pratiques.

Nous avons admiré le nombre et l'éclat des prodiges qui ont illustré la vie de saint Grégoire. Est-ce vrai, comme on le dit quelquefois, que les prodiges aient entièrement cessé au sein du christianisme? Non. Dieu pour condescendre à notre faiblesse et nous fixer à son service veut bien en opérer encore de temps à autre. Le nombre en est sans doute moins grand que dans les premiers siècles de l'Église, mais ils sont aussi infiniment moins nécessaires. Au commencement du Christianisme, on disait aux païens: Renversez vos temples, quittez vos dieux, renoncez à cette religion commode et facile, qui flatte toutes vos passions; remplacez-la par les dogmes incompréhensibles du Christianisme et sa morale austère qui commande les plus grands sacrifices. Pour faire entendre et admettre une pareille doctrine, ce n'était pas trop de confirmer la vérité par l'autorité des prodiges et des miracles. Mais tout ce qui a été fait pour éclairer les infidèles et les convertir doit également servir pour nous édifier, raffermir notre foi et régler nos mœurs. En est-il ainsi? interrogeons notre conduite?

Plan de méditation.

I. Miracles de saint Grégoire que nous devons admirer.

II. Ses vertus que nous devons pratiquer.

DÉDICACE DES BASILIQUES DE SAINT-PIERRE ET DE SAINT-PAUL

18 *novembre.*

Depuis la naissance du Christianisme les fidèles ont toujours eu un grand respect et une profonde vénération pour les tombeaux des saints et des martyrs. Maintes fois on a vu les rois et les empereurs eux-mêmes revêtus de pourpre aller se prosterner humblement au pied des reliques de ces illustres héros. Mais rien n'égale le respect dont on a toujours entouré cette partie du Vatican qu'on appelle la Confession de Saint-Pierre ou le tombeau du prince des Apôtres. Chaque jour les chrétiens y accourent de toutes les parties de l'univers, pour y prier avec ferveur. L'empereur Constantin se transporta lui-même en ce saint lieu huit jours après son baptême. Il y déposa sa couronne et arrosa de ses larmes le sol où il était prosterné; puis, avec la pioche et la bêche, il enleva douze corbeilles de terre, en l'honneur des douze Apôtres, et marqua la place d'une basilique qu'il fit bâtir en l'honneur de saint Pierre. Le pape saint Sylvestre, qui déjà avait consacré l'église de Latran le 9 novembre, dédia celle du chef des Apôtres, le 18 du même mois. Il y éleva un autel

de pierre qu'il consacra, et décréta que désormais tous les autels seraient en pierre.

Le même empereur fit aussi bâtir et doter une église en l'honneur de l'apôtre saint Paul, sur le chemin d'Ostie. Le pape Sylvestre en fit également la dédicace. C'est la mémoire de la consécration de ces deux basiliques que nous célébrons aujourd'hui.

Réflexions pratiques.

L'Apôtre saint Paul nous apprend que les corps des chrétiens sont les temples du Saint-Esprit. Dieu a bâti ce temple, le Saint-Esprit l'a sanctifié et consacré par le baptême. Les trois personnes divines en font leur demeure tant que nous sommes en état de grâce, et Jésus-Christ y habite d'une manière particulière aux jours de communion. Prenons garde de ne point profaner ce temple par des actions indécentes et criminelles ; car, dit l'Apôtre, Dieu exterminera celui qui l'aura souillé. Gardons nos sens qui en sont les portes avec une vigilance continuelle ; et que notre cœur, sanctuaire de ce temple soit toujours pur et immaculé. Ne faisons-nous jamais servir notre corps à des actions criminelles ? Ne le rendons-nous jamais esclave d'infâmes voluptés? Interrogeons nos pensées, nos désirs, nos paroles et nos actions ?

Plan de méditation.

I. Comment nous sommes devenus le temple de Dieu.

II. De la profanation de ce temple.

III. De quelle manière nous devons le purifier.

SAINTE ÉLISABETH, Reine de Hongrie, Veuve

19 *novembre.*

Sainte Élisabeth, fille d'André II, l'un des plus illustres rois de la Hongrie, naquit en 1207. Son baptême fut célébré avec une grande magnificence. On la porta à l'église sous un dais formé des plus riches étoffes que l'on put trouver. Elle était encore au berceau lorsqu'elle fut promise en mariage au prince Louis, fils d'Herman, landgrave de Hesse et de Thuringe. A l'âge de quatre ans elle fut conduite à la Cour de Thuringe pour y être élevée avec Agnès, sœur de son futur époux. Là elle reçut une éducation soignée. La petite princesse n'eut pas plus tôt l'usage de la raison, qu'elle donna des marques d'une piété éminente. Lorsque la princesse Sophie, sa future belle-mère, allait à l'église, Agnès et Élisabeth marchaient devant elle, parées toutes deux de la même manière, et portant sur leur tête une couronne enrichie de pierreries. Une fois arrivée dans l'église, Élisabeth ne manquait jamais d'ôter sa couronne. La princesse Sophie lui en ayant un jour demandé la raison : « A Dieu ne plaise, répondit-elle, que je veuille porter une couronne dans un lieu où je vois la tête de Jésus-Christ mon Sauveur couronnée d'épines. » A mesure qu'elle avançait en âge, elle croissait en vertus. Mais comme la princesse Sophie et Agnès n'avaient pas les mêmes sentiments, la piété d'Élisabeth fut taxée de folie, et on ne cessait de la tourner en ridicule. Les courtisans, partageant les mêmes idées, conseillèrent au prince Louis de renvoyer la

fille du roi de Hongrie à son vieux père et à chercher ailleurs une épouse de mœurs plus royales. Mais, seul au milieu de la Cour, il sut apprécier et rendre hommage à la vertu de sa fiancée. Aussitôt qu'il eut accompli sa vingtième année, il s'empressa de remplir sa promesse et épousa Élisabeth alors âgée de quatorze ans. Le prince Louis, très vertueux, laissa à son épouse la liberté de se livrer aux exercices de piété, aux mortifications et aux œuvres de charité.

Élisabeth après son mariage ne diminua rien de sa première ferveur. Sous ses habits de soie et ses broderies d'or, elle portait toujours un cilice. Elle avait souvent recours à la prière, se levant même toutes les nuits pour y donner un temps considérable. Elle joignait à ce saint exercice le soin assidu des pauvres et des malades ; presque tous les ouvrages qui sortaient de ses mains n'étaient que pour leur usage. A la Cour régnait l'ordre le plus parfait ; Dieu y était servi et chacun regardait comme un devoir de marcher sur les traces de la princesse. Son mari connaissant sa sagesse et sa prudence se faisait un plaisir de l'instruire des affaires de l'État ; quand il était absent il lui en laissait le gouvernement ; Élisabeth ne se servait de cette autorité que pour le bien public et pour secourir les malheureux. Pendant une grande famine survenue en Allemagne, en 1225, elle distribua libéralement tous les produits de ses domaines. Chaque jour elle nourrissait neuf cents pauvres. Comme son château était situé sur une hauteur et que tous les malheureux ne pouvaient y parvenir, elle fit bâtir au pied de la montagne une

vaste maison où toutes les infortunes se donnaient rendez-vous. Élisabeth venait les consoler et les assister. Ceux qui faisaient l'objet de sa plus tendre sollicitude étaient les lépreux, les malades les plus dégoûtants et les enfants délaissés. Elle les entourait des soins les plus doux et les plus affectueux. Un jour que cette libérale princesse descendait de son château, par un rude sentier, chargée de pain, de viande, de vêtements pour distribuer aux malheureux, son mari qui arrivait de la chasse la rencontra. « Que portez-vous là? » lui demanda le duc étonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, et en même temps il ouvrit malgré elle le manteau qu'elle serrait contre sa poitrine. Mais il ne vit que des roses blanches et rouges, les plus belles dont on puisse respirer le parfum. Il en conserva toute sa vie.

En 1223, Élisabeth, âgée de seize ans, devint mère pour la première fois. Dieu lui accorda successivement un fils et trois filles. Elle était enceinte de la dernière quand son mari se rangea sous la bannière de la Croix pour aller en Palestine, délivrer les Lieux Saints dont s'étaient emparés les infidèles. Ici commencent les rudes épreuves que Dieu ménageait à Élisabeth. Son mari mourut peu de temps après. A cette nouvelle qui remplit son cœur d'amertume elle s'écria : « Puisque mon frère ne vit plus, je mourrai à moi-même, au monde et à toutes ses vanités. » Mais ce ne fut là que le prélude des tribulations qui l'attendaient. On l'accusa d'avoir ruiné l'État par ses aumônes. Son beau-frère Henri, au lieu de protéger la veuve et les orphelins, s'empara du gouvernement de ses États et la chassa de son

palais avec ses petits enfants, lui refusant d'emporter quoi que ce fût avec elle. La fille des rois descendit à pied le rude sentier qui menait à la ville. Elle portait dans ses bras son plus jeune enfant qui n'avait pas deux mois : les autres, qui n'avaient pas voulu l'abandonner la suivaient. Le froid était rigoureux. Élisabeth, au temps de sa grandeur, avait comblé les habitants d'Eisenach de ses bienfaits : aucun cependant, de crainte du duc Henri, ne voulut la recevoir. Elle aurait volontiers supporté cet abandon total, mais le froid et la faim qu'enduraient ses enfants perçaient son âme de douleur. Elle attribuait à ses fautes la cause de tant de maux. Comme elle passait un ruisseau bourbeux qui traverse Eisenach et sur lequel on avait jeté quelques pierres étroites pour aider les passants à le franchir, elle glissa et tomba dans l'eau. Une vieille mendiante naguère comblée de ses nombreuses faveurs en la voyant se mit à dire : « Tu n'as pas voulu vivre en duchesse pendant que tu l'étais ; te voilà pauvre et couchée dans la boue ; ce n'est pas moi qui te ramasserai. » Élisabeth se releva en riant : « Voilà, dit-elle, pour l'or et les pierreries que je portais autrefois. »

Cependant la famille d'Élisabeth s'émut en apprenant ses épreuves et, tour à tour sa tante l'abbesse Mathilde et son oncle évêque et prince d'Amberg lui donnèrent asile à elle et à ses enfants. Le prélat, la voyant toute jeune et d'ailleurs d'une beauté fort remarquable, se proposait de la remarier avec l'empereur Frédéric II. Mais Élisabeth qui avait fait le vœu de n'appartenir plus qu'à Dieu seul, repoussa ce projet.

Rentrée peu de temps après dans une partie de ses droits, elle s'en réjouit pour ses enfants. Quant à elle, son unique désir fut de finir sa vie dans la pauvreté. Elle se retira dans une cabane abandonnée, où elle voulut gagner sa vie par le travail de ses mains. Agée à peine de vingt-quatre ans, Élisabeth, mûre pour le Ciel, rendit à Dieu sa belle âme, le 19 novembre 1231. Les nombreux miracles opérés sur son tombeau déterminèrent le pape Grégoire IX à la canoniser, quatre ans après.

Réflexions pratiques.

Les méchants se réjouiront, disait Jésus-Christ à ses apôtres, quand vos jours s'écouleront dans les larmes. Cette parole se réalise chaque jour à l'égard des vrais enfants de Dieu et de ses fidèles serviteurs. Elle s'est réalisée d'une manière toute particulière dans la vie de sainte Élisabeth dont la conduite a été si pure. — Pourquoi Dieu a-t-il voulu que le bonheur terrestre fût souvent le partage des méchants et l'affliction celui des bons ? Dieu étant juste doit rémunérer le bien comme il doit punir le mal. Or, les méchants dont les œuvres d'iniquité sont si nombreuses, en comptent quelques-unes de bonnes. C'est pour récompenser ce bien qui ne sera point salarié dans le Ciel que Dieu leur accorde les joies de la terre. Les justes, au contraire, devant être couronnés éternellement, le Père céleste veut augmenter leurs mérites par les afflictions et leur faire expier par ce moyen les quelques fautes dont ils ont souillé leur âme durant leur vie. Si donc le Seigneur dans sa miséricorde daigne nous affliger ici-bas,

gardons-nous de nous plaindre et de murmurer. Regardons les épreuves comme des auxiliaires puissants pour nous faire croître en mérites devant le Seigneur et nous aider à satisfaire à sa justice. Est-ce ce que nous avons fait jusqu'ici ? Nous le ferons désormais avec l'aide de votre sainte grâce, ô mon Dieu !

Plan de méditation.

I. Mépris d'Élisabeth pour les biens terrestres : 1° elle les possède sans attache ; 2° elle les perd sans regret.

II. Saint Élisabeth a possédé : 1° de grands biens, a eu part aux plus grands honneurs sans attachement et sans orgueil ; 2° elle les a perdus sans douleur et même avec joie.

SAINT FÉLIX DE VALOIS, Confesseur

20 *novembre.*

Félix de Valois, issu de la famille royale de France, naquit dans la ville de Saint-Quentin, le 19 avril 1227. Quelques jours avant sa naissance, sa mère vit en songe un gracieux enfant à côté de Jésus et de Marie, avec une couronne de fleurs à la main : « Cet enfant que tu ne connais pas est ton fils, lui dit saint Hugues ; il échangera le lis de France pour la croix de Jésus-Christ. » Ce songe, ainsi que nous le verrons, a eu son parfait accomplissement. Dès l'âge le plus tendre, le jeune Félix donna des marques de la sainteté qui, plus tard, devait briller en

lui. Peu de temps après la naissance de Félix, une affreuse disette, causée par la sécheresse, sévit dans tout le pays du Vermandois, et sema la mort et la désolation dans cette belle contrée. Le comte son père, touché de la misère de ses sujets, commanda d'ouvrir les portes de son palais et de donner largement à tous ceux qui demanderaient du secours. Le nombre des malheureux fut si grand que les provisions ne tardèrent pas à s'épuiser, et le généreux prince allait se voir exposé lui-même avec sa famille aux atteintes du terrible fleau. Mais Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui. Un jour que la nourrice du petit Félix se trouvait à la distribution des vivres, elle eut la pensée de former, avec la main du petit prince, le signe de la croix sur le peu de pain qui restait. Alors, chose merveilleuse, ce pain se multiplia de telle sorte qu'on en put distribuer plusieurs jours de suite à tous les pauvres qui se présentaient. Après un tel prodige, la nourrice lui fit encore bénir les champs d'alentour, et les nuées du Ciel, obéissant à la main de l'enfant, se répandirent aussitôt en douces pluies, et fécondant la terre ramenèrent l'abondance dans tout le pays. Que ne peut l'innocence d'un petit enfant sur le cœur de Dieu !

Quand il fut en âge de comprendre, Félix n'eut pas d'abord d'autre école que celle du foyer domestique. Il grandit sous les regards vigilants de ses parents, qui lui inspirèrent dès l'âge le plus tendre l'amour et la pratique des vertus chrétiennes. Docile de caractère, on ne vit jamais enfant plus obéissant à ses parents, plus doux envers

ses semblables, et surtout plus charitable à l'égard des pauvres de Jésus-Christ; car la charité était sa vertu de prédilection. — Encore petit enfant, il distribuait de sa main l'aumône aux indigents, comme aurait pu faire une grande personne au jugement mûr et formé. Son plaisir était de donner aux petits enfants des pauvres ce qu'il avait de plus exquis dans ses repas. Arrivé à l'adolescence, il se dépouillait de ses habits pour en revêtir les nécessiteux. En cela il ne faisait que suivre les nobles exemples de ses parents, mais principalement de son oncle Thibaut qui passait pour le prince le plus magnifique et le plus charitable du royaume. Ce comte qui faisait toujours l'aumône le plus gracieusement du monde, aimait d'un amour tout particulier son neveu Félix; aussi l'avait-il nommé son grand *aumônier*, parce qu'il s'acquittait fort bien de cette charge. Un jour qu'ils se promenaient ensemble pendant un hiver rigoureux, ils rencontrèrent un pauvre presque nu et tout transi de froid, qui leur demanda l'aumône pour l'amour de Dieu. Le bon Thibaut, tout aussitôt touché de compassion, lui demanda ce qu'il voulait : « Votre manteau, répondit le mendiant. — Volontiers, reprit le prince, le voici ! Que veux-tu encore? — Vos bagues, sire comte, sont bien belles ! — Tiens, les voilà; désires-tu autre chose? — Hélas ! vous êtes riche, moi je suis pauvre, votre collier de chevalier ferait bien mon affaire. — C'est juste, dit encore le comte sans se troubler, prends aussi mes gants. Je te les donne de bon cœur; est-ce tout? — Non, monseigneur, répéta pour la troisième fois le mendiant, je voudrais aussi votre chapeau. — Oh !

pour cela, répondit Thibaut en riant, ni pense plus, car si je te donnais mon chapeau on verrait que je suis chauve, et l'on se moquerait de moi. » — Alors le pauvre disparut, dit la légende, laissant à terre manteau, bagues, gants et collier.

On raconte encore qu'en allant un jour visiter saint Bernard à Clairvaux, Félix de Valois et son oncle Thibaut rencontrèrent en chemin un pauvre lépreux. Aussitôt le saint jeune homme descend de cheval pour consoler et secourir le malheureux. Le comte suit l'exemple de son neveu et immédiatement, prenant le malheureux entre leurs bras, ils le transportent dans une maison voisine où ils veillèrent à sa subsistance et vinrent souvent le visiter. Pendant leur absence le lépreux mourut. Lorsque Thibaut revint pour visiter son lépreux, il le trouva parfaitement guéri et si resplendissant de lumière qu'il en fut ébloui. — N'êtes-vous pas le lépreux? dit-il. — Oui c'est bien moi le lépreux que vous cherchez, lui fut-il répondu; et je viens maintenant vous remercier de vos bienfaits. Pour moi, comte Thibaut, vous êtes descendu de cheval avec votre neveu, pour vous je descends des cieux où je jouis maintenant du bonheur éternel, merci pour votre charité; je vous aiderai là-haut de mes prières. »

Félix, quoique instruit, fut envoyé à Clairvaux et confié à la direction de saint Bernard pour se perfectionner davantage dans les sciences et dans la vertu. Qui pourrait dire les progrès que fit ce saint jeune homme sous la conduite de ses maîtres. Il devint le modèle de ses condisciples. — Se trouvant un jour à Chartres, avec saint Bernard, il rencontra

un criminel qu'on conduisait au supplice. Touché de compassion, il alla aussitôt demander sa grâce au comte de Champagne, son oncle. Comme Thibaut s'y refusait, le saint redoubla ses prières en prédisant que le scélérat deviendrait un jour un modèle de sainteté. Sur tant d'instances, le comte pardonna au coupable qui se fit religieux et mourut quelque temps après en odeur de sainteté.

Sur l'ordre de son père, Félix quitta sa chère solitude de Clairvaux et se rendit à la cour où le roi, son parent, le réclamait. Là, comme ailleurs, il continua d'être un modèle et acquit par ses vertus l'affection du monarque et la vénération des grands du royaume. — Mais les grandeurs et les richesses étant impuissantes à satisfaire un cœur tel que le sien, le jeune prince, rempli de l'esprit de Dieu, résolut de s'arracher pour toujours au monde et à ses plaisirs pour ne goûter que les consolations divines dans le calme de la solitude. Toutefois, avant de mettre son dessein à exécution, et afin de s'ôter toute espérance au trône, il voulut recevoir les saints ordres. Aussitôt qu'il eût été promu au sacerdoce, ayant célébré sa première messe avec la ferveur d'un ange, il se fit ermite et demeura caché dans une forêt du diocèse de Meaux, jusqu'à l'âge de soixante ans. A la prière et à la contemplation, il joignait les plus rigoureuses austérités de la pénitence.

La réputation de sainteté dont il jouissait, attira saint Jean de Matha dans son désert. Celui-ci lui demanda la permission de vivre sous sa conduite. Mais le maître ne tarda point de s'apercevoir que

son disciple était déjà fort versé dans la connaissance des voies intérieures de la perfection.

Un jour que nos deux saints solitaires s'entretenaient de Dieu et du paradis sur les bords d'une claire fontaine, ils virent venir se désaltérer à l'eau de sa source un cerf blanc qui portait sur le front une croix blanche et rouge. Comme saint Félix cherchait à expliquer ce mystère, saint Jean de Matha lui révéla que Dieu lui avait déjà manifesté sa volonté par un prodige analogue, et il les conviait tous deux à fonder un ordre nouveau pour la rédemption des captifs chrétiens. Un nombre incalculable de ces malheureux mouraient en Barbarie dans des tortures atroces. On les vendait comme des bêtes de somme sur le marché public. On les faisait travailler tout le jour, exposés presque nus aux ardeurs du soleil d'Afrique. Et, lorsque épuisés par les coups d'un maître impitoyable, ils ne voulaient point renier le nom de chrétien, on les pendait, on leur arrachait les entrailles, on les brûlait vifs, ou encore on les suspendait par le ventre ou les épaules à des crocs fixés aux murs. Ils résolurent donc de fonder un Ordre pour les délivrer et ils travaillèrent conjointement pour exécuter leur projet. S'étant rendus à Rome pour prendre conseil du Souverain Pontife, le saint pape Innocent III les reçut comme des envoyés du Seigneur. Il avait été averti miraculeusement de leur arrivée, car un ange vêtu de blanc avec une croix blanche et rouge lui avait apparu pendant son sommeil tenant ses mains croisées sur la tête des deux captifs. Il approuva tous leurs projets, les revêtit de l'habit que lui-même avait vu

à l'ange et les bénissant tendrement, il les envoya accomplir au nom du Seigneur leur sublime mission. Le nouvel Institut porta le nom d'*Ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs*. Jean de Matha en fut constitué le premier général. — Dieu bénit une si sainte entreprise et les deux Saints eurent la consolation de voir leur Ordre s'étendre par de rapides progrès.

Saint Félix reçut un jour une insigne faveur de la Sainte Vierge. La veille de la Nativité, la glorieuse Reine du Ciel lui apparut au milieu du chœur portant l'habit et la croix de l'Ordre de Trinitaires.

Plein de jours et de mérites, notre Saint devait bientôt recevoir la couronne du Ciel pour prix de ses travaux et de ses bons combats. Il en reçut l'assurance par une révélation céleste. Dès lors ce vaillant serviteur de Dieu, n'ayant plus rien à faire ici-bas, s'écria dans un transport d'amour : « O bienheureux jour où j'ai quitté la Cour pour le désert. Bienheureuses les larmes que j'ai versées et les austérités dont j'ai affligé mon corps ; elles me conduisent aujourd'hui à la bienheureuse éternité. » Puis prenant son crucifix, il le pressa une dernière fois sur ses lèvres et rendit doucement son âme à Dieu, le 4 novembre 1212. Il avait alors quatre-vingt-quatre ans. Dans le même instant les cloches du monastères sonnèrent d'elles-mêmes pour annoncer son trépas (1).

Réflexions pratiques.

Saint Félix a quitté le monde pour se donner irré-

(1) Vie des saints, du Pèlerin.

vocablement à Dieu. Afin de pouvoir le servir avec plus de ferveur, il a échangé les splendeurs de la Cour pour la solitude du désert, un palais pour une grotte, la société des grands pour celle des animaux sauvages, ses vêtements royaux pour un cilice, les festins splendides pour les herbes amères des forêts. Il sait qu'en fuyant une royauté mondaine, source de bien des servitudes, il est sûr de rencontrer dans sa modeste vocation la royauté de Jésus-Christ qui donne infailliblement la paix et le bonheur. Il n'ignore pas que *servir Dieu c'est régner*.

Moi aussi j'ai résolu d'être tout au Seigneur. La crainte de l'enfer, l'amour de Dieu, l'horreur du péché, m'ont inspiré le désir de renoncer au monde. N'ai-je jamais manqué à ma résolution?... Et cependant le péché a toujours la même laideur. Dieu est toujours aimable et mérite sans cesse mon amour; l'enfer est toujours à craindre... Quels regrets n'aurais-je pas à l'heure de la mort d'avoir lâchement abandonné le service du roi des rois.

O mon Dieu! je reviens sur mes pas et je vous rends le cœur que je vous avais indignement ravi. Acceptez-le et soyez en l'unique et éternel possesseur.

Plan de méditation.

I. Saint Félix de Valois dans le monde : 1° édifie par les plus rares vertus; 2° méprise ses grandeurs, ses richesses et ses plaisirs.

II. Saint Félix de Valois dans la solitude : 1° se condamne aux plus dures austérités ; 2° il marche *dans la voie de la perfection.*

PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE

21 *novembre.*

Le 21 novembre, l'Église célèbre la fête de la Présentation de la très Sainte Vierge au temple. Elle rappelle à notre mémoire la démarche solennelle par laquelle la Reine du Ciel consacra au Seigneur son esprit, son cœur, son corps et toutes les puissances de son être par le sacrifice le plus généreux et le plus désintéressé. C'est la plus solennelle immolation que le monde ait jamais vu avant l'immolation du Calvaire. Il n'y a jamais eu de créature plus accomplie, plus parfaite, plus sainte que cette Vierge incomparable. Marie à elle seule, disent les Pères, a plus de sainteté dès sa naissance que tous les saints à l'heure de leur mort. Avec quel ravissement les esprits célestes assistèrent à cette auguste cérémonie ! Toute l'Église du ciel fut en fête. L'Église de la terre ne pouvait pas se dispenser de partager cette joie, et tous les saints Pères ont regardé la Présentation de la Sainte Vierge comme l'acte de la religion le plus agréable à Dieu, et la fête de ce jour, comme le prélude, pour ainsi dire de toutes les fêtes.

Il y avait chez les Juifs deux sortes de présentations. La première, commandée par la loi, ordonnait que la femme qui aurait mis au monde un enfant, le présentât dans le temple, au bout de quarante jours, si c'était un garçon, et après quatre-vingts, si c'était une fille. La mère devait offrir pour son nouveau-né un agneau avec un pigeon ou une tourterelle, si

elle était riche, ou bien deux pigeons ou deux tourterelles, si elle était pauvre. Cette cérémonie s'appelait proprement présentation de l'enfant, et purification de la mère. La seconde, facultative, consistait à se vouer à Dieu soi-même, ou à lui vouer ses enfants, soit pour toujours soit pour un temps déterminé, en se réservant le pouvoir de les racheter par des présents faits au Seigneur ou par des sacrifices. Il y avait pour cela autour du temple de Jérusalem des appartements destinés les uns pour les hommes et les jeunes gens et les autres pour les femmes et les filles qui devaient y accomplir le vœu qu'ils avaient fait, ou que leurs parents avaient fait pour eux. Leur emploi était de servir au ministère sacré et de travailler aux ornements du temple, chacun selon son âge, son état et sa capacité. Nous avons des exemples de cette consécration spéciale dans la personne de Samuel et de quelques autres Juifs, dans celles de Josabeth, femme de Joïada et d'Anne la Prophétesse.

C'est une antique tradition que saint Joachim et sainte Anne, fort avancés en âge, s'engagèrent envers le Seigneur, s'il les délivrait de l'opprobre de la stérilité, de consacrer à son service l'enfant qu'il leur enverrait. Dieu ayant exaucé leurs vœux, en leur donnant la créature la plus accomplie qui ait jamais parue sur la terre, ne tardèrent pas d'accomplir leur promesse. Dès que Marie eut atteint l'âge de trois ans, ses parents la présentèrent au temple pour y être consacrée au service du Seigneur. C'est en ce moment solennel qu'elle fit vœu de virginité perpétuelle à l'ombre du sanctuaire. Pour honorer

cette circonstance si mémorable de la vie de la sainte Vierge l'Église a institué la fête de la Présentation.

Réflexions pratiques.

La Consécration que la Sainte Vierge fit d'elle-même à Dieu, à l'âge de trois ans, en lui sacrifiant tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle est, et tout ce qu'elle peut être, nous enseigne que nous aussi nous devons nous donner à Dieu sans réserve ni partage. Nous appartenons tout entiers au Seigneur, tout entiers parce qu'il nous a créés, tout entiers parce qu'il nous a rachetés au prix de son sang, tout entiers parce qu'au jour de notre baptême nous nous sommes consacrés à lui. Corps et âme, tout est à lui, et nous ne pouvons en disposer que selon son bon plaisir. Aussi ne veut-il point des cœurs partagés. Avec lui, tout ou rien. Il *hait la rapine dans l'holocauste;* et lui donner presque tout, ce n'est pas un acte religieux; retenir la moindre chose, c'est de l'injustice et de la fraude. Oh! que cette doctrine est peu comprise! on se donne à Dieu en gros et l'on se reprend en détail. On donne à Dieu une partie de soi, mais à condition de garder son avarice, son amour-propre, sa volonté, son caractère, son affection pour la créature. Ne sont-ce pas là mes dispositions? — Vierge sainte, présentez-moi à votre cher Fils, je veux être tout à lui jusqu'à mon dernier soupir.

Plan de méditation.

Sacrifice de Marie modèle du nôtre. I. Dans la fête de sa Présentation, Marie s'offre à Dieu : 1° avec

connaissance; 2° avec liberté; 3° avec amour. — II. Nous avons offert à Dieu, dans notre baptême : 1° notre entendement, notre volonté, notre cœur; avons-nous ratifié cet engagement? 2° les familles doivent offrir à Dieu leurs enfants par une éducation chrétienne.

SAINTE CÉCILE, Vierge et Martyre

22 *novembre.*

Sainte Cécile appartenait à une des plus nobles familles de Rome. Son père et sa mère étaient païens, mais par un bonheur tout particulier, elle embrassa la religion chrétienne dès sa première enfance et voua à Dieu sa virginité. Sous des habits brodés d'or elle portait un dur cilice et se condamnait à toutes sortes de mortifications. Sa beauté et ses vertus la firent rechercher en mariage par divers jeunes seigneurs de Rome, mais Cécile refusait. Enfin ses parents, qui ignoraient et sa religion et son vœu, la promirent à un jeune seigneur nommé Valérien, digne de Cécile, par sa naissance et sa fortune. Cécile ne fut instruite de cette promesse que lorsque ses parents eurent signé et terminé le contrat. Désolée, elle se prépara au mariage par trois jours de jeûne, de mortifications et de prières. Elle demanda instamment à Dieu de ne pas permettre que sa virginité fût flétrie. Ses désirs furent exaucés : son ange gardien lui apparut et la rassura sur la vertu qui était l'objet de ses désirs. Dès lors,

inondée de joie, la Sainte pressa elle-même les préparatifs de ses noces. Le jour de son mariage, Cécile étant seule avec son époux, lui dit : « Je vous communiquerai un secret, mon cher Valérien, si vous vous engagez à ne le révéler à personne. — Parlez, répondit Valérien, vous pouvez compter sur ma promesse. — J'ai le bonheur, reprit Cécile, d'être chrétienne, et dès mon enfance j'ai consacré à Dieu ma virginité ; ce Dieu m'a donné pour gardien un de ses anges ; il est toujours avec moi et il me protège ; il vous punirait si vous vouliez me faire la moindre insulte ; mais si vous respectez ma virginité, vous sentirez l'effet de ma protection. » — A ces paroles, Valérien demeura interdit et demanda qu'au moins il lui fut permis de voir cet ange. — « Vous le verrez, répondit Cécile, mais il faut que vous soyiez chrétien. » — Valérien alla trouver le pape Urbain qui était alors caché dans les sépulcres des martyrs, sur le chemin d'Appius. Le saint Pontife l'instruisit et le baptisa. Valérien en rentrant dans sa maison trouva Cécile en prières ; auprès d'elle était un ange vêtu de blanc et plus brillant que les astres ; il tenait à la main deux couronnes tressées de roses et de lis. Valérien se mit aussi en prières ; l'ange déposa les couronnes des deux époux et disparut. Peu de temps après, Cécile convertit aussi Tiburce, son beau-frère et un officier nommé Maxime. Ils furent arrêtés tous trois comme chrétiens et condamnés à mort.

Le préfet Almaque fit ensuite rechercher Cécile, qui était connue pour la femme de Valérien. Arrêtée comme chrétienne, celle-ci comparut au tribunal et le préfet commença son interrogatoire : « Jeune fille,

quel est ton nom? — Devant les hommes, je m'appelle Cécile, répondit la vierge, mais chrétienne est mon plus beau nom. — Quelle est ta condition? — Citoyenne de Rome, de race ancienne et noble. — Offre de l'encens aux dieux de l'empire. — Vos dieux ne sont que de viles et méprisables créatures que je n'adorerai jamais. » Comme elle parlait avec beaucoup de fermeté, le préfet lui demanda d'où lui venait tant d'orgueil. Elle répondit qu'elle parlait avec fermeté, mais qu'elle détestait l'orgueil. — « Ne sais-tu pas, lui dit le préfet, qu'il dépend de moi de te laisser vivre ou de te faire mourir? — Vous pouvez me faire mourir, reprit Cécile, mais vous êtes impuissant à me faire vivre; Jésus-Christ seul le peut. » Tant de fermeté dans son langage, ses bonnes grâces, sa modestie et sa beauté touchèrent bien des cœurs : plus de quatre cents personnes se convertirent.

Almaque, apprenant cela, n'osa la livrer publiquement à la mort, mais il donna ordre de la reconduire à sa maison et de l'y faire mourir sans éclat en l'étouffant dans la salle des bains chauds. Cécile y resta un jour et une nuit sans éprouver aucune atteinte de la chaleur et des flammes. Alors le juge envoya un bourreau pour lui trancher la tête. Le bourreau lui donna trois coups de hache sans pouvoir séparer la tête du corps et la laissa ensuite à demi morte et nageant dans son sang. Elle vécut encore trois jours dans cet état; pendant ce temps, elle confirma dans la foi ses nouveaux convertis, recommanda au pape Urbain ses pauvres, puis s'endormit dans le Seigneur, le 22 novembre.

Réflexions pratiques.

Sainte Cécile avait fait vœu de virginité dès l'âge le plus tendre et elle y fut fidèle, malgré le milieu dans lequel elle vivait. Dieu, pour nous montrer la force de sa grâce et la puissance de sa protection, permit que la vertu de sa pieuse servante fût mise à une rude épreuve. Mais cette épreuve ne servit qu'à faire triompher sa vertu et à la rehausser d'un éclat plus merveilleux. La grâce a toujours le secret de glorifier les âmes de bonne volonté.

La grâce, c'est la voix de Dieu qui nous appelle ; avec quelle affection et quelle docilité ne devons-nous pas l'écouter ? C'est une visite qu'il nous rend ; avec quel respect et quelle humilité ne devons-nous pas la recevoir ? C'est une recherche, avec quels sentiments de reconnaissance ne devons-nous pas y correspondre ! Si nous ne daignions pas l'écouter quand il nous parlera, quel affront ne lui ferions-nous pas ! Si nous ne voulions pas recevoir ses visites, si nous rebutions ses recherches, quelle ne serait pas notre insolence et notre ingratitude ! C'est pourtant ce que nous faisons autant de fois que nous sommes infidèles à la grâce. Comment Dieu se vengera-t-il de ce mépris ? Si nous ne voulons pas l'écouter, il se taira ; silence plus à craindre que toutes les menaces ! Si nous ne le recevons pas, il se retirera ; retraite plus funeste pour nous qu'une persécution ! Si nous le rebutons, il nous abandonnera ; abandon plus cruel que toutes les peines.

Ne cessez point de parler, Seigneur, car votre serviteur veut enfin vous écouter. Ne vous lassez point

de me rechercher; je sens que votre grâce se rend enfin maîtresse de mon cœur et que je veux revenir sérieusement de mes égarements.

Plan de méditation.

Considérons sainte Cécile : 1° admirée des anges ; 2° conversant avec les anges ; 3° remplissant sur la terre l'office des anges; 4° inspirant autour d'elle la pureté des anges.

SAINT CLÉMENT, Pape et Martyr

23 *novembre.*

Saint Clément était Romain de naissance, mais Juif d'extraction. Il fut converti à la foi par saint Pierre et saint Paul. Son attachement à ces Apôtres fut si constant, et il les assista dans leur ministère avec tant de zèle, que les Pères de l'Église lui donnent le titre d'*homme apostolique*. Il fut dans maintes circonstances le compagnon des voyages, des travaux et des dangers de saint Paul. Il vint avec lui à Rome où il entendit prêcher saint Pierre, qui l'ordonna évêque, et devint par la suite, son troisième successeur après saint Lin et saint Clet. Il monta sur le siège de Rome en 89, et gouverna l'Église pendant dix ans.

Il y eut de son temps, parmi les fidèles de Corinthe, une division qu'il appelle lui-même *impie et détestable*, et qui ressemblait à celle que saint Paul avait apaisée dans la même Église. Clément écrivit,

au nom de l'Église de Rome, une lettre que l'antiquité mettait immédiatement après les livres canoniques, et qu'on lisait également dans les Églises. « Prions, disait-il, pour ceux qui sont divisés, afin, qu'obtenant l'humilité, ils se soumettent, non à nous, mais à la volonté de Dieu. » Ce saint Pontife opérait tant de miracles ; il prêchait avec tant de ferveur et d'esprit qu'un grand nombre de gentils se convertirent, même parmi les premières familles de Rome. Le nombre des fidèles se multipliant tous les jours considérablement suscita contre lui la haine des païens. Il fut dénoncé à l'empereur comme un ennemi déclaré des dieux de l'empire et Trajan l'exila dans la Chersonèse. Notre Saint trouva dans ce pays deux mille chrétiens que le même empereur y avait relégués. Tous s'occupaient à extraire et à tailler des blocs de marbre. Ils étaient privés d'eau et contraints d'aller la chercher sur leurs épaules à deux grandes lieues de là. C'était leur plus cruel supplice. Le saint Pontife, ému de compassion, se mit à prier et engagea les chrétiens à l'imiter pour demander à Dieu de leur découvrir une source. Sa prière à peine achevée, il aperçut sur une hauteur un agneau qui semblait lui indiquer du pied un endroit où il y avait de l'eau. Il se rendit au lieu indiqué et s'adressant aux gens de sa suite : « Fouillez ici, dit-il, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » A peine eut-on commencé le travail qu'une fontaine d'eau douce jaillit avec tant d'abondance qu'elle forma un gros ruisseau. Ce miracle convertit beaucoup de païens, qui se prirent d'une grande admiration pour la sainteté du Pontife. En moins

d'un an on bâtit soixante-quinze églises et les temples des païens furent abattus. Chaque jour saint Clément baptisait plus de cinq cents personnes.

Troublé par le récit de ces merveilles, Trajan envoya des satellites chargés d'attacher au cou de Clément une ancre et de le jeter à la mer : ce qui fut exécuté. Mais à la prière des chrétiens qui étaient sur le rivage, la mer se retira plus d'une grande lieue. Ils purent donc s'avançer à pied sec et ils trouvèrent une petite construction de marbre bâtie en forme de temple et au dedans un cercueil de pierre où était le corps du martyr ainsi que l'ancre avec laquelle on l'avait précipité. Les habitants du lieu, touchés de ce miracle embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Ce prodige n'arriva pas seulement l'année que ce pape mourut, mais encore les années suivantes. Et toutes les fois que la mer se retirait, elle laissait le chemin libre durant sept jours consécutifs. Le bruit de ce miracle amenait chaque année de nombreux pèlerins au tombeau du saint Pontife. Il y alla une femme avec son petit enfant. Pendant qu'elle priait, l'innocente créature s'endormit dans un recoin de l'église. Tout à coup la mer revenant dans ses limites ordinaires, chacun se retira ; la mère fit de même, mais elle ne tarda pas de s'apercevoir qu'elle avait oublié son fils près du tombeau. Quelle ne fut pas sa désolation !... L'année suivante, cette mère affligée revient pleurer dans ce lieu où son cœur maternel avait été si cruellement éprouvé. Elle priait et sanglotait sur le tombeau du Saint, lorsque tournant tristement ses regards vers le lieu où elle avait laissé son enfant, elle s'aperçut qu'il

dormait encore en la même façon qu'elle l'avait laissé. Ivre de joie, elle court l'embrasser. *O mon fils, qui t'a gardé pendant toute cette année?* L'enfant répondit qu'il n'avait fait que dormir sans savoir combien de temps. — Un historien raconte que le jour de la fête du Saint il s'opérait en cette chapelle les miracles les plus nombreux et les plus étonnants. Les aveugles y recouvraient la vue, les paralytiques l'usage de leurs membres et les malades la santé.

Réflexions pratiques.

Un empereur païen envoie le pape saint Clément en exil, pour empêcher que le nombre des chrétiens ne se multiplie par son ministère ; et c'est justement par cet exil du Saint que la religion chrétienne triomphe et se multiplie plus que jamais. Le tyran prétend dissiper le troupeau en exilant le pasteur ; et par cet exil il rend le pasteur au troupeau dispersé dans la Chersonèse ; c'est un père qu'il rend à des enfants désolés pour les assister et les consoler ; c'est un Apôtre qu'il envoie dans un vaste pays tout païen, et dans peu de temps cette contrée est chrétienne, grâce au zèle du pontife.

C'est ainsi que Dieu confond la malice et la prétendue sagesse des hommes. Joseph est vendu par ses frères, et il en devient le maître et le sauveur. Saint Clément est envoyé en exil au delà du Pont-Euxin, et il y établit une Église florissante, en convertissant à la vraie foi plusieurs milliers d'idolâtres. Dans les épreuves et les contrariétés qui ne dépendent pas de nous, laissons agir la divine Providence. N'en dérangeons pas l'ordre et l'économie ;

toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui aiment le Seigneur. La jalousie et la haine des hommes servent souvent plus à ceux qui en sont la victime que l'amitié de leurs ennemis. Sachons donc nous soumettre à la sainte volonté de Dieu, même lorsqu'elle est en désaccord avec nos appréciations. *Fiat voluntas tua.*

Plan de méditation.

Dieu a procuré à saint Clément : 1° la liberté dans sa prison ; 2° l'autorité dans les mines ; 3° la gloire dans son sépulcre.

SAINT JEAN DE LA CROIX, Confesseur.

24 novembre.

Saint Jean de la Croix vint au monde dans le village de Ontiveros, au diocèse d'Avila, en Espagne l'an 1542. Sa mère lui inspira de bonne heure une tendre dévotion pour la très Sainte Vierge, et il fut, dès ses premières années, le protégé de cette puissante Reine. Jouant un jour au bord d'un étang, il glissa au fond de l'eau ; une grande dame vint lui offrir la main pour le sauver. « Non, reprit l'enfant, vous êtes trop belle et ma main salirait la vôtre. » Alors un vieillard se présenta, marchant sur l'eau comme la belle dame, tendit à l'enfant son bâton et le ramena sur le bord. C'étaient Marie et Joseph.

Quelques temps après, admis à l'hospice pour y servir les pauvres et faire ses études, il tomba par

mégarde dans un puits très profond. Les témoins accoururent poussant des cris, et croyant le trouver mort. Mais ils le virent paisiblement assis sur l'eau, et comme on s'étonnait : « Une belle dame m'a reçu dans son manteau et m'a gardé, » reprit-il avec un franc sourire. C'est ainsi que le jeune enfant grandissait sous le regard de Marie.

Sa mère, devenue veuve et restée sans secours avec trois enfants en bas âge, se retira avec eux à Médina et envoya Jean au collège pour y apprendre les premiers éléments de la grammaire. Là il fit autant de progrès dans la piété que dans les sciences. On assure que dès sa plus tendre enfance il avait compris le mystère de la croix du Sauveur, et qu'à l'âge de neuf ans, dévoré par la soif de pénitences et d'expiations, il couchait sur un lit de sarment, pour mortifier sa chair innocente. Comme sa famille était pauvre, dès qu'il fut en état de vivre de son travail, il entra au service des malheureux dans un hôpital. Dans cette humble condition, il s'appliqua avec un zèle brûlant de charité à remplir les plus modestes emplois de la maison. Son exemple excita tous ceux dont il partageait les fonctions à mieux s'acquitter de leur charge.

Il avait vingt ans.

Appelé à un genre de vie plus parfait, il entra chez les Carmes de Médina. Jamais novice ne montra plus de soumission, d'humilité, de ferveur et d'amour de la croix. Sa cellule ressemblait à un tombeau et son lit était un véritable cercueil. Il s'était fait un cilice avec des joncs marins dont les pointes aiguës le piquaient jusqu'au sang au moindre mou-

vement qu'il se donnait, et il pratiquait encore plusieurs autres austérités. Ses supérieurs, après lui avoir fait achever son cours de théologie à Salamanque, l'obligèrent de recevoir la prêtrise à l'âge de vingt-cinq ans.

Depuis longtemps un grand relâchement s'était introduit dans l'Ordre des Carmes et notre Saint formait le projet d'entrer chez les Chartreux, où il espérait mener une vie et plus retirée et plus parfaite. Mais il rencontra sainte Thérèse. Cette héroïque religieuse travaillait à la réforme des Carmélites, et déjà elle avait rétabli, parmi bon nombre de religieuses du Carmel, la règle primitive. Elle engagea fortement saint Jean à entreprendre une pareille réforme parmi les religieux de l'Ordre du Mont-Carmel. Le Saint entra dans ses vues, et se rendit à Durvelo, petite ville du diocèse d'Avila, où fut bâti le premier couvent de la réforme des Carmes déchaussés. Le Saint y prit un nouvel habit que sainte Thérèse avait fait elle-même et lui avait envoyé. Il y fit aussi une profession nouvelle et prit le nom de *Jean de la Croix*. Il avait jusque-là porté celui de Jean de saint Mathias.

Ce changement lui attira une violente persécution de la part des anciens religieux, qui le regardaient comme un apostat. Pendant la nuit du 24 décembre 1577, il fut fait prisonnier et conduit à Tolède où on le renferma dans un cachot. Il y demeura neuf mois, traité comme un grand criminel. Grâce au crédit de sainte Thérèse, et surtout à une protection spéciale de la Sainte Vierge, il put s'échapper de sa prison et recouvrer la liberté. Peu de temps après il

fut établi supérieur du couvent du Calvaire, situé dans le désert, et tour à tour, il parvint aux premières charges de l'Ordre. Les divers emplois qu'il exerça ne lui firent rien diminuer de ses austérités. Il ne dormait que deux ou trois heures chaque nuit, et passait le reste en prières devant le Saint Sacrement. Il demandait à Dieu trois choses : la première de ne passer aucun jour sans souffrir; la deuxième de ne pas mourir supérieur ; la troisième, de finir sa vie dans l'humiliation, la disgrâce et le mépris. Le zèle avec lequel il s'acquittait de ses charges fit de nombreux mécontents, le rendit victime de noires calomnies et lui attira de mauvais traitements, qui durèrent jusqu'à son dernier soupir. Interrogé un jour par Jésus-Christ qui lui demanda : « Quelle récompense désires-tu pour les grands travaux auxquels tu t'es livré pour moi? Il ne fit que cette réponse : *Nulle autre, Seigneur, que le bonheur de souffrir et d'être méprisé pour vous.* — Dès lors, aux tribulations du dehors, Dieu ne tarda pas d'ajouter toutes sortes d'épreuves intérieures, qui en firent un des plus habiles maîtres dans les voies de la perfection. Dans sa dernière maladie une fièvre violente, compliquée d'une grave inflammation à la jambe droite, formèrent cinq plaies en forme de croix. Il fallut bientôt recourir aux opérations les plus douloureuses. Pendant qu'on le torturait il encourageait les médecins : « Ne craignez rien, leur disait-il ,enfoncez plus avant s'il le faut, je ne désire rien tant que de souffrir pour mon Sauveur Jésus.

Cependant ses forces s'épuisèrent et la Sainte Vierge lui annonça qu'elle viendrait le quérir le sa-

medi dans l'octave de son Immaculée Conception. Le jeudi, il reçut le saint Viatique. Le vendredi, contre son habitude, il demanda l'heure, et comme ses frères étaient étonnés, il leur révéla son secret : « C'est que je dois aller chanter les matines au Ciel. » A dix heures, la cloche du couvent appelant les religieux à l'office, il s'écria : « Et moi aussi j'aurai le bonheur de le réciter au Ciel avec la bienheureuse Vierge. » A minuit il ferma les yeux et dit doucement : « Je vais dire matines au Ciel... Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » et il quitta la terre pour entrer dans la patrie céleste. C'était le 14 décembre 1591.

Réflexions pratiques.

Saint Thomas d'Aquin interrogé par Jésus-Christ lui donnant le choix de la récompense destinée à ses travaux, avait répondu : « Je n'en veux pas d'autre que vous-même, Seigneur. » Sainte Thérèse, dans les élans de son ardente charité, s'écriait : « Mon Dieu, ou souffrir, ou mourir! » Saint Jean de la Croix s'élève à une plus grande hauteur. Interrogé à son tour par Jésus-Christ lui demandant : « Quelle récompense désires-tu pour les grands travaux auxquels tu t'es livré pour moi? » Il ne fit que cette courte réponse : « Souffrir et être méprisé pour vous. » Quelle âme fut jamais plus généreuse et porta plus loin l'abnégation? Souffrir et être méprisé, voilà pour notre Saint la plus riche et la plus magnifique des récompenses. Il n'en trouve pas de plus désirable dans les trésors de Dieu! Cet amour de la souffrance s'empare du cœur de Jean dès le plus bas âge, et le pos-

sède toute sa vie. Jeune enfant, il est maintes fois surpris par sa vertueuse mère au milieu de la nuit hors de son lit, priant avec ferveur, ou couché tout vêtu sur quelques fagots de sarments. — Plus tard, dévoué au service des malades dans un hôpital, s'il a des soins et des attentions bienveillants pour tous les malheureux, il réserve ses prédilections et ses faveurs particulières pour les plus désespérés et les plus rebutants. — Dans la réforme de l'Ordre du Carmel que n'a-t-il pas eu à souffrir ! Il est persécuté, incarcéré et maltraité. Au sein de ses épreuves, quelles sont les plaintes de notre Saint ? « On ne me traite pas aussi durement que je le mérite, s'écrie-t-il !... » — Jean avait dit : « Souffrir et être méprisé pour vous, ô mon Sauveur ! » C'est sa demande que le Ciel exauça. Voilà pourquoi à la fin de sa carrière, Dieu ajouta les peines intérieures les plus désolantes aux souffrances de son corps couvert de plaies hideuses et dévoré par d'horribles ulcères. Au milieu de tant de douleurs, notre Saint ne cesse de bénir la main qui le frappe. Quelle résignation héroïque ! Et nous, que de fois les croix inévitables nous arrachent des murmures. Mon Dieu ! donnez-nous l'amour des souffrances et le courage de porter les croix qu'il vous plaira de nous envoyer.

Plan de méditation.

I. Abnégation de saint Jean de la Croix dans le renoncement à lui-même.

II. Persévérance dans ce renoncement.

SAINTE CATHERINE, Vierge et Martyre

25 *novembre.*

Sainte Catherine naquit à Alexandrie, en Égypte, de sang royal. Célèbre par l'éclat de son origine, de sa fortune et de sa beauté, elle brillait encore davantage par sa grande modestie et son incomparable pureté. D'après la légende de la Sainte, lorsque Catherine était toute jeune, la Sainte Vierge lui apparut, tenant entre ses bras l'enfant Jésus, et le Sauveur, lui donnant mille témoignages d'amitié et de bienveillance, lui dit gracieusement : « Catherine, je vous choisis pour mon épouse. » A son réveil l'heureuse enfant se vit au doigt un anneau d'or, symbole de l'alliance mystique qu'elle venait de contracter. C'est en mémoire de ce prodige que les peintres représentent ordinairement sainte Catherine auprès de l'adorable Jésus, recevant un anneau de ses mains.

Catherine, douée d'un esprit vif et d'une intelligence rare, acquit à l'école d'Origène une science profonde de la philosophie chrétienne. A l'âge de dix-huit ans on la regardait comme un prodige de savoir et de sagesse. L'empereur Maximin, connu par sa haine implacable contre les chrétiens, se trouvant dans la ville d'Alexandrie, ordonna sous peine de mort de sacrifier aux dieux de l'État. Pour déterminer ses sujets à lui obéir, il fit offrir un sacrifice comme on n'en avait jamais vu, et il voulut remplir lui-même les fonctions de grand prêtre. Une foule immense, docile aux ordres de l'empereur, se pres-

sait sous les portiques du temple de Sérapis. L'enceinte était trop étroite pour contenir la multitude. Au milieu de ce concours, une jeune fille, remarquable par sa jeunesse et sa beauté, se dirigea vers l'autel, et s'approchant de l'empereur, lui reprocha avec un noble courage les artifices dont il se servait pour séduire le peuple. Puis elle démontra qu'il fallait abandonner le culte abominable des faux dieux et croire en Jésus-Christ, si on aspirait au salut. C'était Catherine.

Maximin, étonné de tant de hardiesse, dissimula son émotion et dit à l'héroïque vierge que ses occupations présentes ne lui permettaient point de l'écouter, mais que, le sacrifice terminé, il l'entendrait tout à loisir. En effet, dès qu'il fut rentré dans son palais, il la fit venir en sa présence, et lui demanda qui elle était et d'où lui venait cette audace qu'elle avait fait paraître au milieu d'une assemblée si auguste et si vénérable. « Mon nom est Catherine, répondit la Sainte; j'appartiens à une des plus illustres familles du pays. Après avoir consacré tout mon temps à la connaissance de la vérité, j'ai reconnu la vanité des idoles que vous adorez. Depuis, je mets toute ma gloire et toute ma richesse à être chrétienne et épouse de Jésus-Christ; et mon unique souhait est que vous le connaissiez avec tout votre empire. » Puis elle lui révéla des choses sublimes sur l'essence de l'Être Unique qu'elle adorait.

L'empereur ne s'estimant pas assez savant pour lui répondre fit venir cinquante philosophes des plus renommés pour la réfuter, et leur promit une grande récompense s'ils parvenaient à la confondre

et à la ramener au culte des dieux du paganisme. Catherine, sans se laisser intimider, parla avec tant de force et employa en faveur de la religion chrétienne des arguments si solides, que les cinquante philosophes furent confondus, s'avouèrent vaincus, et confessèrent ouvertement la divinité de Jésus-Christ. L'empereur, irrité, les fit jeter sur un bûcher, où ils expirèrent en invoquant le saint nom de Jésus.

Cependant Maximin, touché des belles qualités de Catherine, lui fit, pour la gagner, toutes les propositions les plus flatteuses et les plus séduisantes. Il lui offrit un trône et sa main, quoiqu'il fût déjà marié. Notre Sainte eut horreur de ces propositions et répondit que nul autre que Jésus-Christ n'aurait son cœur. L'empereur furieux tourna toute sa rage contre elle et la condamna à être déchirée à coups de fouet. Après deux heures de tortures, l'admirable vierge fut jetée dans une prison où on la laissa onze jours sans nourriture et sans panser ses plaies.

Maximin étant allé faire un voyage, l'impératrice Faustine fut curieuse de voir Catherine, dont on disait tant de merveilles. Elle se fit accompagner à la prison par Porphyre, chef de l'armée. Les curieux visiteurs furent extrêmement surpris de trouver la jeune vierge guérie de toutes ses plaies, mais belle, aussi fraîche que si on l'eût nourrie des viandes les plus délicates. Cette merveille et les paroles de Càtherine les convertirent à la religion de Jésus-Christ. L'empereur l'ayant appris, à son retour, manda Faustine et Porphyre, et, sur leur refus d'apostasier, les fit décapiter.

Maximin, prenant occasion de la mort de Faustine,

fit de nouvelles instances pour engager Catherine à partager son trône et sa couronne; mais la Sainte lui répondit hardiment : « J'aime mieux vivre misérable avec les pauvres, que d'être élevée sur un trône au préjudice de mes glorieuses qualités de servante et d'épouse de mon Sauveur. » L'empereur irrité d'un tel langage la condamna à être broyée par une machine composée de plusieurs roues garnies de pointes très aiguës. L'intrépide vierge monta, sans pâlir, sur l'affreux instrument de mort et se mit à prier. A l'instant même les roues se brisent et volent en éclats avec un bruit si étrange qu'il répand au loin la terreur. Les assistants s'enfuient épouvantés, et publient tout haut la puissance du Dieu des chrétiens. Plusieurs se convertissent, mais le tyran, pour en finir, fait trancher la tête à l'héroïque sainte qu'il n'avait pu vaincre. Elle était dans la dix-neuvième année de son âge. Son corps fut miraculeusement transporté sur le mont Sinaï, dans un monastère qu'elle avait fait bâtir et où on lui rendit de grands honneurs. A cause de sa vaste science, sainte Catherine a été choisie pour être la patronne des philosophes et des étudiants.

Réflexions pratiques.

Sainte Catherine a été cette femme forte que le Sage souhaitait de trouver.

Elle eut : 1° la force d'esprit. Elle apprit les sciences divines et humaines. Elle découvrit les erreurs du paganisme, elle confondit les philosophes orgueilleux et en fit des chrétiens. Sanctifions notre science et servons-nous en pour faire connaître Dieu

et pour le faire aimer, pour l'aimer nous-mêmes et avancer dans la vertu.

2° Elle posséda la force du cœur. Elle sut s'élever au-dessus de tous les avantages de sa condition et du monde; elle méprisa généreusement tous les offres du tyran; elle avait donné son cœur à Dieu, tout le reste ne lui était rien. Protestons à Dieu que nous ne voulons que lui. Mais n'oublions pas que cette protestation nous serait inutile si nous ne la soutenions par la sainteté de nos actions. Le faisons-nous?

3° Elle eut enfin la force de l'âme, c'est-à-dire un courage invincible pour souffrir toutes sortes de tourments, les chaudières bouillantes, les pointes de fer, les roues garnies de rasoirs et le glaive de la mort. Admirons cette intrépidité que la grâce lui donne et confondons-nous d'être si impatients dans les moindres choses qu'il faut endurer. Formons une généreuse résolution de pratiquer la patience dans toutes les occasions et particulièrement dans celle où nous sentons que nous manquons souvent à cette vertu.

Plan de méditation.

La foi vive de sainte Catherine en Jésus-Christ la rend : 1° incorruptible au milieu de la corruption; 2° toute brillante de lumière au milieu des ténèbres du paganisme; 3° intrépide au milieu des plus rigoureux supplices.

Autre plan.

Triple couronne de sainte Catherine. Elle a été : 1° prédicateur; 2° vierge; 3° martyre.

SAINT PIERRE D'ALEXANDRIE, ÉVÊQUE ET MARTYR

26 *novembre.*

Saint Pierre, évêque et martyr, était natif de la ville d'Alexandrie, dont il devint le très digne Patriarche. Il se rendit admirable par ses vertus, par l'étendue de son savoir et par une profonde connaissance des saintes Écritures. Pierre monta sur le siège d'Alexandrie l'an 300 et gouverna son troupeau douze ans. Les trois premières années de son épiscopat furent tranquilles, mais l'an 303, une cruelle persécution s'alluma dans tout l'empire romain. Pendant ce temps, Pierre montra autant de prudence que de courage, exhortant à la patience et à la persévérance les chrétiens qui étaient prisonniers. Il édifia tellement son peuple par son zèle et sa piété, que beaucoup de personnes se sentirent animées à mener une vie plus chrétienne. — Malgré tous ses soins, il eut la douleur de voir quelques apostasies. Cependant la plupart des coupables rentrèrent en eux-mêmes, et le saint évêque leur prescrivit divers degrés de pénitence selon les différentes circonstances où ils avaient succombé.

Mais de tous les apostats aucun ne scandalisa plus l'Église que Mélèce de Licopolis, dans la Thébaïde. Cet évêque avait sacrifié aux idoles et s'était rendu coupable d'autres crimes. Saint Pierre le fit déposer dans une assemblée d'évêques. Le rebelle, au lieu de se soumettre, commença un schisme qui désola l'Égypte pendant cent cinquante ans. Un des

plus ardents sectateurs de Mélèce, fut Arius. Celui-ci fit semblant de se repentir et de se réconcilier avec le saint Patriarche qui, après l'avoir admis à sa communion, le fit diacre. Mais il ne tarda pas de revenir au schisme, et l'évêque l'excommunia de nouveau.

La persécution s'étant rallumée, saint Pierre fut fait prisonnier et condamné à mort. A cette nouvelle, Arius, dans l'espoir de gagner l'estime du peuple et du clergé et d'être élu à la place de l'évêque martyr, alla trouver quelques prêtres influents. Il les pria d'implorer son pardon auprès du Patriarche, et de lui déclarer qu'il voulait se réconcilier avec l'Église. Deux prêtres, Achillas et Alexandre, allèrent trouver le saint prisonnier pour lui faire part des sentiments du diacre coupable. L'illustre prélat jetant un profond soupir leur dit : « Ne croyez point à la sincérité des paroles du fourbe Arius. Ce perfide déchirera un jour le manteau de Jésus-Christ, gardez-vous de jamais le recevoir à la communion des fidèles. » La suite ne prouva que trop combien ces paroles étaient prophétiques. Pierre reçut la couronne du martyre, le 26 novembre de l'an 311, la douzième année de son épiscopat. Avant de recevoir le coup fatal, il embrassa avec charité le bourreau qui venait lui trancher la tête.

Réflexions pratiques.

Saint Pierre déploya dans le gouvernement de son Église autant de sagesse que de fermeté. La vertu toutefois qui domina dans ce sage prélat fut la

bonté que Mélèce et d'autres hérétiques taxèrent de relâchement et de faiblesse. Sévère pour lui-même, notre Saint fut toujours plein d'indulgence pour accueillir la pénitence des pécheurs qui désavouaient leurs erreurs. A l'exemple de Jésus-Christ et de notre saint Patriarche, pratiquons la douceur et la patience, en supportant avec résignation les humeurs fâcheuses et les imperfections du prochain. Nous voulons qu'on supporte nos défauts, il est raisonnable que nous ayons la même charité pour les autres. Examinons nos défauts et nous supporterons aisément ceux d'autrui. Pratiquons la douceur en souffrant qu'on nous méprise. Qui sommes-nous pour trouver le mépris si rude et si fâcheux ? Notre néant et nos péchés sont bien dignes de ce traitement. Si l'on nous connaissait on nous critiquerait bien davantage. Quel mal peuvent nous faire devant Dieu ces paroles prononcées contre nous ? ou plutôt quelle couronne ne méritons-nous pas si nous les endurons avec patience? « Si nous étions humbles, dit saint Eusèbe, nous n'aurions point de peine à souffrir le mépris et les mauvais traitements qu'on nous fait. »

Plan de méditation.

I. Excellence de la miséricorde : 1° elle rend celui qui la pratique semblable à Dieu ; elle obtient miséricorde à celui qui pratique cette vertu.

II. Comment faut-il exercer la miséricorde ?

SAINT JACQUES, Surnommé l'INTERCIS, Martyr en Perse

27 *novembre.*

La religion chrétienne, longtemps persécutée en Perse, finit par jouir d'une paix de vingt années, sous le roi Isdegerde. Ce prince, naturellement doux, n'aurait jamais troublé le repos des chrétiens, sans le zèle imprudent de l'évêque Abdas, qui fit mettre le feu à un temple des faux dieux. Le roi, ayant pris connaissance de cet acte injustifiable, condamna l'évêque à le rebâtir à ses dépens ; mais Abdas n'en voulut rien faire. Ce refus irrita tellement le prince idolâtre que, non content d'avoir fait mourir l'évêque insoumis, il ordonna de détruire toutes les églises des chrétiens et de faire revenir à la religion du pays ceux qui avaient embrassé le christianisme.

Jacques, que l'on a surnommé depuis l'*Intercis*, fut un de ceux qui obéirent aux ordres du prince. Craignant de perdre ses biens et des charges considérables qui l'attachaient à la Cour, il renonça à la foi pour adorer les idoles. Sa mère et sa femme ayant appris son apostasie lui écrivirent une lettre très forte, où, après l'avoir exhorté à réparer sa faute, elles lui disaient : « Si vous ne rentrez pas dans la voie sainte que vous avez quittée, nous vous traiterons en étranger, et nous vous déclarons que nous allons nous séparer de vous. Il ne nous conviendrait pas de demeurer avec un apostat qui a quitté son Dieu pour servir un homme mortel, afin de conser-

ver des biens qui doivent périr et le perdre avec eux. »

Jacques, à qui la conscience reprochait déjà son infidélité, fut vivement touché de cette lettre. Après en avoir pris connaissance, il se mit à pleurer amèrement : « Si je suis devenu étranger à ma mère et à mon épouse, se disait-il à lui-même, combien le suis-je davantage à ce Dieu que j'ai si lâchement abandonné ! » Aussitôt il témoigna publiquement le regret de son apostasie, il déclara qu'il voulait vivre et mourir dans la foi de Jésus-Christ.

Le roi informé de son changement le fit appeler, et lui dit : *Êtes-vous Nazaréen?* c'est ainsi que ce prince nommait les chrétiens ; le Saint répondit : — *Oui, je le suis.* — *Vous êtes donc magicien*, reprit Isdegerde. — *Non*, reprit Jacques, *puisque j'adore le vrai Dieu*. Le roi l'ayant menacé de la mort la plus lente et la plus cruelle, il lui dit : — Toute espèce de mort n'est qu'un sommeil, puissé-je seulement mourir de la mort des justes ! — « Les chrétiens vous trompent, lui dit le roi, en vous faisant croire que la mort n'est qu'un sommeil : voyez si tous les hommes et même les plus grands empereurs ne la craignent pas. — Je sais, reprit le Saint, que tous les hommes qui méprisent la divinité et même les plus grands rois craignent la mort, parce que l'espérance des méchants périra, mais il en faut excepter les chrétiens à qui la mort procure la vie éternelle. »

Le roi, irrité de sa constance, le condamna à être coupé par morceaux. Le Saint, sans s'effrayer d'un ordre si cruel, donna ses membres, l'un après l'autre, pour être coupés, et à mesure qu'on lui ôtait quel-

que partie de son corps, il prononçait quelques paroles de l'Écriture pour en faire le sacrifice à Dieu. On commença par lui couper le pouce de la main droite, et il dit alors : « Jésus-Christ est la vigne, et nous sommes les branches ; on coupe, on taille ces branches afin que la vigne fructifie, et qu'elle produise les fleurs de la vie éternelle. »

Quand on lui eut coupé tous les doigts de la main, on lui offrit de guérir ses plaies, et on l'exhorta à sauver le reste de son corps ; mais il déclara constamment qu'il voulait se donner tout entier à Jésus-Christ, et présenta la main gauche. Il périt ainsi par le supplice le plus cruel et le plus lent, et le genre de sa mort lui a fait donner par les Latins le nom d'*Intercis*, qui signifie coupé par morceaux. Son martyre arriva le 27 novembre de l'an 420.

Réflexions pratiques.

Les richesses de saint Jacques furent la cause de son apostasie. La crainte de les perdre et le désir de les posséder longtemps détachèrent son cœur du Créateur pour le fixer à la créature. Tant il est vrai que de grands biens et de grandes charges sont un fort obstacle à une vie vraiment chrétienne. Qu'il est grand le nombre de ceux qui oublient le Seigneur dans la prospérité et négligent de le servir ! Qu'il est considérable le nombre des âmes que ramènent à Dieu l'adversité et le malheur ! N'attachons jamais notre cœur aux biens éphémères de la vie. Pour cela n'oublions pas que les richesses qui passent ne sont rien et que les seuls biens dignes d'être convoités sont les biens éternels. C'est cette considération qui

ramena à Dieu saint Jacques l'*Intercis*. A son exemple, entrons souvent dans les sentiments que nous aurons à la mort. L'homme vivant aime les richesses, le mourant les méprise, le mort les déteste.

Plan de méditation.

I. Ce n'est pas un crime d'avoir du bien ; mais c'est un crime d'y être trop attaché.

II. Qui a trop d'ardeur pour les richesses aura bientôt beaucoup trop d'indifférence pour Dieu.

SAINT ÉTIENNE, DIT LE JEUNE, MARTYR

28 *novembre.*

Saint Étienne, le Jeune, naquit à Constantinople en 714 de parents très chrétiens qui le consacrèrent à Dieu dès sa première enfance. Il fut élevé avec soin dans la piété et la science. Dès sa jeunesse il apprit par cœur presque toute l'Écriture sainte et étudia avec beaucoup d'application les ouvrages de saint Chrysostome.

L'an 726, l'empereur Léon l'Isaurien ayant déclaré la guerre au culte des saintes images, les parents d'Étienne prirent la fuite. Mais ils voulurent avant leur départ mettre en sûreté la foi de leur fils, qui avait alors quinze ans. Ils le placèrent dans le monastère du mont Saint-Auxence, en Bithynie. L'Abbé le reçut avec joie et s'appliqua à le former à la vertu. L'année suivante, il l'admit à la profession

monastique. Étienne montra une ferveur incroyable dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Le jeune religieux ayant perdu son père, peu de temps après, fut obligé de faire un voyage à Constantinople. Il vendit tous ses biens, en distribua le prix aux pauvres, puis retourna dans son couvent.

A l'âge de trente ans, après la mort de l'Abbé, il fut choisi pour gouverner le monastère de Saint-Auxence. Il alla loger au haut de la montagne dans une cellule qui dominait toutes les autres par sa situation. Là, il s'occupait de la prière et du travail des mains, veillant sur la conduite des autres solitaires. Une peau de brebis faisait tout son vêtement et il portait continuellement une ceinture de fer.

Le nombre de ses disciples n'était encore que de vingt lorsque l'amour d'une plus grande retraite, joint au désir d'une vie plus austère, le porta à se décharger de ses fonctions de supérieur. Il se retira dans une autre cellule beaucoup plus écartée et plus incommode.

L'empereur Constantin Copronyme, trop fidèle imitateur de son père, persécuta avec une fureur sans égale les chrétiens fidèles à honorer les saintes images. Il ne négligea rien pour gagner à sa cause Étienne, que sa sainteté avait rendu célèbre, et dont l'exemple devait avoir tant d'influence sur les autres. Il essaya de tous les moyens ; il lui offrit des présents : « Remportez ces dons, dit Étienne à l'envoyé de l'empereur ; l'huile des pécheurs ne parfumera jamais ma tête. » L'empereur irrité eut recours à la persécution, à la violence et à la calomnie. Tout fut inutile, et notre Saint fut exilé dans une île

de la Propontide, et il se retira dans une caverne où il vécut d'herbes et de racines qui croissaient autour de sa demeure. Il y pratiquait des austérités qu'on aurait peine à supposer chez les plus robustes solitaires.

Son séjour fut bientôt illustré par une foule de miracles qui portèrent au loin sa réputation. Un jour, un aveugle vint le trouver et le pria de le guérir. Après s'en être défendu avec beaucoup d'humilité, Étienne lui dit : « Avez-vous la foi? Révérez-vous l'image de Jésus-Christ, de sa mère et des Saints ? Croyez-vous en Dieu qui guérit, même par les images, comme il arriva à la conversion de Marie Égyptienne? — Je crois, répondit l'aveugle et je révère. » Saint Étienne ajouta : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ qui a guéri l'aveugle-né, en qui vous croyez, et dont vous vénérez l'image, regardez le soleil sans obstacle. » Aussitôt les yeux de l'aveugle furent ouverts. Le bienheureux guérit également un enfant qui était tourmenté du démon depuis neuf ans, et une femme noble d'Héraclée, en Thrace, malade depuis sept ans. Un grand nombre d'autres miracles, en augmentant l'éclat de sa sainteté, multiplièrent considérablement le nombre des défenseurs des saintes images.

L'empereur courroucé fit alors ramener le Saint à Constantinople où il le laissa quelque temps en prison, les fers aux mains et les pieds serrés entre deux morceaux de bois, espérant ébranler sa constance par ces tortures. Puis il le manda en sa présence et après avoir parlé contre le culte des images, il lui dit : « Homme stupide, comment ne

comprends-tu pas qu'on peut fouler aux pieds les images de Jésus-Christ, sans fouler aux pieds Jésus-Christ lui-même? » Étienne, pour toute réponse, prend une pièce de monnaie qu'il montre aux assistants en leur demandant quel traitement mériterait celui qui foulerait aux pieds l'image de l'empereur qui y était empreinte. Toute l'assemblée s'écria qu'il faudrait le punir sévèrement. « Quoi donc, reprit le Saint, c'est un crime d'outrager l'image d'un empereur mortel et l'on sera innocent si l'on jette au feu l'image du Roi des rois ! ! Constantin ordonna qu'Étienne fut ramené en prison et déchiré de verges jusqu'à ce qu'il expirât. Quelque temps après il fut livré à la populace qui le traîna dans les rues de la ville, le frappant sur la tête et par tout le corps à coups de pied, à coups de pierres et à coups de bâton. Un de ces furieux lui déchargea un coup si violent qu'il lui fit sauter la cervelle. Ce martyre eut lieu le 28 novembre 767. Notre Saint avait cinquante-trois ans.

Réflexions pratiques.

Pour contraindre saint Étienne à renier la vraie foi que ne lui firent point souffrir les Iconoclastes ? Toutefois le pieux solitaire se montra inébranlable dans ses convictions religieuses et préféra l'exil, puis la mort plutôt que d'apostasier. Sommes-nous prêts à perdre tout plutôt que d'abandonner la vérité et le service de Dieu ? Un chrétien ne peut hésiter dans ce choix. Si nous n'affirmons point notre croyance par l'effusion de notre sang, soutenons-la par nos œuvres ; que la pureté de nos mœurs réponde à la pureté de

notre foi, et les hérétiques comme les mauvais chrétiens seront bientôt confondus. La vérité triomphe toujours de l'erreur dans cette espèce de controverse muette mais pratique. « Seigneur, vous êtes la vérité et la vie, ne permettez pas que nous vous abandonnions ! »

Plan de méditation.

Le culte des saintes images est : I. un culte légitime fondé 1° sur l'Écriture ; 2° sur la tradition, 3° sur la pratique constante de l'église; 4° sur la raison. II. Avantageux à l'âme chrétienne : 1° il porte à la dévotion ; 2° il porte à l'imitation ; 3° perfection avec laquelle saint Etienne a pratiqué ce culte.

SAINT SATURNIN, Évêque de Toulouse, Martyr

29 *novembre.*

Saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, et un des plus illustres martyrs de l'Église de France, naquit dans la ville de Patras, située dans la Morée, presqu'île de la Grèce. Il était issu du sang des rois de cette contrée. D'après une tradition que l'on peut regarder comme certaine, c'est au commencement de notre ère qu'il fut envoyé dans les Gaules pour prêcher la religion chrétienne. Il se rendit d'abord à Arles où il convertit à la foi un grand nombre de païens. De là, il se dirigea sur Nîmes. Les habitants de cette grande ville, touchés par ses prédications et ses miracles, renoncèrent à l'idolâtrie et embrassèrent la religion chrétienne. De Nîmes, Saturnin

prit le chemin de Carcassonne où il fut incarcéré, mais Dieu ne permit pas qu'il restât longtemps en prison. Après avoir recouvré la liberté, il se retira à Toulouse. Là, comme ailleurs, notre Saint guérissait les malades, purifiait les lépreux, remettait sur pied les paralytiques et chassait les démons. Il est dit que dans cette grande cité, une dame de qualité, nommée Cyriaque, était toute couverte de lèpre. Ayant entendu prêcher l'Apôtre, cette dame demanda à recevoir le baptême et aussitôt elle fut parfaitement guérie. Ce prodige fit admirer le Dieu des chrétiens et détermina la moitié des habitants de Toulouse à embrasser la vraie foi. Dès lors le Saint fit bâtir, non loin du Capitole, une petite église où il assemblait son troupeau et où il exerçait les fonctions de son ministère. Lorsque le Saint Pontife vit cette Église naissante en état de se soutenir et de s'augmenter sans avoir besoin de sa présence, il forma le dessein de porter plus loin ses conquêtes.

Il laissa saint Papoul à Toulouse et partit pour l'Espagne. Là, par la force de ses paroles, par la grandeur de ses miracles et par la sainteté de sa vie, il convertit à la foi plus de quarante mille personnes. Il y demeura deux ans, et grâce à ses prodiges des millions d'idolâtres ouvrirent les yeux à la lumière de l'Évangile. Cependant il s'éleva une sédition dans Toulouse, et saint Papoul y souffrit un glorieux martyre. Saint Saturnin en étant informé, jugea que sa présence était nécessaire en cette ville, de peur que le troupeau fidèle, qui était demeuré sans pasteur, ne devînt la proie des loups ravisseurs. Il revint donc en diligence et il ramena avec lui la sé-

rénité et la joie. En voyant le Saint Pontife, les fidèles de Toulouse reprirent courage et cessèrent de craindre les insultes des idolâtres, leurs ennemis. Pour aller à l'église des chrétiens il fallait passer devant le Capitole, où était le temple des idoles. C'était là que se rendaient les oracles ; mais la présence du Saint, qui passait souvent devant le temple, rendit les démons muets. Les prêtres, persuadés que le silence de leurs dieux n'avait point d'autre cause, épièrent le moment où Saturnin se rendait à son église; ils se saisirent de sa personne, le conduisirent dans le temple, et lui déclarèrent qu'il fallait, ou qu'il sacrifiât ou qu'il mourût. « J'adore un seul Dieu, dit courageusement le Saint, et je suis prêt à lui offrir un sacrifice de louanges. Vos dieux ne sont que des démons. Vous voulez que je craigne ces dieux! quand j'entends dire autour de moi que je leur impose silence? »

Cette réponse excita la fureur des idolâtres. Ils firent souffrir au saint évêque toutes les indignités qu'un zèle aveugle peut inspirer. Enfin ils l'attachèrent par les pieds à un taureau indompté qu'on avait amené pour le sacrifice. L'animal, qu'on eut soin d'irriter à coups d'aiguillon, traîna Saturnin avec tant de violence, qu'on vit bientôt la cervelle sauter de la tête et les entrailles sortir du corps. Mais son âme, affranchie de ses liens, s'envola dans le royaume de la paix et de la gloire. Le taureau continua sa course furieuse, les membres du Saint se détachèrent et les rues furent teintes de son sang. Ses précieux restes furent recueillis avec respect par deux femmes chrétiennes. On les conserve en-

core à Toulouse. Le martyre de saint Saturnin arriva en l'année 250. Sa fête se célèbre le 29 novembre.

Réflexions pratiques.

Saint Saturnin a été un de ces hommes courageux qui ne cessèrent de lutter avec énergie et succès contre toutes les fureurs déchaînées du paganisme. Héritier de la foi et du zèle des premiers Apôtres de Jésus-Christ, ce généreux missionnaire mérita d'être associé à leurs glorieuses entreprises. Comme eux, il répandit la lumière de l'Évangile, et après avoir parcouru de vastes contrées, converti les nations idolâtres, il sacrifia sa vie tout entière à la défense de la foi et à la gloire de l'Église. Voilà notre modèle, son dévouement doit exciter notre zèle. Que faisons-nous pour établir le règne de Jésus-Christ, d'abord dans nos cœurs, ensuite dans les âmes de nos frères? Comment défendons-nous la religion lorsqu'elle est attaquée? Confondons-nous du peu que nous avons fait, et encore plus de ce que nous ne voulons rien faire. Au moins tâchons d'édifier et de gagner le prochain par nos bons exemples et d'avancer nous-mêmes dans la vertu. Mon Dieu! faites passer dans mon cœur si indifférent les nobles désirs si dignes d'un chrétien.

Plan de méditation.

Saint Saturnin devint la gloire de Toulouse : 1° par son apostolat; 2° par ses vertus et ses miracles; 3° par son martyre.

SAINT ANDRÉ, Apôtre

30 *novembre.*

L'Apôtre saint André naquit à Bethsaïde, petite ville de Galilée. Il était frère aîné de saint Pierre et, comme lui, exerçait avec son père, Jean ou Jonas, la profession de pêcheur. Avant sa vocation à l'apostolat, il était disciple de Jean-Baptiste. Bien qu'il ne suivît pas continuellement son maître, il se plaisait à aller souvent l'entendre et s'appliquait à mettre ses instructions en pratique. Un jour, Jean-Baptiste, du bord du Jourdain, voyant passer le divin Sauveur qui arrivait du désert où il était demeuré quarante jours, s'écria en présence d'André : *Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.* La foi du pêcheur de Galilée lui faisait comprendre le sens de ces paroles mystérieuses, il suivit le divin Sauveur avec un autre disciple de saint Jean que l'Évangile ne nomme pas. Ils allèrent pleins d'ardeur à l'endroit où Jésus logeait et passèrent avec lui le reste du jour et toute la nuit. Qui pourrait exprimer tout ce que produisit dans le cœur d'André l'instruction qu'il reçut de Jésus ! Il le reconnut pour le Messie et le Sauveur du monde, et s'attacha à lui pour toujours. Il fut son premier disciple et assista avec lui aux noces de Cana où il fut témoin d'un grand miracle.

André, à son tour, fit part de la joie dont son cœur était rempli à Simon, son frère, qu'il aimait tendrement. « Nous avons trouvé le Messie, dit-il, le Christ promis par les prophètes. » Pierre voulut aussi avoir le bonheur de contempler Jésus-Christ et

de lui parler, et André l'amena au lieu où il l'avait trouvé. « Vous êtes Simon, fils de Jean, lui dit l'Homme-Dieu, vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. » Il l'admit également au nombre de ses disciples. Les deux frères restèrent un jour avec le Sauveur pour entendre la divine parole, et après cela ils revinrent en leur demeure. Dès lors. ils s'attachèrent à Jésus, mais ils ne le suivirent pas continuellement comme ils devaient le faire dans la suite ; ils se contentaient de se rendre souvent auprès de lui pour l'entendre et ils revenaient ensuite à leur pêche.

Vers la fin de la même année, Notre-Seigneur, revenant de la Basse-Galilée, et voyant Pierre et André occupés à pêcher dans le lac, les appela pour toujours au ministère évangélique. Il leur dit : *Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes.* Sans hésiter, les deux frères, avec une foi admirable et une obéissance parfaite, quittèrent leurs filets et leur barque pour ne plus se séparer de lui. L'année suivante, le Sauveur forma le collège apostolique. Les évangélistes mettent toujours Pierre et André à la tête des autres. Peu de temps après, le Sauveur alla dans leur maison de Capharnaüm où la belle-mère de saint Pierre fut guérie miraculeusement. Un jour qu'une grande multitude avait suivi le Sauveur dans le désert, Jésus, touché de compassion, demanda comment on pourrait leur donner à manger. André, dont la foi était vive, répondit qu'il se trouvait là un jeune homme qui avait cinq pains d'orge et deux poissons. « C'est peu, dit-il, pour une si grande multitude », mais il ne doutait pas que

Jésus-Christ ne pût faire éclater sa puissance en cette occasion. Il fut donc témoin de la multiplication miraculeuse des pains.

Ce fut aussi André qui, dans son zèle de faire connaître Jésus-Christ, lui présenta quelques Gentils venus à Jérusalem pour voir le Sauveur.

Après l'Ascension de l'Homme-Dieu et la descente du Saint-Esprit, les Apôtres s'étant séparés pour aller prêcher l'Évangile, André alla porter la Bonne Nouvelle à la Scythie, au royaume de Pont et à plusieurs autres contrées où il confirmait par les plus éclatants prodiges, la foi qu'il annonçait. — A Patras, en Achaïe, le succès de sa parole et de ses miracles fut tel, que le proconsul Égée crut devoir sévir contre lui, pour protéger la cause des dieux désormais perdue ; mais André lui déclara hautement, avec une noble fierté, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et que rien au monde ne l'empêcherait de prêcher Jésus et Jésus crucifié. « Comment veux-tu regarder comme un Dieu et adorer un homme crucifié ? reprit le proconsul. — S'il a été crucifié, c'est qu'il l'a bien voulu, c'est pour notre amour et pour notre rédemption qu'il a subi ce supplice. Laisse-là tes contes, ajouta Égée, et sacrifie aux dieux, autrement je te ferai mourir par le supplice de la croix. — Cette croix dont vous me menacez, fait l'objet de tous mes désirs, et je ne puis trouver un bonheur plus grand que d'y mourir à l'exemple de mon maître. » Égée le fit conduire en prison, espérant que les mauvais traitements le feraient changer de sentiment.

Cependant la multitude, convertie par saint

André, frémissait de le voir en prison et poussait des clameurs tumultueuses; elle voulait délivrer son Apôtre et menaçait le proconsul. Mais le Saint apaisa la sédition : « Les chrétiens ne triomphent pas en se défendant, mais en mourant. » Telle fut sa réponse et le lendemain, cité de nouveau au tribunal d'Égée, le juge lui demanda s'il avait réfléchi et si la prison l'avait rendu plus sage. André se contenta de lui reprocher son impiété et d'exalter le mystère de la croix. — « Eh bien, dit Égée, tu seras crucifié comme Jésus-Christ et sans retard. » On le mena aussitôt au lieu de son martyre, Aussitôt qu'il aperçut la croix qu'on lui destinait, joyeux comme le guerrier qui, après de longs combats, aperçoit le char du triomphe : « Bonne croix, s'écria-t-il, croix, source de tous les biens, croix que j'ai si longtemps désirée, si passionnément aimée, si continuellement recherchée, vous voilà donc enfin accordée à mes vœux ! Croix sainte, je vous salue, je viens à vous plein de confiance et de bonheur ! Croix auguste, croix triomphante, empourprée du sang de mon Maître. recevez-moi entre vos bras, pour me remettre entre les mains de mon Jésus, qui par vous m'a racheté ! » Il fut donc attaché à la croix et pendant trois jours qu'il y vécut, il ne cessa, du haut de cette chaire sacrée, de prêcher la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ au peuple qui l'entourait. Sa tête a été apportée à Rome et est vénérée dans la basilique vaticane de Saint-Pierre. — Saint Grégoire de Tours dit qu'à son sépulcre à Patras, tous les ans, au jour anniversaire de sa mort, il coulait une liqueur, qui, selon qu'elle était plus ou moins abondante,

marquait la fertilité plus on moins grande de l'année suivante. Il ajoute que cette liqueur exhalait une odeur si agréable, qu'on l'eût prise pour du nectar ou pour une composition de parfums très exquis, et que les malades qui en buvaient ou s'en frottaient le corps, se trouvaient guéris immédiatement.

Réflexions pratiques.

Saint André avait appris à apprécier la croix à l'école du divin Maître. Il avait entendu cette sentence si féconde en salutaires enseignements : que celui qui ne porte pas sa croix à sa suite n'est pas digne d'être son disciple. Dès lors il ne cessa d'aimer cet instrument de notre salut. Où en suis-je de ces sentiments ? Puis-je au moins me flatter d'aimer et d'accueillir avec résignation ces petites croix de Providence dont ma vie est pleine ? Ai-je le courage de les saluer comme saint André ! « O bonne croix ! Hélas ! quelle dissemblance entre la conduite de l'Apôtre et la mienne ! Loin de craindre qu'on ne m'enlève mes croix, je n'aime que les positions où il n'y a rien à souffrir ; je ne cherche toujours qu'à éloigner de moi tout ce qui gêne ; je ne songe qu'à me procurer tout ce qui flatte mes sens, mon imagination, mes goûts, ma sensualité ! Ma vie tout entière n'est pour ainsi dire qu'une protestation habituelle contre la croix du Sauveur. O mon âme ! prends au pied du divin Crucifié la résolution d'accepter généreusement les peines, les afflictions qu'il plaira à la Providence de t'envoyer. Oui, ô mon Dieu ! je vous immole ma volonté, par une parfaite obéissance à

votre loi, mon caractère par la pratique de la douceur, ma curiosité et ma sensualité, par la privation. O bonne croix! que celui qui m'a racheté par vous, me reçoive par vous !

Plan de méditation.

I. La croix est la chaire où saint André a prêché Jésus-Christ et sa loi : 1° avec autorité; 2° avec conviction ; 3° avec fruit.

MOIS DE DÉCEMBRE

SAINT ÉLOI, Patron des Orfèvres

1er *décembre.*

Saint Éloi naquit vers le milieu du septième siècle, aux environs de Limoges, de parents d'une condition médiocre, mais vertueux. Il était grand, beau, d'un visage et d'un ensemble grave et sympathique. Il profita merveilleusement des bons exemples dont il fut témoin dans la maison paternelle pour s'élever à un degré éminent de perfection. Comme son père et sa mère remarquèrent en lui un goût très prononcé pour les œuvres d'art, ils le placèrent chez un orfèvre de Limoges, nommé Abbon. L'ardeur avec laquelle Éloi cultiva son talent naturel le fit bientôt exceller dans sa profession. Son habileté rare, jointe à une douceur inaltérable et à une piété aussi sincère qu'aimable, lui gagnèrent l'affection de tous ceux qui le connaissaient. On ne se lassait pas d'admirer sa franchise, sa prudence et son penchant à obliger.

A l'âge de trente ans, quelques affaires l'ayant ap-

pelé à Paris, il fit connaissance avec Rabbon, intendant des finances. Celui-ci, aussi charmé de son habileté que de sa vertu, lui fit faire plusieurs ouvrages de prix dont il fut très satisfait. Il le fit connaître au roi Clotaire II. Ce prince qui aimait la magnificence, voulait qu'on lui fît un trône orné d'or et de pierres précieuses, mais il ne trouvait point à la cour d'ouvrier assez habile pour le confectionner d'après le plan qu'il avait conçu. Éloi n'hésita point à s'en charger. On lui livra donc l'or et les pierreries dont il avait besoin pour l'exécution de ce précieux travail. L'habile et consciencieux ouvrier, au lieu d'un trône, en confectionna deux avec la matière qu'on lui avait fournie. Et comme le roi se montrait émerveillé du premier, il ne fut plus maître de son admiration quand on lui présenta le second qu'il n'attendait pas. De ce jour, l'orfèvre devint un des favoris du prince qui lui donna place dans son palais. Le roi prenait plaisir à le visiter souvent : à le voir travailler et à s'entretenir avec lui. Plus il le voyait de près et plus il découvrait en lui un trésor de science et de vertu. Alors il ne mit plus de bornes à ses faveurs. Éloi n'en abusa pas, car on ne le vit ni moins humble, ni moins retenu, ni moins pieux. L'air de la Cour n'altéra nullement son innocence. Tel était Éloi encore simple laïque et dans la Cour d'un prince de la terre.

Clotaire qui l'affectionnait de plus en plus résolut de se l'attacher par des liens indissolubles. Pour cela il lui proposa de lui prêter serment de fidélité sur les saintes reliques. Éloi promettait bien de lui demeurer toujours fidèle, mais il ne put se résoudre

à jurer, parce qu'il savait que Jésus-Christ a défendu tout jurement hors le cas d'une véritable nécessité. Plus le roi le pressait, plus il se défendait avec humilité en justifiant sa répugnance à jurer. Comme le monarque insistait et paraissait choqué de sa résistance, le Saint qui n'aurait voulu ni offenser Dieu ni déplaire au roi, ne put s'empêcher de verser d'abondantes larmes. Clotaire s'en aperçut, et voyant que ses scrupules ne venaient que de la délicatesse de sa conscience, lui dit : « C'est assez, votre simple parole m'est un plus sûr garant que le serment le plus solennel. »

Éloi, peu content de ce qu'il avait fait jusque-là pour son salut, résolut de mener, à l'avenir, une vie beaucoup plus parfaite. Il commença par faire une confession générale de toute sa vie, ensuite il se livra avec ardeur à toutes les œuvres de piété. Il portait continuellement le cilice. La prière, la méditation des vérités éternelles faisaient son occupation ordinaire. — La pensée des jugements de Dieu le pénétrait tellement de terreur qu'il tremblait sans cesse pour son sort éternel. Dans ses perplexités il demanda un jour à Dieu de lui faire connaître si sa pénitence lui était agréable et si ses péchés lui étaient remis. Il entendit aussitôt une voix angélique qui lui dit clairement : « Éloi, ta prière est exaucée, et un parfum céleste répandu dans l'appartement attesta la réalité de la vision.

Le roi Clotaire étant mort, Dagobert son fils et son successeur eut pour Éloi autant d'estime et d'affection que son père. Le bienheureux en profita pour inspirer à ce prince des sentiments de religion, pour

le retirer surtout de plusieurs désordres, ce qui avait été tenté inutilement par quelques prélats et pour le porter à mener une vie véritablement chrétienne. Comblé des faveurs et des dons du roi, il n'en devint jamais plus riche, car il donnait tout aux pauvres. Chaque jour il en comptait un grand nombre à sa table.

Il aimait à racheter les captifs et les esclaves. Dès qu'il en savait quelques-uns exposés en vente, il y courait. Il en achetait jusqu'à cinquante à la fois. Si l'argent lui manquait il engageait ses meubles, sa ceinture, son manteau, jusqu'à ses souliers. Après les avoir affranchis, il leur donnait le choix, ou de retourner dans leur pays, ou d'entrer à son service, ou de se retirer dans quelque monastère.

Un jour Éloi abordant Dagobert, lui dit : « Mon prince, je viens vous demander une grâce. Donnez-moi la terre de Solignac, afin que j'en fasse une échelle par laquelle, vous et moi, nous méritions de monter au ciel. » Le roi y consentit volontiers, et le Saint y fit bâtir aussitôt un beau monastère où il établit la règle de Saint-Colomban, et sous la conduite de saint Remacle qui en fut le premier abbé. Cet établissement achevé, il fit aussi, d'une belle maison que le roi lui avait donnée à Paris, un couvent de filles, où on comptait jusqu'à trois cents religieuses sous la règle de Saint-Colomban, et sous la conduite de sainte Aure. Lorsqu'il eut achevé les bâtiments de son monastère, il s'aperçut qu'on avait pris un pied de terrain plus que le roi n'en avait accordé. Il en fut si affligé qu'il courut au palais pour lui en demander pardon ; ce qu'il fit en se prosternant à terre

comme un criminel. Dagobert, touché d'une si grande délicatesse de conscience, dit aux courtisans qui étaient là : « Voyez combien sont exacts et fidèles ceux qui suivent Jésus-Christ. Mes officiers et mes gouverneurs m'enlèvent sans scrupules des terres entières, tandis que Éloi tremble d'avoir un pouce de terre qui m'appartienne. »

Dieu, pour prouver combien les vertus de son serviteur lui étaient agréables, lui accorda le don des miracles. Le Saint rendit la vie à un mort, la vue à un aveugle, guérit deux boiteux et un homme perclus de tous ses membres. Tant de merveilles le désignèrent à la vénération publique, et après la mort de saint Acaire, évêque de Noyon, le clergé et le peuple le demandèrent pour le remplacer. Saint Éloi, malgré sa répugnance et ses larmes, fut contraint de se laisser imposer le pesant fardeau de l'épiscopat. Il n'est pas possible d'exprimer le zèle que déploya le nouvel évêque pour conduire au ciel le troupeau qui venait de lui être confié. Il trouva des peuples qui n'avaient ni politesse, ni humanité, ni raison et plus semblables par leurs mœurs à des bêtes féroces qu'à des hommes. Il les instruisait avec une tendresse vraiment paternelle. Ces barbares étonnés de sa bonté, de sa douceur, de ses largesses accouraient en foule pour l'entendre et presque tous se convertirent.

Un jour de saint Pierre qu'il prêchait dans une paroisse des environs de Noyon, le saint prélat s'éleva fortement contre les danses scandaleuses, fort en vogue dans ce pays. Les habitants du lieu, ne pouvant souffrir qu'on les privât de divertissements qu'ils

avaient reçus de leurs pères, se mutinèrent, et résolurent de faire plutôt périr leur évêque que de se voir troubler dans ces malheureux plaisirs. Éloi en fut informé : et loin d'être épouvanté de leur mauvais dessein, il tonna avec plus de force contre ces désordres, résolu de répandre son sang s'il le fallait. On paya son zèle d'injures et d'outrages. Eloi, voyant que ses prédications étaient inutiles excommunia les cinquante plus mutins. Tous ces malheureux, par une juste permission de Dieu, furent possédés du démon. Cette vengeance divine ouvrit les yeux au public qui s'humilia et demanda pardon. Ce ne fut qu'un an après que les cinquante coupables furent guéris par les prières du Saint. Enfin l'illustre prélat comblé de mérites, usé de pénitence et de travaux apostoliques, mourut à l'âge de soixante et dix ans, le premier décembre 659.

Réflexions pratiques.

La vie de saint Éloi nous prouve que la vertu est de toutes les conditions, qu'elle est un fruit qui peut naître dans tous les cœurs. Que le pauvre, que l'artisan et le cultivateur ne disent point : « La sainteté est bonne pour les riches qui peuvent satisfaire leur dévotion à leur aise ; mais elle est impossible à celui qui est condamné au travail. » Que le riche de son côté ne se retranche point derrière ses occupations, ses affaires, les tracas du commerce, les exigences de la société pour se dispenser de travailler à sa propre perfection ; qu'il cesse de répéter que la sainteté est bonne pour les prêtres et les religieux, mais impossible à ceux qui vivent dans le monde. La vie de

saint Éloi confond les vaines excuses des uns et des autres. Ce vertueux prélat a passé par diverses conditions, et il s'est sanctifié dans la pauvreté aussi bien que dans la plus haute fortune.

Placé comme apprenti chez un orfèvre, il est obligé de travailler chaque jour; mais il offre son travail à Dieu et l'accepte en esprit de pénitence. Pendant que ses mains remuent la matière et la façonnent, son esprit et son cœur s'élancent vers Dieu. Il consacre le temps dont il peut disposer à s'instruire des vérités de la religion et à assister aux offices de l'Église; et le superflu de son argent il l'emploie à secourir les pauvres. Saint Éloi ouvrier a donc su trouver le temps de servir Dieu et de tendre à la perfection.

Devenu ministre de France et ensuite évêque de Noyon, il redouble de zèle à pratiquer les mêmes vertus. Comme il n'ignore pas que les grandeurs et les richesses n'affranchissent pas l'homme des lois divines, il les observe avec une fidélité admirable. Comme il sait que la fortune n'est qu'un dépôt confié par la divine Providence pour le soulagement des malheureux, il répand plus que jamais des largesses dans les mains des pauvres. A son exemple, aspirons à la sainteté, riches et pauvres, grands et petits, elle est accessible à tous les enfants de Dieu.

Plan de méditation.

I. Ce que saint Éloi a fait pour se sanctifier nous apprend ce que nous devons faire pour devenir des saints.

II. Ce qu'il a fait pour sanctifier les autres nous

apprend quel doit être le zèle d'un chrétien pour le salut de ses frères.

Autre plan.

I. Saint Éloi est notre modèle en ce que : 1° il a uni la prière au travail; 2° il a consacré à Dieu les jours de fêtes et de dimanche; 3° il a mis tous ses soins à orner les églises; 4° il a travaillé au soulagement des pauvres.

II. Nous devons invoquer saint Éloi pour les besoins : 1° de l'âme; 2° du corps.

SAINTE BIBIANE, Vierge et Martyre

2 *décembre.*

Sainte Bibiane naquit à Rome, vers le milieu du quatrième siècle, de parents aussi illustres par leur naissance que par leurs sentiments très chrétiens. Son père, appelé Flavien, chevalier romain, fut arrêté à cause de sa foi et dépouillé d'un emploi considérable, puis relégué à Aqua-Pendente, où il mourut martyr. Sa mère, sainte Dafrose, fut d'abord enfermée dans sa maison avec ses deux filles, où elle eut beaucoup à souffrir ; puis décapitée quelque temps après. On aurait pu croire qu'après la mort de leurs parents, Bibiane et sa sœur Démétrie seraient épargnées, mais il n'en fut pas ainsi. Elles avaient encore des richesses; de plus, elles étaient chrétiennes. C'en était assez pour exciter la convoitise et la colère du tyran Appronien, alors préfet de Rome.

Il leur fit signifier de renoncer au christianisme et d'adorer les dieux de l'empire, ou bien de s'attendre à une mort plus cruelle encore que celle de leurs parents. Les deux sœurs protestèrent l'une et l'autre, avec un courage surhumain, que rien ne serait jamais capable de les séparer de Jésus-Christ.

Le préfet, irrité par cet aveu, fit confisquer tous leurs biens et les réduisit à manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Elles éprouvèrent pendant cinq mois toutes les rigueurs de la pauvreté, mais Dieu les soutint par sa grâce contre cette horrible tentation de l'indigence et de la faim. Aussi, quel ne fut pas l'étonnement du magistrat en les voyant pleines de force et de santé. Cet homme impie n'en continua pas moins de les persécuter. Voyant que cette tentative avait mal réussi, il eut recours à une autre plus dangereuse. Il employa les caresses les plus flatteuses et les promesses les plus séduisantes. Ce fut encore en vain. Il en vint alors aux menaces, et se préparait à mettre les deux sœurs à l'épreuve des tortures, lorsque Démétrie, qui était encore toute jeune, tomba morte subitement aux pieds de sa sœur Bibiane, dans le temps qu'elles protestaient l'une et l'autre qu'elles aimaient mieux mourir que de souiller leur âme par les pratiques du paganisme.

Bibiane qui survécut et demeura inébranlable dans sa foi, fut livrée à une femme débauchée, appelée Rufine, qui devait mettre tout en œuvre pour la séduire. Elle employa pour la tenter, tous les artifices que sa malice, jointe à celle du démon, put lui suggérer. « Bibiane, vous êtes jeune, vous êtes belle, quoi ! Vous voulez sacrifier tous les

avantages du présent pour un avenir incertain Si vous avez un peu de complaisance, tous vos biens vous sont rendus, les partis les plus brillants se présentent, les plaisirs naissent sous vos pas. La fortune qui vous sourit vous offre toutes ses faveurs. Au lieu de cela, irez-vous vous exposer à ces tortures horribles, que les hommes les plus vigoureux ne peuvent supporter? » Mais toutes ces paroles flatteuses ne purent ébranler la Vierge dans ses saintes résolutions. Après les caresses artificieuses vinrent les mauvais traitements. Rufine faisait battre, chaque jour, Bibiane à coups de fouet pour la réduire enfin et la vaincre. Mais les coups furent aussi impuissants que les paroles. Alors Rufine désespérée courut chez le préfet, et lui annonça que rien n'avait réussi, et que Bibiane était indomptable.

Appronien, furieux de se voir vaincu par une jeune fille, commanda à ses licteurs de la dépouiller de ses habits, de l'attacher à une colonne et de la frapper avec des verges plombées jusqu'à ce que la mort s'en suivît. L'ordre fut exécuté avec toute la cruauté imaginable. La chair tombait par lambeaux sous les coups, des ruisseaux de sang coulaient des plaies qu'on renouvelait sans cesse. Les bourreaux eux-mêmes avaient horreur de cette boucherie. La Sainte, immobile, les yeux levés au Ciel, priait, et conservait un visage calme dont rien ne pouvait troubler l'inaltérable sérénité. Enfin, le corps mis en pièces, épuisé de sang et de force, laissa partir cette âme pure, qui s'envola vers le céleste Époux, pour recevoir la double couronne du martyre et de la

virginité. Son corps fut laissé deux jours sur la place publique pour être dévoré par les bêtes, mais aucune d'elles n'en approcha. Un prêtre vertueux l'ensevelit la nuit et la plaça près du sépulcre de Dafrose et de Démétrie, où l'on voit aujourd'hui une église consacrée à Dieu sous l'invocation de sainte Bibiane.

Réflexions pratiques.

Le premier titre de grandeur et de noblesse est celui que reçoit l'homme dans sa régénération spirituelle par le baptême. Là, il devient l'enfant et l'héritier de Dieu le Père, dit saint Paul ; un membre du corps dont Jésus-Christ est le chef et enfin le temple du Saint-Esprit. Et ces titres ne disparaissent point à la mort comme les vains titres de la terre. C'est ce qu'a compris sainte Bibiane, issue d'une des plus nobles familles de Rome. La seule qualité dont voulut s'honorer cette admirable Vierge fut celle de chrétienne, de servante de Dieu et d'épouse de Jésus-Christ. Pour la conserver elle a sacrifié ses biens, sa beauté, ses plaisirs et sa vie même. A-t-elle été dans l'erreur ? S'est-elle trompée dans ses jugements ?

Nous aussi par le baptême, nous avons acquis les mêmes titres, contracté les mêmes alliances. Avons-nous su les apprécier ? Ne les avons-nous jamais avilis par des actions honteuses et une vie criminelle ? Interrogeons notre conscience.

O Dieu ! qui avez daigné m'élever à la dignité de votre enfant et d'héritier de votre royaume, faites que je vous aime, puisque vous êtes mon père ; que

je fasse du ciel l'objet de tous mes vœux, de toute mon ambition, puisqu'il est mon héritage et ma future patrie.

Plan de méditation.

I. Héroïsme de sainte Bibiane dans ses trois grandes pertes : 1° celle de ses parents livrés aux bourreaux ; 2° celle de ses biens confisqués ; 3° celle de sa vie qu'elle offre à Jésus-Christ.

II. Nous devons à l'exemple de sainte Bibiane : 1° savoir nous consoler dans nos épreuves ; 2° savoir tout souffrir pour la foi et pour le salut de notre âme.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER

3 *décembre.*

François-Xavier, que le pape Urbain VIII appelle, à juste titre, l'Apôtre des Indes, naquit dans le diocèse de Pampelune, en Espagne, le 7 avril 1506, d'une famille noble. La Providence qui l'avait choisi pour devenir un apôtre extraordinaire l'avait doté de toutes les qualités que demandent les fonctions de l'apostolat. Il avait un corps robuste, une âme vive et ardente, un génie sublime et capable des plu grandes entreprises, un cœur généreux, un extérieur agréable, un air doux, gracieux et complaisant qui le faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient. François apprit les premiers éléments de la langue latine dans la maison paternelle, et lorsqu'il eut

atteint sa dix-huitième année, ses parents l'envoyèrent au collège de Sainte-Barbe, à Paris, regardé alors comme la première école du monde. Ses progrès dans la science furent si rapides qu'à l'âge de vingt-deux ans il enseignait avec éclat la philosophie. Les applaudissements qu'il recevait de toutes parts flattaient son orgueil et son ambition démesurés. Aussi ne pensait-il qu'à remplir le monde de son nom. Tel était François-Xavier, lorsque Ignace de Loyola vint à Paris en 1528, pour se perfectionner dans les lettres humaines. Ce grand serviteur de Dieu méditait déjà le plan de cette société admirable qui, sous le nom de *Société de Jésus*, devait plus tard produire tant de merveilles. Il voyait dans Xavier un homme capable de l'aider à réaliser ses desseins. Mais comment déposer dans une âme entièrement mondaine les idées d'une vocation à l'état religieux? C'était d'autant plus difficile que le gentilhomme tournait en ridicule et raillait la pauvreté dans laquelle vivait Ignace de Loyola. Le serviteur de Dieu ne désespéra pas de gagner à sa cause le cœur si noble de Xavier, seulement il le prit par son faible. Il se mit à louer son savoir et ses talents, il applaudissait à ses leçons et cherchait à lui procurer des élèves. Ayant appris qu'il se trouvait dans le besoin, il lui offrit une somme d'argent, qui fut acceptée, et lui rendit encore d'autres services. Xavier qui avait l'âme naturellement généreuse, fut très sensible aux bonnes manières d'Ignace et ne put se défendre de l'aimer. Ce fut le commencement de sa conversion. Un jour plus expansif que d'habitude, il fit part à saint Ignace de ses vastes projets d'ambition. Celui-

ci après l'avoir longuement entendu parler de son avenir brillant lui dit et lui répéta avec force : « Xavier, que sert à un homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme. » Développant ensuite ces paroles il ajouta : « Un cœur aussi noble, une âme aussi grande que la vôtre ne doivent point se borner aux vains honneurs de la terre. La gloire du Ciel doit être l'objet de votre ambition. Après tout, n'est-ce pas une folie de préférer une fumée qui s'évapore, un songe qui s'évanouit, à des biens qui durent éternellement. » Cette parole porta la lumière dans son âme. Après une retraite spirituelle fort sérieuse, il renonça au monde et le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge de l'an 1534, il fit vœu avec saint Ignace et cinq autres compagnons, dans une chapelle souterraine de Montmartre, de se vouer à la conversion des infidèles en tel lieu du monde qu'il plairait au Souverain Pontife de les envoyer. Le pape Paul III leur donna mission pour la Terre Sainte. Mais des obstacles invincibles s'opposèrent à l'exécution de ce pieux dessein. Le jour de saint Jean-Baptiste 1537, Xavier fut ordonné prêtre à Venise. Il célébra sa première messe à Vicence, avec une telle abondance de larmes, qu'il fit pleurer tous les assistants. Durant le saint sacrifice il était tout absorbé en Dieu, et plusieurs fois on le vit s'élever de terre. L'année qui suivit son ordination il alla à Rome et c'est là qu'il commença ses prédications et donna des preuves de son zèle pour le salut des âmes.

Jean III, roi de Portugal, voulant implanter la foi dans les Indes Orientales, demanda quelques mis-

sionnaires de la nouvelle Compagnie. Le saint Père, d'après l'avis de saint Ignace, désigna Xavier, qu'il revêtit de la charge et des pouvoirs de nonce apostolique pour ces lointaines contrées. Le nouvel apôtre, au comble de ses vœux, s'embarqua le 7 avril 1541, dans la trente-sixième année de son âge. — Comme il traversait la Navarre, l'ambassadeur de Portugal lui proposa de passer au château de Xavier qui se trouvait peu éloigné de la route. Le Saint sentit son cœur ému à la pensée de revoir sa mère qu'il aimait avec tendresse, ses frères et ses amis au milieu desquels s'était écoulée son enfance. Mais il ne pouvait laisser échapper l'occasion d'un sacrifice ; il s'éloigna donc rapidement, comprimant le désir de son âme aimante, et l'ambassadeur fut si touché de cette abnégation qu'il résolut de se donner à Dieu.

Durant la traversée Xavier catéchisait, il prêchait et prodiguait toutes sortes de soins spirituels et corporels aux malades. — Treize mois après sa sortie de Lisbonne, il arriva enfin à Goa. Son premier devoir en arrivant dans cette ville fut d'aller se jeter aux pieds de l'évêque de la cité pour prendre ses ordres et lui demander sa bénédiction. L'état où l'Apôtre trouva la religion à Goa fit couler ses larmes, mais n'abattit point son courage. Les Indiens ressemblaient moins à des hommes qu'à des animaux sauvages. Si quelques-uns avaient cru autrefois à l'Évangile, ils étaient retombés dans leurs anciennes superstitions et dans leurs premiers désordres, faute d'instruction et surtout de bons exemples. La plupart d'entre eux adoraient des idoles sous une forme horrible et avec des rites révoltants. Ils offraient à

leurs dieux des sacrifices sanglants ; et il n'était pas rare de voir de petits enfants égorgés par leurs pères au pied des idoles. Les mœurs des Portugais ne valaient guère mieux. Chez eux, le vice se montrait la tête haute, sans frein comme sans pudeur. On vendait publiquement les filles esclaves et on sacrifiait leur vertu pour quelques viles pièces de monnaie. En présence de tant de maux, Xavier implora le secours du Ciel par de longues et ferventes prières. Il visita les hôpitaux et les prisonniers. Après cela il parcourut les rues de Goa, une sonnette à la main, pour avertir les parents et les maîtres d'envoyer leurs enfants et leurs esclaves au catéchisme. A force de bonté, de patience, de tendresse et de zèle, il parvint à leur inspirer de vifs sentiments de piété. Et ces jeunes enfants devenaient de petits et ardents missionnaires qui l'aidaient puissamment à ramener des âmes à Dieu. A leur tour les pères de famille furent attirés et la parole du Saint retentit dans tous les cœurs. Au bout de quelque temps la ville tout entière fut convertie.

Après cette première conquête, l'ardent missionnaire courut en faire une nouvelle. Il apprit qu'il y avait, sur la côte de la Pêcherie, un peuple connu sous le nom de Paravas, ou pêcheurs de perles, qui autrefois s'était fait baptiser par reconnaissance pour les Portugais qui l'avaient secouru contre les Maures ; mais que, faute d'instruction, il était retombé dans l'idolâtrie. Xavier suivi de deux jeunes prêtres se rendit dans cette contrée et se mit à enseigner dans tous les villages la doctrine de Jésus-Christ. Les enfants le suivaient répétant après lui le *Credo* et le

Salve Regina. Les habitants émerveillés par son zèle et son éloquence l'écoutèrent avec admiration. Néanmoins ils lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient point changer de religion sans la permission du seigneur du pays. Il ne fallut rien moins, pour les convertir, que de nombreux et éclatants miracles. Xavier ayant appris qu'il y avait dans un village une femme qui souffrait cruellement depuis trois jours, y accourut et la guérit à l'instant même. Dans le même temps il délivra un possédé du démon et opéra d'autres merveilles. Les témoins de ces prodiges demandent le baptême et deviennent des apôtres auprès de leurs parents, de leurs voisins et de leurs amis. Le nombre des baptisés fut si grand que le Saint épuisé de fatigue ne pouvait plus lever le bras, et la voix lui manquait en redisant tant de fois le Symbole des Apôtres. Il baptisa ainsi plus de quarante mille idolâtres.

Quelque temps après Xavier passa dans le royaume de Travancor. Voyant que la plupart des idolâtres étaient peu touchés de ses discours, il pria Dieu d'amollir la dureté de leurs cœurs et de ne pas permettre que le sang de Jésus-Christ eût été inutilement répandu pour eux. Aussitôt il ressuscita un mort qui était enterré de la veille; il rappela à la vie un jeune chrétien qu'on portait au tombeau. Ces miracles touchèrent tellement le peuple que le royaume de Travancor fut chrétien en peu de mois. Dans ces circonstances Dieu le favorisa du don des langues, et quoiqu'il n'eût jamais appris celle des barbares, il s'en faisait parfaitement entendre.

Après avoir évangélisé les habitants de Malaca,

où il convertit un grand nombre d'infidèles et de mahométans, il s'embarqua pour l'île de Ceylan. Là il gagna à Jésus-Christ de nombreuses âmes et entre autres deux princes puissants. C'est au retour de cette île que le vaisseau sur lequel il était monté faillit faire naufrage. Chacun se regardait comme perdu lorsque le Saint, plein de foi, s'écria : « Grand Dieu, Père et Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous. » Au même instant le vent cessa et l'équipage fut sauvé.

En traversant l'archipel des Moluques il perdit son crucifix en le plongeant dans la mer pour apaiser une furieuse tempête. Le lendemain, comme il se promenait sur le rivage, il vit un poisson s'avancer vers lui pour lui remettre sa précieuse relique.

En moins de dix ans, l'infatigable missionnaire suivit toutes les côtes de l'Inde, parcourant toutes les îles et gagnant partout des âmes à Jésus-Christ. Il pénétra jusqu'au Japon et soumit par millions, au joug de l'Évangile, les peuples de ce vaste empire. D'éclatants miracles venaient à chaque instant appuyer la doctrine qu'il enseignait. A Cangoxima, en bénissant un enfant qu'une maladie avait tout défiguré, il le rendit à sa mère si sain et si beau qu'elle en demeura toute hors d'elle-même, ravie d'admiration. Par ses prières il guérit un lépreux et ressuscita une jeune fille qui était morte depuis vingt-quatre heures. Dans une autre circonstance il changea en eau douce, au moyen du signe de la croix, de l'eau de mer autant qu'il en fallut pour un long voyage, à un équipage de cinq cents hommes exposés à mourir de soif.

Xavier était à la veille de pousser ses conquêtes jusque dans la Chine, lorsque Dieu, content de ses désirs, se hâta de l'appeler à la récompense des apôtres dont l'Église lui a si justement décerné le titre. Il mourut à l'âge de quarante-six ans, le 2 décembre, dans l'île de Sancian, en 1552. Béatifié en 1619 par Paul V, il fut canonisé par Grégoire XV en 1621.

Réflexions pratiques.

Xavier sut tout quitter afin de tout entreprendre pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes. Il a renoncé à son pays, à sa famille, à ses châteaux, à ses biens, à lui-même pour porter avec courage la croix de son divin Maître, et donner cours à son zèle jusqu'aux extrémités du monde. Après avoir médité ces salutaires paroles de l'Évangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme? » il ne s'est pas contenté de travailler sans relâche à son salut, mais il a épuisé son zèle à la sanctification des infidèles. Que n'a-t-il pas entrepris ? Que n'a-t-il pas fait ? Que n'a-t-il pas souffert pour le salut des âmes? On ne compte que par millions les infidèles qu'il a baptisés, que par provinces et par royaumes, le nombre prodigieux de peuples qu'il a gagnés à Dieu et à l'Église. Confondons-nous de ce que nous faisons si peu, et plus encore de ce que nous ne voulons rien faire. Au moins tâchons d'édifier et de gagner le prochain par nos bons exemples.

Plan de méditation.

I. Saint François-Xavier a eu le zèle des plus grands apôtres.

II. Saint François-Xavier a eu les vertus des plus grands anachorètes.

Autre plan.

I. Zèle de saint François-Xavier pour sa propre sanctification.

II. Zèle de saint François-Xavier pour le salut des infidèles.

SAINTE BARBE, Vierge, Patronne des Artilleurs et des Mineurs

4 décembre.

Sainte Barbe, vierge de Nicomédie, était fille de Dioscore, riche et puissant seigneur, mais fier, cruel, adonné au culte des faux dieux. Barbe, au contraire, était d'une douceur incomparable. Elle avait tout ce qui peut flatter une jeune personne : richesse, beauté, hommages du monde, et néanmoins, dès qu'elle fut baptisée, dès qu'elle connut Dieu et les biens réels de l'éternité, elle méprisa les biens de la terre; et son héritage paternel ne lui sembla plus qu'une vaine poussière. Enfant, elle dédaignait les plaisirs de son âge, tendait la main aux pauvres et protégeait merveilleusement les chrétiens persécutés. Jeune encore, étant au temple avec son père, elle

lui demanda ce que signifiaient les nombreuses idoles, à forme humaine, qui frappaient ses regards. « Ce ne sont pas des hommes, répondit Dioscore, mais des dieux, et il faut les adorer. — Mais furent-ils des hommes? demanda l'enfant; » et il lui répondit : Oui. Cette réponse la fit réfléchir : « Il n'est pas possible, disait-elle, qu'un homme devienne un Dieu. » Du doute elle passa à la recherche de la vérité. — Ayant appris que le célèbre Origène était à Alexandrie, elle lui écrivit une lettre. Le saint docteur s'empressa de lui répondre. Il confia sa lettre à un de ses disciples, nommé Valentin, qu'il chargea d'instruire la jeune païenne. Celui-ci s'acquitta fidèlement de cet office. Il expliqua les saints mystères de la religion à cette vertueuse enfant et ensuite la baptisa secrètement.

A cause de sa beauté peu commune et de ses richesses considérables, plusieurs nobles de la cour la demandèrent en mariage, mais Barbe les refusa tous, au grand mécontentement de son père qui, de colère la traita avec une cruauté inouïe. Espérant qu'il parviendrait plus facilement à la gagner en se séparant d'elle quelque temps, il la fit enfermer dans une tour pour la soustraire aux regards des hommes. Là il lui fit construire une salle de bains, afin que rien ne lui manquât et partit pour une contrée lointaine. Dans sa tour solitaire, loin du bruit et des passions du monde, Barbe tournait sans cesse vers le Ciel ses pensées, son cœur, sa vie tout entière.

Pendant l'absence de son père, Barbe fit ajouter aux deux fenêtres de sa tour une troisième ouverture en l'honneur de la divine Trinité, et traça sur le bord de sa baignoire le signe vénéré de la croix. Quand

Dioscore, à son retour, vit ces nouveautés, et qu'il apprit ce qu'elles signifiaient, il s'emporta si violemment contre sa fille, qu'il se précipita sur elle l'épée à la main tout disposé à l'immoler à ses dieux ; mais Barbe parvint à s'enfuir, évitant ainsi à son père, un crime épouvantable. Dioscore la poursuivit le glaive à la main et l'accula contre un rocher où il faillit l'atteindre... Le rocher s'ouvrit de lui-même, laissa passer la fille éperdue, mais il se referma devant l'idolâtre et le laissa étonné.

La honte d'avoir pour fille une chrétienne, et plus encore la peur de voir tous ses biens confisqués, alimentait sa colère, et il reprit bientôt ses poursuites avec une nouvelle rage. Un berger lui apprit que Barbe s'était réfugiée dans une caverne, et qu'elle instruisait dans sa religion les enfants de la montagne, attirés par son ineffable douceur. Le berger aussitôt fut changé en pierre pour avoir révélé l'asile où s'était cachée la fugitive. Dioscore s'élança aussitôt vers la caverne, surprit sa fille en prières, la foula sous ses pieds, la meurtrit de coups, la traîna par les cheveux à travers les sentiers âpres et rocailleux, et la livra lui-même au gouverneur Marcien pour la traiter selon les rigueurs des lois. Celui-ci employa, mais en vain, tous les moyens pour l'ébranler. Il la fit battre à coups de nerfs de bœuf et déchirer ses blessures encore fraîches avec des débris de poterie, et enfin jeter presque expirante dans une prison. Mais, ô miracle ! le lendemain quand elle reparut devant ses juges, sa figure était rayonnante et ses plaies étaient guéries. Marcien étonné de voir sa victime aussi saine dans son corps que forte dans son

esprit, feignit d'attribuer cette guérison à la puissance de ses dieux, et dit avec douceur à la Sainte : « Les dieux de l'empire ont eu pitié de ta jeunesse, reconnais donc leur bonté, prosterne-toi devant eux et adore-les. — Comment! s'écria la chrétienne dans un saint transport, es-tu assez aveugle, Marcien, es-tu assez insensé pour croire que tes idoles, qui doivent à la main de l'homme d'être ce qu'elles sont, aient eu assez de pouvoir pour opérer en moi cette merveille? Non, non, ce n'est point à elles, c'est à mon Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, que je dois cette grâce. Je l'en remercie, et c'est avec joie que je souffrirai la mort pour son amour. » A ces mots le juge irrité fit recommencer les tortures. Il commanda qu'on lui brûlât le corps avec des torches ardentes, qu'on l'inondât d'huile bouillante, et que, toute nue, elle fût promenée dans les rues pour épouvanter les autres jeunes filles chrétiennes. Alors Barbe tourna de nouveau ses regards vers le Ciel et dit : « O mon Dieu! qui couvrez le ciel de nuages et la terre d'obscurités, cachez la nudité de mon corps de peur que des yeux infidèles n'aient sujet de blasphémer votre saint nom. Et sa prière fut aussitôt exaucée. Tout le corps de sainte Barbe fut environné d'un manteau de lumière qui la déroba complètement aux regards des païens. Le juge, saisi de terreur et désespérant de vaincre cette jeune vierge, ordonna d'en finir et de lui trancher la tête. Dioscore était là, il avait suivi toutes les péripéties de ce long martyre. Au lieu d'être ému des tortures inconcevables de sa fille, il demanda à en être le bourreau. Barbe fut conduite sur le sommet d'une colline. Là,

une colombe plus blanche que la neige se mit à voltiger autour de sa tête et proféra ces paroles : « Salut, Barbe, une glorieuse couronne t'attend, et le paradis est ouvert pour toi avec les félicités éternelles. » La Sainte aussitôt s'agenouilla, fit sa prière à Dieu et tendit le cou à son père qui le trancha de son épée. Mais cette affreuse cruauté ne fut pas longtemps impunie ; à l'heure même et au même lieu la foudre l'étendit mort. C'est sans doute à cause des pouvoirs de cette héroïque vierge sur la foudre qu'on l'invoque contre le tonnerre et contre tous les genres de mort subite ; elle est la patronne des mineurs et des artilleurs.

On raconte qu'en l'année 1448, à Gorcum, ville de Hollande, un certain Henri, homme fort dévoué à la Sainte, fut surpris par un immense incendie et devint bientôt la proie des flammes. Le corps à moitié calciné, il s'écria : « Sainte Barbe, ne permettez pas que je meure. » La Sainte lui apparut aussitôt ; de son manteau elle écarta les flammes qui sans cela eussent bientôt achevé le pauvre moribond, le préserva de toute nouvelle atteinte et prolongea sa vie jusqu'au moment où le prêtre lui eut administré tous les sacrements.

Réflexions pratiques.

Sainte Barbe possédait tout ce qui peut flatter une jeune fille : richesses, beauté, hommages du monde. Avec tous ces avantages temporels, elle pouvait aisément briller avec éclat dans le siècle et se procurer toutes sortes de satisfactions. Mais, il n'en fut rien, dès qu'elle connut Dieu et fut baptisée, elle sacrifia :

monde, parents, fortune, plaisirs pour ne trouver que Dieu et travailler à sa propre perfection. En vain son père prétend-il s'opposer à ses desseins qui sont ceux du Ciel, elle lui résiste et meurt pour accomplir la volonté divine. Elle sait qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; et, coûte que coûte elle met en pratique cette maxime. Ne faisons-nous pas le contraire ? Ne quittons-nous pas nos dévotions par respect humain ? Ne sacrifions-nous jamais nos devoirs pour complaire aux hommes? Enfants, serviteurs, apprenez à l'exemple de sainte Barbe, à faire la volonté de Dieu et à résister à celle de vos parents et de vos maîtres, quand elle est contraire à celle de que Dieu nous commande.

Plan de méditation.

Trois renoncements de sainte Barbe : 1° à sa liberté pour devenir l'humble servante de Dieu ; 2° au mariage, pour devenir la chaste épouse de Jésus-Christ ; 3° à la vie, pour mériter l'honneur d'être l'innocente victime de son Dieu.

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE, Docteur de l'Église

5 *décembre.*

Saint Pierre, surnommé Chrysologue à cause de son éloquence d'or, était de la ville d'Imola, en Italie. Il fut instruit dans les saintes lettres et ordonné diacre par Corneille, évêque de cette ville. Sous la conduite d'un tel maître, notre Saint fit des

progrès extraordinaires dans la perfection. Il embrassa, depuis, l'état monastique, et il ne sortit de la solitude que quand il fut chargé du gouvernement de l'Église de Ravenne. Jean, archevêque de cette ville, étant mort en 430, le clergé et le peuple, suivant l'usage, lui choisirent un successeur et prièrent l'évêque d'Imola de se joindre à leurs députés pour aller à Rome demander au Pape la confirmation de l'élection qu'ils avaient faite. Corneille, pour condescendre à leurs désirs, prit avec lui Pierre, qui n'était encore que diacre et se dirigea vers la ville éternelle. Pendant ce temps le souverain Pontife, Sixte III, eut une vision dans laquelle il lui fut montré le jeune homme qu'il fallait faire archevêque de Ravenne. Le Pape n'eut pas plus tôt aperçu le diacre de Corneille qu'il reconnut en lui l'élu du Seigneur. Il cassa donc l'élection du prêtre Jean et créa le diacre Pierre archevêque, l'an 433 de Jésus-Christ. Les envoyés de Ravenne furent d'abord mécontents, mais ils changèrent de dispositions quand le pape saint Sixte leur eut fait part de sa vision, et ils reçurent le nouveau pasteur avec des démonstrations extraordinaires de joie.

Pierre obéit à la volonté de Dieu et reçut la consécration épiscopale. Il se rendit ensuite à Ravenne, où il fut accueilli avec le plus vif enthousiasme par l'empereur Valentinien, par l'impératrice et par tout le peuple. Profitant de ces bonnes dispositions, il déclara aux habitants que, puisqu'il avait consenti à recevoir pour leur salut la lourde charge de l'épiscopat, il les conjurait de ne pas se montrer rebelles à ses leçons et d'observer en tout la loi du Seigneur.

« Je viens à vous comme votre médecin pour vous guérir, leur dit-il, comme votre pasteur pour vous conduire, comme votre mère pour vous nourrir, comme votre père pour vous défendre et vous procurer le salut éternel. Vous aurez donc à mon égard la docilité et la soumission qu'il convient pour profiter de votre mieux de mon très saint ministère. » Il travailla avec ardeur à extirper les restes de l'idolâtrie, à abolir la misérable coutume qu'avait le peuple de courir masqué dans les rues, le premier jour de l'an, et d'y faire des folies étranges. C'est à l'occasion de ces divertissements coupables que, dans un discours plein de force et d'onction, il prononça cette admirable sentence : « Celui qui veut se réjouir avec le démon ne pourra pas régner avec le Christ. » Notre Saint, pour ne pas fatiguer son auditoire, faisait des instructions très courtes qu'il donnait avec beaucoup d'âme.

Le pieux prélat recommande fortement la communion fréquente, l'aumône, la prière et le jeûne. Il exhorte ceux que la faiblesse de leur santé empêcherait de jeûner les quarante jours du carême d'y suppléer par d'autres bonnes œuvres. Ses exemples de vertus produisirent autant d'efficacité que ses instructions.

Pierre Chrysologue avait une si grande renommée que le pape saint Léon Ier le chargea d'adresser au concile de Chalcédoine un mémoire contre l'hérésie d'Eutychès. Sur ces entrefaites, il écrivit aussi une lettre très énergique à cet hérésiarque pour l'exhorter à se soumettre à l'Église. Enfin, après avoir saintement gouverné ce diocèse de Ravenne pen-

dant dix-huit ans, le saint évêque, ayant appris par révélation qu'il touchait à la fin de ses travaux, voulut retourner à Imola, sa patrie. Il fit présent, à l'église, d'une couronne de vermeil ornée de pierreries, d'une coupe d'or et d'une patène d'argent qui s'y sont conservées jusqu'à ce jour avec beaucoup de vénération et auxquelles on attribue des miracles. Il rendit sa belle âme à Dieu le 3 décembre de l'an 450.

Réflexions pratiques.

La vertu qui domine dans saint Pierre Chrysologue est le zèle pour le salut des âmes. Après avoir généreusement travaillé à sa propre perfection dans la vie monastique, que ne fait-il pas pour gagner à Dieu les âmes qui lui sont confiées? Il prêche, il prie, il jeûne et donne l'exemple de toutes les vertus. Cet admirable pasteur comprenant le prix d'une âme immortelle, rougie du sang d'un Dieu, se sacrifie tout entier pour les arracher à l'empire du démon et les conduire au Ciel.

Et nous, que pensons-nous de la perte éternelle de nos frères? Y sommes-nous sensibles? Y pensons-nous seulement? Et notre âme, cet hôte céleste, cet ange enfermé dans la prison du corps, comment le traitons-nous? N'est-ce pas quelquefois plus mal que le plus vil des animaux? Ne la rendons-nous pas au péché, au monde; au démon, et pourquoi? Réfléchissons un instant et répondons... O folie!!!

Seigneur, faites-nous comprendre ce que vaut notre âme, ce que vous l'estimez, ce qu'elle vous

a coûté, et faites-nous la grâce unique, la grâce qui renferme toutes les autres, la grâce de la sauver.

Plan de méditation.

I. Les grands biens que le zèle procure aux âmes.
II. Les maux extrêmes dont il les préserve.

SAINT NICOLAS, Confesseur et Pontife

6 *décembre.*

Saint Nicolas naquit à Patare, ville de Lycie. Ses parents étaient riches, mais ils avaient encore plus de piété que de fortune. Après une longue attente, ils obtinrent cet enfant de bénédiction par leurs prières et leurs larmes. Mais à peine l'eurent-ils reçu de Dieu, qu'ils s'empressèrent de le lui rendre, en le lui consacrant, comme Anne avait fait pour son petit Samuel. Le Ciel prévint le jeune Nicolas, pour ainsi dire dès le berceau, par les faveurs les plus signalées. Encore à la mamelle, on le vit, les mercredi et vendredi, ne prendre le lait de sa nourrice qu'une seule fois, et sur le soir, bien qu'il le fît fréquemment les autres jours; il conserva toute sa vie cette pratique du jeûne. L'éducation soignée qu'il reçut en fit un savant et un Saint. Dans les écoles qu'il fréquenta il se défendit des mauvais exemples de ses camarades. Il ne liait d'amitié qu'avec ceux qui étaient honnêtes et vertueux. Dieu l'en récompensa en lui accordant de grands talents et le don des miracles : Rencon-

trant un jour au sortir de l'école une pauvre femme estropiée qui lui demandait l'aumône, il lui donna l'argent qu'il portait sur lui et lui dit au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Levez-vous et marchez. » Aussitôt l'infortunée fut guérie.

Dans une peste qui ravagea la Lycie, il perdit ses vertueux parents. Il était alors jeune, riche et libre, trois choses qui fournissent le plus d'aliments aux mauvaises passions ; mais Nicolas les fit servir à son avancement spirituel et à ses progrès dans le bien. Il devint plus pieux, plus retiré, plus charitable en distribuant tous ses biens aux pauvres. On cite entre autres ce bel exemple de générosité chrétienne : Un homme sans fortune ne trouvant point à marier ses trois filles, qu'il ne pouvait plus nourrir, songeait à vendre leur innocence ; le Saint, l'ayant appris, pourvut à leurs besoins et les mit en état de s'établir honnêtement.

L'oncle maternel de Nicolas était évêque. C'était un homme vertueux. Il fut frappé de la sainteté de son neveu et voulut l'élever au sacerdoce. Nicolas y consentit avec joie, et, devenu prêtre, il vérifia cette prédiction de son oncle : « Cet adolescent sera la consolation des affligés, le sauveur des âmes en péril, le bon pasteur qui ramène les brebis égarées au bercail de Jésus-Christ. »

Poussé par sa piété, Nicolas entreprit, par mer, le voyage de la Terre-Sainte, pour méditer aux lieux consacrés par la présence du Sauveur. Un ouragan furieux s'éleva : tout le monde se crut perdu, tant la tempête était horrible ! Lui, plein de foi, se mit en prières et la tempête cessa et la mer devint calme.

Cependant un des matelots avait été précipité du haut d'un mât par la violence de l'ouragan; il était tombé sur le pont et s'était tué. Nicolas se mit en prières, prit le cadavre par la main et le rendit plein de vie à ses compagnons. Ces miracles ont fait choisir aux matelots saint Nicolas pour patron..

Après avoir visité les Saints Lieux, le pieux pèlerin se retira quelque temps dans une caverne, puis revint en Lycie, où il résolut d'entrer dans un monastère et de s'y vouer entièrement à Dieu. Mais la Providence en disposa autrement. Un jour étant en oraison, il entendit une voix du Ciel lui disant : « Ce n'est pas ici que je veux que tu sois, sors et converse avec les hommes afin que je sois glorifié en toi. » Nicolas obéit. Il alla à Myre qui était la capitale de la Lycie, estimant que là il échapperait aux honneurs qu'on lui aurait rendus dans son pays. Mais le vénérable évêque de Myre étant mort, il fut élevé sur son siège; voici comment : les évêques assemblés ne s'accordaient point sur le choix d'un successeur. Un d'entre eux, inspiré du Ciel, dit qu'il fallait choisir le prêtre qui, le lendemain, entrerait le premier dans l'église. Nicolas fut cet élu de Dieu. Étant venu à l'église au point du jour faire sa prière, on se saisit de lui, et, malgré ses refus et ses larmes, on le consacra évêque de Myre. A la fin de la cérémonie, une femme, fendant la foule, se précipita à ses genoux, lui tendant un enfant qui venait de périr dans les flammes ; le nouvel évêque touché des larmes de cette mère désolée fit le signe de croix sur l'enfant et le lui rendit plein de vie.

Pendant tout son épiscopat on vit briller en lui

toutes les vertus à un degré éminent et surtout un zèle infatigable à procurer le salut des âmes. Il prodigua toujours ses conseils, ses aumônes et ses services à la veuve et à l'orphelin. Il prenait particulièrement un plaisir extrême à former les enfants à la piété et à guider leurs premiers pas dans les sentiers de la vertu. C'est sans doute à cause de cela, et parce qu'il avait été dès son bas âge un modèle d'innocence, qu'il fut regardé comme le patron des enfants.

Comme il prêchait à Myre les vérités de la foi chrétienne, contrairement à l'édit de Dioclétien et de Maximien, il fut arrêté par les satellites des empereurs. Entraîné au loin et jeté en prison, il y resta jusqu'à l'avènement de Constantin à l'empire. Délivré de captivité par ses ordres, il revint à Myre, assista au concile de Nicée où fut condamné l'arianisme. — Dans une famine qui désola l'Orient, Nicolas pourvut à la subsistance de toute la Lycie. Cependant il n'avait pour toute richesse que l'oraison et la confiance en Dieu. Mais les pauvres volontaires ont à leur disposition les richesses de la Providence. Un marchand avait chargé un vaisseau de blé en Sicile pour aller le vendre en Espagne. Il était prêt à faire voile, quand Nicolas lui apparut en songe et lui dit d'amener ce blé à Myre, en Lycie, où il le vendrait bien. Et pour appuyer sa demande, il lui remit trois pièces d'or à titre d'acompte de Dieu. Le marchand en se réveillant vit cet or, et reconnut qu'il avait eu une vision véritable. Il leva l'ancre et prit la route que Dieu lui indiquait. Un bon vent le poussa rapidement, il arriva à Myre, y vendit bien

son blé et le peuple rendit grâces à Jésus-Christ de l'avoir secouru par l'intermédiaire de son saint Prélat. — Une autre fois, on vint dire à Nicolas, que le préfet Eustale, trompé par de faux témoins, venait de condamner au supplice trois officiers innocents. Au moment où ils devaient être exécutés, Nicolas accourut et convainquit les magistrats de l'innocence des accusés. On les renvoya chez eux. Mais la malveillance et l'intrigue les fit arrêter de nouveau et condamner à mort. La nuit qui devait précéder leur supplice, notre Saint, sous les dehors d'un vieillard vénérable, apparut en songe à l'empereur et lui dit : « Lève-toi et donne sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois officiers qui vont être injustement exécutés. » Constantin, étonné, demanda au vieillard : « Qui es-tu pour me tenir un pareil langage ? » Le vieillard répondit : « Je suis Nicolas, évêque de Myre. » L'empereur se lève, et, après s'être concerté avec le préfet du prétoire qui avait eu la même vision, il fait grâce aux malheureuses victimes de la calomnie et leur recommande d'aller rendre grâces à Dieu par l'intermédiaire du saint évêque,

Saint Nicolas, étant tombé malade, comprit que sa dernière heure approchait ; il se prépara d'une manière très sérieuse à paraître devant Dieu, et le 6 décembre 326 il s'éteignit doucement dans le Seigneur. On l'enterra dans sa cathédrale où il s'opéra d'innombrables miracles.

Réflexions pratiques.

I. Un homme, pour mener une vie sainte, doit

imiter la conduite de saint Nicolas dans sa jeunesse. L'amour qu'il avait pour Dieu, l'attirait fréquemment au pied des autels, où il aimait à épancher son cœur dans celui de Notre-Seigneur, réellement présent dans l'Eucharistie. Le jeûne, les veilles, le cilice étaient les protecteurs et les gardiens continuels de sa chasteté, aussi bien que la modestie qui lui faisait éviter avec un soin scrupuleux les mauvaises compagnies. Vous qui êtes dans le même âge, pratiquez-vous la même vertu? Quelles précautions apportez-vous pour conserver votre pureté et votre innocence? Comment vous comportez-vous envers Dieu et envers vous-mêmes? Quelque âge que vous ayez vous devez imiter ce Saint.

II. Ce pieux écolier avait un respect admirable pour ses parents et pour ses maîtres; il recevait leurs commandements, comme s'ils fussent sortis de la bouche de Jésus-Christ. Il fréquentait les plus vertueux de ses camarades et évitait avec soin les libertins. Vous comportez-vous de la sorte envers votre prochain? Quelles sont les compagnies que vous fréquentez? Quel respect portez-vous à vos supérieurs? Comment leur obéissez-vous?

III. Saint Nicolas étudiait avec une application admirable, pour se rendre capable de servir Dieu et d'exciter les autres à son saint amour. Dieu vous le commande par la bouche de vos parents : étudiez, mais que ce soit ce que Dieu veut, et pour accomplir sa sainte volonté. Apprenez enfin de saint Bernard trois paroles qui renferment presque tout le devoir d'un jeune homme. « Il faut, dit-il, qu'un jeune homme craigne Dieu, qu'il respecte ses parents,

qu'il conserve sa pureté. » Demandons cette grâce à Dieu par l'intermédiaire de saint Nicolas.

Plan de méditation.

Nous devons admirer dans saint Nicolas sa fidélité : 1° à correspondre aux premières grâces dont Dieu l'a prévenu dès son enfance ; 2° à faire un bon usage des biens de la fortune qu'il a hérités de ses parents ; 3° à s'acquitter dignement des hautes fonctions où Dieu l'avait appelé, en l'élevant à l'épiscopat.

SAINT AMBROISE, Évêque et Docteur de l'Église

7 décembre.

Saint Ambroise, l'un des plus saints prélats et des plus illustres docteurs de l'Église, naquit vers l'an 340, dans une ville des Gaules, où son père, du même nom que lui, résidait en qualité de préfet du prétoire. Le Ciel qui avait souri à la naissance de cet heureux enfant, renouvela en sa faveur le prodige qui avait, dit-on, signalé l'enfance de Platon. Un jour qu'il dormait en plein air dans son berceau, un essaim d'abeilles vint voltiger et s'arrêta sur son visage ; quelques-unes entrèrent dans sa bouche entr'ouverte. Sortant ensuite les unes après les autres sans le blesser, elles s'élevèrent si haut dans les airs qu'on les perdit de vue. Cet événement fut regardé comme un présage de la douceur et de l'élévation qui devaient signaler un jour son éloquence. Am-

broise était encore en très bas âge quand il perdit son père. Sa mère plus distinguée par sa piété que par le haut rang qu'elle tenait dans le monde, retourna à Rome, sa patrie, où elle lui fit faire de bonnes études, sous d'habiles maîtres. Ayant fait beaucoup de progrès dans l'éloquence, il entra dans le barreau et plaida quelques causes avec tant de succès qu'il se fit une réputation brillante et mérita l'estime des premiers personnages de l'empire.

Probus, préfet du prétoire, charmé des belles qualités et de l'éloquence d'Ambroise, le fit son assesseur, et bientôt après, avec l'agrément de l'empereur Valentinien Ier, il l'établit gouverneur de la Ligurie, et de l'Émilie, c'est-à-dire de tout le pays qui comprend aujourd'hui les archevêchés de Milan, de Turin, de Gênes, de Ravenne, et de Bologne, avec les diocèses qui dépendent de ces métropoles. Probus lui dit en l'envoyant à Milan : « Allez, et agissez plutôt en évêque qu'en juge. » Il y avait, depuis vingt ans, dans cette ville, un évêque arien nommé Auxence, qui mourut en 374. Lorsqu'il fut question d'élire un nouveau prélat, la ville se divisa en deux partis; les uns demandaient un arien, les autres un catholique. La fermentation des esprits faisait craindre une sédition, lorsque Ambroise parut dans l'église pour apaiser le désordre. Il parlait au peuple avec beaucoup d'éloquence lorsqu'un enfant s'écria : *Ambroise évêque*. La voix de l'innocence parut être l'oracle du Ciel : Tous, ariens et catholiques, répétèrent après lui : *Oui, Ambroise évêque, Ambroise évêque.*

Ambroise fut le seul à qui cette élection ne plut

pas. Voyant que malgré ses résistances on persistait à vouloir qu'il fût évêque, il sortit de la ville pendant la nuit pour se retirer à la Chartreuse de Pavie ; mais Dieu permit qu'après avoir bien marché, il se trouvât le lendemain aux portes de Milan. Il alla chercher un asile dans la maison du sénateur Léonce, son ami, mais Léonce le découvrit lui-même. Ambroise, qui n'était encore que catéchumène, comprenant que c'était la volonté de Dieu qu'il fût évêque, demanda à être baptisé par un prélat catholique, et, huit jours après, il fut sacré le 7 décembre 374. Il était âgé d'environ trente-quatre ans.

Élevé sur la chaire épiscopale, Ambroise ne se regarda plus comme du monde, et pour rompre tous les liens qui pouvaient l'y attacher, il distribua à l'Église et aux pauvres tout ce qu'il avait d'or et d'argent. Il vécut dès ce jour dans une abstinence extraordinaire. Malgré ses grands travaux, il jeûnait tous les jours et employait une partie de ses nuits à la prière. Le vertueux prélat se montra toujours le courageux défenseur de la foi catholique et de la discipline de l'Église. Les païens de Rome, profitant de l'état de trouble dans lequel se trouvaient les affaires de l'empire, faisaient tous leurs efforts pour rétablir les superstitions de l'idolâtrie. Appuyés par Symmaque, célèbre préfet de Rome et le premier orateur de son temps, ils demandaient à Valentinien le rétablissement dans le sénat de l'autel de la Victoire. Ambroise instruit de ce qui se passait s'adressa à l'empereur et lui dit : « Tous vos sujets sont tenus de se soumettre à votre autorité, mais vous

êtes obligé d'obéir au vrai Dieu et de défendre la religion de Jésus-Christ. Il ne vous est point permis de concourir à l'idolâtrie. Comment l'Église recevrait-elle les oblations d'un prince qui aurait donné des ornements pour les temples des idoles ? »

Après la mort de Valentinien, l'impératrice Justine, sa veuve, entachée d'arianisme, envoya demander, aux approches de Pâques, une basilique située hors des murs, afin que les hérétiques y fissent les offices divins. Ambroise répondit qu'il ne livrerait jamais le temple de Dieu à ses ennemis. D'autres envoyés revinrent pour demander la basilique neuve. « Les palais, leur dit l'énergique prélat, appartiennent à l'empereur, mais les églises appartiennent à l'évêque. »

Dans un des discours qu'Ambroise adressa à son peuple à cette occasion, il s'exprime ainsi : « Croyez-vous, mes bien-aimés enfants, que je puisse vous abandonner pour sauver ma vie ? Ma réponse a dû vous faire connaître que je n'abandonnerai pas l'Église, parce que je crains le Seigneur de l'univers plus que l'empereur. Si l'empereur agit contre moi en prince. Je saurai souffrir en évêque. »

On employa divers stratagèmes pour ôter au Saint la liberté et même la vie. Un assassin entra dans sa chambre pour le massacrer ; mais lorsqu'il allait donner le coup mortel, son bras étendu resta immobile, et il n'en recouvra l'usage qu'après avoir avoué qu'il était envoyé par Justine, et avoir témoigné un vrai repentir de sa faute.

Voici un autre trait mémorable de la vie du Saint évêque ; il rend éclatante toute la fermeté d'Ambroise

lorsqu'il s'agissait de la discipline de l'Église. L'empereur Théodose, pour punir des offenses faites à sa personne dans la ville de Thessalonique, avait fait massacrer sept mille personnes de cette ville. Cette rigueur excessive pénétra de douleur Ambroise qui écrivit au prince pour l'inviter à faire pénitence et pour l'avertir qu'il ne pourrait laisser entrer dans le temple un meurtrier couvert de sang. Théodose rentrant à Milan vint cependant au temple. L'archevêque, l'apprenant, va au-devant de lui dans le vestibule, et lui défend d'avancer plus loin. Le prince cherche à s'excuser par l'exemple de David qui avait été homicide et adultère. « Vous l'avez imité dans sa conduite coupable, reprit le Saint, imitez-le dans son repentir. » Théodose s'humilia et se soumit à la défense d'Ambroise. Il se retira dans le fond de son palais, y passa huit mois dans les exercices de la pénitence, pleurant amèrement son péché, et déplorant son exclusion des saints mystères de l'Église.

La fête de Noël arrivait, et l'auguste pénitent redoublait ses larmes en pensant qu'il ne ferait point partie de l'assemblée des fidèles. « L'église est ouverte aux mendiants et aux esclaves, disait-il, et elle est fermée pour moi. » Un de ses courtisans appelé Ruffin, touché de ses larmes, lui dit : « Si vous le jugez à propos, j'irai pour vous parler à l'évêque. — Vous ne réussirez pas, répliqua l'empereur ; je sais qu'Ambroise est inflexible quand il s'agit de son devoir... » Après une réparation publique et une pénitence solennelle le prince fut absous et rentra humblement dans le temple. Le peuple, le voyant ainsi humilié, ne pouvait retenir ses larmes, il pleu-

rait et priait avec lui. — Bientôt Théodose mourut entre les bras du saint archevêque, qui prononça son oraison funèbre au service qu'on lui fit quarante jours après sa mort. — Ambroise tomba malade vers le mois de février de l'an 397 et mourut le 4 avril suivant. Le jour de sa mort, il tint les bras élevés en forme de croix pendant plusieurs heures; il remuait les lèvres sans qu'on pût entendre ce qu'il disait. Il rendit son âme à Dieu dans la nuit du vendredi au samedi saint, dans la cinquante-septième année de son âge.

Réflexions pratiques.

Dans cette admirable vie d'un des plus grands évêques et des plus grands docteurs de l'Église, nous remarquons que la douceur et la fermeté furent les vertus qui caractérisèrent ce grand Saint. Il gagnait tous ceux qui traitaient avec lui par l'aménité de son caractère; il inspirait la dévotion à tous ceux qui entendaient ses sermons, par la mansuétude de ses discours. Mais sa plus glorieuse conquête fut celle de saint Augustin qui ne put résister à la douceur de son esprit, jointe à l'efficacité secrète des prières qu'il faisait pour sa conversion.

Apprenons que Dieu aime tendrement ceux qui sont doux et qu'il s'en sert volontiers pour sauver les autres et pour opérer de grandes conversions, parce qu'ils mettent toutes leurs forces dans la prière, et qu'ils recourent à lui dans toutes leurs actions; c'était la pratique de notre Saint, c'était ce qu'il enseignait aux autres.

A côté de sa douceur extraordinaire, on remar-

quait en lui une vigueur et une fermeté inébranlables pour réprimer le vice et détruire l'erreur. Aussi Théodose disait à l'un de ses favoris : « Je connais la force et la constance d'Ambroise : rien n'est capable de lui faire violer la loi de Dieu. » Sachons que la crainte du Seigneur est le nerf de la force du Saint; c'est elle qui révèle leur courage, et les met au-dessus de tous les respects humains. « Celui qui craint Dieu, dit le Sage, devient intrépide devant les hommes, et ne redoute aucune puissance mortelle. le Seigneur est mon appui, dit-il, avec Dieu, je ne craindrai rien de tout ce que l'homme ne saurait faire. » Ayons cette crainte, elle nous inspirera une douce fermeté.

Plan de méditation.

Douceur remarquable de saint Ambroise : 1° dans les charges qu'il remplit dans sa jeunesse ; 2° durant son épiscopat; 3° dans sa conduite à l'égard des hérétiques.

IMMACULÉE CONCEPTION

8 *décembre.*

Une des fêtes les plus chères au cœur de Marie, est sans contredit celle de l'Immaculée Conception. Son objet est d'honorer, par une solennité spéciale, le privilège propre et tout particulier qui lui a été accordé d'avoir été conçue dans le sein d'Anne, sa mère, pure et sans tache. Dieu l'a préservée du pé-

ché originel, dont nous naissons tous entachés par notre descendance d'Adam, tache qui nous rend, par notre nature, enfants de colère. Marie, par une exception unique, dès le moment de sa naissance ou de sa conception, fut toute belle et toute pure aux yeux du Seigneur. Elle fut dès lors un objet de complaisance devant Dieu par sa conduite et sa grâce, suivant cette parole que l'Écriture lui applique : « Vous êtes toute belle et il n'y a point de souillure en vous. »

Maintenant, si l'on demande comment cette exception de la loi commune a pu se faire, il n'y a qu'une chose à répondre. Elle s'est faite par la grâce de Jésus-Christ. Cette grâce, dont la vertu toute-puissante a racheté le genre humain tout entier du péché originel, a bien pu en préserver Marie. C'est un miracle, sans doute, mais ce miracle n'a rien de plus étrange que tous les autres prodiges qui composent la vie de cette bienheureuse Vierge. Bien plus, tous les autres privilèges dont jouit Marie et que nous admettons sans difficulté, supposent celui-là, et n'en sont qu'une conséquence. Aussi elle est exempte de concupiscence; pourquoi cette exemption, si elle naît comme nous avec le péché originel? La concupiscence n'en est-elle pas la conséquence rigoureuse? Elle enfante sans douleur; pourquoi cette exemption d'une loi générale provoquée par le péché originel, si elle n'est pas exempte du péché originel? Elle meurt sans agonie, son corps est préservé de la corruption du tombeau; cependant l'agonie et la corruption sont les suites du péché originel, pourquoi Marie en est-elle

exempte, si elle a comme nous la tache originelle ? Ainsi, en niant l'Immaculée Conception, chaque événement de la vie de Marie suppose un nouveau miracle ; en l'admettant, tout s'explique comme naturellement. — Elle est immaculée, donc elle doit être affranchie de tout ce qui est la suite et le châtiment du péché : de la concupiscence, de l'agonie, de la corruption de la tombe. On a dit de l'homme que, sans le péché originel, il était une énigme inexplicable ; on peut dire de Marie, qu'avec le péché originel, sa vie est une énigme plus inexplicable encore (1).

La croyance de l'Église n'a jamais variée sur ce point. Les théologiens l'ont prouvée, les Pères et les Docteurs l'ont enseignée, les prédicateurs l'ont publiée, de nombreux miracles l'ont autorisée. Cependant il a été réservé à notre temps de voir cette touchante vérité élevée à la majesté d'un dogme défini et à jamais inébranlable et prendre place dans le *Credo* de l'Église catholique. C'est le 8 décembre 1854, en présence de cinquante-quatre cardinaux, de quarante-deux archevêques et de quatre-vingt-douze évêques, sous le regard d'un peuple immense qui remplissait le plus vaste temple de l'univers, que le vicaire du Christ prononça l'oracle attendu depuis des siècles. Essayons d'énumérer quelques-unes des raisons qui ont déterminé l'Église à proclamer le dogme de l'Immaculée Conception :

1° Jésus-Christ devait à sa sainteté de naître d'une

(1) L'abbé Larfeuil.

mère immaculée. Quoi donc! lui, *qui trouve des taches dans les anges mêmes*, lui *qui ne se plaît* qu'au milieu des lis, aurait consenti à prendre naissance dans une chair que le péché eût souillée ! Comment le croire ? Mais la tache de la Mère eût été un opprobre pour le Fils : en effet, dit saint Augustin, la chair de Jésus-Christ était la chair de Marie ; si Marie eût été conçue dans le péché, elle eût communiqué à Jésus une chair flétrie par le péché. Qui ne reculerait devant une pareille conséquence !

2° Jésus devait à sa gloire de préserver Marie de la tache originelle. Quel était le but du fils de Dieu en venant sur la terre ? Briser l'empire du démon et détruire le règne du péché. Or, il a vaincu le démon dans tous les chrétiens en les arrachant au péché par la vertu du baptême. Il en triomphe tous les jours encore en purifiant les pécheurs par le sacrement de pénitence. Il l'a vaincu avant l'époque de sa naissance dans Jérémie, dans Jean-Baptiste, son saint précurseur, dans saint Joseph l'époux de Marie, en les sanctifiant dès le sein de leur mère ; mais son triomphe n'est pas complet. Il y a, dit Bossuet, une époque où l'esprit infernal se vante de rendre inutiles les efforts de la grâce, c'est le moment de la conception. La victoire de Jésus sera donc complète sur le péché, le démon sera complètement et partout vaincu si Marie est *Immaculée*. Ce privilège peut seul réaliser ces paroles qui ont été dites pour elle : « Je poserai des inimités entre toi et la femme, et elle t'écrasera la tête. » (*Genèse*, 3, 1.)

Réflexions pratiques.

Par le saint baptême, que les Pères appelaient le sacrement de notre conception spirituelle, notre âme a été purifiée de la tache originelle, et nous avons été élevés à la dignité d'enfants de Dieu. Mais, avons-nous conservé longtemps pure et immaculée la belle robe de notre innocence baptismale ? Hélas! hélas! que de fois nous l'avons ternie et souillée par la boue du péché mortel ! Ah ! si à cette heure nous étions encore dans ce déplorable état, hâtons-nous de purifier notre âme par une bonne confession, et qu'à l'avenir, notre devise soit toujours cette belle parole : *Plutôt la mort que la souillure.*

II. Si le titre de Vierge Immaculée est glorieux pour notre Mère, il n'est pas moins avantageux pour ses enfants. Elle est toujours disposée à exaucer ceux qui l'invoquent sous ce titre. Marie conçue sans péché a été invoquée par des âmes tentées, et elles ont triomphé de la tentation; par des âmes affligées, et elles ont été consolées; par des cœurs troublés, et ils ont retrouvé la paix; par des courages près de défaillir, et ils ont été fortifiés. Des villes assiégées, menacées de pillage, ont inscrit sur la porte de leurs maisons : *Marie a été conçue sans péché* et elles ont été préservées; des édifices envahis par l'incendie, des particuliers menacés de mille périls de mort ont été sauvés par l'inscription ou l'invocation des mêmes paroles. La médaille, à l'effigie de Marie conçue sans péché, a rempli de ses merveilles le monde entier... En faut-il davantage pour constater que le mystère de l'Immaculée Con-

ception est un trésor de grâces auquel nous devons avoir la confiance la plus entière !

Enfants de cette Mère incomparable, invoquons-la donc souvent sous ce beau titre. Aux heures de faiblesse et de découragement, dans nos peines et nos périls, portons nos regards vers cette douce Reine ; disons-lui avec foi et amour : « O Marie ! conçue sans péché, priez pour nous ! » et aussitôt nous sentirons renaître en nous la joie, la paix, la force et l'espérance. O Reine Immaculée ! souvenez-vous de vos enfants, intercédez pour eux et sauvez-les du péché et de la mort éternelle (1) !

Plan de méditation.

I. En quoi consiste l'Immaculée Conception ?
II. Pourquoi devons-nous y croire ?

Autre plan.

I. Gloire que le privilège de l'Immaculée Conception procure à Marie.
II. Confiance qu'il doit nous inspirer.

SAINT SABAS, Abbé

9 décembre.

Saint Sabas, l'un des plus célèbres patriarches de l'ordre monastique en Palestine, naquit l'an 439, près de Césarée. Ses parents étaient considérés dans

(1) L'abbé Berlioux.

le pays par leur noblesse et leur vertu. Son père, officier dans les armées de l'empereur, étant obligé de se rendre à Alexandrie, où des troubles avaient éclaté, sa femme l'y suivit. Leur fils Sabas n'avait alors que cinq ans. Ils le confièrent à Hormias, son oncle maternel, pour en prendre soin pendant leur absence, et lui laissèrent en même temps l'administration de leurs biens. Le pauvre enfant fut si maltraité par sa tante, qu'après trois ans de souffrances il fut obligé de se retirer chez Grégoire, son oncle paternel, dans l'espérance d'y vivre plus heureux. Celui-ci l'accueillit avec joie et se chargea de son éducation. Il n'en fallut pas davantage pour allumer la jalousie entre les deux oncles, qui voulaient avoir l'un et l'autre, avec le neveu, la jouissance de ses biens. Ils se brouillèrent à cette occasion. Sabas, qui était d'un caractère pacifique, affligé de cette division, dont un vil intérêt était l'objet, prit le parti de renoncer à tout et se retira dans un monastère voisin de la ville. L'Abbé le reçut à bras ouverts, et l'instruisit dans la science des Saints et dans la pratique des observances monastiques. Le jeune Sabas, dès ce moment, ne pensa plus qu'aux biens éternels; sa ferveur était au-dessus de son âge; il joignait à l'exercice de la prière la pratique de l'humilité et de la mortification. Il n'avait que dix-huit ans et déjà il faisait l'admiration des plus parfaits religieux. Travaillant un jour dans le jardin du monastère, il vit un arbre chargé de belles pommes; il en cueillit une dans l'intention de la manger, quoique ce fût avant l'heure du repas. Mais, venant à réfléchir que c'était une tentation, il jeta cette pomme par

terre et l'écrasa sous ses pieds. Pour se punir et se vaincre plus parfaitement, il fit vœu de ne plus manger de pommes le reste de sa vie. Cette victoire lui fit faire de grands progrès dans toutes les autres vertus.

Sabas désirant aller visiter les Saints Lieux à Jérusalem, et les déserts de la Palestine, demanda et obtint cette permission. Il n'y eut point de monastère dans les environs qui ne témoignât le désir de le conserver. Mais l'amour qu'il avait pour le silence et la retraite lui fit préférer le genre de vie qu'on suivait sous saint Euthyme. Il alla se jeter aux pieds de ce saint Abbé et le conjura, avec beaucoup de larmes, de l'admettre au nombre de ses disciples. Euthyme jugea qu'il était trop jeune et trop délicat pour le recevoir dans son couvent. Il le fit recevoir dans un monastère situé au bas de la montagne et gouverné par Théoctiste. C'était comme le noviciat de ceux qui aspiraient à vivre dans le couvent de saint Euthyme. Le Saint redoubla de ferveur dans le monastère de Théoctiste et se fit admirer par sa ponctualité et sa ferveur dans les divers exercices de piété, par sa charité envers ses frères et surtout envers les malades.

L'estime générale qu'on faisait de sa vertu augmenta encore beaucoup par la victoire qu'il remporta dans une rude épreuve où fut mise sa vocation. Étant allé accompagner un religieux à Alexandrie, il y rencontra ses parents et en fut reconnu, malgré le changement qu'avait dû causer en lui une absence de vingt ans. L'amour paternel mit tout en œuvre, employa toutes les promesses, toutes les séductions

pour le rengager dans le monde. Sabas eut besoin de se rappeler ces paroles du Sauveur : « *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* » Il resta inébranlable. Comme ses parents redoublaient d'instances : « Voulez-vous donc, leur dit-il, que je sois déserteur? Si l'on punit sévèrement celui qui déserte la milice d'un roi de la terre, quel châtiment ne mériterais-je pas si j'abandonnais le service du Roi du Ciel? » Cette réponse désarma ses parents. Ils admirèrent la vertu de leur fils, et ils le laissèrent partir, en se recommandant à ses prières.

A l'âge de trente ans il s'attacha à saint Théotime qui le forma, selon son attrait, aux pratiques les plus parfaites de la solitude et de la mortification. Mais après la mort du saint Abbé, le relâchement se mit parmi ses moines et Sabas les quitta pour s'enfoncer dans le désert du Jourdain, où il se construisit une grotte presque inabordable. On vint cependant l'y trouver en foule, et il se vit obligé de fonder plusieurs monastères qui furent habités par soixante et dix solitaires, tous extrêmement zélés pour la perfection de leur état. Comme on manquait d'eau, il fit creuser au pied de la montagne, après avoir invoqué le Seigneur, et on y trouva une source. Il y fit bâtir aussi une chapelle et un autel. Comme son monastère n'avait point de prêtre, le patriarche de Jérusalem fit venir près de lui Sabas, et l'éleva au sacerdoce ; le saint solitaire avait alors cinquante-cinq ans. L'éclat de sa sainteté augmentait tous les jours, et il lui venait des disciples des contrées les plus éloignées.

Sabas faisait chaque année une retraite, après

l'octave de l'Épiphanie, et il ne prenait, pendant le carême, d'autre nourriture que la Sainte communion, qu'il recevait le samedi et le dimanche.

Après la mort du patriarche de Jérusalem, plusieurs religieux se révoltèrent contre Sabas qui laissa alors son monastère et se retira dans le désert. Le nouveau patriarche ordonna au Saint de retourner dans son couvent. Sabas finit par rétablir l'ordre et par soumettre les rebelles, qui depuis menèrent une vie édifiante. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, chargé de mérites. Dieu rendit son tombeau glorieux par un grand nombre de miracles.

Réflexions pratiques.

La Sainte Écriture nous dit : « *Si vous* entendez la voix de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs. » Fidèle à cet engagement divin, saint Sabas, appelé d'en Haut dans la retraite, se montre docile à suivre celui qui l'exhorte intérieurement à tout quitter pour aller à la recherche des vrais biens. En vain ses parents ont-ils recours à toutes les séductions possibles pour l'attirer près d'eux, le généreux jeune homme se montre inébranlable dans sa résolution.

Dieu nous appelle à son service comme saint Sabas. Il ne nous ordonne point, comme à lui, de quitter notre père, notre mère, nos amis, nos biens. Il nous laisse au sein de nos familles, dans notre domaine, dans notre position. Il ne demande qu'une chose : Que nous le servions fidèlement, au lieu de servir le démon, le monde et nos passions. Et ce sacrifice qu'il réclame de nous, ce n'est point pour

notre malheur, c'est, au contraire pour nous rendre éternellement heureux. Ah! que nous serions ingrats et ennemis de nous-mêmes si nous nous montrions sourds à cet appel! — Seigneur, je veux dès aujourd'hui m'engager à votre service et vous être aussi fidèle que dévoué; donnez-m'en la force.

Plan de méditation.

Nous devons suivre Dieu : 1° à titre de justice; 2° à titre d'achat; 3° à titre de donation.

TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE NAZARETH

10 *décembre.*

Le premier et le plus illustre pèlerinage qui existe en l'honneur de la Sainte Vierge est sans contredit celui de Notre-Dame de Lorette. Or, la chapelle de Lorette n'est autre que la maison de Nazareth où naquit la Vierge immaculée; c'est la chambre où cette Reine Auguste reçut la visite de l'Archange Gabriel ; où elle conçut dans son chaste sein le Verbe fait chair; c'est la demeure que l'enfant Dieu habita durant les années de sa vie cachée; c'est l'atelier que sanctifia le chaste Joseph par son rude travail, et où il rendit le dernier soupir.

Les Apôtres, après l'Ascension de Notre-Seigneur, avaient fait de cette sainte demeure une chapelle où ils aimaient à célébrer les saints mystères. C'est là que saint Pierre dit sa première messe sur une

large pierre qu'il consacra pour cette solennité. C'est là enfin, que Marie venait retrouver sous la forme eucharistique son adorable Fils que lui donnait le prince des Apôtres devant cet autel conservé encore dans la pauvre maison.

Pendant les trois siècles de la persécution, les premiers fidèles ne perdirent jamais de vue le sanctuaire de Nazareth. Un de ses plus illustres pèlerins fut Denys l'Aréopagite qui eut le bonheur de contempler Marie dans tout l'éclat d'une beauté ravissante. Dès que le grand Constantin eut fait briller sur le monde la paix et l'étendard de la croix, l'impératrice Hélène voulut, malgré son grand âge, visiter les saints lieux ; et par ses soins et ses largesses la sainte chapelle fut enfermée dans un temple magnifique qui portait sur le frontispice cette consolante inscription : *Ceci est la demeure dans laquelle furent jetés les fondements du salut du genre humain.*

Plus tard, saint Louis et sa vertueuse épouse visitèrent cette maison avec de vifs sentiments de foi et y firent la sainte communion.

Mais en 1291, les saints lieux furent envahis par les Mahométans. Déjà, ils mettaient tout à feu et à sang dans la Palestine. La maison de Nazareth était exposée à disparaître au milieu des ruines, lorsque Dieu l'arracha à leur fureur par plusieurs translations des plus étonnantes.

Le 10 du mois de mai 1291, sous le pontificat de Nicolas IV, on aperçut dans les airs un météore extraordinaire, dans la direction de la mer Adriatique. Ce météore vint s'abaisser sur une colline de la Dalmatie, en Autriche. Au lever de l'aurore quel-

ques paysans, allant à leur travail, aperçurent au bord de la mer, dans le jardin d'une veuve, où, la veille encore, il n'y avait ni habitation, ni cabane, une maison en pierres rouges, inconnue dans le pays, placée sans fondement sur le sol inégal.

Le bruit du prodige s'étant répandu, on accourt, on examine, on admire le bâtiment mystérieux, construit de petites pierres rouges et carrées, liées ensemble par du ciment ; on s'étonne de la singularité de la structure, de son air d'antiquité, de sa forme orientale. On ne peut surtout s'expliquer comment il se tient debout, posé sur le sol inégal, sans aucun fondement.

Mais la surprise augmente quand on pénètre dans l'intérieur. La chambre formait un carré oblong et n'avait qu'une porte s'ouvrant sur un des côtés ; à droite de cette porte était une étroite et unique fenêtre. Les murs étaient recouverts de peintures qui représentaient les mystères de Nazareth, le plafond était bleu, parsemé d'étoiles. A l'une des extrémités et en face de la fenêtre s'élevait un autel en pierres fortes et carrées, dominé par une croix ornée d'un christ peint sur une toile collée au bois. A gauche, se voyait une espèce de cheminée ou de foyer surmonté d'une niche précieuse, renfermant une statue en bois de cèdre représentant la bienheureuse Vierge debout, et portant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Près de l'autel, enfin, était une armoire contenant quelques ustensiles nécessaires à un pauvre ménage.

La stupeur est générale ; on se demandait quelle pouvait être cette demeure inconnue, quelle main

avait tracé ces figures, quelle puissance avait fait apparaître en un instant ce nouveau sanctuaire. Tous interrogeaient, nul ne pouvait répondre, lorsque tout à coup apparaît au milieu de la foule étonnée, Alexandre, le vénérable évêque de Tersatz, depuis trois ans retenu dans son lit par une incurable maladie. Il est guéri, bien guéri et son visage rayonne d'une céleste joie, on l'entoure ; le silence se fait à ses côtés, et il dit, qu'en apprenant la nouvelle du prodige dont ils sont tous les heureux témoins, il s'était voué à Marie et qu'aussitôt la Vierge immaculée, se montrant à lui, lui avait dit : « Mon fils, tu m'as appelée ; me voici pour te donner secours et te dévoiler le secret dont tu souhaites la connaissance. *Sache que la sainte demeure, apportée récemment sur ce territoire, est la maison même où j'ai pris naissance. C'est là que le Verbe s'est fait chair...* et afin que tu en sois toi-même le témoin et le prédicateur, reçois ta guérison. » Ainsi parla Marie qui disparut ensuite.

Le gouverneur de la contrée, Nicolas Frangipane, voulut s'assurer de la vérité de cet événement. Il fallait pour cela envoyer aussitôt des messagers en Palestine, afin de constater la disparition de la maison de Nazareth ; il fallait de plus voir si les dimensions de l'édifice miraculeusement transporté correspondaient aux bases restées dans le sol, et si, enfin, les pierres étaient de même nature. — Des hommes sages et prudents, autant que sûrs et consciencieux, auxquels se joignit l'évêque Alexandre, furent chargés de cette importante mission.

Arrivés à Nazareth, ils constatèrent avec émotion

que la maison avait disparu ; comparant ensuite la qualité et la forme des pierres restées aux fondations avec celles des murailles de la sainte demeure, ils n'eurent aucun doute sur la ressemblance des matériaux. Enfin, les dimensions des bases correspondaient exactement avec celles de la maison elle-même. — Ils revinrent joyeux annoncer cette heureuse nouvelle et proclamèrent hautement la bonté de Dieu, qui les avait visités d'une manière admirable. Sur cette terre favorisée du Ciel, les fidèles ne cessaient d'accourir en grand nombre, pleins de vénération et de confiance pour le sanctuaire de la divinité, et recevant en récompense de leur foi, les bénédictions les plus précieuses, les faveurs les plus signalées de la Reine du Ciel.

La maison de Nazareth ne resta que trois ans et demi en Dalmatie. Quelle fut la cause de cette seconde translation ? C'est le secret impénétrable de Dieu. Le 10 décembre 1294, elle fut transportée et déposée dans un bois de lauriers au pied d'une colline fertile et admirablement située, près de la mer, sur le sol de l'Italie. Les prodiges qui s'opérèrent alors dans ce lieu béni y faisaient accourir des multitudes de pèlerins de toutes les parties de l'univers. Mais le bois des lauriers, d'où vient le mot Lorette, ayant été infesté par des voleurs qui s'y cachaient afin de dépouiller les pèlerins et les voyageurs, la sainte maison, huit mois après, quitta tout à coup la forêt profanée et fut placée par le ministère des Anges au-delà de la mer Adriatique, en Italie, où elle est restée jusqu'à nos jours et où vont la vénérer les chrétiens du monde entier. Là, chacun reçoit avec

abondance les faveurs et les grâces les plus signalées. La plupart des pèlerins de Lorette n'y entrent qu'à genoux, et l'on voit sur les dalles de marbre, tout autour de la chapelle, deux sillons creusés par les genoux des pieux visiteurs.

Cette maison, enlevée de ses fondements, repose simplement sur le sol depuis près de six cents ans, et nul dommage ne s'y est fait remarquer pendant ce long cours de siècles. Elle est enclose dans une superbe église, édifiée par les soins de Clément VII, et enrichie à l'envie par les pontifes, les rois et les puissants de la terre. C'est à cette occasion qu'ont été composées les belles litanies de la sainte Vierge, ou de Notre-Dame de Lorette. Tels sont les souvenirs que rappelle la fête du 10 décembre.

Réflexions pratiques.

En face de tant de merveilles, ne restons pas dans une vague admiration, mais excitons dans nos âmes des sentiments de foi vive sur le mystère de l'Incarnation, d'amour et de reconnaissance profonds envers Jésus et Marie qui ont bien voulu se sacrifier pour notre salut et conserver à notre vénération l'arche sainte qui porta le Sauveur et la libératrice du monde. Demandons au Fils et à la Mère de nous inspirer une grande dévotion pour les pieux pèlerinages où ils se plaisent à manifester leur puissance et leur bonté, et lorsque nous aurons l'occasion d'en entreprendre quelqu'un, portés sur les ailes de l'espérance, allons y communier et prier avec ferveur.

Plan de méditation.

I. De la sainte dévotion du pèlerinage en général.

II. Histoire du pèlerinage de Notre-Dame de Lorette.

III. Miracle de la translation de la sainte maison de Lorette.

SAINT DAMASE, Pape

11 *décembre.*

Saint Damase, Espagnol de nation, naquit à Rome l'an 304. Son père étant venu s'établir en cette ville, entra dans le clergé après la mort de sa femme. Il fut ordonné lecteur, puis diacre, ensuite prêtre de l'église de Saint-Laurent, l'une des paroisses de la cité. Le jeune Damase fut élevé avec beaucoup de soin par son père, qui, trouvant en lui un esprit excellent et un cœur né pour la piété, n'oublia rien pour lui donner une bonne éducation. L'enfant, sous les auspices de cet habile maître, fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu. La pureté de ses mœurs et son rare savoir le firent généralement estimer. Il fut admis dans le clergé, dont il devint bientôt l'ornement. Il servait dans la même église que son père, et toute sa conduite y fut d'une si grande édification qu'on le proposait aux autres pour modèle. Suivant saint Jérôme, il était archidiacre de l'Église romaine, lorsque Constance exila Libère à Bérée, en 335. Il suivit le Pape dans son exil, mais il revint à Rome peu de temps après.

Malgré les intrigues, les menaces des Ariens, il demeura toujours attaché à la communion de Libère, et ne cessa pas un instant de fortifier le peuple dans la religion catholique par ses exemples et ses discours. Le Pape, étant revenu du lieu de son bannissement, eut souvent recours aux conseils et à l'habileté de Damase dans les affaires épineuses de l'Église.

Après la mort de Libère, en 366, tous les suffrages de la plus grande et de la plus saine partie du clergé et du peuple romain se réunirent en sa faveur, et malgré les résistances de son humilité, il fut solennellement ordonné, dans la basilique de Saint-Laurent, qui était son titre. Immédiatement après son élection, un homme ambitieux, nommé Ursin, furieux de ce que Damase lui avait été préféré, assembla une troupe de séditieux et de gens de la lie du peuple, leva l'étendard de la révolte, et chercha à se faire élire à sa place. Paul, évêque de Tivoli, prélat aussi faible qu'ignorant, le sacra évêque de Rome, contrairement aux anciens canons et à l'antique coutume de l'Église romaine. Une pareille révolte excita de grands troubles et le préfet de Rome, pour couper le mal dans sa racine, fut contraint de bannir l'antipape avec ses diacres. Au mois de septembre de l'année suivante, Ursin, banni, avait réussi, à force d'artifices, à se faire rappeler par l'empereur Valentinien. Il revint donc à Rome sous la promesse très expresse de demeurer en repos. Mais comme il continuait d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau, deux mois après, avec sept de ses partisans. Pendant ce temps, le Pape, étranger à toutes les mesures de rigueur employées par l'autorité civile

contre les schismatiques, ne cessa de prier Dieu de ramener à la paix et à l'unité tous les rebelles, ce qu'il obtint de la part du Ciel.

Délivré de la crainte du schisme, Damase s'appliqua tout entier à éteindre en Occident les restes de l'arianisme, et à prévenir les progrès de l'apollinarisme en Orient. Il tint à ce sujet plusieurs conciles dans lesquels les hérétiques furent solennellement condamnés.

Ce Pape, plein d'humilité et très charitable, s'occupait sans relâche à maintenir la pureté de la foi : les Ariens ont aussi relevé l'innocence de ses mœurs et son savoir peu commun. C'était, selon saint Jérôme, un docteur vierge d'une Église vierge. Il mourut le 10 décembre 384, à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir vaillamment combattu pour la foi et mené une vie pleine de bonnes œuvres.

Réflexions pratiques.

Les guerriers, dit saint Cyprien, courent avec ardeur au combat, parce qu'ils espèrent obtenir quelque glorieuse récompense, qui sera la marque de leur valeur et le trophée de leur victoire. C'est ce que n'a cessé de faire le vaillant Pontife saint Damase. Toute sa vie il a lutté contre les ennemis de la foi, et constamment il a triomphé de leur fureur. Nous aussi, comme chrétiens, nous avons un combat à soutenir. L'ennemi du salut nous fait la guerre par l'appât du plaisir, par les séductions du monde qui nous convie à ses fêtes, par les railleries et les sarcasmes des méchants qui veulent nous ravir la foi. Préparons-nous à la lutte par la prière, par une

vie innocente et pure. Quoi de plus glorieux que de combattre pour Dieu, sous ses étendards et en sa présence! Quoi de plus sage que de sacrifier la terre pour le Ciel ; que de quitter les hommes pour entrer dans la société des Anges! que de participer aux souffrances de Jésus-Christ, pour devenir participant de sa gloire! Songeons que la couronne immortelle ne ceindra le front que de celui qui aura vaillamment combattu jusqu'à la fin. Seigneur! aidez-nous à vaincre le démon, le monde et nos passions et à vous être fidèles jusqu'à la mort.

Plan de méditation.

I. Dévouement constant de Damase au pape Libère, exilé.

II. Conduite pleine de douceur de Damase, devenu Pape, à l'égard : 1° des schismatiques, ses ennemis personnels; 2° des hérétiques ; 3° du maintien de la discipline ecclésiastique.

III. Grand service rendu à l'Église par le pape Damase en encourageant les travaux de saint Jérôme.

SAINT SPIRIDION, Berger, puis Evêque

12 *décembre.*

Saint Spiridion, originaire de l'île de Chypre, vint au monde vers le milieu du troisième siècle, de parents pauvres, mais bons chrétiens. Il passa son enfance et sa jeunesse à garder les moutons au milieu des bois. La solitude était pleine de charmes pour

lui. Il y goûtait Dieu, et, sans autre maître que l'Esprit-Saint, il apprit, non pas les lettres humaines, mais la science des saints, et il devint profond dans les Écritures. Quand il fut en âge, ses parents le poussèrent au mariage; mais il mena dans cet état, où tant d'autres se perdent, une vie parfaitement chrétienne, et il continua de se livrer à la garde des troupeaux. Il aimait cette condition, parce qu'elle lui fournissait l'occasion de converser avec Dieu et de ne le perdre jamais de vue.

Sous les persécutions de Maximien, Spiridion fut arrêté. Ce vertueux berger faisait ombrage aux dieux de l'empire, et comme il refusa de leur offrir son encens, il fut condamné aux mines, après avoir eu l'œil droit arraché et le jarret gauche coupé. Il y demeura jusqu'à la mort du tyran et revint alors en Chypre, où il reprit alors la garde de ses brebis. Dieu donna à notre Saint une fille appelée Irène, qui resta vierge toute sa vie et vécut toujours auprès de lui. Doué d'une excessive piété, Spiridion ne savait que pardonner les offenses qui lui étaient faites. Le trait suivant en est la preuve.

Des voleurs, étant venus pour enlever une partie de son troupeau, furent arrêtés par une main invisible, en sorte qu'ils ne purent exécuter leur dessein, ni même s'échapper. Spiridion, qui les trouva le matin en cet état, pria pour eux et leur rendit la liberté. Après les avoir exhortés à changer de conduite, il donna à chacun d'eux un mouton, en leur disant qu'il leur aurait donné ce qu'ils voulaient prendre s'ils le lui eussent demandé.

La vertu de Spiridion jetait tant d'éclat qu'il acquit

une grande réputation de sainteté. Aussi à la mort de l'évêque de Trimythonte, le clergé et le peuple l'élurent comme pontife. Le modeste berger s'y opposa, représentant son ignorance et sa simplicité; mais on ne l'écouta point, et il fut ordonné diacre, prêtre, puis évêque. Sa conduite pleine de sagesse et de piété, justifia bientôt un tel choix. Il continua son même genre de vie, et sut allier les fonctions de l'épiscopat avec les travaux de la campagne. Son diocèse était fort petit et ceux qui l'habitaient étaient pauvres. Il y avait plusieurs idolâtres; mais ceux qui professaient le christianisme menaient une conduite fort régulière. Spiridion fit deux parts de son revenu; il en donnait une aux pauvres, et il réservait l'autre pour l'entretien de son église et de sa maison. Il prenait encore sur cette seconde part de quoi prêter à ceux qui se trouvaient dans des besoins imprévus.

Sa fille Irène mourut avant lui. Une personne avait confié à cette pieuse vierge un riche dépôt, à l'insu de son père; on le réclama. Spiridion ne le trouvant point, alla au tombeau de sa fille lui demander où étaient les objets qui étaient déposés entre ses mains. Elle répondit du fond de son cercueil et indiqua le lieu précis où ils étaient cachés. « Ma fille, dit alors le saint évêque, reposez en paix. » Les miracles suivaient les pas du vertueux prélat. Sortant un jour de sa maison pour aller à l'église, une femme étrangère, étouffée par la douleur, ne parlant que par ses gémissements, ses sanglots et ses larmes, se jette à ses pieds, lui présentant son enfant mort. Touché de compassion, il pria Dieu, et lui rendit son enfant plein de vie.

Bien que Spiridion eût peu étudié les lettres humaines, il avait néanmoins acquis une grande connaissance de l'Écriture, et était pénétré de respect pour la parole de Dieu. S'étant trouvé dans une assemblée des évêques de Chypre, on pria Triphile, évêque de Lèdres, de faire un discours : Ce prélat, ayant cité un passage de l'Écriture, changea un mot pour un autre qu'il croyait plus élégant. Spiridion se leva, l'en reprit avec humilité, disant qu'il ne convenait pas à un orateur, quel qu'il soit, de changer les termes employés par l'Esprit-Saint.

Ce digne vieillard faisait à pied toutes les visites de son diocèse, son livre de prières sous le bras et son bâton à la main ; sa pauvreté, sa simplicité, loin de nuire à sa considération, prosternaient tout le monde à ses genoux ; il répandait sur eux les bénédictions et souvent les prodiges.

Spiridion assista au grand concile de Nicée, et y convertit, par la seule force de sa parole, un philosophe qui se flattait de confondre, par la subtilité de ses sophismes, la foi des chrétiens. Il prit également part au concile de Sardique, où il soutint la cause du grand Athanase. Il mourut peu de temps après, et son âme, chargée de mérites, s'envola au sein des récompenses éternelles, en 347, le 12 décembre.

Réflexions pratiques.

La vie extraordinaire de saint Spiridion nous prouve qu'on peut se sanctifier dans les plus humbles comme dans les plus sublimes conditions. Simple berger, il s'élève à la pratique des plus sublimes vertus. Il ouvre sa porte à tous les malheureux et

les accueille avec la plus cordiale charité; il est un ange de consolation pour tous les affligés et un ange d'édification pour tout le monde: aussi Dieu le favorise-t-il du don des miracles. A sa voix les malades sont guéris, les démons sortent du corps des possédés; par ses prières il fait tomber une pluie bienfaisante sur les champs, et met en fuite le fléau de la peste et de la famine. Oh! qu'un simple berger est puissant quand il a la sainteté en partage! Que de bien il peut faire autour de lui dans sa vie toute obscure!

Mais par une permission secrète de la Providence cet humble conducteur de brebis est-il élevé à la condition de pasteur des âmes, Dieu lui communique le secret de les conduire, dans les sentiers de la justice avec une douceur et une fermeté extraordinaires. Jamais évêque ne fit tant de bien à son troupeau et ne mena au Ciel de plus nombreuses âmes. Oh! que d'ingénieuses et puissantes industries communique la sainteté à celui qui la possède! Soyons saints nous-mêmes et nous ferons autant de bien aux autres qu'il sera possible de nous en faire à nous.

Plan de méditation.

I. Par sa douceur la grâce a fait dans Spiridion, d'un pasteur de brebis un pasteur d'hommes.

II. Par sa force, elle l'a conduit à ses fins 1° aux épreuves du martyre; 2° aux vertus de l'épiscopat.

SAINTE LUCIE

13 *décembre.*

Sainte Lucie, vulgairement appelée sainte Luce, naquit à Syracuse, vers la fin du troisième siècle, d'illustres et riches parents. Son père, qu'elle perdit avant de le connaître, était d'origine romaine, et sa mère, nommée Eutychie, avait reçu le jour sous le beau ciel de la Grèce. A la mort de son mari, Eutychie se consacra sans partage à l'éducation de sa fille. Elle s'efforça surtout de faire passer dans son jeune cœur les sentiments de la plus aimable piété et de la plus ardente charité. Comme les qualités du corps, chez la jeune Lucie, répondaient à celles de l'esprit, et qu'à une rare beauté elle joignait des biens considérables, les partis se présentèrent en foule. Sa mère la promit en mariage à un gentilhomme de fort bonne maison, mais païen. Lucie avait bien d'autres pensées. Détachée depuis longtemps des vanités du siècle, elle n'avait de goût que pour la vertu; aussi promit-elle à Dieu, dans un âge encore tendre, de se consacrer entièrement à lui pour époux. Seulement c'était un secret qu'elle cachait au fond de son cœur, attendant pour le faire connaître une occasion favorable. Pleine de confiance en Dieu, elle le supplia de ne point permettre ce mariage, qui aurait partagé son cœur. Tout à coup Eutychie tomba malade. Pendant les quatre ans que dura cette maladie, Lucie prétexta, pour ajourner son mariage, les soins que réclamait l'état de sa mère. Comme toutes les ressources de la

science médicale furent impuissantes à la guérir, la jeune fille, extrêmement affligée du triste état de sa mère, lui persuada d'aller en pèlerinage à Catane, l'assurant qu'elle trouverait sur le tombeau de sainte Agathe un divin remède à son mal. La mère et la fille se mettent en route et vont demander à Dieu, par l'intercession de la sainte martyre, la guérison d'Eutychie. Une fois à Catane, elles vont se prosterner sur le célèbre tombeau de l'héroïque Sainte. Pendant que les deux pèlerines priaient avec ferveur, Lucie tomba dans une sorte d'assoupissement ; et pendant son sommeil, la sainte martyre, resplendissante et richement vêtue, lui apparut et lui dit : « Pourquoi, Lucie, venez-vous me demander pour votre mère ce que votre grande foi en Jésus-Christ peut elle-même obtenir? C'est en considération de cette foi que Dieu vous exauce, et rend à votre mère la santé. Vous avez bien fait de vous consacrer à Dieu ; pour vous récompenser de ce don de votre cœur, il vous accordera à Syracuse le même bonheur qu'il m'a accordé à Catane. » Lucie s'étant éveillée à ces paroles : « Ma chère mère, s'écria-t-elle, vous êtes guérie. Dieu, par l'intercession de son épouse sainte Agathe, vous accorde la santé. Mais accordez-moi vous-même une grâce que je désire singulièrement. Permettez-moi que je n'aie jamais d'autre époux que Jésus-Christ à qui j'ai consacré ma virginité. » Eutychie, touchée d'une si généreuse résolution, permit à sa fille de suivre ses pieuses inclinations, et promit de ne jamais la contrarier à cet égard. L'heureuse enfant ajouta : « Ma mère, puisque vous consentez à cette union spirituelle, accordez-

moi une seconde faveur : Souffrez que je distribue aux pauvres de Jésus-Christ la dot que vous me destiniez. » La mère ayant encore accédé aux désirs de sa fille, elles s'en retournèrent à Syracuse. De retour dans leur maison, elles vendirent leurs propriétés et en distribuèrent le prix aux pauvres. Le jeune seigneur à qui Lucie avait été promise, apprenant ce qui venait de se passer, entra dans une grande fureur, et fit ses plaintes à la mère. Voyant que ses démarches étaient sans succès, et que Lucie était inébranlable dans sa résolution, il la dénonça comme chrétienne à Paschase, gouverneur de Syracuse. Le magistrat, l'ayant fait comparaître devant son tribunal, lui ordonna de sacrifier aux dieux. « Je ne connais point d'autre Dieu, répondit la Sainte, que le Dieu tout-puissant et éternel. Je lui ai déjà sacrifié, il ne me reste plus qu'à me sacrifier moi-même. — J'obéis bien, moi, aux empereurs, vous devez aussi leur obéir. — Il n'est rien que vous ne fassiez pour plaire aux empereurs ; il n'est rien que je fasse pour plaire à Dieu, auquel je dois obéir avant d'obéir aux hommes. — Tous vos discours vont bientôt cesser au milieu des tourments. — Les paroles ne manquent pas à qui glorifie Dieu, reprit la Sainte. Le Seigneur lui-même nous l'a promis en nous disant, que le Saint-Esprit parlerait alors par notre bouche. — Le Saint-Esprit est donc en vous, ajouta le gouverneur ? — Saint Paul a dit que ceux qui vivent dans la chasteté et la piété sont les temples de Dieu, et que le Saint-Esprit habite en eux. — S'il en est ainsi, continua Paschase, je vous ferai conduire dans un lieu infâme, afin qu'en perdant votre chas-

teté, vous perdiez aussi l'Esprit-Saint. — Je ne crains point vos violences, lui répondit Lucie, parce que le Dieu que j'adore saura bien me garder. »

Sur cela le juge la condamna à être exposée dans un lieu de désordre aux injures de soldats, dont l'ivresse augmentait le cynisme et l'audace. Mais Dieu préserva Lucie des outrages de ces païens féroces. Par une vertu invisible la vierge demeura immobile dans le lieu où elle était, de manière qu'aucune force humaine ne put l'ébranler et la faire changer de place. Le tyran, couvert de honte et plein de dépit, ordonna qu'on dressât un bûcher autour d'elle, il la fit couvrir de résine et de poix, puis on entassa toute sorte de matières combustibles auxquelles on mit le feu. Mais celui qui l'avait rendue immuable la conserva saine et sauve au milieu des flammes. Quelle ne fut pas la stupéfaction des spectateurs! quand le feu commença à s'éteindre, on vit la Sainte intacte et pleine de vie. Un cri d'admiration éclata de tous côtés. « Gloire au Dieu des chrétiens, disait-on, lui seul mérite nos hommages. » Paschase, pour mettre fin à tous ces prodiges qui gagnaient de nombreuses âmes au Christianisme, lui fit percer la gorge d'un coup d'épée. Lucie rendit son âme à Dieu, le 13 décembre, en prophétisant à l'Église la tranquillité dont elle devait jouir sous le grand Constantin.

Réflexions pratiques.

Sainte Lucie, dotée du Ciel d'une rare beauté, d'une grande fortune et de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, pouvait briller avec éclat dans le monde. Néanmoins elle renonce à cet avantage pour

se procurer le plus précieux de tous à ses yeux et aux yeux de Dieu, celui de conserver le riche trésor de la virginité. Nous avons vu dans l'abrégé de sa vie ce qu'elle a fait et enduré pour arriver à cette fin. Où sont de nos jours les cœurs généreux, les volontés fermes capables de faire de la chasteté de si grands sacrifices, de remporter de si belles victoires ! Hélas! on rencontre de nombreux chrétiens qui n'ont pas le courage de renoncer à un amusement coupable, à une vanité dangereuse, à un plaisir dégradant. Y a-t-il dans votre cœur plus de générosité que chez la plupart des mortels ? Que répond votre conscience? Ne vous accuse-t-elle pas? — O illustre vierge de Syracuse, inspirez-moi le mépris du monde, l'amour de la vertu, les forces dans les combats et le désir de l'éternelle victoire.

Plan de méditation.

I. Triomphe de Lucie durant sa vie.
II. Ses triomphes à sa mort.

SAINTE LÉOCADIE, Vierge et Martyre

14 décembre.

De toutes les nombreuses héroïnes d'Espagne qui ont versé leur sang pour la foi, on peut affirmer que sainte Léocadie est une des plus célèbres. Elle était de Tolède, et d'une des plus anciennes et des plus nobles familles du pays. Cette généreuse vierge vint au monde vers la fin du troisième siècle. Comme ses

parents étaient chrétiens, elle fut élevée avec soin dans les principes et les maximes de la vraie foi. Le naturel et les inclinations de la jeune Léocadie abrégèrent beaucoup les leçons de son éducation. Prévenue dès le berceau des plus douces impressions de la grâce, elle fit des progrès très rapides dans la piété, et de bonne heure on lui vit pratiquer toutes les vertus chrétiennes. On la regardait dans Tolède comme un prodige d'esprit et de sainteté, et les païens eux-mêmes disaient qu'elle était la fille la plus accomplie qu'il y eût en Espagne.

Léocadie vivait en vraie religieuse dans sa maison, lorsque Dacien, chargé du gouvernement de l'Espagne, vint dans la province de Tolède en qualité de ministre de la persécution de Dioclétien et de Maximien, pour y abolir le culte du vrai Dieu. On ne vit peut-être jamais de tyran plus cruel, plus barbare ni plus ennemi du nom chrétien. Dès son arrivée il fit publier les édits des empereurs contre tous ceux qui faisaient profession de la religion chrétienne. Il commanda qu'on fît une perquisition exacte de tous les chrétiens et qu'on lui en dressât la liste. L'ordre fut exécuté. Léocadie était trop connue, même des païens, pour ne pas figurer à la tête de la liste. Le gouverneur demanda quelle était cette fille qui faisait profession d'une religion proscrite par les empereurs. On lui répondit que c'était une jeune chrétienne remarquable par sa condition, par ses nombreuses qualités, par la pureté de ses mœurs et sa haute vertu, et que son exemple était funeste à la religion de l'empire. Dacien se la fit amener, et essaya de la gagner par de douces et flatteuses pa-

roles. « Je me suis informé de la noblesse de votre naissance, lui dit-il, du mérite de vos aïeux et de vos éminentes qualités. Je m'aperçois que tout le bien qu'on m'a dit de vous est au-dessous de la vérité. Je ferai connaître aux princes le trésor caché dans Tolède, et vous devez vous attendre à être bientôt appelée à la Cour, où vous brillerez, et où vous ne manquerez de trouver un parti digne de vous. Sans doute que ceux qui vous ont déférée à mon tribunal sont des ennemis et d'injustes calomniateurs. Vous avez trop d'esprit et vous êtes trop sage pour vous être laissé entraîner dans une secte qui est abhorrée de tous les honnêtes gens et proscrite dans tout l'empire.»

Léocadie écoutait en silence ce langage flatteur. Elle ne prit la parole que lorsque Dacien eut cessé de parler. « Seigneur, dit-elle aussitôt, d'un ton ferme et assuré, je vous suis très obligée des sentiments avantageux que vous avez de moi, et de l'honneur que vous faites à ma famille ; mais permettez-moi de vous dire que je suis péniblement affectée de la prévention désavantageuse que vous avez contre les chrétiens et du mépris que vous faites de leur admirable religion. Il n'y a que ceux qui ne la connaissent point qui ne l'estiment pas. Elle seule donne une véritable idée de la grandeur et de la toute-puissance du vrai Dieu qu'on ne saurait servir sans se couvrir de gloire et d'honneur. Quant à ce que vous appelez les dieux de l'empire, ce ne sont que des êtres chimériques et fabuleux qu'une personne raisonnable et sage ne saurait adorer. Pour moi, ajouta-t-elle, je ne reconnaîtrai jamais d'autre Dieu que le

créateur du ciel et de la terre, et toujours je mettrai ma gloire à être chrétienne. » La Sainte disait cela avec tant de fermeté, de modestie et de grâce que toute l'assistance semblait l'applaudir, et Dacien lui-même parut ébranlé par une hardiesse si noble et si bien fondée. Mais, réfléchissant aussitôt aux conséquences funestes qu'une tendre commisération pour cette généreuse fille pourrait produire dans tout l'empire, toute son admiration se changea en fureur et regardant la Sainte avec des yeux foudroyants : « Allez, vile esclave, lui dit-il, vous êtes indigne de la famille d'où vous êtes issue. » Puis, s'adressant aux bourreaux qui l'accompagnaient constamment, il leur commanda de la briser à coups de bâton. La sentence fut exécutée avec une cruauté inouïe, et durant son supplice la Sainte ne poussa point le moindre soupir et ne répandit pas une seule larme. Le tyran, ne voulant pas la faire expirer sous les coups, la fit conduire en prison. Léocadie ne cessait de remercier humblement Dieu de ce qu'il lui avait fourni l'occasion de verser son sang pour Jésus-Christ. Puis voyant les chrétiens qui fondaient en larmes à cause de son triste état : « Allons, leur dit-elle, avec un visage riant, soldats du Christ, félicitez-moi d'avoir été jugée digne de souffrir pour le nom de Jésus. » Elle languit longtemps dans une obscure prison. Mais enfin ayant appris les cruautés atroces que Dacien avait exercées envers la vierge Eulalie et un grand nombre de chrétiens, elle pria instamment le Seigneur de la retirer de cette terre d'exil où la religion était si indignement persécutée Sa prière fut exaucée ; car pendant que ses lèvres étaient collées sur

une croix, son âme s'éleva pure et sans tache vers le Ciel. Les restes de Léocadie furent ensevelis par les chrétiens dans un faubourg de Tolède. Plus tard, trois églises, qui existent encore, furent consacrées dans cette ville sous son invocation : l'une dans le lieu où elle est née ; une autre où était sa prison ; et une troisième où est son tombeau

On assure que saint Ildefonse, archevêque de Tolède, priant Dieu devant le tombeau de cette Sainte, en présence du roi Réceswinthe et d'une grande foule de peuple, la pierre tumulaire, quoique d'une énorme grosseur, se leva d'elle-même et que sainte Léocadie sortant du tombeau, couverte d'un voile, félicita le vertueux prélat de sa grande dévotion envers la très Sainte Vierge, et de ce qu'il avait fait pour défendre sa gloire contre ses ennemis. Après l'avoir encouragé à continuer d'honorer et de faire honorer notre commune reine, Léocadie rentra dans son tombeau laissant tous les assistants saisis d'une respectueuse admiration.

Réflexions pratiques.

Sainte Léocadie pouvait briller avec éclat dans le monde et se procurer toutes les satisfactions possibles; mais elle avait appris que hors du service de Dieu il n'y a que vanité et affliction d'esprit. Aussi à peine a-t-elle embrassé la loi du divin Maître, qu'elle ne veut d'autre époux, d'autre bien que lui-même, d'autre vie que la sienne. Et parce que la vie de Jésus et de sa divine Mère n'ont été qu'un martyre continuel, toute son ambition est de partager le calice de l'Homme et de la mère des douleurs. Ses vœux ne

devaient pas tarder à être exaucés. Arrêtée comme chrétienne elle endure pour Jésus-Christ les tourments les plus affreux sans exhaler la moindre plainte. Félicitez-moi d'avoir été jugé digne de souffrir pour le nom du divin Maître, disait-elle aux chrétiens qui l'accompagnaient en pleurant au lieu de son supplice. Quel héroïsme et quel contraste entre la vie de sainte Léocadie et la nôtre! L'illustre martyre n'a qu'une seule ambition, celle de marcher sur les traces de divin Maître et de souffrir pour lui. — Et nous, lâches chrétiens, nous ne tenons qu'à la vie présente, nous ne rêvons que plaisirs, divertissements et jouissances. En face de ce rapprochement pourrait-on croire que nous avons la même religion et que nous suivons le même Évangile! Apprenons de sainte Léocadie la noble science des souffrances et de la mort afin d'être plus tôt et plus sûrement en possession du souverain bonheur.

Plan de méditation.

I. L'amour divin est un amour : 1° de reconnaissance; 2° d'attachement; 3° de fidélité; 4° d'ineffable union.

II. Sainte Léocadie a possédé cet amour au plus haut degré de perfection.

SAINT EUSÈBE, ÉVÊQUE ET MARTYR

15 *décembre.*

Saint Eusèbe naquit en Sardaigne de parents nobles. Son père mourut en prison pour la cause de

Jésus-Christ, peu de temps après la naissance de son cher fils, et sa mère, devenue veuve, craignant pour la vie de ses enfants, se retira à Rome avec Eusèbe et sa sœur. Eusèbe fut élevé à Rome sous les yeux de sa mère, et fit dans les sciences et les lettres de rapides progrès. Appuyé par ses maîtres auprès du pape Sylvestre, il fut ordonné lecteur. Envoyé peu de temps après à Verceil, il se fit bientôt remarquer par son savoir et sa vertu. Sa réputation devint en peu de temps si grande, que le siège épiscopal étant devenu vacant, il fut élu à l'unanimité pour le remplir. Convaincu que le premier devoir d'un évêque est de former un clergé vertueux et instruit, il crut que le moyen le plus efficace d'y réussir était d'unir la vie monastique à la vie cléricale, et il fut le premier qui donna cet exemple à l'Occident. Renfermé dans la ville avec son clergé, il imitait la régularité des moines du désert, passant les jours et les nuits, dans les jeûnes, dans l'étude, dans le travail des mains, dans la lecture et la prière. La continuelle occupation de ces saints hommes était de louer Dieu, et leur unique désir de se rendre le Ciel favorable. Plusieurs Églises voulurent être gouvernées par ses disciples, et l'on vit sortir de son clergé un grand nombre de prélats, aussi recommandables par leurs vertus que par leurs lumières.

Pasteur plein de zèle, Eusèbe ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à l'instruction des fidèles, et il tâchait d'inspirer à tous les maximes de l'Évangile. En peu de temps la ville de Verceil eut changé d'aspect. Les pécheurs, convaincus par la force de la vérité que le saint évêque annonçait, s'empres-

saient de quitter leurs désordres, et s'excitaient les uns les autres à la ferveur dans le service de Dieu. Mais il eût manqué quelque chose à sa sainteté, si elle n'eût été éprouvée par le feu des persécutions. En ce temps, l'hérésie d'Arius, soutenue par la protection de l'empereur Constance, menaçait d'envahir les provinces d'Occident. Eusèbe les attaqua avec vigueur, et sa foi invincible procura une grande consolation au pape Libère. Ce pontife, reconnaissant dans l'évêque de Verceil un homme animé de l'esprit de Dieu, lui ordonna de se rendre avec ses légats auprès de l'empereur pour plaider la cause de la foi. Le Saint alla, en effet, avec les envoyés du pape à la cour de Constance, et à force de zèle, il en obtint tout ce qu'on se proposait dans cette légation, savoir, la célébration d'un concile. — Ce concile fut réuni à Milan l'année suivante, l'empereur se joignit aux légats pour presser Eusèbe d'assister à cette assemblée, où l'on désirait vivement de le voir. Lorsqu'il fut arrivé à Milan, les ariens, qui le craignaient, l'empêchèrent pendant dix jours d'assister au concile. A la fin, il y fut admis ; et comme il connut que plusieurs membres du concile étaient herétiques, il présenta d'abord le symbole de Nicée et demanda que tous les évêques le souscrivissent avant de rien entreprendre. Les ariens furieux refusèrent en termes pleins de colère. Eusèbe, à son tour, déclara qu'il ne souscrirait jamais à la condamnation de saint Athanase. Bien plus, voyant qu'on avait abusé artificieusement de la simplicité de l'évêque Denis, pour lui extorquer sa signature, il la lui fit révoquer. Cela irrita considérablement les hérétiques, qui l'ac-

cablèrent de mauvais traitements, et le firent condamner à l'exil. Il fut déporté successivement en Capadoce et dans la Haute-Thébaïde. Les outrages et les mauvais traitements dont on ne cessa de l'accabler furent impuissants à ébranler sa constance. Il demeura ainsi exilé jusqu'à la mort de l'empereur.

Après la mort de Constance, Eusèbe parcourut l'Orient pour confirmer dans la foi ceux qui étaient chancelants; et ramena à la saine doctrine ceux qui s'étaient égarés. Son retour en Italie causa une joie universelle. Enfin, il termina à Verceil sa vie laborieuse et pleine de mérites par une sainte mort, vers l'an 370.

Réflexions pratiques.

Saint Eusèbe de Verceil est un de ces généreux défenseurs de la foi orthodoxe qui n'ont jamais reculé devant aucun sacrifice pour faire triompher la vérité de l'erreur. Il a combattu les Ariens avec un zèle extraordinaire dans un moment où cette hérésie exerçait des ravages affreux dans le sein de l'Église. Il a défendu la vérité avec une intrépidité et une indépendance extraordinaire sous les yeux d'un empereur arien et au milieu d'une multitude d'évêques livrés à l'erreur. Par son profond savoir et sa piété exemplaire il a fait triompher l'Église de ses fiers et redoutables ennemis. L'exil, loin de ralentir son zèle, n'a fait que le rendre plus actif, la prison et les mauvais traitements, au lieu de ternir l'éclat de sa sainteté, n'ont fait que le rendre plus éblouissante. C'est ainsi que Dieu fait toujours triompher le bien du mal.

A l'exemple de saint Eusèbe, ne reculons jamais devant le devoir. Remplissons-le toujours coûte que coûte. Prenons comme lui la défense de la vérité et nous nous couvrirons de gloire et de mérites aux yeux de Dieu.

Plan de méditation.

I. La gloire de saint Eusèbe fut de combattre pour l'Église.

II. La nôtre doit être de l'imiter.

SAINTE ADÉLAÏDE, IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE

16 *décembre.*

Adélaïde, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, vint au monde l'an 931. Elle n'avait que six ans quand elle perdit son père. A l'âge de seize ans elle fut mariée à Lothaire, roi d'Italie. Trois années s'étaient à peine écoulées depuis son mariage, lorsqu'elle perdit son époux, empoisonné par Béranger III, marquis d'Ivrée. Mettant à profit les épreuves que lui envoyait le Seigneur, elle détacha dès lors son cœur des vanités de la vie, et n'eut plus d'autres pensées que la piété et l'éducation de sa fille Emma, devenue reine de France, par son mariage avec Lothaire. L'empoisonneur, profitant de la faiblesse de l'impératrice, veuve à dix-neuf ans, la dépouilla de tous ses États et la fit conduire prisonnière dans le château de Garde à Pavie. Trois semaines après il se fit sacrer roi d'Italie. Adélaïde, après avoir souffert toute

sortes d'outrages et d'indignités dans sa prison, parvint à s'évader secrètement avec une fille qu'on lui avait laissée. Comme elle ne savait où elle allait, à cause de l'obscurité de la nuit, elle tomba dans un étang ; elle y eût péri infailliblement, si le Ciel, qui veillait sur elle, n'eût permis qu'un pêcheur vînt la retirer ainsi que sa compagne. Elles avaient passé dans l'eau un temps assez long; le froid et la faim les avaient extrêmement affaiblies, et elles se trouvaient dans un lieu où elles ne pouvaient pas recevoir beaucoup de soulagement; cependant le pêcheur fit tout ce qu'il put pour les bien traiter. Il alluma un grand feu, qui, en les réchauffant, ranima leurs forces, et fit cuire un poisson qui acheva de les réconforter.

Un ecclésiastique, qui avait constamment veillé sur la princesse, vint l'avertir que l'empereur Othon était indigné des entreprises de Béranger et des outrages qu'il avait osé faire subir à la veuve de Lothaire. Adélaïde se réfugia donc auprès d'Othon. L'empereur la reçut avec bonté, et, à la sollicitation du pape Agapę II, il prit sa défense. Dans le but de la venger de ses ennemis, il leva une armée nombreuse, se rendit maître de Pavie et de plusieurs places. Quelque temps après Othon l'épousa et la fit proclamer impératrice. Ce retour de prospérité ne changea rien dans les sentiments d'Adélaïde ; elle n'usa de sa puissance et de ses richesses que pour répandre des bienfaits sur les malheureux. Othon mourut en 973 après avoir régné onze ans. Restée veuve une seconde fois, Adélaïde s'adonna plus que jamais à la pratique de toutes les vertus et sut trouver dans la

prière assez de force et de courage pour soutenir de nouvelles épreuves. Othon II, son fils, devint l'objet de ses soins les plus chers : Elle ne négligea rien pour son éducation, et le règne de ce prince fut heureux tant qu'il se conduisit par ses conseils ; mais il eut le malheur de se laisser corrompre par la flatterie, il oublia ce qu'il devait à la pieuse mère et la bannit de sa cour. Adélaïde pleura sur les égarements de son fils, et ses larmes furent exaucées ; le fils rappela sa mère et se montra fidèle à ses avis.

Enlevé lui-même à ses sujets à la fleur de l'âge, il laissa l'empire au jeune Othon III, son fils, et la régence à son épouse Théophanie. Celle-ci se déclara l'ennemie d'Adélaïde et l'accabla d'outrages ; mais une mort prématurée vint mettre un terme à ces injustes rigueurs. Adélaïde fut rappelée à la régence, et, placée à la tête d'un grand empire, elle sut se sanctifier et gouverner avec sagesse. Elle partagea son temps entre l'administration des affaires publiques et les exercices religieux, fonda de pieux établissements dans diverses provinces de son empire, et surtout dans la ville de Magdebourg, continua à répandre la foi parmi les infidèles et gouverna avec bonté ; tempérant par la douceur la rigueur des lois. Dans la dernière année de sa vie, elle entreprit un voyage en Bourgogne, pour réconcilier le roi Rodolphe, son neveu, avec ses sujets. Elle mourut pleine de jours et de mérites à Seltz en Alsace, en 999, dans le monastère qu'elle y avait bâti douze ans auparavant. Il se fit à son tombeau plusieurs guérisons miraculeuses.

Réflexions pratiques.

Si les épreuves, les afflictions et les souffrances, sont le partage de la plupart des hommes, elles le sont d'une manière toute particulière du chrétien qui est le disciple d'un Dieu crucifié. Saint Paul l'affirme d'une manière bien précise : ceux qui sont enrolés dans le service de Dieu et qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ souffriront persécution. La vie de sainte Adélaïde confirme cette vérité. Mais comment se comporte cette courageuse impératrice, au milieu des traverses et des contradictions de cette vie? Elle endure tout avec patience et résignation. — En notre qualité de chrétiens nous aurons aussi des combats à livrer, des luttes à soutenir, des épreuves à subir. A l'exemple de sainte Adélaïde acceptons avec résignation toutes les peines et toutes les tribulations qu'il plaira à Dieu de nous envoyer et nous obtiendrons la couronne immortelle réservée à celui qui aura généreusement combattu.

Plan de méditation.

I. Les épreuves de la vie sont sans proportion avec les biens du Ciel.

II. La gloire et la félicité qui en seront la récompense doivent nous soutenir dans nos peines.

SAINT LAZARE, Premier Évêque de Marseille

17 décembre.

Saint Lazare que Jésus-Christ appelle son ami, et que ce divin Sauveur aimait avec une tendresse connue de tout le monde, naquit dans le bourg de Béthanie, près de Jérusalem. Il était frère de Marthe et de Marie. Sa famille était fort distinguée parmi les Juifs du pays, soit par les grands biens qu'elle possédait, soit par le rang qu'elle tenait dans la province. On ne saurait préciser au juste l'époque à laquelle Lazare eut le bonheur de s'attacher au divin Sauveur. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme de bien et craignant Dieu devint son disciple dès le jour qu'il eut le bonheur de voir et de connaître le Messie si ardemment désiré, et si longtemps attendu. Marthe, dont la vie était exemplaire, suivit bientôt l'exemple et les conseils de son frère ; et si Marie n'eut pas sitôt part au même bonheur, elle répara bien cette perte par son amour et sa pénitence dans la suite.

Personne n'exerçait avec plus de dévouement que Lazare les devoirs de l'hospitalité envers celui qui l'honorait de son amitié divine. Le Fils de l'homme n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, mais la maison de Lazare s'ouvrait toujours avec bonheur pour le recevoir. Quand il en franchissait le seuil c'était une fête et un transport de joie. Marthe se donnait beaucoup de peine pour que la table, dont elle avait le soin, fût digne du convive divin qui venait y prendre place. Madeleine et son frère recueillaient avec admiration chacune de ses paroles.

Pendant que Notre-Seigneur annonçait le règne de Dieu dans la Palestine, au-delà du Jourdain, environ quarante jours avant sa passion, Lazare tomba malade. Les deux sœurs, attristées par la gravité du mal de leur frère, envoyèrent au Sauveur un messager chargé de lui dire : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Elles ne le supplient point de venir en toute hâte dissiper la maladie et rendre la joie à leur maison. Connaissant l'extrême bonté du divin Maître, elles sont persuadées que dès qu'il saura que celui qu'il aime est malade, son cœur lui dira ce qu'il doit faire. Jésus-Christ répondit au messager de Marthe et de Marie : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle. » Cette réponse consola la tristesse des deux sœurs qui n'en comprirent pas tout le sens profond; mais elles furent bien surprises de voir augmenter la maladie, et de ne point voir paraître ce souverain médecin. En effet, le Sauveur demeura encore deux jours dans le lieu où il était, et ne partit que quand il connut la mort de son ami. Il dit alors à ses disciples : « Retournons en Judée. » Ils lui dirent aussitôt : « Maître, comment osez-vous retourner sitôt dans un pays où il y a si peu de temps qu'on voulait vous lapider? — Notre ami Lazare dort, repartit le Sauveur, je veux aller l'éveiller. » Sur quoi ses disciples, ne comprenant pas sa pensée, lui dirent : « S'il dort, c'est bon signe, il en guérira ; » s'imaginant qu'il parlait du sommeil ordinaire si salutaire aux malades ; mais c'était de la mort de Lazare que Jésus l'entendait. Alors, il leur dit ouvertement : « Lazare est mort, et je suis bien aise de ne m'y être

pas trouvé avant qu'il mourût, pour avoir occasion de vous affermir dans la foi par le plus grand des miracles dont vous allez être témoins : Allons le voir dans l'état où il est. » Il partit donc pour Béthanie, et comme il ne s'y rendit qu'à petites journées, on vint à sa rencontre pour lui dire que Lazare était mort, depuis quatre jours. Dès que Marthe eut appris l'arrivée du Sauveur elle quitta sa sœur et les nombreux visiteurs qui étaient venus pour les consoler. En l'apercevant elle lui dit avec larmes : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort.* — Votre frère résuscitera, lui dit Jésus. — Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour, où se fera la résurection générale, repartit Marthe. — Ignorez-vous que je suis la résurection et la vie ? Où est votre foi ? » Elle, sans répliquer, courut à la maison avertir sa sœur de l'arrivée du divin Maître. Marie vint en toute hâte se jeter à ses pieds : « Seigneur, lui dit-elle comme Marthe, si vous eussiez été ici, mon cher frère ne serait point mort. » En disant cela elle pleurait, et les Juifs qui l'accompagnaient ne purent retenir leurs larmes.

Ce triste spectacle toucha vivement le Seigneur, et l'émotion de son cœur parut sur son visage. « Où l'avez-vous mis », leur dit-il, voulant par cette demande exciter davantage leur foi et leur espérance. « Venez, Seigneur, répondirent-elles, venez voir où il est enterré. » A ces paroles le Sauveur ne put retenir ses larmes, ce qui fit dire aux Juifs : « Voyez comme il aimait Lazare ! » Jésus arrivé au tombeau ordonne que la pierre soit enlevée. La foule silencieuse contemplant l'ouvrage de la mort est repoussée par l'in-

fection qui s'exhale du cadavre. Le divin Sauveur levant alors les yeux au ciel : « Mon père, dit-il, je vous rends grâces de m'avoir écouté comme votre véritable fils. Moi, je sais que vous m'écoutez toujours en tout. Je ne parle ainsi que pour l'instruction du peuple qui m'environne, afin que tous ceux qui sont ici croient que c'est vous qui m'avez envoyé. » Après ces paroles, il élève la voix et s'écrie : « Lazare, sortez du tombeau. » Et le mort se lève plein de vie. — Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans Jérusalem et dans toute la Judée. Ce miracle fit d'autant plus d'éclat, que Lazare était homme de considération et fort connu dans toute la province. Sa mort avait fait beaucoup de bruit, sa résurection en fit davantage encore ; on accourait de tous côtés pour voir cette preuve vivante de la venue du Messie : on parlait avec admiration de Jésus et tout le monde croyait en lui. Les princes des prêtres en conçurent tant de rage qu'ils résolurent de se débarrasser de Lazare et de celui qui l'avait ressuscité. Le Sauveur mourut sur une croix ; mais Lazare après la Pentecôte, rempli des dons du Saint-Esprit, devint comme les autres disciples un des prédicateurs de son Évangile. Les Juifs, pour se débarrasser de ce témoin trop manifeste de la gloire du Sauveur, le livrèrent avec ses sœurs et plusieurs autres disciples aux hasards de la mer, sur un vaisseau sans gouvernail, que la Providence dirigea au sein des flots et fit aborder à Marseille. Il était destiné à être l'apôtre de cette grande ville, la plus célèbre des Gaules.

Lazare annonça pendant trente ans les vérités saintes au troupeau chéri qui lui fut confié. L'exem-

ple des belles vertus qu'il ne cessait de pratiquer, et la force des miracles qu'il opérait chaque jour, confirmèrent sa doctrine et firent triompher la foi dans ce boulevard du paganisme. Le gouverneur de Marseille, sollicité par les prêtres des idoles, le fit arrêter et traîner à son tribunal : « Sacrifie à nos dieux, lui dit-il, ou tu perdras la vie au sein des supplices. — Pour le sacrifice, répondit le Saint, je ne l'offre qu'à Dieu seul, jamais à des idoles. Si vous m'ôtez la vie, celui qui me l'a déjà donnée deux fois, me mettra en possession de la gloire éternelle.»

Déchiré avec des peignes de fer, entouré d'une cuirasse brûlante, rôti sur un gril d'airain, Lazare ne put être vaincu. Le consul commanda qu'on le perçât à coups de flèches; mais comme malgré ce supplice il demeurait vivant, on lui coupa la tête le 17 décembre, vers l'an 81. L'ami de Jésus avait soixante-treize ans.

Réflexions pratiques.

Quelle gloire et quel honneur pour Lazare d'être appelé l'ami de Jésus ! Que d'avantages ne retire-t-il pas d'une pareille amitié! En l'absence de Jésus, il tombe malade; Marthe et Marie font dire au divin Maître : *Celui que vous aimez est malade.* Voulons-nous être secourus dans notre indigence et consolés dans nos malheurs? Recourons à Jésus-Christ. Il nous aime et veut nous faire du bien ; ne perdons jamais courage et persévérons dans la prière. Lorsque tout paraît désespéré il faut tout espérer de Dieu. Lazare meurt, et Jésus arrive à Béthanie. Après avoir consolé les sœurs de son ami, il se rend au tombeau

qui renferme les dépouilles mortelles du malheureux défunt. Là il remercie son Père céleste du bien qui résultera du miracle qu'il va opérer ; ensuite parlant en maître, il commande à Lazare de sortir de son tombeau. Et Lazare fidèle aux ordres du Tout-Puissant se lève plein de vie, quitte son sépulcre. O mon divin Sauveur, je vous adore comme le *Christ, fils du Dieu vivant!* Et ce qui devrait m'attendrir jusqu'aux larmes, c'est que vous m'aimez autant que Lazare. Ah ! *Seigneur, celui que vous aimez est malade*, et vous connaissez son mal. C'est son âme qui souffre, si vous voulez vous pouvez la guérir.

Il y a longtemps que le Seigneur nous invite à sortir du péché où nous sommes ensevelis. Avons-nous imité la docilité de Lazare? Ne nous sommes-nous pas montrés sourds à son appel ? O mon Sauveur, qui êtes la vie de mon âme, je veux sortir du tombeau de mes mauvaises habitudes pour ne vivre que par vous et pour vous.

Plan de méditation.

Jésus-Christ a donné à Lazare : 1° son cœur ; 2° ses yeux; 3° sa voix. — Son cœur pour l'aimer : *Lazare notre ami ;* ses yeux pour le pleurer : *Lacrymatus est Jesus ;* et sa voix pour le ressusciter : *Exclamavit voce magna : Lazare veni foras.* Jésus-Christ l'a aimé, Jésus-Christ l'a pleuré, Jésus-Christ l'a ressuscité.

ATTENTE DE LA NAISSANCE DE L'ENFANT-JÉSUS

18 *décembre.*

L'Église a donné à la fête de ce jour le titre de l'Expectation ou de l'attente de l'enfantement de la Sainte Vierge, pour faire entendre aux fidèles que quoiqu'ils doivent, tout le temps de l'Avent, demander avec l'Église la naissance du Sauveur, ils doivent surtout, pendant ces huit jours, redoubler leurs vœux, leur empressement, leurs désirs pour honorer la maternité de la très Sainte Vierge. Cette fête est célébrée avec beaucoup de dévotion dans toutes les églises.

On appelle encore cette fête, la fête de l'O, à cause des grands désirs que l'Église témoigne durant ces huit jours de voir naître le Sauveur du monde, et des vœux ardents qu'elle exprime par des antiennes particulières qui commencent toutes par des *O*, et finissent toutes par un *Veni :* « Venez pour nous apprendre les voies de la prudence... Venez, Seigneur, pour nous racheter par la force de votre bras tout-puissant... Venez, ô Fils de David, pour nous délivrer, et hâtez-vous de venir... Venez et tirez de prison ceux qui gémissent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort... Venez, et éclairez ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort... Venez, ô roi des nations, et sauvez l'homme que vous avez formé de la terre... Enfin, venez pour nous sauver, vous qui êtes notre Seigneur et notre Dieu. » C'est là

ce qu'on appelle les *O*, c'est-à-dire ces courtes, mais ferventes prières, toutes tirées de l'Écriture, et par lesquelles l'Église, entrant dans l'esprit des anciens patriarches, et des plus saints prophètes, manifeste, comme ces saints personnages, les désirs ardents qu'elle a de voir naître ce divin Sauveur appelé par Jacob, l'attente des nations, le désir des Collines éternelles. C'est cette même attente qui faisait dire à Isaïe : « Cieux, envoyez d'en-haut votre rosée ; et que la terre s'ouvre, et germe le Sauveur, et que la justice naisse en même temps

Réflexions pratiques.

Entrons dans l'esprit de cette fête, honorons les désirs ardents de la mère, par des affectueux désirs de voir naître le Fils. Le culte que nous rendons à la mère de Dieu nous attire des grâces de prédilection qui sont nécessaires pour célébrer avec fruit nos saints mystères. « Souvenons-nous, dit saint Bernard, que comme il n'est point de marque plus sensible de prédestination que la dévotion à la Sainte Vierge, il n'est point de secours plus efficace pour le salut que le sien. » « Cherchons la grâce, ajoute le même Père et cherchons-la par Marie ; car elle trouve ce qu'elle cherche, et ne manque jamais d'obtenir ce qu'elle demande. C'est elle qui a obtenu la réparation de tout le monde, et qui a impétré le salut de tous les hommes ; car il est constant qu'elle a prié pour tout le genre humain. Mais si vous voulez plaire à Marie, conclut le même Père, si vous avez une véritable dévotion envers elle, faites-le paraître en l'imitant. »

Plan de méditation.

I. Esprit de la fête de l'Expectation de l'enfantement de Marie.

II. Sentiments de Marie.

III. Joies saintes de Marie en ces merveilleuses circonstances.

SAINTE EULALIE, Vierge et Martyre

19 *décembre.*

Sainte Eulalie vint au monde sur la fin du troisième siècle, à Mérida, ville d'Espagne. Cette héroïne chrétienne, issue d'une des plus nobles et plus anciennes familles du royaume, fut élevée par ses parents dans la religion chrétienne. Dès son enfance elle fit paraître une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, et un grand amour pour l'état de virginité. Sa gravité, son éloignement de la parure et des plaisirs que les enfants recherchent avec tant d'avidité, prouvaient qu'elle avait un désir sincère de mener sur la terre une vie vraiment céleste. Élevée au-dessus de toutes les choses créées, elle n'aimait rien de ce qui flatte les jeunes personnes. On peut dire que le désir du martyre fut toujours sa passion dominante. Son plus grand plaisir était d'entendre raconter les combats des martyrs et leurs triomphes. On lui avait donné pour compagne une jeune fille, nommée Julie, à peu près du même âge, et qui avait les mêmes inclinations. Leurs conversations enfantines roulaient ordinairement sur

le bonheur et la gloire du martyre ; toutes deux n'avaient qu'une seule ambition, celle de mourir pour la foi.

Tels étaient les sentiments des deux saintes amies, quand éclata le persécution de Dioclétien et de Maximien-Hercule. On en publia les sanglants édits à Mérida, alors capitale de toute la Lusitanie. On ordonnait à tous les chrétiens, sans exception d'âge, de sexe et de profession de sacrifier aux dieux de l'empire. Eulalie, quoique n'ayant que douze ans, regarda la publication de ces édits comme le signal du combat. Sa mère, inquiète de l'ardeur qu'elle montrait pour le martyre, tâchait de modérer cette soif qu'elle admirait dans sa fille. Elle lui représentait, avec des couleurs très chargées, l'horreur des tourments qu'on faisait endurer aux chrétiens, la barbarie des bourreaux, la variété des supplices ; elle exagérait à dessein la faiblesse d'un grand nombre et la chute de plusieurs qui n'avaient pu résister à la rigueur des supplices. Eulalie écoutait d'un air tranquille, et montrait assez, par ses réponses, combien toutes ces peintures effrayantes faisaient peu d'impression sur elle.

Sa mère craignant qu'un excès de zèle ne la portât à quelque extrémité, apprenant d'ailleurs que le lieutenant de Dacien venait d'arriver à Mérida, crut devoir la mener dans une maison qu'elle avait à la campagne, et de l'y tenir cachée, jusqu'à ce que l'orage fût passé. Mais la sainte enfant, poussée par l'esprit de Dieu et prévenue d'une grâce extraordinaire, rendit toutes ses précautions inutiles. Elle s'échappa pendant la nuit, avec Julie son insépa-

rable compagne. Comme elle marchait à grands pas, et avec une ardeur extraordinaire, dans des chemins détournés, remplis de ronces, de cailloux et d'épines, Julie, qui avait de la peine à la suivre, lui dit: « Vous avez beau faire pour me précéder, j'ai un pressentiment que j'arriverai la première à la gloire du martyre. » Arrivée au point du jour à Mérida, elle se rendit au palais de justice.

Dès que le gouverneur parut, elle se présenta hardiment devant lui, disant : « Seigneur, quelle fureur vous pousse ainsi à perdre les âmes ? Pourquoi, abusant de la faiblesse de quelques malheureux chrétiens, prenez-vous plaisir à leur faire abandonner leur foi ? Est-il juste, est-il raisonnable de renier le créateur de toutes choses pour adorer de vaines idoles ! Vous cherchez des chrétiens, je vous déclare que je suis chrétienne. Je n'adore qu'un Dieu, et je suis l'irréconciliable ennemie de vos ridicules divinités. »

Le juge, surpris de tant d'audace dans une fille de douze ans, lui dit : « Savez-vous bien qui je suis et où vous êtes ? Ignorez-vous que je n'ai qu'un mot à dire, et que les bourreaux sont prêts à vous faire endurer les plus affreux supplices? » Puis paraissant s'adoucir : « Épargnez votre vie, ma chère enfant, dit-il, prenez pitié de votre beauté, de votre jeunesse et surtout de vos parents. Songez que votre mort les condamnerait à un deuil éternel, et à des larmes sans fin. Vous êtes l'unique héritière de leur noblesse et de leur sang. N'allez pas flétrir la plus belle et la dernière fleur de leur tige infortunée. Recevez la vie que je vous offre, et ne me forcez point à vous punir

malgré moi. » Cette fausse douceur fit sur Eulalie une impression étrange. Pour rompre d'un seul coup avec les lenteurs d'un perfide interrogatoire, elle renverse l'idole et foule aux pieds ce qu'on avait préparé pour le sacrifice. Sur-le-champ le juge frémissant de colère ordonne à deux bourreaux de lui déchirer les côtés avec des crocs de fer et d'y appliquer ensuite des torches ardentes. Elle souffrit ces tortures sans se plaindre, et elle n'ouvrait la bouche que pour louer le Seigneur. Enfin, le feu ayant pris à ses cheveux épars sur son visage, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. Au moment où elle expirait, on vit sortir de sa bouche une blanche colombe, qui prit son essor vers le Ciel. C'était l'âme d'Eulalie, qui, affranchie des liens du corps, s'envolait vers l'Époux céleste, qu'elle avait tant aimé sur la terre. Les bourreaux témoins de ce prodige s'enfuirent épouvantés.

Pendant qu'Eulalie conbattait encore, Julie sa compagne, arrêtée comme chrétienne, était condamnée à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté à l'instant même. Ainsi s'accomplissait la prédiction qu'elle avait faite : « J'arriverai au martyre avant vous. »

Aussitôt que la bienheureuse Eulalie eut rendu le dernier soupir, il tomba une si grande abondance de neige, que son corps, qui était resté sur le forum, en fut tout couvert et comme enseveli. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre. On bâtit depuis en cet endroit une magnifique église et ses reliques furent placées sous l'autel.

Réflexions pratiques.

Désirer la mort, la rechercher par désespoir, ou dans un but coupable, c'est un crime horrible; mais désirer de mourir afin d'être réuni à Jésus-Christ, voilà la perfection de la charité chrétienne. Voilà ce qu'a fait sainte Eulalie à l'exemple de l'Apôtre saint Paul. La vue des nombreux athlètes qui ne cessaient de verser leur sang pour Jésus-Christ au milieu des tortures les plus atroces avait depuis longtemps animé cette vierge d'un ardent désir de mourir de la mort des braves. Aussi dans ses prières de chaque jour ne cessait-elle de demander à Dieu cette faveur. La grâce tant désirée ne tarda pas à combler ses vœux. — Avons-nous comme sainte Eulalie le désir de mourir pour Dieu afin de jouir du bonheur éternel? D'où vient que nous tenons à cette misérable vie avec tant de passion, et que nous repoussons si énergiquement la pensée de la mort? Pourquoi recherchons-nous si ardemment les jouissances du corps et soupirons-nous si peu après le bonheur de l'âme? Ah! c'est que nous n'aimons point le royaume de Dieu ni les grandeurs du siècle futur? O chrétiens, pesants de cœur, élevons-nous au-dessus de la terre. Méprisons les vanités de la vie présente et soupirons après les délices de la vie éternelle. Ce sera le moyen de vivre et de mourir en saints.

Plan de méditation.

I. Excellence de la virginité : 1° Dieu lui a fait de grande promesses; 2° elle procure de grands biens.

II. Courage et fermeté de sainte Eulalie pour conserver cette précieuse vertu.

SAINTE OLYMPIADE, Veuve

20 *décembre.*

Sainte Olympiade, la gloire des veuves de l'Église d'Orient, sortait d'une famille très illustre et jouissait d'une fortune considérable. Elle naquit vers l'an 368. Restée orpheline dans un âge encore tendre, on confia l'administration de ses biens à un oncle nommé Procope. Théodosie, sœur de saint Amphiloque, se chargea de son éducation. C'était une femme aussi vertueuse que prudente, et que saint Grégoire de Nazianze appelle un parfait modèle de piété. Olympiade, qui la voyait pratiquer toutes les vertus chrétiennes, s'accoutuma insensiblement à l'imiter.

Comme elle joignait aux avantages de sa naissance et à de grands biens une beauté rare avec les plus belles qualités de l'esprit, on l'aimait et on la respectait tout à la fois. Elle fut mariée à peine adulte avec un jeuné homme d'une haute condition. On n'avait point encore vu dans l'Église de mariage chrétien célébré avec plus d'applaudissements, et un appareil plus religieux. Les plus saints évêques y furent appelés. Olympiade devint veuve après vingt mois de mariage. Le deuil de son mari ne fut pas plus tôt expiré, qu'elle se vit recherchée par les personnages les plus nobles, les plus riches et les plus puissants de la cour. L'empereur Théodose lui-même la pressa d'épouser Elpidius son proche parent. Elle répondit avec modestie, qu'elle avait pris la résolution de demeurer veuve le reste de ses jours. L'em-

pereur renouvela ses instances, mais elles n'eurent pas plus de succès. Un jour, se voyant extraordinairement pressée, elle fit dire à l'empereur : que si Dieu l'avait jugée propre à la vie conjugale, il ne lui aurait point enlevé son époux, que par conséquent elle ne voulait point reprendre un joug qu'il avait lui-même brisé. L'empereur, peu satisfait de ces raisons, voulut la punir de son refus. Il lui ôta la disposition de ses biens, et les fit administrer par le préfet de Constantinople, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans. Le préfet exécuta cet ordre avec une extrême rigueur; il l'empêcha de voir les évêques, et même d'aller à l'église, dans l'espérance de l'amener à consentir à un second mariage. Olympiade n'en devint que plus inébranlable dans sa résolution. Elle écrivit à Théodose : « Je n'ai, Seigneur, que des actions de grâces à rendre à Votre Majesté pour m'avoir déchargée du fardeau de mes biens. La faveur qu'elle m'a accordée serait complète si elle ordonnait de vendre ces mêmes biens, et de les distribuer aux pauvres et à l'Église. » Théodose, frappé d'une vertu aussi héroïque, ne l'inquiéta plus sur sa manière de vivre : il lui fit même rendre, en 391, l'administration de ses biens. En qualité de veuve elle résolut de pratiquer les vertus propres à cet état et recommandées par l'Apôtre. Elle se dévoua donc aux exercices de la prière et de la pénitence, et consacra tous ses biens à des œuvres de charité. Saint Chrysostôme compare ses aumônes à un fleuve qui était ouvert à tout le monde, et qui coulait jusqu'aux extrémités de la terre. Sa vertu faisait l'admiration de toute l'Église, les plus grands évêques s'hono-

raient de sa correspondance et ne parlaient d'elle qu'avec respect.

Dieu, pour exercer et perfectionner sa vertu, permit qu'elle passât par diverses épreuves. Les contradictions, en augmentant sa douceur, son humilité, sa patience, lui firent mériter une plus brillante couronne. Elle fut successivement en proie à des maladies douloureuses, à de noires calomnies, à d'injustes persécutions. Mais le coup qui lui fut le plus sensible, celui qui brisa le plus son âme, fut le bannissement de son saint directeur Chrysostôme. Elle fut une des personnes qui se séparèrent les dernières de ce saint Docteur, quand il partit pour son exil, en 404. Elle était alors dans la grande église, et on fut obligé de l'arracher des pieds du saint archevêque. Après le départ de saint Jean Chrysostôme on persécuta cruellement ses amis. Olympiade ne fut point épargnée. Sur le refus qu'elle fit de communiquer avec l'intrus Arsace qui avait usurpé le siège de saint Chrysostôme, on fit vendre publiquement ses biens. Elle fut plusieurs fois conduite devant les tribunaux, et les soldats portèrent l'insolence jusqu'à la maltraiter et à déchirer ses vêtement; ses fermes furent pillés par la populace; ses propres domestiques et ceux qu'elle avait comblés de bien, eurent l'audace de l'insulter et de l'outrager.

Saint Chrysostôme écrivait souvent à sainte Olympiade pour la consoler et modérer la douleur excessive qu'elle éprouvait en voyant les maux causés à l'Église par l'absence de son vrai pasteur. Elle couronna par une sainte mort une vie pleine de mérites, à l'âge de quarante-deux ans.

Réflexions pratiques.

L'existence entière de sainte Olympiade fut une vie de souffrances et de tribulations. Elle passa peu de jours sans en être abreuvée. Saint Chrysostôme lui écrivant pour la consoler et l'encourager dans ses peines lui parlait des avantages et des mérites des afflictions qu'il appelait des couronnes précieuses. La Sainte les supporta toujours avec une admirable résignation.

Notre vie à nous, chrétiens, sera-t-elle à l'abri des épreuves? Non, sans nul doute; comme la plupart des mortels nous aurons à souffrir de la part du démon, de la part du monde, de la part de la chair et des penchants mauvais. Que de fois l'orgueil ne s'élèvera-t-il pas dans notre cœur pour combattre l'humilité! l'envie et la haine pour combattre la charité! la sensualité pour combattre la mortification! la paresse pour combattre l'amour du travail! L'inconstance et la légèreté pour combattre la persévérance! le désespoir pour combattre l'espérance! la cupidité pour combattre le désintéressement! l'inhumanité pour combattre la miséricorde! la fraude et la fourberie pour combattre la sincérité! la gourmandise pour combattre la tempérance et la sobriété! la joie déréglée du monde pour combattre la sainte tristesse de la dévotion et de la piété! les chagrins passionnés pour combattre la joie spirituelle d'un cœur pur! Quelle foule de persécuteurs! Que de combats à soutenir! Que de victoires à remporter! Comment avons-nous lutté jusqu'à présent? Comment lutterons-nous à l'avenir?... Soldats de

Jésus-Chist, armons-nous de courage pour triompher de nos persécuteurs. Domptons nos passions et résistons aux impies, par là nous obtiendrons une double couronne : celle de la justice et celle de la patience.

Plan de méditation.

I. Les afflictions sont inévitables.
II. L'usage que nous devons en faire.

SAINT THOMAS, Apôtre

21 *décembre.*

L'Apôtre saint Thomas, appelé aussi Didyme, c'est-à-dire en grec *Jumeau*, était Juif et Galiléen de naissance. Comblé des plus beaux dons de la nature, il le fut plus encore de ceux de la grâce. Dès son plus bas âge, il exerça l'humble profession de pêcheur. Après avoir vaqué à son métier, au lieu d'aller se divertir avec les enfants de sa condition et de son âge, il se retirait au temple ou dans quelque lieu écarté pour y puiser dans les livres cet esprit de piété et de religion qui devait le rendre digne d'être un jour un des plus généreux et des plus fervents disciples du Sauveur du monde. Telle fut l'enfance et la jeunesse de Thomas avant qu'il fût appelé à l'apostolat. Le Seigneur ne tarda pas de lui faire cette grâce.

Ayant entendu parler des merveilles qu'opérait le Sauveur, il le suivit dès la première année de sa pré-

dication, et la seconde année, le divin Maître le choisit pour être un des douze Apôtres. Il se montra digne de cette haute mission par la candeur et la simplicité de son âme et par l'ardeur de son amour pour le Sauveur. Il en donna une preuve bien frappante au moment où Jésus voulut aller à Béthanie pour ressusciter Lazare. Les autres disciples en détournent le divin Maître : « Les Juifs cherchent à vous lapider, lui disent-ils, et vous allez à eux ? » Aussitôt Thomas s'écrie : « Allons aussi nous autres, afin de mourir avec lui. » — A la dernière Cène, quand Jésus dit à ses disciples : « Je m'en vais, vous savez où je vais, et vous en savez le chemin. » Thomas, qui désirait ardemment de le suivre, lui dit : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez; comment en saurons-nous la voie ? » Le Sauveur lui répondit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. »

Notre-Seigneur, après sa résurrection, ayant apparu à ses disciples assemblés pour les convaincre qu'il était sorti vivant du tombeau, Thomas n'était point avec eux; et quand ils lui annoncèrent que le Sauveur était ressuscité, qu'ils l'avaient vu, il n'y voulut point croire. « Si je ne mets mon doigt dans ses mains percées de clous, et ma main dans son côté percé d'une lance, je ne le croirai pas ! » Jésus-Christ, par une condescendance admirable pour la faiblesse de cet Apôtre, apparut de nouveau à ses disciples, lorsqu'ils étaient tous réunis. Après leur avoir souhaité la paix, il s'adressa à Thomas et lui dit : « Mettez votre doigt ici et voyez mes mains. Apportez votre main, et mettez-la dans mon côté, ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » Thomas, re-

mué jusque dans les profondeurs de son âme, reconnut sensiblement que celui qui lui parlait était son Sauveur ressuscité ; et fondant en larmes, l'Apôtre incrédule se jette à ses pieds en s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Après la dispersion des Apôtres, saint Thomas alla prêcher l'Évangile en Orient. Il eut, dit-on, le bonheur d'y rencontrer les Mages qui étaient venus au berceau de l'Enfant-Dieu, de les baptiser et de les associer au mystère évangélique. Il parcourut ensuite le grand empire des Parthes et sema la foi dans ses immenses provinces. Puis il passa dans les Indes, où il forma une chrétienté florissante. Le saint Apôtre paraît avoir vécu jusqu'à un âge très avancé, et avoir évangélisé toutes les contrées de l'Orient. Il termina glorieusement sa vie par le martyre.

Réflexions pratiques.

Jésus permit que saint Thomas refusât d'ajouter foi au récit des Apôtres, pour nous laisser un témoignage encore plus certain de sa résurrection. Heureuse incrédulité propre à vaincre la nôtre, parce qu'elle nous garantit la sévérité de l'examen des disciples, et qu'elle nous apprend qu'ils n'ont pas été le jouet d'une crédulité précipitée. — Mais dès que l'Apôtre eut touché les plaies sacrées de son divin Maître, sa foi se ranima et il la manifesta par ses bonnes œuvres en portant l'Évangile aux pays les plus reculés et en la scellant de son propre sang. Crois-je bien toutes les vérités de la religion ? Et ma conduite est-elle en harmonie avec ma foi ? La véri-

table foi combat les sens et leurs désirs coupables ; elle mortifie et détruit les passions criminelles ; elle condamne le monde et ses plaisirs dangereux ; elle enseigne que le bonheur ne se trouve que dans le mépris de nous-mêmes, dans l'humilité, la patience, la douceur, la pauvreté et les souffrances. Ai-je cette foi ? Si je la possède, je dois donc marcher dans la voie étroite qui conduit à la vie par les tribulations, les violences et les sacrifices. Est-ce bien là ce que je fais lorsque je me plains que la vertu est trop difficile à pratiquer, et que je perds le Ciel et la grâce de Dieu plutôt que de me priver d'une liaison dangereuse et d'un plaisir coupable ? — Mon Dieu ! donnez-moi, par l'intercession de saint Thomas, une foi vive et agissante, et faites que je sois toujours fidèle aux enseignements de l'Église.

Plan de méditation.

I. L'impression que firent sur saint Thomas les plaies de Jésus-Christ.

II. L'impression que ces mêmes plaies doivent faire sur nous. (M. Hamon.)

LA BIENHEUREUSE ANGÉLINE DE CORBARA

22 *décembre.*

En 1377, au bourg de Monte-Giove, dans le royaume de Naples, naquit la Bienheureuse Angéline de Corbara, d'une famille aussi noble que chrétienne. Cette jeune enfant se montra toujours digne du nom

qu'elle reçut sur les fonts sacrés du baptême, puisqu'elle eut toujours la pureté d'un ange. Dès sa plus tendre enfance elle montra une maturité d'esprit et un attrait pour la piété, qui faisaient l'admiration de tout le monde. Ses parents confièrent son éducation à de vertueuses religieuses. Angéline fut bientôt remarquée dans le couvent par les vertus angéliques qu'elle possédait. Cette sainte enfant était un vrai modèle pour ses compagnes et pour ses maîtresses. Celles-ci avouaient qu'elle les surpassait toutes par sa ferveur, sa simplicité, sa fidélité à accomplir toutes les prescriptions de la règle de la communauté. Ce qui excitait surtout la dévotion d'Angéline et touchait le plus sensiblement son cœur, c'était la pensée et la considération de l'amour ineffable que Jésus-Christ nous témoigne dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Pendant le saint sacrifice de la messe, elle était continuellement baignée de larmes, tant elle sentait profondément la tendresse infinie de ce divin Sauveur. Une chose pourtant l'affligeait vivement : c'est que son âge ne lui permît pas de participer à la sainte table en même temps que ses compagnes et les religieuses. Aussi appelait-elle de tous ses vœux le jour où il lui serait permis de faire sa première communion. Ce jour fortuné arriva. Dieu seul connaît les sentiments qui animèrent cette belle âme dans cette solennelle circonstance. Pour demeurer inséparablement unie à celui que son cœur aimait par-dessus tout, elle se consacra entièrement à son service, et jura de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

En faisant ce vœu, Angéline, qui espérait avoir le

consentement de ses parents, pensait aussi qu'ils ne lui refuseraient pas de rester dans le couvent où elle était élevée, et où elle désirait prendre le voile. Malheureusement le comte de Corbara, son père, fier de son titre et de son nom, fier aussi de la beauté de sa fille unique, rappela près de lui la pauvre enfant dès qu'il pensa qu'elle était en état d'être présentée dans le monde. Sur ces entrefaites, Angéline, âgée de douze ans, perdit sa mère. Ce coup fatal lui fit comprendre plus que jamais le néant des choses de la terre, et la fragilité des affections, même les plus légitimes, quand elles n'ont pas Dieu pour objet. Elle dédaigna la fortune, les plaisirs et les grandeurs et elle résolut de ne donner ses soins qu'à plaire à Jésus-Christ.

Quand Angéline eut atteint sa quinzième année son père songea à la marier. Pour produire au grand jour les vertus et les charmes de sa chère fille, le comte donna chez lui de nombreuses fêtes. Malgré l'extrême modestie et la grande froideur avec laquelle la pieuse enfant accueillait les jeunes gens qui lui étaient présentés, elle fut remarquée par un personnage riche et jouissant d'une haute considération, le comte de Civitella, qui la demanda pour épouse à son père. Celui-ci, flatté d'une pareille union, n'hésita pas à lui promettre la main de sa fille. Angéline, fidèle à ses engagements envers Dieu, refusa ce parti. Une pareille résolution mit en fureur le comte de Corbara, et il en vint jusqu'à menacer sa fille de la mort, si dans huit jours elle refusait d'adhérer à ses désirs. Dans cette dure extrémité, Angéline eut recours à Dieu, qui lui fit connaître par révélation qu'elle pouvait se soumettre à la volonté

de son père, promettant d'ailleurs de veiller au trésor qu'elle lui avait consacré. Rassurée par cet avis du Ciel, Angéline annonça à son père qu'elle était prête à obéir à sa volonté et à suivre le comte à l'autel. Le jour du mariage, lorsque les invités étaient encore occupés à se divertir, la jeune mariée s'échappe et se retire dans la chambre qui lui était préparée, et toute baignée de larmes, elle se jette aux pieds d'un crucifix, priant Notre-Seigneur de la protéger dans cette circonstance si délicate. Elle était dans cet état lorsque le comte survint, il fut très surpris de la trouver ainsi plongée dans la douleur, et lui en demanda la cause. Angéline lui avoua les saints engagements qu'elle avait contractés avec Dieu, et la crainte qu'elle éprouvait d'y être infidèle. Touché de sa vertu, son époux lui promit de la laisser libre, et de ne la regarder que comme sa sœur. Il se livra, comme elle, aux œuvres de piété et à l'observance des conseils évangéliques.

Un an après son mariage, le comte de Civitella mourut dans les bras d'Angéline avec des sentiments fort chrétiens. La pieuse veuve, dégagée de tout ce qui pouvait l'attacher au monde, entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François avec les filles qui la servaient, et que son exemple avait ramenées à la pratique des vertus de la religion. Toutes ensemble elles s'appliquèrent spécialement à secourir les pauvres et à servir les malades; mais Civitella ne suffisant plus à leur zèle, elles quittèrent cette cité et parcoururent les villes et les villages des Abruzzes, prêchant la pénitence et produisant partout d'admirables fruits de conversion. — Angéline, par ses dis-

cours et ses exemples, engageait trop de personnes de son sexe à pratiquer la chasteté pour ne pas exciter les clameurs contre elle. Aussi fut-elle dénoncée à Ladislas, roi de Naples, comme une hérétique vagabonde, qui condamnait le mariage, après avoir follement dissipé les biens de son époux. Ladislas voulut la voir et la cita devant lui; mais bientôt ravi de l'onction avec laquelle elle fit l'éloge de la virginité, il la renvoya comblée de témoignages d'estime et d'honneur. Peu après, la résurrection d'un jeune homme des plus qualifiés de Naples, qu'elle obtint par ses prières, lui acquit dans cette ville une immense popularité. Ses louanges étaient dans toutes les bouches; elle ne pouvait quitter sa maison sans être poursuivie des acclamations de la foule. Ces témoignages de vénération alarmèrent son humilité et la déterminèrent à quitter Naples pour retourner à Civitella.

Comme Angéline porta un grand nombre de jeunes filles, nobles pour la plupart, à se consacrer à Dieu, quelques seigneurs mécontents de ne pas pouvoir obtenir leur main, s'en plaignirent de nouveau au roi. Le prince, cette fois, la bannit de son royaume avec ses compagnes. Elle vendit alors tout son bien, en distribua une grande partie aux pauvres, et ne se réserva que ce qui lui était absolument nécessaire à ses besoins et nourrir les compagnes de son exil. Elle se rendit d'abord à Assise, et de là à Foligny, dans le dessein d'y établir un monastère de religieuses cloîtrées de Saint-François. Autorisée par le pape Boniface IX à accomplir son dessein, elle fit bâtir un monastère dans une propriété que lui céda

un seigneur de la ville. Deux ans après, la maison étant achevée, Angéline s'y retira avec douze compagnes et reçut, des mains de l'évêque, l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François. La réputation des filles du Tiers-Ordre se répandit bientôt dans toute l'Italie. Et en peu de temps, on vit dans un grand nombre de villes plusieurs établissements de cette congrégation.

Après avoir achevé son œuvre, Angéline alla recevoir dans le Ciel le prix de ses travaux, le 22 décembre de l'année 1435. Elle était âgée de cinquante-huit ans.

Réflexions pratiques.

Un des grands mérites de sainte Angéline fut son abandon total et constant à la conduite de la divine Providence. Il lui en a coûté bien souvent au sein de ses afflictions et de ses épreuves pour se soumettre, mais sa docilité à la volonté de Dieu la fit triompher de toutes les répugnances de la nature. Vouloir et faire tout selon les desseins de Dieu, tel fut le chemin qui la conduisit à une éminente sainteté. — Voulons-nous arriver nous-même à la perfection et au salut? efforçons-nous dans toutes les circonstances de la vie de nous soumettre à la volonté divine. Dieu sait mieux que nous ce qui doit contribuer à sa gloire et à notre prédestination. C'est pour cette raison que les croix et les traverses les plus salutaires sont celles que Dieu nous envoie et celles qui sont attachées à notre état. Dans celles qui sont de notre choix, il y a quelquefois de l'amour-propre, de l'indiscrétion et du danger d'en perdre le mérite. Pre-

nons en ce moment la résolution de nous conformer en tout à la volonté de Dieu. Sachons supporter avec une patience courageuse toutes les peines qui nous arriveront, adorant la main de Dieu qui nous frappe en père. Aidez-nous, Seigneur, à nous soumettre à vous comme nous le devons.

Plan de méditation.

Conformité à la volonté de Dieu : 1° justice de cette vertu ; 2° combien elle est excellente et agréable à Dieu ; 3° combien elle est honorable pour nous.

SAINT TIMOTHÉE ET SAINTE MAURE, SA FEMME, MARTYRS

23 *décembre.*

Saint Timothée naquit dans le bourg de Pérape, en Thébaïde. Il était chrétien, d'une si parfaite probité et d'une piété si exemplaire, qu'il fut ordonné lecteur par son évêque. Comme cet ordre n'obligeait point au célibat, il épousa une jeune chrétienne nommée Maure, âgée seulement de dix-sept ans. Maure avait de la beauté, de l'esprit, une conduite fort régulière, mais elle n'était pas complètement affermie dans la foi.

Il n'y avait que trois semaines qu'ils étaient mariés quand le gouverneur de la province arriva à Pérape. Ayant ordonné qu'on fît une recherche exacte des chrétiens, Timothé fut d'abord mis à la tête de cette troupe choisie de fidèles. Quand on le présenta

au gouverneur, on le lui dépeignit comme le plus ardent chrétien du bourg et comme le plus grand ennemi des dieux de l'empire. Le juge l'interrogea sur son état, sa religion, son emploi et son âge. « Je suis chrétien, répondit Timothée, mon emploi est de lire publiquement les Livres saints aux chrétiens, mes frères. — Apparemment, lui dit alors le magistrat, vous ne connaissez pas les ordres sévères de l'empereur contre ceux qui ne sacrifient point aux idoles ? — Je les connais parfaitement et je sais même qu'un chrétien doit s'attendre à finir sa vie dans les plus horribles tourments s'il refuse d'offrir ces sacrifices sacrilèges ; aussi, Seigneur, suis-je tout prêt à donner ma vie et à verser mon sang plutôt que de me rendre coupable d'une impiété pareille. » Une réponse si franche et si hardie irrita le gouverneur. « Puisque tu es résolu de finir la vie dans les tourments, lui dit-il, tu seras bientôt satisfait, et nous verrons si tu parleras si haut au milieu des supplices. Ne vois-tu pas ces instruments affreux ? — Je les vois, mais vous, vous ne voyez pas les Anges du Dieu tout-puissant, qui sont autour de moi pour m'encourager et me fortifier dans les supplices. » Le gouverneur lui ordonna de lui remettre les livres qu'il avait entre les mains. « Si j'avais des enfants, dit Timothée, j'aimerais mieux vous les livrer que de livrer les saintes Écritures. » Le magistrat, voyant bien qu'il ne viendrait point à bout d'entamer par des paroles une âme si fortement trempée, recourut aux supplices, et lui fit enfoncer dans les oreilles des fers rougis au feu. L'effet fut si violent, que les yeux lui sortaient des orbites.

Comme ce premier supplice ne paraissait pas l'émouvoir, et qu'il ne cessait de louer Dieu, le tyran ordonna de le suspendre par un pied à un poteau, et de lui attacher au cou une énorme pierre. Enfin, il lui fit mettre un bâillon à la bouche, pour l'empêcher de chanter les louanges de Dieu. — Comme chacun admirait sa patience dans un état si douloureux, on dit au juge qu'il était nouvellement marié, et que, puisque les tourments étaient impuissants à le vaincre, il fallait essayer de le gagner par la tendresse qu'il ne pouvait manquer d'avoir pour sa jeune compagne. Le gouverneur fit venir Maure et lui dit qu'elle n'avait plus qu'un moyen de sauver son mari, celui de l'obliger à sacrifier aux dieux, du moins en apparence. « Allez vous-en chez vous, ajouta-t-il, prenez vos plus beaux habits, parez-vous avec art, n'épargnez ni bijoux, ni parfums et comptez sur mon appui. » Maure, qui était une jeune femme encore faible dans la foi, et qui aimait éperdument son mari, consent à tout : elle court chez elle, se revêt de ses habits de noces, elle se pare et se parfume avec tout l'art que peut inspirer la passion de plaire, et elle arrive en cet état au lieu du supplice. Quand elle vit son époux tel que les bourreaux l'avaient fait, elle pensa tomber en défaillance, et ne put d'abord s'exprimer que par des cris et des sanglots. Revenue de ce premier accès de douleur, elle lui dit tout ce qu'elle put s'imaginer de plus touchant, tout ce que l'affection de son cœur put lui suggérer de plus émouvant et de plus tendre. Elle avait obtenu qu'on lui ôtât le bâillon afin qu'il pût lui parler. Le premier usage que Timothée fit de la

parole, ce fut de demander qu'on lui mît un mouchoir devant le nez pour l'empêcher de respirer plus longtemps l'odeur de mort qui sort de ces vêtements parfumés. Il voulait faire entendre par là, combien il condamnait le luxe tout païen de sa femme et le pernicieux dessein qui l'avait amenée près de lui. Cependant, comme elle continuait toujours, et qu'elle s'efforçait de l'attendrir par ses caresses, ses prières et ses larmes : « Maure, lui dit-il, avec douceur, mais en même temps avec fermeté, est-ce bien une femme chrétienne que je vois et que j'entends ? Qu'est donc devenue cette foi, dans laquelle vous avez été élevée ? Où sont ces sentiments de religion que vous professiez ? Au lieu de m'encourager à souffrir et à mourir pour Jésus-Christ, mon Dieu, c'est vous qui m'engagez à préférer une vie d'un jour à une éternité de bonheur ! N'êtes-vous donc devenue mon épouse que pour me tenter, et n'avez-vous de la tendresse que pour me perdre ? » — Pendant que Timothée parlait ainsi, Maure baissait les yeux et continuait de verser des larmes, mais déjà c'étaient des larmes de repentir. La grâce qui était entrée dans son cœur, agissait avec une force victorieuse, et y opérait un merveilleux changement. Maure, ne pouvant plus résister aux divines impressions qu'elle ressentait, s'écria : « Mon époux, pardonnez-moi ma faiblesse ; je suis prête à réparer ma faute, mais que faut-il que je fasse ? » Timothée ne pouvait contenir sa joie. « Votre changement, ma chère Maure, me fait oublier toutes mes peines. Remercions ensemble le Dieu de toute miséricorde d'avoir opéré cette merveille. »

Le gouverneur, ayant appris ce changement subit de Maure, en devint furieux. Après l'avoir interrogée, il lui fit arracher les cheveux, puis couper les doigts, enfin appliquer sur les côtes du soufre et de la poix bouillante. Maure, chez qui l'âme de Timothée était passée tout entière, se montra supérieure à tous ces tourments. Le juge ordonna que les deux époux fussent crucifiés, et pour rendre leur martyre plus douloureux, il voulut qu'il fussent exposés à la vue l'un de l'autre. Mais il fut trompé dans sa malice. Cette vue réciproque, loin d'aigrir leur douleur, leur fournit le moyen de se consoler et de s'encourager mutuellement. Après avoir été ainsi suspendus pendant plusieurs jours, ils rendirent enfin leurs bienheureuses âmes à Dieu.

Réflexions pratiques.

Une jeune femme emploie tout ce que la tendresse a de force et de persuasif sur le cœur d'un époux pour le ravir à Dieu ; elle met en œuvre tout ce que l'art a de plus vif et de plus séduisant, tout ce que les larmes ont de plus touchant pour faire d'un mari à demi martyr un apostat.

La tentation était violente et l'épreuve terrible; mais Timothée se demande s'il est permis, pour être complaisant, de devenir traître et parjure à son Dieu, et s'il peut, sans se couvrir d'opprobres, sacrifier l'amour de Dieu à l'amour de la créature. A cette pensée, sa foi se ranime, et non seulement il demeure fidèle à Dieu, mais il lui gagne le cœur de son épouse et en fait une illustre martyre.

Mon Dieu ! que d'époux malheureux et réprouvés

pour une fausse tendresse ! Une honnête déférence aux sentiments et à la volonté d'autrui dans ce qui n'intéresse pas la conscience est louable ; mais quand il s'agit de religion, doit-on sacrifier le devoir à la complaisance? Jamais. Il faut, au contraire, dans ces circonstances déployer une fermeté inébranlable. C'est ce qu'a fait Timothée, et c'est ce qui lui a obtenu ainsi qu'à sa compagne la couronne du martyre. Oh ! que le bon exemple et la solide piété dans un chef de famille sont puissants et persuasifs.

Plan de méditation.

Saint Timothée a été ferme dans la foi : 1° en face des tourments ; 2° en face des moyens employés pour les faire apostasier.

SAINTE VICTOIRE, Vierge et Martyr

24 *décembre.*

Sainte Victoire naquit au commencement du troisième siècle, à Tivoli, l'une des plus anciennes villes d'Italie. Ses parents, distingués par leur noblesse et par leurs grands biens, l'étaient encore davantage par leur attachement à la religion chrétienne. Ils lui firent donner une éducation très soignée. Un heureux naturel, un esprit doux et docile, un air noble et gracieux, la firent d'abord aimer de ses parents ; mais ce qui lui gagna surtout leur cœur, ce fut sa vertu, qui, jointe à une rare beauté, en fit une des personnes

les plus accomplies de cette époque. Victoire, qui faisait les délices de ses parents, était recherchée de tous les jeunes gens les plus distingués de Rome. La voyant en âge d'être mariée, ils la fiancèrent à un jeune seigneur doué des plus belles qualités, mais qui avait le malheur d'être païen. Victoire fut surprise que ses parents très chrétiens lui eussent destiné pour époux un gentilhomme idolâtre. Mais charmés de la douceur, de l'esprit et des manières distinguées du jeune homme, ils étaient persuadés que leur fille ne manquerait pas de le convertir ; et c'était surtout l'espérance de cette conversion qui les avait engagés à conclure ce mariage. Victoire se rendit à leurs désirs. Le jeune seigneur lui plut, elle se promit d'en faire bientôt une conquête à Jésus-Christ en l'enlevant au paganisme.

Victoire avait une amie nommée Anatolie, fille de qualité et chrétienne comme elle : Anatolie ne lui cédait point en beauté, et encore moins en vertu ; elle avait de l'esprit et passait pour une jeune fille des plus accomplies de la ville. Comme elle était à peu près du même âge que Victoire elle fut demandée en mariage par un seigneur romain qui l'aimait éperdument. Ses parents agréaient fort ce parti et ne cessaient de la solliciter à donner son consentement à une alliance qui lui devait être si avantageuse. Le refus généreux et obstiné d'Anatolie contrista autant sa famille que le jeune seigneur qui demandait sa main. Celui-ci voyant que tout était inutile, se persuada que Victoire seule pourrait gagner son amie et la déterminer à imiter son exemple. Il alla donc la trouver et la pria avec instance de lui rendre ce bon

office. Victoire, qui devait bientôt épouser l'ami de celui qui demandait en mariage Anatolie, se chargea volontiers de la commission. S'étant rendue près d'elle : « Vous savez, ma chère amie, lui dit-elle, combien je vous aime. Permettez à celle qui vous est unie par les liens les plus affectueux de vous donner un conseil : Un jeune seigneur fort distingué vous demande en mariage; vos parents souhaitent que vous l'épousiez. Il faut croire que la volonté de Dieu vous est manifestée par les auteurs de vos jours. Vous avez tort de refuser opiniâtrement une telle alliance. Dieu ne condamne point le mariage ; nous pouvons vous et moi nous sanctifier dans cet état ; je crois même que Dieu nous y appelle pour en tirer sa gloire. Le jeune homme qui cherche votre main est païen comme celui à qui je suis fiancée; mais n'est-il pas à peu près certain que Dieu en nous les destinant pour époux veut se servir de nous pour en faire des chrétiens ? Ils ont tous deux un trop bon naturel et trop d'esprit pour mourir dans leur religion. Quelle gloire et quelle consolation pour nous d'avoir conquis au Ciel deux âmes immortelles. » — Anatolie écoutait tranquillement son amie, sans l'interrompre. Mais dès qu'elle eut cessé de parler : « O ma Victoire bien-aimée, lui répondit-elle, triomphez de la ruse du démon et soyez *Victoire* de fait comme de nom. Je conviens que le mariage est un état saint, et je ne blâme pas ceux qui, s'y croyant appelés, l'embrassent. Mais vous conviendrez avec moi qu'il y a un état bien plus parfait, c'est celui des vierges. Ce sont elles qui composent la Cour du divin Agneau, elles l'accompagnent partout en qualité d'épouses. Dieu ne

condamne point le mariage mais combien davantage il loue le célibat ! Votre fiancé veut vous épouser, mais Jésus-Christ souhaite ardemment que vous soyez son épouse, c'est à vous de voir à qui vous voulez donner la préférence ; pour moi mon parti est pris et je n'aurai jamais d'autre époux que le divin Maître.

» Mais puisqu'il vous faut parler à cœur ouvert, et que je n'ai rien de caché pour vous, je vais vous faire une confidence : Ayant appris les démarches que faisait auprès de mes parents le jeune seigneur dont vous m'avez parlé, et ses sollicitations pour m'avoir en mariage, je me retirai dans mon oratoire, et là, prosternée au pied de mon crucifix, je fis vœu de virginité perpétuelle, et je promis à Dieu de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Le même jour je distribuai aux pauvres le prix de mes bijoux et de mes joyaux. Aussitôt un ange de lumière m'apparut portant sur la tête un diadème d'or, et couvrant mon front de pourpre et de pierres précieuses. « O sainte Virginité, me dit-il, d'un air radieux, ô » sainte virginité qui êtes toujours dans la lumière, » et jamais dans les œuvres de ténèbres. » A ces mots je me prosternai la face contre terre, et j'entendis l'Ange qui continuait : « La virginité est une pour- » pre royale ; la virginité est une pierre précieuse d'un » prix inestimable ; la virginité est le trésor immense » du roi des rois. Les voleurs tâchent de la ravir à » celles qui la possèdent. Conservez-la avec tous les » soins possibles, et ne craignez rien tant que de la » perdre. » Ainsi m'a parlé l'ange du Seigneur. » Victoire était vaincue. Elle imita sa pieuse compagne,

vendit ce qu'elle avait de bagues et d'autres vains ornements, en distribua le prix aux pauvres, et fit vœu de virginité perpétuelle. Furieux, son fiancé obtint l'autorisation de l'enlever et de la contraindre par tous les moyens possibles à l'épouser. Pendant plusieurs années, il la tint enfermée dans un château, ne lui donna pour toute nourriture qu'un peu de pain bis le soir, lui fit subir les traitements les plus pénibles et, désespérant de vaincre la constance de la jeune vierge, il lui plongea son glaive dans le cœur. C'était le 23 décembre de l'année 253, pendant la persécution de Dèce. Le misérable devint aussitôt lépreux, et mourut, au bout de six jours, rongé par les vers.

Réflexions pratiques.

C'est un envoyé du Ciel qui fait à Anatolie l'éloge de la plus belle et de la plus précieuse des vertus. Victoire n'en a pas plus tôt entendu le récit, qu'éprise de ses charmes, elle renonce aux alliances les plus flatteuses, et jure de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. N'avons-nous pas entendu nous-mêmes préconiser la pureté par nos saints Livres? Le Saint-Esprit ne nous déclare-t-il pas que rien dans le monde n'égale le prix de cette vertu? (Eccles., 26, 26.) Que Dieu promène des regards bienveillants sur les âmes chastes et que ceux qui pratiquent cette vertu sont assurés de le contempler dans le Ciel? *Heureux les cœurs purs.* — Quelle estime avons-nous fait de cette précieuse et délicate vertu que nous portons dans des vases bien fragiles? Avons-nous demandé à Dieu par l'intercession de la Sainte Vierge de nous la con-

server et de nous aider à la pratiquer? Avons-nous veillé soigneusement sur nos sens afin de ne pas nous exposer à la perdre? Avons-nous eu soin de combattre et de fuir les ennemis de la pureté? O mon Dieu ! qui aimez si affectueusement les cœurs purs, aidez-nous à pratiquer comme vous le désirez cette vertu si chère à votre cœur.

Plan de méditation.

Un bon ami est toujours un bon conseiller. Il faut le choisir entre mille, et suivre exactement ses avis.

FÊTE DE LA NOEL

25 *décembre.*

Après quatre mille ans d'attente et de soupirs, le Ciel s'ouvre et le Juste quitte les splendeurs de son trône pour venir sécher les larmes des mortels. C'est Bethléem que les prophètes ont désigné pour le lieu de la naissance du Rédempteur promis à la terre. D'après ces hommes inspirés il devait naître d'une vierge de la famille de David et déjà il est conçu dans son sein. Quoique le mystère de l'Incarnation se soit accompli à Nazareth, c'est à Bethléem qu'il doit naître, comme le prophète Michée l'avait prédit. Tout prépare ce grand événement par une Providence visible, mais souveraine. Un puissant empereur païen ordonne le dénombrement des sujets de son empire. Quirinius en est chargé pour la Syrie et pour tous les pays qui en dépendent; il donne

ordre aux Juifs de se rendre dans les villes de leur origine pour se faire enregistrer; et, en conséquence de cet ordre, Joseph et Marie se rendent à Bethléem. Comme toutes les hôtelleries étaient pleines de personnes plus riches qu'eux, ils se virent contraints de se retirer dans une grotte taillée dans le roc, et qui servait d'étable aux animaux. Ce fut dans un asile aussi pauvre que voulut naître le Dieu par qui tout a été fait. Marie l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche.

Sous le règne de Constantin, la grotte de Bethléem fut ornée avec magnificence, et la crèche fut toute revêtue d'argent. « Ah! s'écriait saint Jean Chrysostôme, si je pouvais voir la crèche même dans laquelle a reposé le Seigneur! On l'a fait disparaître sous l'argent; mais combien celle qu'on a dérobée aux regards est pour moi plus précieuse que celle que mes yeux aperçoivent. » Cette crèche était de pierre et elle en renfermait une autre en bois, laquelle est maintenant à Rome, où on l'apporta au septième siècle.

Une constante tradition nous apprend qu'il y avait un bœuf et un âne dans l'étable, au moment de la naissance de Jésus. Cet heureux événement eut lieu le 25 décembre vers l'an 4000. Or, il y avait en ce moment dans les environs de Bethléem des bergers occupés à garder leurs troupeaux pendant la nuit. Tout à coup un Ange se présente à eux et une clarté céleste les environne. Ils sont saisis d'épouvante; mais le messager céleste les rassure, en leur disant : « Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet

d'une grande joie. Aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur : c'est le Christ. Voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Au même instant les heureux bergers se rendent à Bethléem et voient l'accomplissement de tout ce qui leur a été dit. Après avoir adoré l'Enfant-Dieu, ils s'en retournent comblés de consolation et de joie, louant et bénissant Dieu, et publiant ce qu'il ont vu et entendu.

La fête de Noël est, après la grande fête de Pâques, la plus solennelle et tout ensemble la plus douce, la plus joyeuse des fêtes de l'année. En ce jour chaque prêtre célèbre trois messes en l'honneur des trois naissances de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sa naissance éternelle dans le sein de son Père, sa naissance temporelle sur la terre et sa naissance spirituelle dans nos âmes. Désirons ardemment cette dernière faveur. Pour cela, ne craignons pas, approchons et recevons, caché sous les langes eucharistiques, l'Enfant Jésus, le pain vivant descendu du Ciel pour notre amour.

Réflexions pratiques.

A genoux aux pieds de l'Enfant-Dieu couché dans une crèche, examinons pourquoi le fils de l'Éternel, en quittant les splendeurs des Cieux, a voulu naître d'une manière si indigne, en apparence, de sa suprême grandeur. Pourquoi a-t-il pratiqué d'une manière si frappante l'humilité, la mortification et la pauvreté? C'est pour corriger nos vices et nous désabuser de nos erreurs. Or, toutes nos erreurs et

tous nos vices coulent de trois grandes sources : l'orgueil, la volupté et la soif insatiable des richesses. Le Sauveur a voulu en tarir le cours par la pratique des trois vertus opposées.

I. Il a voulu guérir notre orgueil par l'humilité. L'orgueil, principe de tout péché a toujours attiré sur la terre un déluge de malheurs. C'est lui qui a perdu Adam et sa postérité ; c'est cet amour déréglé d'élévation et de grandeur qui, dans le cours des siècles a constamment enfanté les discussions, les haines, les guerres, les schismes. Comment l'Enfant-Dieu nous apprend-il à combattre une passion si funeste ? Par le spectacle des prodigieux anéantissements de Bethléem. — O mon humble Maître, si après ces prodiges d'humilité, je cherche encore à m'élever, ma folie est incurable !

II. Pour nous obliger à détruire en nous la passion de l'impureté, le Sauveur s'est condamné à la souffrance. La volupté, voilà la reine et la divinité du monde. L'homme veut à tout prix le plaisir ; il le demande à toutes les créatures ; il le cherche par toutes les voies ; il lui immole tous les jours sa conscience, son honneur et sa vraie félicité. Approchons de l'Enfant-Dieu ; il naît dans la douleur, il est couché sur un peu de paille, couvert de misérables langes, condamné à endurer le froid piquant de la plus rigoureuse saison. Comment oserions-nous encore, en face d'un pareil modèle, repousser la douleur, pour ne rechercher que le plaisir et nos aises ?

III. Enfin, le Maître de l'univers, pour nous désillusionner de la valeur des biens terrestres qui absor-

bent nos pensées, nos affections, se condamne volontairement à une extrême indigence; non seulement il ne veut rien de superflu, mais il renonce au strict nécessaire : une crèche, un peu de paille, de misérable langes, de vils animaux; voilà ce qui meuble l'étable qu'il habite. Que cette vue d'un Dieu pauvre, souffrant et humilié, nous jette dans l'admiration et nous fasse prendre la résolution de pratiquer les vertus dont il nous donne l'exemple.

Plan de méditation.

Notre-Seigneur s'est mis en cet état d'humiliations pour être : 1° notre Rédempteur ; 2° notre Maître ; 3° notre Modèle.

SAINTE ANASTASIE, Martyre

25 *décembre.*

Sainte Anastasie ou Anastase que Siméon Métaphraste dit être la plus noble, la plus belle et la plus sage de toutes les filles de Rome, avait un père païen et une mère chrétienne. Elle fut instruite dans la foi par le glorieux martyr saint Chrysologue. Mariée malgré elle par son père à un païen fanatique, elle ne trouva dans son union avec cet homme perdu de vices, que le malheur. Elle pria si ardemment, qu'elle garda la fleur de sa virginité. Lorsqu'elle fut privée de ses parents, dont la présence seule empêchait son mari de l'accabler d'outrages,

ce dernier, pour satisfaire la haine qu'il avait conçue contre elle à cause de ses vertus, ne garda plus aucun ménagement et lui suscita toutes sortes de misères. Il eût voulu la voir morte pour hériter de ses biens considérables.

Anastasie, témoin des tourments qu'enduraient de nombreux confesseurs entassés dans les cachots par l'ordre de Dioclétien, se voua avec un zèle admirable à les secourir. Elle achetait aux geôliers la permission d'entrer dans les prisons pour panser leurs plaies, les approprier, les vêtir et les nourrir. Son mari, informé de ces actions de charité, en fut extrêmement irrité. Pour y mettre un terme, il résolut de la faire prisonnière elle-même dans sa propre maison sous la garde de serviteurs brutaux, auxquels il recommanda de la garder étroitement et surtout de ne lui laisser voir aucun chrétien. Sa douleur, pendant sa captivité, ne provenait point de la rigueur des souffrances qu'elle endurait par suite des mauvais traitements de son époux, mais de la privation où elle se trouvait de ne plus pouvoir soulager les prisonniers, et notamment son père spirituel, saint Chrysologue, qui était parmi eux depuis deux ans. Elle pria instamment Notre-Seigneur de lui rendre la liberté pour pouvoir continuer de secourir les malheureux et sa prière fut exaucée. Son mari avait été désigné par l'empereur pour aller en ambassade vers le roi de Perse. En partant, il laissa Anastasie sous la garde d'un scélérat nommé Codisse, à qui il recommanda de la tenir dans un cachot si étroit que l'air lui manquait. Il espérait que cette rigueur la ferait mourir et, qu'à son re-

tour, il hériterait des immenses richesses qu'elle lui avait apportées en mariage. Mais la Providence disposa les choses autrement. Il mourut en chemin d'une mort violente, et tous ses projets s'évanouirent avec lui. Anastasie, rendue à la liberté, reprit avec un nouveau zèle ses premiers offices de charité et prodigua toutes sortes de soins aux victimes du christianisme. Dioclétien, s'étant rendu à Acquilée, y commença une véritable boucherie de chrétiens. Comme il apprit que Chrysologue ne cessait de prêcher hautement Jésus-Christ dans les prisons, il le fit venir de Rome et employa vainement tous les moyens possibles pour le porter à sacrifier aux dieux. Aussi lui fit-il aussitôt trancher la tête. Anastasie qui avait suivi le martyr et préparé un grand nombre de confesseurs à la mort, quitta Acquilée et se rendit en Macédoine pour y montrer de nouveau sa charité. Un jour qu'on avait entièrement vidé une de ces prisons, notre Sainte qui n'en savait rien, vint à son ordinaire prodiguer ses soins aux bienheureux captifs. Mais ne les trouvant plus, elle se mit à pleurer. On lui demanda ce qu'elle avait et ce qu'elle cherchait dans cette prison. « Je cherche, répondit-elle avec fermeté, les serviteurs de mon Dieu qui, hier encore, étaient enfermés dans cette prison. » Il n'en fallut pas davantage pour prouver qu'elle était chrétienne. On la conduisit chez Florus, préfet de l'endroit, en lui disant : « Nous avons trouvé cette femme dans la prison, et pensant que c'est une chrétienne, nous vous l'amenons. — Tu es chrétienne? lui demanda Florus. — Oui, certes, s'écria Anastasie ; ce nom qui vous paraît si méprisable

est, à mon avis, le plus bel ornement qu'on puisse porter. »

Lorsqu'on apprit à Florus que c'était une femme d'illustre origine, il lui fit de vives instances pour l'engager à se rendre aux volontés de l'empereur. « Pourquoi as-tu quitté ta patrie ? lui demanda-t-il. — Pour obéir à la voix de mon Dieu qui m'a ordonné de prendre la croix du Christ, mon Sauveur et de la porter à sa suite. — Mais où est-il donc ce Christ dont tu parles? — Il est partout et rien n'échappe à son regard. Il est au Ciel, il est sur la terre ; mais sa demeure favorite est dans le cœur de ses serviteurs fidèles qui l'invoquent et le craignent. » Jugeant par ses réponses qu'il ne pourrait la gagner, Florus la fit conduire à Dioclétien, parce qu'il était défendu aux préfets de tourmenter les personnes de qualité sans un ordre exprès de l'empereur.

Lorsque Anastasie fut en présence de ce tyran, qui aimait encore plus l'or que ses dieux : « Qu'as-tu fait de tes trésor ? lui dit-il. — S'il me restait encore de l'or, répondit la généreuse martyre, je ne me serais pas sitôt découverte, et j'aurais continué de le répandre sur les serviteurs de mon divin Maître. Mais, puisque j'ai épuisé tous mes trésors pour leur venir en aide, il ne me reste plus qu'à offrir mon corps en sacrifice au vrai Dieu. »

A ces mots, Dioclétien la fit ramener à Florus. Celui-ci employa la douceur, puis les menaces pour la déterminer à sacrifier aux dieux, mais tout fut inutile. Florus remit la Sainte entre les mains d'Ulpien, pontife du Capitole, homme aussi adroit que méchant. Mais ce dernier ne fut pas plus heu-

reux que les autres. Après avoir épuisé vainement son éloquence, Ulpien lui dit qu'avant d'employer contre elle toutes sortes de tortures et de supplices, il lui donnait trois jours pour réfléchir sur ce qu'elle avait à faire. — « Qu'est-il besoin de trois jours? répondit Anastasie. Imaginez-vous qu'ils sont déjà passés, car je ne vous dirai rien autre chose que ce que je vous dis maintenant. » Cette déclaration n'empêcha pas qu'on ne lui donnât les trois jours, pendant lesquels on la mit entre les mains de femmes idolâtres qui travaillèrent en vain à l'ébranler. Anastasie passa tout ce temps en oraison, sans prendre aucune nourriture. Le troisième jour, elle fut ramenée devant le pontife, qui eut la témérité de vouloir porter sur elle une main impure et souillée. Mais il fut puni sur-le-champ de son audace, car il perdit aussitôt la vue et un instant après il expira dans de cruelles douleurs.

Après le châtiment d'Ulpien, le préfet Florus la fit comparaître de nouveau en sa présence. Il lui promit que, si elle consentait à lui céder les biens qui lui restaient, il la laisserait vivre en paix dans sa religion. « Si vous étiez dans la nécessité, lui répondit la Sainte, je vous assisterais très volontiers, mais puisque vous êtes riche, je me garderai bien de vous donner ce qui est destiné par la Providence aux malheureux. »

Le préfet, irrité de tant de hardiesse, la fit enfermer dans une prison fort obscure avec ordre de ne lui donner qu'une nourriture à peine suffisante pour entretenir sa vie. Au bout de trente jours, la trouvant fraîche et bien portante, il la fit enfermer dans

une prison plus obscure que la première et ordonna aux gardes de la traiter avec la dernière rigueur. Après un mois de cachot, le préfet la fit mettre dans une barque avec un autre chrétien du nom d'Eutychien et cent vingt idolâtres condamnés à mort pour leurs crimes, et on l'abandonna à l'impétuosité des vagues, sur ce frêle esquif que l'on avait auparavant percé en plusieurs endroits. Sa perte était inévitable. Le vaisseau allait couler, lorsque saint Théodote apparut à sa compagne et conduisit le vaisseau sur le rivage. Ce prodige causa la conversion de cent vingt idolâtres.

Quant à sainte Anastasie, elle fut conduite dans l'île de Palmaria avec deux cent soixante-dix autres confesseurs de la foi. On l'attacha à des poteaux les pieds et les mains étendus et on alluma un grand feu autour d'elle. Ce fut ainsi qu'elle acheva glorieusement le cours de son martyre.

Réflexions pratiques.

La vie de sainte Anastasie est une merveille de charité. Pour Dieu elle dédaigne tout ce que le monde offre de plus flatteur et de plus séduisant : richesses, honneurs, plaisirs, bien-être. Son unique ambition est de le servir et d'accomplir en tout sa volonté adorable. — Après Dieu sa grande préoccupation est de venir en aide à ceux de ses frères qui souffrent pour Jésus-Christ. Aussi, voyez quel zèle elle déploie pour secourir les martyrs. Elle est sans cesse dans les prisons occupée à panser leurs plaies, à laver leurs ulcères ou à relever leur courage abattu. La fureur des tyrans, la perspective d'une mort

cruelle sont impuissants à tempérer l'ardeur de sa charité. — Apprenons, par l'exemple de cette grande Sainte, à aimer et à servir Dieu en méprisant tout ce qui passe ; employons, comme elle, au salut de nos frères, les talents ou la fortune que Dieu nous a donnés et pour enflammer notre cœur de ce double amour ; n'oublions jamais que le Ciel est le royaume de la charité.

Plan de méditation.

I. Ce que sainte Anastasie a donné à Dieu.
II. Ce qu'elle a sacrifié au prochain.

SAINT ÉTIENNE, Premier Martyr

26 *décembre.*

Saint Étienne, dont le nom signifie triomphe ou couronne, est en effet le premier disciple qui ait triomphé des ennemis de la foi, en recevant la couronne immortelle de la sainteté, par le martyre, neuf mois après la passion du Sauveur. Saint Étienne était Juif, mais on ignore sa patrie et ses parents. On sait seulement qu'il avait été élevé dans l'école du célèbre docteur Gamaliel, disciple secret de Jésus-Christ, et qu'il s'était rendu habile dans la science de la Loi et des Écritures. Il se distingua dès sa jeunesse, par la pureté de ses mœurs et par la régularité exemplaire de sa conduite. A cause de cela il fut élu diacre, et voici à quelle occasion :

La multitude des fidèles augmentant de jour en

jour, était recommandable par la pratique de toutes les vertus. Ils se regardaient tous comme des frères, et n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Les riches vendaient leurs biens et en déposaient le prix dans un trésor commun, et les apôtres employaient ces fonds au soulagement des pauvres. Il s'éleva quelques plaintes à ce sujet. Les Grecs murmuraient contre les Hébreux, sous prétexte que leurs veuves étaient négligées dans la distribution journalière des aumônes. Les Apôtres, pour mettre un terme à ces plaintes, assemblèrent les fidèles, et leur firent observer qu'ils ne pouvaient quitter les principales fonctions de l'apostolat pour prendre soin des pauvres. Ils leur dirent de choisir sept chrétiens d'une conduite irréprochable afin qu'ils se chargeassent de ce soin ; ils ajoutèrent qu'on les délivrerait par là de toute distraction, et qu'on les mettrait en état de s'occuper uniquement de la prière et de la prédication de l'Évangile. Ce qu'ils proposaient fut agréé de l'assemblée, et les fidèles élurent sur-le-champ sept diacres. Étienne, *homme rempli de foi et du Saint-Esprit*, quoique le plus jeune, fut élu le premier ; c'est pour cela qu'il reçut le titre d'archidiacre. Après l'imposition des mains, il s'appliqua avec un zèle aussi ardent que sincère, non seulement au soin des pauvres, mais encore à publier le grand fait de la rédemption spirituelle et sociale du genre humain, par l'Incarnation, la mort et la résurrection du Fils de Dieu. Les nombreux miracles dont on ne pouvait contester la vérité, confirmaient la doctrine qu'il annonçait. Le nombre des disciples de Jésus-Christ augmentait de jour en jour ; les prêtres,

même des Juifs se convertissaient. Le succès des prédications du saint diacre anima les Juifs contre lui, et ils résolurent de le perdre. Ce qui acheva de les irriter, ce fut de voir que les docteurs de la loi qui discutaient avec Étienne *ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlaient par sa bouche.* Ils subornèrent de faux témoins pour l'accuser de blasphèmes contre Moïse et contre Dieu. Traduit devant le tribunal, le grand prêtre, après lecture de son réquisitoire, lui permit de fournir ses moyens de défense. Étienne fit un discours admirable pour prouver que Jésus-Christ était le Messie, et finit par une invective très forte contre leur dureté inflexible, contre la persécution qu'ils avaient faite de tout temps aux serviteurs de Dieu et la mort qu'ils venaient de donner au Saint des Saints. Tous ceux qui étaient dans le conseil, regardant Étienne, virent son visage semblable à celui d'un ange. Mais quand il les apostropha en ces termes : « Hommes à la tête dure et inflexible, incirconcis de cœur et d'oreilles ; vous résistez sans cesse au Saint-Esprit. Il en est de vous comme de vos pères... Est-il un prophète qu'ils n'aient persécuté ? N'ont-ils pas mis à mort tous ceux qui prédisaient l'avènement du Juste et jusqu'à son précurseur ? Quant à vous, vous avez dépassé vos pères ; oui, vous les avez dépassés en iniquité, vous avez été les meurtriers du Christ lui-même ; vous avez trempé vos mains homicides dans son sang innocent. » Ces paroles les jetèrent dans une rage qui les mit hors d'eux-mêmes et les fit grincer des dents contre lui. Mais Étienne, rempli de l'Esprit-Saint, et levant les yeux au Ciel, n'obser-

vait point ce qui se passait ; il vit la gloire de Dieu, et Jésus qui était assis à la droite de son Père. Alors il s'écria : « Je vois les Cieux ouverts et le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu. » Aussitôt, les Juifs furieux se jettent sur lui, le traitent de blasphémateur et le traînent hors de la ville pour le lapider. Pendant son supplice, le premier des martyrs prie en ces termes : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Puis tombant à genoux, il dit à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Et après cette parole, il s'endormit dans le Seigneur.

Réflexions pratiques.

En rapprochant notre vie de celle du premier des martyrs quel contraste frappant nous y trouvons ! Dans saint Étienne que de générosité, que de zèle, que de dévouement pour la foi, pour la religion, et pour la gloire de Dieu ! En nous que de lâcheté, que de tiédeur, que d'égoïsme, que de respect humain ! Nous avons la même foi à confesser, la même religion à pratiquer et à défendre, la même gloire de Dieu à soutenir. Le faisons-nous comme nous le devons ? Notre saint martyr ne recula devant aucun obstacle quand il s'agissait d'accomplir les ordres du Ciel et de veiller au salut des âmes. Et nous, comment remplissons-nous les devoirs de notre état ? Comment travaillons-nous à notre salut et à celui de nos frères ? Hélas ! Pleins d'ardeur pour tout ce qui flatte nos passions, notre amour-propre, notre vanité, nous n'avons que du dégoût pour ce qui intéresse la gloire de Dieu et nos intérêts éternels. Oublions-nous que nous sommes les sol-

dats de Jésus-Christ et les enfants des Saints ? Que pour arriver, comme les bienheureux, à la gloire, il faut lutter et vaincre ? Celui-là seul qui aura triomphé, dit le divin Maître, sera digne de régner avec lui dans le Ciel.

Plan de méditation.

Dans le martyre de saint Étienne nous avons à méditer un double prodige : 1° un prodige de patience dans les circonstances de sa mort ; 2° un prodige de charité envers les auteurs de sa mort.

SAINT JEAN, Apotre et Évangéliste

27 *décembre.*

Saint Jean, surnommé le *disciple bien-aimé*, naquit à Béthsaïde en Galilée. Il était fils de Zébédée et de Salomé et frère de saint Jacques le Majeur. Ces deux frères étaient pêcheurs de profession comme leur père, avant leur vocation à l'apostolat. Appelé par Jésus-Christ, Jean quitta aussitôt ses parents et ses filets pour marcher à la suite du Sauveur. Vierge au moment de sa vocation, il a toujours gardé la virginité et c'est à la pratique de cette belle vertu qu'il doit l'amour de prédilection dont le Seigneur l'a honoré ; il se désigne ordinairement lui-même sous le nom de disciple que Jésus aimait. Il en reçut, en effet, dans plusieurs circonstances, des marques particulières de tendresse et d'affection. Il fut un des

trois à qui seuls Jésus-Christ permit de l'accompagner, d'abord lorsqu'il se rendit à la maison du chef de la synagogue, dont il allait ressusciter la fille; ensuite lorsqu'il monta au Thabor, où il vit le Sauveur tout rayonnant de gloire avec des vêtements blancs comme la neige. Mais ce fut surtout à la dernière Cène que saint Jean reçut les marques les plus touchantes de la prédilection du divin Maître. Placé près de lui, il eut le bonheur de reposer sa tête sur la poitrine de l'Homme-Dieu. C'est sur ce lit mystérieux, siège de la sagesse, que ce disciple puisa les plus hauts secrets de la foi.

Après avoir été le témoin de tous les miracles du Sauveur, il l'accompagna au Jardin des Oliviers et sur le Calvaire. C'est à lui que Jésus mourant confia le précieux dépôt qu'il laissait dans le monde, sa sainte Mère; et de quelles expressions se sert-il pour lui confier ce riche trésor? Il dit à sa mère : *Femme, voilà votre fils.* Il dit ensuite au disciple : *Voilà votre mère.* Ainsi, Jésus choisit saint Jean pour le remplacer lui-même en quelque sorte; il le donne pour fils à Marie; il lui donne Marie pour mère : quelle faveur tout à la fois et quel honneur!

Après l'Ascension du Sauveur il alla prêcher en Asie et se fixa à Ephèse, où il fut suivi, dit-on, par la très Sainte Vierge. Notre Apôtre, jouissant d'une grande réputation tant à cause de son éminente dignité que par ses vertus et ses miracles, fut arrêté par l'ordre de Domitien et conduit à Rome l'an 95 de Jésus-Christ, et jeté dans une chaudière d'huile bouillante auprès de la Porte-Latine, mais il n'en ressentit aucun mal. Il fut ensuite relégué dans l'île

de Pathmos, où il eut les admirables révélations qu'il nous a racontées dans son Apocalypse.

L'empereur ayant été assassiné l'année suivante, saint Jean eut la liberté de retourner à Ephèse : il était alors âgé de quatre-vingt-dix ans. Cette grande vieillesse ne l'empêcha point d'aller dans les provinces voisines pour y ordonner des évêques et y fonder de nombreuses Églises. C'est dans ce temps qu'arriva le fait touchant que nous allons raconter.

Saint Jean, prêchant dans une ville voisine d'Ephèse, remarqua parmi ses auditeurs un jeune homme d'une figure intéressante. Il le présenta à l'évêque en lui disant : « Je vous confie ce jeune homme, en présence de Jésus-Christ et de cette assemblée. » L'évêque promit de s'en charger et d'en prendre le plus grand soin. En effet, il logea le jeune homme dans sa maison, l'instruisit et le forma à la pratique des vertus chrétiennes, après quoi il lui administra le baptême et la confirmation. Croyant n'avoir plus rien à craindre de sa part, il veilla sur lui avec moins d'exactitude, et finit par le laisser maître de ses actions. De jeunes libertins qu'il fréquenta le pervertirent tellement, qu'après avoir entassé crime sur crime il se fit chef de voleurs. Quelque temps après saint Jean, étant revenu dans la même ville, demanda à l'évêque, le jeune homme qu'il lui avait confié. Le prélat, baissant les yeux, lui dit avec larmes : « Il est mort ! — Comment ? reprit le saint vieillard, et de quel genre de mort ? — Il est mort à Dieu, répondit l'évêque : il est devenu méchant, pervers et enfin voleur; et, au lieu d'être à l'église avec nous, il s'est établi sur une montagne où il vit avec des hommes

aussi méchants que lui. » A ces mots le saint Apôtre déchira ses habits et versa des larmes ; puis demandant un cheval et un guide, il se rend à la montagne. Arrêté bientôt par un des voleurs en sentinelle, il fut conduit sur sa demande au chef de la bande. Celui-ci, le voyant venir, prit ses armes pour le recevoir. Tout à coup il reconnaît saint Jean ; saisi de frayeur, il prend la fuite. Oubliant sa faiblesse et son grand âge, le Saint court après lui en criant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous ainsi votre père ? Que craignez-vous d'un vieillard faible et sans armes ? Mon fils, ayez pitié de moi. Vous pouvez encore vous sauver. Je répondrai pour vous à Jésus-Christ ; je suis prêt à donner ma vie pour vous. J'engagerai mon âme pour la vôtre. Arrêtez-vous, mon fils, c'est Jésus-Christ qui m'envoie vers vous. » A ces mots, le jeune homme, vaincu, s'arrête, jette ses armes tout tremblant, et fond en larmes. Il tombe entre les bras de l'Apôtre qu'il renomme son père et lui demande pardon. Saint Jean le ramena à l'église, le réconcilia avec Dieu et le fit participer aux sacrements.

Cette charité dont notre Saint était si vivement pénétré, il l'inculquait aux autres de la manière la plus pathétique ; il la recommandait comme le grand, comme le principal précepte du christianisme, et sans l'observation duquel toutes les pratiques de la religion seront inutiles. La faiblesse de son grand âge ne lui permettant plus de faire de longs discours, il ne laissait pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles et de leur dire chaque fois : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres.* Ses auditeurs, lui demandant pourquoi il répétait toujours la même chose :

« C'est, répondit-il, le précepte du Seigneur ; et si vous l'accomplissez cela suffit. » Enfin saint Jean mourut à Ephèse, l'an 100, dans une extrême vieillesse. Son corps fut enterré sur une montagne, hors de la ville.

Réflexions pratiques.

Saint Jean, l'Apôtre de la divine charité, ne cesse dans son Évangile, dans ses Épîtres et dans ses discours aux fidèles de recommander la pratique de cette précieuse vertu. A l'exemple du divin Maître, il réduisait toute la loi à l'observance de ce précepte. Mais ce grand Apôtre se contente-t-il de prêcher la charité? Non, mais il la pratique, puisque sa vie entière n'est qu'un acte d'amour qui n'a jamais été interrompu. Il a suivi son Bien-Aimé dans le cours de sa passion et jusqu'au pied de la croix. Après la mort de Jésus l'amour lui a fait affronter l'exil et le martyre. Peut-on concevoir une charité plus ardente?

1° Mon amour pour Dieu a-t-il quelque trait de ressemblance avec celui de l'Apôtre bien-aimé? Puis-je me rendre le flatteur témoignage d'avoir comme lui toujours pratiqué la charité évangélique qui forme le caractère distinctif du chrétien?... J'ai aimé Dieu en paroles, l'ai-je aimé en réalité? Jésus-Christ me déclare que si je l'aime réellement, je dois observer ses commandements ; les ai-je toujours gardés? Que répondent mes œuvres?

2° Mais ce qui me donnera par-dessus tout un droit assuré à l'affection de Jésus-Christ, c'est la charité que je dois avoir pour mon prochain. Le bon

Maître me déclare qu'il ne nous reconnaît pour ses disciples que si nous nous aimons les uns les autres. En vain aurai-je la foi la plus vive, le zèle le plus ardent, le dévouement le plus parfait; en vain mènerais-je la vie la plus innocente, si je n'ai pas la charité dans le cœur, cela ne sert de rien. Puis-je me flatter de la posséder? Que répondent ces pensées de de haine, d'envie et de jalousie qui me dévorent? que dit mon insensibilité pour les malheureux? — Seigneur, allumez dans mon cœur les flammes de la véritable charité.

Plan de méditation.

I. Trois présents inestimables que Jésus a faits à saint Jean : 1° durant sa vie, il lui donne sa croix; 2° à la Cène, il lui donne son cœur; 3° à sa mort, il lui donne sa mère.

II. Comment le disciple bien-aimé répond à l'amour de son divin Maître : 1° durant sa vie; 2° dans ses écrits; 3° dans son triple martyre.

LES SAINTS INNOCENTS

28 *décembre.*

Hérode, qui régnait dans la Judée depuis trente-six ans, ayant su que des Mages étaient venus d'Orient à Jérusalem pour chercher le roi des Juifs, fut fort troublé à cette nouvelle. Il assembla aussitôt les princes des prêtres, et il apprit d'eux qu'il s'agissait du Messie, objet de l'attente de toutes les na-

tions, et que s'il était né, c'était à Bethléem. Hérode prit alors les Mages en secret, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : « Allez, informez-vous de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que moi-même j'aille aussi l'adorer. » Il est aisé de comprendre quel était son dessein, par ce qu'il fit peu de temps après. Ce prince cruel redoutant en ce nouveau-né un rival, un compétiteur de son trône, résolut de s'en débarrasser, pour cela il eut recours à la ruse et à la dissimulation. Mais Dieu qui se joue des desseins aussi perfides que barbares de son persécuteur, fait avertir, par un Ange, les Mages de s'en retourner dans leur pays par un autre chemin.

Cependant Hérode attendait de jour en jour, avec impatience, le retour des Mages. Voyant qu'ils ne revenaient pas, il comprit qu'il avait été joué, et sa fureur ne connut plus de bornes. Il ne roulait plus dans son esprit que des pensées de sang et de carnage, et, pour être plus sûr de ne pas laisser échapper sa victime, il a résolu le massacre général des enfants de Bethléem et des pays d'alentour, âgés de deux ans et en deçà. Mais le Père céleste veille sur son Fils bien-aimé, et saura le dérober à la rage de ce tyran sanguinaire. *Après le départ* des Mages, *voilà qu'un Ange du Seigneur apparut à Joseph, pendant son sommeil, et lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Égypte et demeure là, jusqu'à ce que je te reparle, car Hérode cherche l'enfant pour le faire mourir.*

Les meurtriers envoyés par Hérode exécutent l'ordre barbare dont ils les a chargés ; le glaive à la

main, ils pénètrent dans toutes les demeures, le sang coule à flots; de toutes parts s'élèvent les cris des enfants, et les clameurs plus désolantes encore des mères éplorées. « C'est alors qu'on vit s'accomplir ce qu'avait annoncé le prophète Jérémie, en ces termes : Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et des cris déchirants souvent répétés : la voix de Rachel pleurant ses fils, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » La cruauté du tyran n'obtint point le but qu'elle se proposait; elle ne servit qu'à combler la mesure de ses crimes et une mort prompte, aussi affreuse que funeste, ne tarda pas à lui ravir cette couronne qu'il croyait s'assurer en répandant le sang innocent.

Réflexions pratiques.

L'horrible massacre des saints Innocents, qui nous fait ressentir une impression douloureuse, fut d'ailleurs pour ceux qui en furent les pures victimes un bonheur. Ne plaignons pas leur sort puisqu'ils eurent la gloire, non seulement de mourir pour Jésus-Christ, mais de mourir à sa place et d'acquérir ainsi la palme et la récompense des martyrs. « Ne croyons pas, dit saint Augustin, que ces enfants aient été à plaindre, dans la mort qu'Hérode leur fit souffrir, puisque, mourant pour un tel sujet, ils passèrent par une prompte mort, comme après un court voyage, au port éternel d'une heureuse patrie. » — « Suivons, dit aussi Bossuet, de nos cris de joie cette bienheureuse troupe, jusque dans le sein d'Abraham; saluons avec toute l'Église ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces

bienheureuses prémices des martyrs. Pendant que nous les voyons se jouer de leurs palmes et de leurs couronnes, joignons-nous à cette troupe innocente, par notre simplicité et l'innocence de notre vie, et soyons en *malice* de vrais enfants, pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ. »

O Dieu ! dont les saints Innocents ont confessé la gloire en ce jour, non par leurs paroles, mais par leur sang, faites mourir en nous toutes les passions et tous les vices, afin que la sainteté de notre vie soit une confession continuelle de la foi que nous professons par nos paroles.

Plan de méditation.

I. Les saints Innocents sont parvenus à la béatitude par l'innocence.

II. Par les souffrances.

LA VÉNÉRABLE BENOITE,

Fondatrice du Sanctuaire de Notre-Dame du Laus

28 *décembre.*

La vie que nous allons essayer d'esquisser est une des plus extraordinaires qu'on puisse rencontrer.

Benoîte Reneurel, appelée sœur Benoîte, parce qu'elle appartenait au Tiers-Ordre de Saint-Dominique, naquit à Saint-Étienne d'Avançon, au diocèse d'Embrun, le jour de la fête de l'Archange saint Michel, 29 septembre 1647. Son enfance s'écoula

sous un toit de chaume, au sein d'une pauvreté laborieuse et résignée. De bonne heure elle quitta la chaumière maternelle pour devenir bergère de moutons. Être bien sage et bien prier le bon Dieu, c'est tout ce que sa mère put lui recommander et lui apprendre. Elle ne reçut pas d'autre éducation sous le toit paternel. La Sainte Vierge voulut elle-même la compléter en la faisant son élève et plus tard son amie.

Au mois de mai 1664, Benoîte, qui avait alors dix-sept ans, conduisait son troupeau sur la montagne de Saint-Maurice, lorsque le Saint lui apparut sous la forme d'un vieillard vénérable et lui annonça qu'elle verrait bientôt, dans le vallon voisin, la Mère de Dieu. Le lendemain, en effet, à l'endroit indiqué, la Vierge Marie se manifesta visiblement à l'humble bergère, et ce fut le commencement d'une série d'apparitions qui se sont continuées, presque sans interruption, pendant cinquante-quatre ans et huit mois. Elles furent si fréquentes qu'il serait impossible d'en préciser le nombre. Durant quatre mois elles ont été quotidiennes. La première apparition eut lieu près d'un four à plâtre. Voyant une belle dame tenant entre ses bras un admirable enfant, la bergère ne trouva, dans son ingénuité, que ces paroles à lui adresser : « Belle dame, que faites-vous là?... Êtes-vous venue pour acheter du plâtre ? » La dame sourit de sa simplicité et ne dit mot. Depuis il s'établit une douce intimité entre l'élève et la maîtresse. Un jour la dame lui demanda un mouton, puis une chèvre, que la bergère aimait beaucoup. « Belle dame, pour le mouton, oui, je le compterai sur mes gages...

pour la chèvre, non, elle me ferait faute, car elle me porte pour passer la rivière quand les eaux sont grosses. Vous m'en bailleriez trente écus que je ne vous la donnerais pas. »

Benoîte parlait souvent de la belle dame qu'elle voyait, mais on ne savait qu'en croire. Un beau matin sa maîtresse, sortant à la dérobée de chez elle, se glissa le long du torrent et arriva avant la bergère à la grotte, où elle se cacha sous une roche. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque à son arrivée elle entendit là une voix suave dire à la jeune fille : « Votre maîtresse est là sous la roche, » et celle-ci de répondre : « Nenni, belle dame, qui le doit mieux savoir de nous deux? Je l'ai laissée au lit en partant. » Benoîte, apercevant sa maîtresse qui pleurait, lui dit : « Vous m'avez fait dire une menterie à la dame. » « C'est bon, répondit cette femme qui jusque-là n'était pas très bonne chrétienne, j'ai tout entendu; je me corrigerai. » Elle se corrigea en effet, devint un modèle dans la paroisse.

Chacun parlait des apparitions à la bergère; les uns y ajoutaient foi et les autres n'y croyaient pas. Un paysan, allant un jour mettre le feu à un four à plâtre qu'il avait établi sur le lieu même de l'apparition, dit par bravade : « Je m'en vais chauffer la dame de Benoîte. » Mais voilà qu'il fut impossible à ce malheureux de faire cuire son plâtre. — Une autre fois, un prêtre mondain, chassant dans le vallon de Saint-Étienne, pour plaisanter et faire l'aimable, lança ses chiens de chasse dans le bois, disant : « Allez manger la dame de Benoîte... » Peu de temps après il fut puni de son impiété par une

grave maladie dont il ne fut guéri qu'au Laus par les prières de la sainte bergère.

Comme on faisait grand bruit des faits extraordinaires dont la jeune bergère était témoin, M. Grimaud, juge de paix de la vallée d'Avançon, voulut s'assurer des faits. Après avoir longuement interrogé Benoîte, le magistrat lui conseilla de se confesser et de communier, et puis de demander à la belle dame si elle était la très Sainte Vierge, et si elle désirait qu'on lui élevât une chapelle dans le lieu. La bergère fit tout ce que le pieux juge lui avait conseillé. Elle en reçut cette réponse : « Je suis Marie, Mère de Jésus, mon très cher Fils veut que je sois honorée dans cette paroisse, mais non en ce lieu-ci. » Un autre jour elle lui dit : « Je veux être honorée au Laus... Allez au Laus. » Benoîte s'avance vers la colline qui portait le nom du Laus, elle erre quelque temps dans la forêt de pins lorsqu'elle rencontre une modeste chapelle en ruines dédiée à Notre-Dame de Bon Rencontre. Arrivée au seuil du petit oratoire, elle voit la divine Mère debout sur l'autel poudreux, et entourée d'une éblouissante lumière. L'humble enfant tombe à genoux pour rendre ses hommages à la Mère de Dieu, et dans sa naïve simplicité elle lui dit : « Ma bonne Mère, agréez que je détache mon tablier pour le mettre sous vos pieds, il est tout blanc. — Non, répond la Sainte Vierge, gardez-le... Ne vous mettez pas en peine; dans peu de temps il ne manquera plus rien ici, ni linge, ni nappes, ni cierges, ni ornements. Je veux y faire bâtir une église avec une maison pour quelques prêtres résidents. J'ai destiné ce lieu pour la con-

version des pécheurs. Vous y verrez vous-même cette grande église bâtie en l'honneur de Jésus et de Marie, où beaucoup de pécheurs et de pécheresses se convertiront, et elle sera de la longueur et de la largeur que je veux. C'est là que vous me verrez souvent. — Mais, dit Benoîte, il n'y a point d'argent là pour bâtir. — Ne vous étonnez pas, ajouta la Sainte Vierge, quand il faudra bâtir on trouvera tout ce qui sera nécessaire, les deniers des pauvres le fourniront et il ne manquera rien. »

Pendant ces entrevues qui furent très fréquentes, Marie continuait avec une douceur et une patience de mère l'éducation de son élève. Elle lui recommandait de bien prier pour les pécheurs. La jeune fille, docile à cet ordre, a sans cesse la prière sur ses lèvres et dans son cœur. Elle prie le jour tout le temps que lui laissent libre ses occupations; elle prie en travaillant quand elle est seule. Pendant trente ans, elle récite chaque jour quinze rosaires et quinze chapelets, et cent cinquante fois les litanies de la bonne Mère. Comment trouver le temps de faire tant de prières? Elle le trouve la nuit; car si depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à vingt-deux ans elle ne dormait que trois heures chaque nuit, depuis l'âge de vingt-deux ans jusqu'à sa vieillesse elle ne dormait que deux heures, couchée sur la dalle nue de sa chambre.

Dieu a beaucoup aimé sa pieuse et dévouée servante; aussi l'a-t-il dotée d'une intelligence qui, sans culture humaine, parvient à la connaissance de tous les devoirs qui enchaînent l'homme à son Créateur et qui l'unissent à son semblable. Un jour elle étonne

par la lucidité et la solidité de ses réponses les grands docteurs envoyés par l'archevêque d'Embrun pour l'interroger. Avec cette puissance d'intellect, il lui est accordé une mémoire assez heureuse pour retenir aisément tout ce qu'on voudra lui apprendre. En trois leçons que lui donne la Bonne Mère, elle retient parfaitement les litanies de la Sainte Vierge. — Dieu lui a accordé la faveur de guérir les malades. Une des amies de la bergère est atteinte de la terrible maladie du mal caduc; sœur Benoîte l'en guérit en priant pour elle. Une dame de Provence est affligée de la même maladie, la pieuse bergère lui donne son humble chapeau de paille et la dame est guérie.

Benoîte ne sait pas lire dans les livres; Dieu veut qu'elle lise clairement dans les consciences des hommes et en découvre tous les secrets. Un jour Elle voit venir trois personnes du côté de Gap; il y avait un homme qui avait vendu sa fille à un bourgeois de Grasse, de la classe des marchands. Benoîte les attend sur la petite porte de l'église. Aussitôt qu'ils arrivent, elle les aborde et leur dévoile les honteuses pensées qui les amènent; elle les réprimande avec force et les exhorte instamment à rentrer en eux-mêmes. — Un autre malheureux père était décidé à vendre aussi l'honneur de sa fille pour subvenir à ses besoins. Après qu'elle eut fait son possible pour le détourner d'un aussi grand péché, il s'arrêta devant cette considération : « Il faudra donc qne je meure de faim ?... » N'est-ce que cela, dit Benoîte joyeuse... tenez, voilà le seul sac de blé que je possède, il est à vous; vivez et gardez votre fille.

Un jour Benoîte s'approche d'un confessionnal entouré de beaucoup de monde; elle montre au confesseur un homme dans l'assistance, qu'il faut recevoir sur-le-champ. Ainsi fut fait. Cet homme mourut en sortant du confessionnal. — Maintes fois sœur Benoîte a retiré de la Sainte Table des personnes mal disposées qui allaient faire la Sainte communion. Elle les avertissait et les envoyait faire l'aveu des péchés qu'ils avaient cachés.

S'il fallait maintenant retracer toutes les vertus de la pieuse fondatrice du Laus, que n'aurions-nous pas à dire! Elle les a toutes pratiquées à un degré héroïque et elles ont brillé d'un éclat éblouissant. Sœur Benoîte fut toute sa vie un enfant par la simplicité; un ange, par la pureté. A sept ans l'auréole de l'aimable vertu rayonnait déjà si visiblement autour d'elle que son père disait gaiement : « Voilà une fille qui ne me coûtera pas beaucoup à marier. » Si son Ange qu'elle voyait si intimement et si souvent vient la visiter dès l'aube, elle lui dit : « Attendez un moment à la porte, mon petit Ange, je ne suis pas encore habillée.

La pieuse bergère fut toute sa vie un martyr par la mortification. Elle poussait l'esprit de pénitence si loin qu'un Ange était obligé de modérer son zèle en lui prenant les instruments dont elle se servait pour déchirer son corps. Elle eut les stigmates durant quinze ans, du jeudi à quatre heures au samedi à neuf heures.

Toute pétrie d'amour, sœur Benoîte tourna sans cesse son cœur vers le seul objet qu'on puisse aimer sans bornes : Dieu. Et comme on ne peut aimer

Dieu sans aimer les hommes que Dieu a tant aimés, elle aima les hommes en Dieu. Aussi ne cessa-t-elle de prier pour eux et d'offrir ses étonnantes mortifications pour la conversion des pécheurs.

Benoîte mourut à l'âge de soixante-onze ans et trois mois, le 28 décembre 1718. Le jour de Noël elle reçut le saint viatique et l'extrême onction avec une piété admirable. Le 29, malgré la neige qui semblait rendre les chemins inaccessibles, il y eut un concours considérable de pèlerins. Benoîte fut pleurée par tout le monde. Elle a été déclarée vénérable par Pie IX, le 7 du mois de septembre 1871.

Réflexions pratiques.

Le spectacle de tant de merveilles opérées en faveur d'une humble bergère et d'une infinité de pèlerins qui ont éprouvé au Laus tant de bienfaits, ne doit-il pas nous inspirer une grande dévotion pour les pieux pèlerinages où Marie se plaît à manifester sa bonté et sa puissance ? N'est-ce pas là que nous devons aller la prier avec confiance et demander à la glorieuse Reine du Ciel de nous aider à faire heureusement le pèlerinage de la vie. Courons donc souvent nous agenouiller au pied des autels de la très Sainte Vierge pour réclamer sa puissante protection dans nos peines, nos tentations, nos besoins spirituels et temporels.

Plan de méditation.

I. Ce que Marie a fait pour Benoîte. Elle en a fait 1° son enfant, elle l'appelle souvent : Ma fille ; 2° son élève ; 3° son amie ; 4° son ministre.

II. Ce que Benoîte a fait pour Marie : 1° enfant,

elle la vénère, elle l'écoute; 2° amie, elle lui est dévouée; 3° ministre, elle exécute ses ordres.

SAINT THOMAS, Archevêque de Cantorbéry et Martyr

29 *décembre.*

Saint Thomas naquit à Londres, le 21 décembre 1117, d'une famille distinguée par son ancienne noblesse et par sa piété. Son père, Gilbert Becket, étant encore jeune, s'était croisé par dévotion contre les infidèles, et avait fait le voyage de la Terre Sainte avec d'autres gentilshommes anglais. Il fut pris et fait esclave par les Sarrasins en 1114. Ses belles qualités le firent considérer particulièrement de son maître, l'un des premiers officiers de la nation, et le fit aimer de la fille unique de cet émir, qui, charmée de ce qu'elle lui avait ouï dire de notre religion, conçut le désir de se faire chrétienne. Gilbert s'étant échappé de sa prison au bout de dix-huit mois, la fille de l'émir se sauva de chez son père, quitta son pays et vint trouver Gilbert en Angleterre. L'évêque en la baptisant lui donna le nom de Mathilde; et ayant épousé Gilbert, elle devint la mère de notre Saint. Cette pieuse femme, devenue elle-même le modèle des dames chrétiennes, inspira de bonne heure à son jeune enfant la crainte de Dieu et une tendre dévotion pour la très Sainte Vierge.

Le vertueux Thomas avait apporté en naissant

d'excellentes qualités qui furent cultivées par une éducation heureuse. Il avait un esprit vif et brillant, un jugement solide et une mémoire qui ne lui refusa jamais rien de tout ce qu'il lui avait confié. Son air, sa vivacité, ses manières, tout prévenait en sa faveur. Son père et sa mère étant morts, presque en même temps, notre Saint se vit à l'âge de vingt et un ans abandonné à lui-même et exposé à tous les dangers que court dans le monde la jeunesse sans expérience. Heureusement il avait été accoutumé dès ses premières années à la pratique de l'obéissance et du renoncement. Il se tint donc sur ses gardes pour ne rien faire sans conseil. Après avoir parcouru un cercle d'études aussi solides que variées, il passa en qualité de secrétaire chez un grand seigneur, qui voulut lui faire partager toutes ses parties de plaisir. Dieu lui fit la grâce de l'arracher par un accident au danger des divertissements mondains, et de lui inspirer le goût des occupations sérieuses.

Un jour, qu'il chassait au vol sur le bord d'une rivière, il se jeta à l'eau pour saisir la pièce de gibier qui y était tombée. Le courant de l'eau le porta jusqu'à un moulin, où il allait être écrasé sous la roue, lorsque, par un miracle visible, la roue s'arrêta tout d'un coup jusqu'à ce qu'on l'eût tiré de l'eau. Thomas regarda cet événement comme une grâce dont il ne perdit jamais le souvenir. Il retourna à Londres, bien résolu de mener une vie plus chrétienne.

Notre Saint, dès ce moment, s'attacha de cœur à l'archevêque de Cantorbéry, l'ami intime et le com-

patriote de son père. Le vertueux prélat lui offrit une place dans sa maison et l'employa dans les affaires temporelles de son diocèse. Plusieurs fois il l'envoya à Rome pour des négociations délicates et importantes, et il justifia toujours sa confiance par un plein succès. L'archevêque, trouvant tous les jours en lui plus de mérite, ne crut pas pouvoir rendre un plus grand service à l'Église, que de lui acquérir un si digne sujet; il l'engagea dans les ordres sacrés et le fit diacre et plus tard archidiacre de son diocèse.

Les services que cette place lui donna occasion de rendre à Henri II, lui procurèrent la dignité de chancelier du royaume ; et Thomas ne l'honora pas moins par la supériorité de son talent que par l'éclat de ses vertus.

Le roi voulut lui en témoigner sa satisfaction, en le nommant à l'archevêché de Cantorbéry devenu vacant. Le Saint résista longtemps, mais enfin il fallut se rendre à la volonté bien prononcée du peuple, du clergé et du monarque. Le plan de conduite qu'il se traça dès lors, effaça tout ce qu'il avait pratiqué jusque-là de plus édifiant ; Saint déjà, il voulut le devenir plus encore. Il se montra le modèle de son clergé, le père des pauvres, le gardien fidèle des règles et des droits de l'Église. Ce fut ce dernier point qui le brouilla avec le roi. Indignement persécuté, l'illustre Pontife, dépouillé de tous ses biens, prit le chemin de l'exil et vint trouver le pape Alexandre III, qui pour lors était en France. Instruit de l'état des choses, le Souverain Pontife le traita avec beaucoup de bonté, et travailla énergiquement

à la réconciliation des parties. Pendant ce temps Henri II poursuivit d'une haine implacable l'illustre prélat auprès du roi de France, auprès du Souverain Pontife et jusque dans sa modeste retraite dans l'abbaye de Pontigny. Il poussa la fureur jusqu'à confisquer tous les biens des parents de l'évêque, de ses domestiques et de tous ceux qui avaient quelque liaison avec lui. Cependant, sur les instances du pape et du roi de France, Henri II témoigna le désir de se réconcilier avec l'archevêque. Saint Thomas, après une absence de sept ans, reprit le chemin de l'Angleterre, annonçant ouvertement qu'il allait à la mort. En effet, il survint de nouveaux incidents qui firent dire au roi, dans un moment d'humeur : « Personne n'aura donc le courage de me défaire de ce prêtre, qui me donne plus de peine que tout le reste de mes sujets. » Là-dessus, quatre de ses officiers partirent pour assassiner le prélat. Le saint archevêque était alors à l'autel. « Où est le traître ? dirent-ils en s'avançant vers lui. » Le Saint ne répondit rien. « Où est l'archevêque ? — C'est moi, dit-il alors ; mais je ne suis point un traître. Que venez-vous faire ici ? Quel est votre dessein ? — Que tu meures. — Je suis prêt à mourir pour Dieu, pour la justice et pour la liberté de l'Église : mais au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de faire le moindre mal à aucun de mes religieux, de mes clercs ou de mon peuple. Tant que j'ai vécu j'ai pris la défense de l'Église lorsque je l'ai vue opprimée : heureux si par ma mort je puis lui rendre la paix et la liberté. » — Ayant ainsi parlé, il se mit à genoux, et dit : « Je recommande mon âme et la cause de

l'Église à Dieu, à la Sainte Vierge, aux saints Apôtres de ce lieu et aux martyrs saint Denis et saint Éphège. »

Un des assistants lui déchargea sur la tête un grand coup de sabre : il tomba par terre couvert de sang; deux autres le percèrent de leur épée ; le quatrième lui enleva le crâne et répandit sa cervelle. Ce fut le 29 décembre de l'an 1170. La nouvelle de ce meurtre abominable jeta la ville dans la plus grande consternation; tous fondaient en larmes et poussaient des cris de douleur. Le roi Henri en pleura ; il protesta de n'avoir par ordonné ce crime, et il en fit une pénitence rude et sincère; les assassins moururent tous en quelques années, pleins d'un amer repentir. Un aveugle recouvra la vue en appliquant sur ses paupières du sang encore tout chaud du martyr.

Réflexions pratiques.

Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, a pratiqué toutes les vertus qui font le véritable Pontife de Jésus-Christ; mais à travers tant de qualités admirables, celle qui a brillé d'un éclat tout particulier, c'est son courage intrépide à soutenir les intérêts et les droits sacrés de Jésus-Christ et de sa religion. L'orgueilleux Henri II veut faire des empiètements sacrilèges sur les droits sacrés de l'Église ; mais l'intrépide archevêque menacé, puis exilé, résiste avec une indépendance admirable à l'usurpateur impie, et il meurt victime de son devoir. Y a-t-il dans notre cœur de l'amour et du dévouement pour les intérêts de l'Église? Nous réjouissons-nous avec elle de ses triomphes, sommes-nous attristés de ses

revers et de ses persécutions? En voyant l'impiété déployer tant d'ardeur et de zèle pour la décrier, employons-nous pour la défendre les moyens qui sont en notre pouvoir et en particulier la prière et la sainteté de notre vie ? Combien de chrétiens restent indifférents pour les grands intérêts de l'Église, ne sommes-nous pas de ce nombre? Illustre martyr, faites de nous tous de dignes héritiers de votre courage et de votre dévouement pour soutenir les intérêts de notre mère.

Plan de méditation.

I. Motifs de la résistance de saint Thomas à l'égard de son prince.

II. Sagesse et modération de sa conduite au milieu de la persécution qu'il eut à subir.

III. Succès de ses combats pour la discipline.

IV. Admirable changement que produisit sa mort dans ses ennemis ; zèle qu'elle inspire à ses frères.

SAINT SABIN, ÉVÊQUE ET MARTYR

30 *décembre.*

On ne connaît ni l'époque ni le lieu de la naissance de saint Sabin. Ce que l'on sait c'est qu'il était évêque de Spolette, en Italie, quand éclata la persécution de Dioclétien et de Maximien, l'une des plus cruelles qu'ait subie l'Église. Ces deux empereurs avaient résolu d'anéantir le christianisme, et à cette

fin, ils employèrent toutes les forces de l'empire. Ils faisaient aux chrétiens un crime capital de ne pas assister aux infâmes jeux publics et au cirque ; mais leur crime véritable était d'être trop religieux, trop innocents, trop chastes. Pour contraindre les chrétiens à adorer les dieux de l'empire ils ordonnèrent que dans tous les marchés, dans les moulins publics, dans les fours banaux, dans toutes les hôtelleries, et auprès des sources d'eau, des ruisseaux et des fontaines, il y eût de petites idoles et que personne ne pût puiser de l'eau, faire moudre, ou acheter quoi que ce fût sans qu'on eût adoré l'idole. La malice du démon n'avait encore rien imaginé de plus satanique ni de plus propre pour découvrir les chrétiens et pour les faire apostasier que cet impie stratagème. Mais Dieu, qui veille sur ses serviteurs, proportionna les secours aux besoins. A une tyrannie capable d'abattre les plus forts courages il opposa des hommes extraordinaires, qui par leur intrépidité, leurs travaux apostoliques, et la puissance de leurs miracles, surent si bien animer les fidèles qu'ils restèrent invincibles.

Un des plus illustres de ces héros chrétiens fut l'admirable Sabin, évêque d'Assise. Lorsque la persécution de Dioclétien et de Maximien eut éclatée, cet infatigable prélat crut que son zèle ne devait point se renfermer dans sa ville épiscopale, mais qu'il devait s'étendre dans tous les lieux de la province où il y avait des âmes à consoler et à fortifier. C'est pour cela qu'il se mit à parcourir tous les bourgs, les villes et les campagnes de l'Ombrie pour encourager les fidèles, les assister de ses conseils,

de la vertu des sacrements, et de tous les secours que peut procurer un saint.

Cette conduite ne put échapper aux tyrans : Sabin fut arrêté dans Assise, avec deux de ses diacres. Exupérence et Marcel, et tous trois furent jetés en prison. Vénustien, gouverneur du pays, les fit comparaître à son tribunal et reprocha aux trois confesseurs leur hardiesse à mépriser les ordres de l'empereur. Enfin il ordonna d'adorer une petite statue de Jupiter, faite de corail, et d'un travail exquis qu'il avait dans sa chambre. Sabin levant les yeux au ciel, et transporté par l'ardeur de son zèle, prend la statue des deux mains, la jette à terre avec mépris, et la met en pièces. Vénustien, outré de colère, fit couper au saint prélat les deux mains comme coupables de sacrilège. Ayant ensuite ordonné d'étendre sur le chevalet les deux diacres Exupérence et Marcel, il les fit briser à coups de bâtons, déchirer avec des ongles de fer, brûler avec des tisons ardents, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'âme dans ces horribles supplices. Saint Sabin qui ne cessait de les exhorter au martyre, fut ramené en prison, où l'on avait résolu de le laisser mourir dans les cuisantes douleurs que lui causaient les deux poings coupés. Mais le ciel veillait sur lui.

Une sainte veuve, nommée Séréna, qui employait ses grands biens en bonnes œuvres, trouva moyen de pénétrer dans la prison et d'assister le généreux martyr. La charitable chrétienne ne resta pas longtemps sans recevoir une partie de sa récompense. Elle avait un neveu aveugle. L'ayant un jour amené dans la prison avec elle, le Saint le toucha avec ses

bras mutilés, et ayant fait une courte prière, il lui rendit la vue. Ce miracle eut du retentissement et convertit plusieurs personnes qui en furent témoins. Vénustien l'apprit, et comme il était lui-même tourmenté d'un mal d'yeux qui menaçait de les lui faire perdre, il vint supplier sa victime d'avoir pitié de son malheur, et lui demanda sa guérison. « Si vous voulez croire et vous faire baptiser, dit l'évêque, vous serez guéri ». Vénustien consent à embrasser la foi; il est guéri à l'instant, il se fait instruire avec toute sa famille, et après avoir reçu le baptême, il souffrit le martyre. Lucius, son successeur, ramena Sabin à Spolette, le cita devant son tribunal et l'engagea par des promesses et par des menaces à adorer les dieux de l'empire. Comme il se montra inflexible Lucius ordonna de flageller cet obstiné confesseur avec des fouets armés de plomb : cet ordre fut exécuté d'une façon tellement atroce, que Sabin expira sous les coups, le 30 décembre 303.

Réflexions pratiques.

A l'exemple de Jésus-Christ, saint Sabin a été en butte à la haine des méchants qui lui firent subir toutes sortes de tortures et des indignités atroces? C'est parce qu'il était homme de bien; et surtout parce qu'il était prêtre et évêque. Mais pourquoi, dès le berceau du christianisme comme dans la suite des siècles et comme de nos jours, surtout, le prêtre est-il poursuivi de la haine des méchants? Ne répand-il pas chaque jour d'innombrables bienfaits sur les individus, sur les familles et sur la société? Pourquoi, encore une fois, ce protecteur de l'innocence

est-il méprisé? parce que le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Jésus-Christ, ayant été persécuté le prêtre doit l'être aussi. Le Sauveur n'a-t-il pas dit à ses Apôtres : *Si j'ai été haï du monde et des méchants vous le serez vous-mêmes.* D'ailleurs, comment le prêtre qui chaque jour fait la guerre à l'erreur et au vice ; comment le ministre de la justice et de la sainteté ne serait-il pas poursuivi des sarcasmes et de la fureur des libertins et des impies?

N'avons-nous jamais fait cause commune avec les méchants pour décrier la religion et ses ministres. Prenons la résolution de les respecter et de leur obéir.

Plan de méditation.

I. Quel fut le sort de saint Sabin?
II. Quel est le sort du prêtre?

SAINT SYLVESTRE, PAPE

31 *décembre.*

Saint Sylvestre, destiné par la Providence à gouverner l'Église lorsqu'elle commençait à triompher de ses persécutions, et dans les premières années de sa prospérité temporelle, eut Rome pour patrie. Sa famille était opulente et considérée. Il perdit son père de bonne heure. Sa vertueuse mère prit un grand soin de son éducation. Elle le mit sous la conduite d'un prêtre aussi recommandable par sa sainteté que par ses talents, afin qu'il le formât égale-

lement aux sciences et à la piété. L'élève s'efforça de suivre et d'imiter les vertus de son précepteur. Quand il fut en âge de disposer de ses biens, il se dévoua aux bonnes œuvres ; son plaisir était de recevoir les fidèles étrangers qui venaient visiter les tombeaux des saints Apôtres. Il allait les chercher aux portes de la ville ; il les amenait dans sa demeure, il leur lavait les pieds et leur servait à manger; enfin. il leur donnait au nom de Jésus-Christ tous les soins de la plus sincère charité. Il eut l'honneur de recevoir ainsi Timothée d'Antioche, dont le zèle fit un martyr illustre. Pendant un an, ce remarquable confesseur de la foi parcourut librement Rome, arrachant les païens à l'erreur et confirmant les chrétiens dans la voie du salut. Mais un jour il fut pris et conduit aux bourreaux qui, ne pouvant le vaincre, le firent mourir au milieu des plus cruels tourments. Son corps fut secrètement recueilli par Sylvestre et déposé dans un riche monument que les aumônes d'une sainte femme lui avaient permis d'élever. Dès lors le préfet de Rome soupçonna Timothée d'avoir laissé d'immenses richesses ; il résolut de s'en emparer. Il fit comparaître Sylvestre à son tribunal et lui dit : « Adore à l'instant nos dieux et remets-nous ces trésors que t'a laissés Timothée si tu veux sauver ta vie. — Insensé ! tu n'exécuteras pas tes menaces, car cette nuit même on t'arrachera la vie, et tu reconnaîtras malgré toi que le seul vrai Dieu est celui que les chrétiens adorent. » Le courageux confesseur fut jeté en prison, et le Préfet, pour dissiper ses funestes appréhensions, alla se livrer aux folles joies d'un

festin. C'est là que Dieu l'attendait. Au milieu de l'orgie une arête de poisson demeura dans sa gorge, et il expira malgré tous les soins qu'on lui prodigua. Les officiers qui avaient entendu la prédiction de Sylvestre, craignant un pareil châtiment, vinrent le délivrer de ses chaînes et le rendirent à l'Église.

La conduite édifiante de Sylvestre le fit admettre dans le clergé. Le pape saint Melchiade l'ordonna prêtre à l'âge de trente ans. Cette dignité donna un nouveau lustre à sa haute vertu : ses mœurs pures, sa piété fervente, sa conduite mortifiée, son zèle ardent, mais plein de prudence, le rendirent infiniment utile à l'Église. Il avait la modestie d'un ange, il parlait comme un sage, ses conseils étaient toujours sûrs ; sa foi était pure de toute erreur et sa charité allait jusqu'à l'excès. Il lutta contre les Donatistes avec une habileté et une force admirables, déjouant leurs intrigues, démasquant leur hypocrisie, réfutant leurs sophismes, sans s'effrayer de leurs calomnies et de leur persécution. Toute leur malice ne servit qu'à mieux faire connaître son mérite. On le connut si bien, que le pape saint Melchiade étant mort, l'an 314, il fut élevé d'une commune voix sur le siège de saint Pierre. — Ne pouvant plus, comme autrefois, aller au-devant des pèlerins pour leur offrir une charitable hospitalité, il n'oublia pas les malheureux. Il avait près de lui la liste de tous les orphelins, de toutes les veuves et de tous les indigents de Rome, et chaque jour il leur envoyait ce dont ils avaient besoin.

Sous le pontificat de saint Sylvestre eut lieu le baptême de l'empereur Constantin. Ce prince, vain-

queur du tyran Maxence, s'était hautement déclaré pour la religion chrétienne. Malgré cela, quelques magistrats païens, autorisés par certaines lois anciennes, ne laissaient pas de persécuter les chrétiens. Pendant ce temps la Providence permit que l'empereur fut couvert de lèpre. Ayant consulté les médecins les plus habiles de l'empire, ceux-ci, qui étaient païens, lui conseillèrent de prendre un bain dans le sang de jeunes enfants, comme le remède le plus efficace. Désireux de guérir, le prince consentait à prendre ce bain sanguinaire. Déjà les bourreaux avaient amené des diverses provinces trois mille nouveau-nés, lorsque les mères, folles de douleur et de désespoir, supplièrent l'empereur d'avoir pitié d'elles et d'épargner leurs enfants. Constantin touché de tant de larmes contremanda le sacrifice. La nuit de ce même jour il vit en songe deux vieillards vénérables qui, s'approchant de lui, lui dirent d'envoyer chercher le Pontife des chrétiens, nommé Sylvestre, qui s'était retiré sur le mont Soracte, l'assurant qu'il le plongerait dans un bain plus salutaire que celui que proposaient les médecins païens, et que la lèpre du corps serait guérie aussi bien que celle de l'âme. Constantin, s'étant éveillé, appela ses officiers et leur ordonna de lui amener le pontife des chrétiens, nommé Sylvestre, qu'ils trouveraient sur le mont Soracte.

Lorsque le saint pontife parut devant lui, l'empereur, après l'avoir accueilli avec beaucoup d'honneur et de bienveillance, lui raconta la vision qu'il avait eue. « Prince, lui dit Sylvestre, cette vision vient de Dieu. Les deux vieillards que vous avez vus

sont les deux Apôtres Pierre et Paul, les deux colonnes de l'Église. Vous les reconnaîtrez aisément à leurs portraits que je vais vous montrer. » En effet, Constantin ayant vu les portraits des Apôtres Pierre et Paul, les reconnut sans peine. Il se fit alors un grand changement dans l'âme de ce prince ; il voulut être instruit des mystères de notre religion et se fit admettre au rang des catéchumènes. La sainte impatience qu'il témoigna d'être chrétien obligea saint Sylvestre d'abréger le temps des épreuves. Constantin fut solennellement baptisé par le Saint, et à peine fut-il plongé dans les eaux du baptême que la lèpre disparut et en même temps son âme fut purifiée de toute souillure.

Dès ce jour l'empereur regarda Sylvestre comme son père ; il cassa les édits des empereurs païens contre les chrétiens et en fit de nouveaux en leur faveur. La première année de son avènement au trône pontifical, le vertueux pape envoya quatre légats pour tenir sa place au concile d'Arles, où l'on condamna l'hérésie des Donatistes. Les erreurs d'Arius sur la divinité de Jésus-Christ devinrent pour Sylvestre une nouvelle source d'inquiétudes. Il fit assembler à Nicée le premier concile général pour condamner l'hérésiarque.

Un jour qu'il montrait aux païens combien ils s'égaraient en adorant des idoles de pierre et de bois, ils lui dirent : « Donnez-nous un signe de la puissance de votre Dieu, et nous croirons en lui. — Rien n'est impossible au Dieu que je vous annonce, répondit le pontife. Il vous accordera le signe que vous demandez, mais vous ne croirez pas encore

tous en lui. » Il y avait au pied du mont Capitolin une grotte profonde dans laquelle habitait un horrible dragon. La superstition païenne en avait fait un dieu. Le monstre avait ses prêtres et ses vierges qui lui offraient, au milieu d'affreuses orgies, le pain et les viandes délicates que lui apportaient les Romains. Pour récompenser ses adorateurs, le dieu rassasié se traînait lourdement jusqu'à l'entrée de son repaire, ouvrait sa large gueule et soufflait sur la campagne un air impur qui répandait partout la mort.

Sylvestre promit de délivrer la contrée de ce fléau par la puissance de Jésus-Christ. Il ordonna en conséquence des prières et un jeûne de trois jours. Pendant ce temps il eut une vision du prince des Apôtres : « Prends, lui dit saint Pierre, deux prêtres avec toi, descends près du monstre, passe un lien autour de sa gueule que tu scelleras par le signe de la croix, et la bouche restera fermée jusqu'au terrible jour du jugement. Le lendemain Sylvestre exécute fidèlement les ordres reçus d'en haut. Le monstre a beau faire retentir son repaire de ses sifflements, malgré sa rage, le fil que le signe de la croix avait rendu plus fort que l'airain, ferma à tout jamais sa gueule, depuis impuissante à nuire. On cria au prodige, et la plupart des témoins embrassèrent la religion chrétienne ; mais, comme l'avait prédit saint Sylvestre, tous ne se convertirent pas.

Après avoir gouverné l'Église, avec une admirable sagesse, pendant vingt-deux ans, usé de travaux et surchargé de vertus et de mérites, il alla recevoir dans le Ciel l'éternelle récompense qu'il avait si bien méritée. C'était l'an 335.

Réflexions pratiques.

Parmi les Papes qui ont illustré la chaire de saint Pierre, saint Sylvestre tient sans contredit un rang distingué, soit parce que son règne a été des plus longs, soit surtout parce qu'il a lutté avec autant de bravoure que d'avantages contre les ennemis de l'Église. Les trois monstres furieux qui ont sévi avec le plus de fureur contre l'Église dans les premiers siècles de son existence sont : l'idolâtrie, la persécution et l'hérésie. Or, ce grand Pape a combattu ce triple fléau avec un courage que rien n'a pu ébranler. Il s'est fortement élevé contre le paganisme, soutenu et favorisé par la force des préjugés et des passions, par la protection des empereurs et des grands de ce monde. A sa voix puissante, les divinités du paganisme ont été ébranlées, et le christianisme a fait des progrès étonnants.

Il a bravé la haine et la fureur des persécutions, et son zèle s'est puissamment aidé à arborer la croix sur les palais des Césars. Mais c'est surtout contre les hérétiques et les schismatiques que le saint Pape déploya toute la puissance de son zèle apostolique et de son infatigable activité. Il a fait condamner les Donatistes et les Ariens dans les deux conciles d'Arles et de Nicée.

Nous aussi nous devons combattre contre les ennemis de l'Église qui sont nos propres ennemis ; et les armes que nous devons employer contre eux sont celles de la prière et de nos bonnes œuvres. Outre ces ennemis communs, nous en avons de personnels qui veulent nous empêcher de faire le salut de

notre âme. Ce sont : le démon, le monde et la concupiscence. En bons et vaillants soldats de Jésus-Christ, sachons lutter avec courage contre ces tyrans. Nous sommes assurés du triomphe si, avec la bonne volonté nous recourons à la vigilance, à la prière et aux sacrements.

Plan de méditation.

I. Luttes glorieuses de saint Sylvestre contre : 1° le paganisme ; 2° le judaïsme.

II. Sagesse de ses constitutions.

Autre plan.

I. Ce qu'a fait saint Sylvestre contre les ennemis de l'Église.

II. Ce que nous devons faire contre les ennemis de notre salut.

FÊTES MOBILES

FÊTE DU SAINT ROSAIRE

Premier dimanche d'octobre.

Le premier dimanche d'octobre est consacré à la célébration de la fête du Saint Rosaire. Cette solennité sainte fut établie par les souverains pontifes en mémoire de la victoire insigne de Lépante, remportée sur les infidèles par une protection visible de la très Sainte Vierge. En voici l'origine et l'objet :

1° *Origine.* Vers le milieu du treizième siècle, l'hérésie des Albigeois étendait ses ravages dans le midi de la France. Déjà, pour comprimer l'erreur et en arrêter les progrès, les souverains pontifes avaient tenté tous les moyens ; les rois eux-mêmes, menacés dans leur légitime autorité, avaient envoyé leurs plus vaillants capitaines, mais tous les efforts réunis étaient demeurés jusque-là sans succès. Saint Dominique, après avoir longtemps et inutilement prêché contre ces âmes endurcies dans le mal, se retira

dans une chapelle de la très Sainte Vierge, près d'une forêt solitaire, où il passa trois jours en prières, demandant avec larmes, à la Reine du Ciel, secours et assistance contre les ennemis de la religion et de la patrie. Ce fut là que la Mère de miséricorde lui apparut toute rayonnante de majesté et lui révéla, la dévotion du Saint Rosaire. « Sache, ô mon fils! dit-elle, que le moyen dont l'adorable Trinité s'est servie pour le salut du monde, a été la Salutation angélique. Si donc tu veux vaincre ces cœurs endurcis, prêche mon Rosaire, tu en obtiendras les plus heureux effets. » Saint Dominique devint aussitôt l'apôtre du Rosaire; il en enseigna au peuple la méthode et l'esprit, et l'effet de ses prédications fut vraiment prodigieux. En peu de temps, cent mille hérétiques sont ramenés au giron de l'Église, une multitude de pécheurs convertis, la face d'une partie de la France et de l'Espagne renouvelée. Dès ce moment, cette admirable dévotion se répandit avec rapidité, produisit partout les fruits les plus abondants, et elle est aujourd'hui la pratique favorite des vrais enfants de Marie.

On connaissait, avant saint Dominique, la pieuse pratique du Chapelet; mais ce fut lui qui ajouta, à la récitation de cette prière, la méditation des mystères de la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. Le Rosaire, en son entier, consiste dans la récitation de quinze dizaines de *Ave Maria*, accompagnée de la méditation de chacun des cinq mystères joyeux, douloureux et glorieux qui rappellent la naissances, les souffrances, la mort, la résurrection, l'ascension du Sauveur, la descente du Saint-

Esprit, l'assomption et le couronnement de la très Sainte Vierge dans le Ciel. Aucune pratique de piété n'est plus vénérable dans son origine : car elle a été inspirée de Dieu, et marquée par Marie elle-même, à l'un de ses plus illustres serviteurs, comme lui étant souverainement agréable et éminemment propre, plus que toute autre, à procurer l'édification et le salut des âmes. Quel respect et quelle estime ne doivent donc pas avoir les serviteurs de la Mère de Dieu pour la dévotion du Saint Rosaire !

Le mot rosaire veut dire couronne de roses. Les fleurs fraîches et odorantes qui la forment, sont les plus belles prières qui la composent : le *Credo*, sublime profession de notre foi ; l'*Oraison dominicale*, la prière la plus parfaite que le chrétien puisse adresser à Dieu ; la *Salutation angélique*, le délicieux cantique du Ciel, la première annonce de la Bonne Nouvelle ; le *Gloria Patri*, le refrain éternel des chœurs des anges et des saints. Le Rosaire est la prière la plus agréable à la très Sainte Vierge et la plus facile pour tous. C'est la dévotion commune aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants.

2° *But du Rosaire.* Cette dévotion a pour but d'honorer les principaux mystères de la vie du Sauveur et de sa sainte Mère ; on en a choisi quinze principaux, un à méditer pendant chaque dizaine.

Ces mystères sont divisés en trois classes : les mystères joyeux, douloureux et glorieux. Cette division partage le Rosaire en trois parties, dont chacune forme ce qu'on appelle un *chapelet*. Les fruits de sainteté que cette admirable dévotion a produits

dans les âmes sont immenses. Il n'est personne qui, l'ayant pratiquée avec foi et amour, n'en ait ressenti les merveilleux effets. Aussi l'Église l'a-t-elle enrichie du trésor de ses grâces, et le Ciel l'a-t-elle autorisée par d'éclatants miracles. Oh ! combien cette dévotion est sainte, respectable et précieuse ! Combien elle doit nous être chère !

Il est diverses manières de bien dire dire le chapelet : la première, c'est de nous attacher au sens des paroles, de les goûter, de nous en pénétrer. Elles sont si belles, si touchantes, ces paroles ! La seconde manière, c'est de nous occuper des mystères du Rosaire, qui ont été tour à tour, pour Jésus et Marie, un sujet de joie, de douleur et de gloire. N'y a-t-il pas matière abondante et variée à nos méditations dans tous les grands mystères qui résument toute la vie du Sauveur et de notre Mère ? La troisième manière, c'est de nous proposer, à chaque dizaine, une intention particulière qui, occupant l'esprit et le cœur, prévienne l'ennui et les distractions : par exemple, la conversion d'un pécheur, le soulagement d'un malade, la délivrance d'une âme du purgatoire. Avons-nous eu recours à ces divers moyens pour bien dire le chapelet (1) ?

Réflexions pratiques.

Le chapelet, c'est le livre de l'aveugle dont les yeux sont à jamais fermés à la lumière du jour, mais dont les regards de l'âme sont ouverts aux mystères de la vie éternelle. Le chapelet, c'est le livre du pauvre, c'est le livre du laboureur auquel

(1) M. Berlioux.

l'indigence ou le travail n'ont point permis d'apprendre les lettres qui sont les signes de la pensée humaine. C'est le livre de l'humble fille de la campagne qui s'en va garder son troupeau sur la lisière du bois. C'est le livre du malade qui se console en invoquant Marie sur son lit de souffrances. C'est le livre de la vieillesse dont les yeux se ferment chaque jour de plus en plus aux réalités de ce monde, pour s'ouvrir bientôt aux splendeurs de l'éternité. C'est le livre du soir, de la nuit, lorsque les yeux ne peuvent plus fixer l'attention de l'esprit sur aucune lecture. — Donc, effeuillons souvent, effeuillons cette magnifique couronne de roses en l'honneur de Marie. Donc, qui que nous soyons, répétons-lui souvent cette prière qui la comble de joie : *Je vous salue, Marie.* Et le sourire de notre Mère répondra toujours à nos prières, ses vertus, comme un parfum, descendront dans notre cœur pour le fortifier et l'embaumer; et, comme on le disait naïvement au moyen âge, Marie cueillera sur nos lèvres une rose fraîche et pure, chaque fois qu'elles s'ouvriront pour dire l'*Ave Maria.* Ne craignons pas que la répétition de cette même prière devienne fastidieuse à son cœur : une reine ne s'ennuie jamais de ces mille et mille vivats qui saluent son passage ; une mère ne s'ennuie jamais d'entendre dire à ses enfants qu'elle est belle, qu'elle est bonne, qu'ils l'aiment et la vénèrent, car, comme on l'a si bien dit, l'amour n'a qu'une parole et, en la disant toujours, il ne se répète jamais (1).

(1) P. Souaillard.

Plan de méditation.

Excellence du chapelet. Cette excellence ressort : 1° des prières qui le composent ; 2° de l'autorité de l'Église qui a encouragé cette pratique par beaucoup d'indulgences ; et 3° de l'autorité de Dieu qui l'a confirmée par de nombreux miracles ; 4° enfin, des rapports qui nous lient à la Sainte Vierge.

MATERNITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Deuxième dimanche d'octobre.

Le second dimanche d'octobre, l'Église célèbre la fête de la Maternité divine de Marie. Marie est, dans le sens le plus propre et le plus rigoureux, la mère de Dieu, puisqu'elle est la mère de Jésus-Christ, le vrai Fils de Dieu. Telle est la croyance de l'Église qui a solennellement condamné Nestorius pour avoir nié ce dogme fondamental de la religion. Aussi, entendez cette fidèle dépositaire de la vérité ; elle l'appelle mère de Dieu, mère du Christ, mère de la divine grâce, mère très pure, mère très chaste, mère aimable, mère admirable, mère du Créateur, mère du Sauveur. Marie est mère de Jésus-Christ, c'est d'elle qu'est née cet Homme-Dieu qui, pour notre amour, a bien voulu associer en lui toutes les misères de l'humanité à toutes les grandeurs de la divinité, qui ne dédaigne pas d'être notre chef et de nous faire devenir ses membres par le baptême, puisque nous ne faisons qu'un même corps avec Jésus. Dès lors

que Marie est sa mère, elle est aussi la nôtre. Le Sauveur ne nous l'a-t-il pas donnée comme telle sur le Calvaire, et Marie ne nous a-t-elle pas enfantés tous au pied de la croix?

Si la maternité est un titre de respect parmi les hommes, à combien plus forte raison celle de Marie doit être digne de vénération. Ce n'est pas un simple mortel que renferment ses chastes entrailles, c'est Jésus-Christ, Fils de Dieu, éternel et tout-puissant comme son Père, et, comme lui, le Saint des saints ; devant lui tout n'est que souillure. Marie a engendré dans le temps Celui qui est engendré du Père de toute éternité. « Il y a dans cette maternité, dit saint Thomas, une dignité en quelque sorte infinie, puisqu'elle a pour Fils celui que les anges adorent comme leur Dieu et leur Seigneur. » Nous qui ne pouvons comprendre un si grand mystère, inclinons-nous, adorons, et dans notre impuissance, écrions-nous avec saint Bernard : « Vierge Sainte, je ne sais par quelles louanges exalter les merveilles opérées en vous, car Celui que les Cieux ne peuvent contenir est renfermé dans votre sein. » Qu'il vous est glorieux, ô Marie, d'être la mère de Dieu! Dans l'univers entier l'Église vous honore aujourd'hui de ce titre sacré : Vous êtes mère et sans cesser d'être vierge, et pour avoir voulu rester vierge, vous auriez renoncé à devenir la mère du Sauveur.

Réflexions pratiques.

Le titre de mère de Dieu est le comble de l'élévation. Il donne à Marie une autorité qui doit inspirer notre confiance. Le Tout-Puissant s'est servi d'elle

pour venir à nous, nous arracher du joug du démon et nous régénérer dans ce sang que Jésus-Christ a puisé dans son sein virginal. Il l'a choisie pour être la dispensatrice des trésors et des mérites de la Rédemption qu'il désire si ardemment déverser avec abondance dans l'âme de ses enfants. Jetons-nous souvent à ses pieds, jurons de l'aimer toujours, et de recourir sans cesse à cette mère de la divine grâce. *Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.*

Plan de méditation.

I. Combien Marie est élevée par son titre de mère de Dieu.

II. Combien elle s'abaisse par son humilité.

Autre plan.

Le titre de mère de Dieu glorifie Marie : 1° aux yeux des anges ; 2° aux yeux des hommes.

FÊTE DE LA PURETÉ DE LA SAINTE VIERGE

Troisième dimanche d'octobre.

L'Église voulant déterminer ses enfants à recourir souvent à la très Sainte Vierge, a considérablement multiplié les fêtes en son honneur. Sans compter celles qu'elle célèbre dans le cours de chaque mois de l'année nous voyons qu'elle consacre tous les dimanches d'octobre à rappeler sa mémoire sous divers titres. Aujourd'hui nous solennisons la fête de la pureté de Marie. Cette fête si douce au cœur des

enfants de la bonne Mère, et si délicieuse à l'âme de tout bon chrétien a pour but de rendre hommage à l'incomparable pureté de la Vierge immaculée. Quelle est cette pureté ? Elle est si parfaite, si absolue qu'il n'est donné à aucune langue humaine de la célébrer dignement, à aucune intelligence créée d'en concevoir l'excellence. Aussi, écoutez dans quels termes pompeux en parle le Saint-Esprit : « Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée, que vous êtes belle !... » Et ailleurs : « Vous êtes éclatante de beauté, ô ma bien-aimée, et pleine de douceur. Vous êtes belle comme Jérusalem et terrible comme une armée rangée en bataille. » Il assimile sa pureté à celle de l'astre des nuits, et sa beauté à celle du soleil : *Pulcha ut luna, electa ut sol.* Il la compare tantôt au cèdre du Liban dont la beauté est incorruptible et la verdure éternelle, tantôt au lis de la vallée dont l'éclatante blancheur ravit les regards et dont les parfums s'exhalent de toutes parts. Cette pureté est si grande et si admirable, qu'il n'y en a point dans toutes les créatures, et au-dessous de celle de Dieu, qui lui puisse être comparée. En effet, bien que la Sainte Écriture, en parlant des Anges et des Cieux, nous assure qu'ils sont exposés à la lumière infinie du regard de Dieu, l'Époux céleste nous fait connaître qu'il n'en est pas ainsi de Marie, et qu'il n'y a nulle tache, nul défaut et nulle imperfection en elle : *Et macula non est in te.* Saint Bernard ajoute que l'innocence et la pureté des Anges ne peut approcher de la sienne.

L'Église, à son tour, la proclame toute pure et immaculée. Elle veut que nous l'invoquions sous ce

titre : *Regina sine labe concepta :* Reine conçue sans souillure. Elle l'appelle Mère très pure ; Mère très chaste, Mère dont la beauté est inviolable... Marie a été pure en venant au monde, puisque, contrairement au reste des mortels, elle a été préservée de la tache originelle. Elle a été pure le reste de sa vie. Jamais, ni le péché mortel, ni le péché véniel, ni l'ombre d'une imperfection, n'ont terni l'éclat de la pureté de son âme. Elle a été Vierge avant, pendant et après l'enfantement.

Marie, pour conserver et embellir par de nouveaux charmes la pureté de son âme, de son cœur et de son corps, passa sa vie tout entière dans le calme et le silence de la retraite. A l'âge de trois ans elle s'arracha à la tendresse paternelle et maternelle pour aller se consacrer à Dieu à l'ombre du sanctuaire. Là, étrangère aux amusements les plus innocents de ses compagnes, elle ne connaît que la prière. Sans autres témoins que Dieu et les Anges, elle ne veut converser qu'avec son bien-aimé. Ainsi s'écoula sa vie tout entière.

Mais en quoi consiste sa pureté ? Elle consiste : 1° en ce que son corps a été exempt de toute sorte de souillure et de corruption, par la plus excellente et la plus parfaite virginité qui fut jamais et que l'on puisse concevoir après celle de Jésus-Christ, son Fils unique ; 2° en ce que son âme a été exempte de toute tache de péché, n'en ayant jamais ni contracté, ni commis, ni pu commettre aucun, non point par nature, comme Notre-Seigneur, mais par l'abondance de sa grâce, dans laquelle elle était confirmée, et par la singulière protection de Dieu ; 3° en ce

que son cœur a été parfaitement détaché de toute créature, et attaché inséparablement à Dieu seul, en quoi consiste la sublime pureté de l'esprit, puisque c'est le mélange des choses créées qui nous souille et nous corrompt, et que c'est, au contraire, l'union avec le premier principe et notre fin dernière qui nous purifie et nous sanctifie.

Réflexions pratiques.

Puisque la pureté de Marie est si grande et qu'elle rayonne d'un élat si éblouissant, faisons un petit retour sur nous-mêmes et voyons si la nôtre est en harmonie avec celle de la Sainte Vierge. Nous n'avons pas, comme elle, été préservés de la tâche originelle, mais depuis que le bienfait inestimable du baptême nous a purifiés, avons-nous su conserver toujours intacte la blanche robe de notre innocence ? Que répond notre cœur ? Que disent nos œuvres ?... Notre esprit est-il pur ? Nos pensées sont-elles toutes pour Dieu ! Notre cœur n'a-t-il que des affections surnaturelles ? Seigneur, faites-nous aimer la pureté ! donnez-nous la grâce d'éviter avec soin tout ce qui pourrait en ternir l'éclat !

Plan de méditation.

I. Excellence de la pureté.

II. Moyens de conserver la pureté : 1° prière ; 2° vigilance ; 3° fuite des occasions prochaines.

PATRONAGE DE LA SAINTE VIERGE

Quatrième dimanche d'octobre.

Comme Jésus-Christ est le seul médiateur que Dieu a choisi entre sa Majesté offensée et les pécheurs, de même il a placé les Saints pour être nos médiateurs entre son Fils et nous. Et il est certaines faveurs qu'il ne veut nous accorder que par la médiation de ces puissants intercesseurs. Mais si la protection des Saints en général est d'une grande efficacité, quelle ne sera pas la puissance de l'intercession de l'auguste Mère de Dieu qui tient le premier rang après Jésus-Christ ! Elle a plus de crédit, elle seule, auprès de la Majesté divine, que tous les Anges et les Saints réunis. Quand Marie prie pour nous, c'est au nom et par les mérites de son Fils qu'elle demande et obtient ; mais la bienheureuse Vierge étant la plus privilégiée de toutes les créatures, la plus aimée de la Trinité, son intercession est aussi plus efficace que celle de tous les Saints. C'est pour cela que les Pères de la vie spirituelle l'appelent : la toute-puissante. Et l'Église elle-même, qui connaît son pouvoir, l'a établie patronne universelle du genre humain. Reconnaissons cette protection spéciale de Marie et célébrons aujourd'hui la fête de son patronage avec une grande confiance. Cette fête, instituée d'abord en Espagne, puis dans les États pontificaux, a été établie, plus tard en France, avec l'autorisation du Saint-Siège et fixée au quatrième dimanche d'octobre. Recourons donc à Marie avec confiance ; elle est notre avocate, notre

mère, notre patronne ; mais c'est une avocate toute-puissante sur le cœur de Jésus ; mais la meilleure et la plus aimante de toutes les mères ; mais pleine de sollicitude, de compassion et de richesses spirituelles. Dans les tentations, les peines, dans nos travaux, dans toutes nos misères, allons à Marie, invoquons sa puissante protection, elle ne nous fera jamais défaut.

Réflexions pratiques.

L'amour que Marie nous porte, comme notre médiatrice et notre mère, doit exciter notre confiance à son égard et nous faire souvent recourir à sa puissante intercession. A chacun de nous il a été dit, comme à saint Jean : *Voici votre Mère.* Mais c'est une mère qui a pour nous les entrailles de miséricorde dont la douceur ne peut être exprimée. Marie nous aime, parce que nous sommes les frères de Jésus, son divin Fils ; elle nous aime, parce qu'elle nous a enfantés au pied de la croix, dans les larmes et les douleurs. Aimons, honorons Marie, ayons confiance en Marie.

Dans toutes les circonstances pénibles de la vie, allons nous réfugier dans son sein maternel. Le patronage de la glorieuse Vierge est un don de Dieu. Sachons en profiter : invoquons-la souvent et marchons sur ses traces en menant une vie très chétienne, nous aurons l'assurance d'arriver au bonheur éternel.

Plan de méditation.

Patronage de la Sainte Vierge :

I. Ce qu'elle fait pour nous : 1° elle est notre Mère; 2° la plus parfaite des mères.

II. Ce que nous devons faire pour elle. — Puisqu'elle est notre Mère et qu'elle nous aime, nous devons : 1° l'aimer d'un amour analogue, c'est-à-dire d'un amour tendre et généreux; 2° nous devons la servir fidèlement et imiter ses vertus.

Autre plan.

I. Estimer le glorieux et puissant patronage de Marie.

II. Le solliciter.

III. Le mériter.

DÉDICACE DES ÉGLISES

Quoique l'univers entier ne soit qu'un temple immense rempli de la gloire et de la puissance du Créateur, et que nous devions toujours et partout élever vers le Ciel des mains pures et innocentes, cependant Dieu a voulu, dans tous les temps, avoir des lieux spécialement consacrés à son service par des cérémonies particulières pour y établir sa résidence et y recevoir nos adorations. Ces saints lieux sont nos églises, dont nous célébrons, tous les ans, la consécration par une fête solennelle appelée Dédicace. — L'usage des dédicaces est très ancien; car Dieu lui-même ordonna à Moïse la dédicace du

Tabernacle où le Tout-Puissant rendait ses oracles, et, plus tard, celle du temple de Jérusalem, le plus magnifique qui se soit jamais vu. Et ce Tabernacle et ce temple étaient la figure de nos églises chrétiennes, où le Seigneur daigne faire sa résidence parmi les hommes, pour les combler de ses grâces et de ses bénédictions. Lorsque les persécutions eurent cessé, que l'Église commença à respirer, et se vit en état, par la conversion de l'empereur Constantin, de faire un exercice public de son culte, elle éleva partout des temples à la gloire de Jésus-Christ. On assemblait plusieurs évêques pour en faire la dédicace et on solennisait cette fête plusieurs jours, par la célébration des saints mystères et par des discours sur le but et la fin de cette cérémonie. Depuis cette époque, l'Église renouvelle tous les ans la mémoire de cette solennité qui a eu lieu dans chaque église particulière. On célébrait autrefois cet anniversaire le jour même où l'évêque avait fait la consécration. Chaque église avait alors son jour particulier pour célébrer cette fête, ce qui établissait une grande diversité entre les églises voisines. Pour obvier à cette inconvénient, l'anniversaire de la Dédicace fut fixé, en 1802, pour toute les églises de France, au dimanche qui suit immédiatement l'octave de la Toussaint.

La dédicace ou consécration d'une église appartient à l'évêque. Il s'y prépare par le jeûne, pour montrer combien l'action qu'il va faire est importante. Aucune cérémonie de la religion n'est aussi longue ni aussi imposante ; nous n'en dirons que quelques mots. L'évêque bénit d'abord l'eau et le

sel ; il en fait ensuite l'aspersion sur lui-même, sur le clergé, sur le peuple et sur les murs de l'église, trois fois en dehors et trois fois en dedans, et cela pour se purifier lui-même, afin d'être plus digne de consacrer la maison du Seigneur, pour sanctifier le clergé et le peuple et pour bannir le démon de l'enceinte que Dieu va habiter. Il fait ensuite avec sa crosse, le signe de la croix sur le seuil de la porte principale ; puis il trace, sur deux traînées de cendre, qui sont faites en forme de croix, d'un bout de l'église à l'autre, les lettres de l'alphabet grec et latin, en sorte que la première et dernière lettre de l'alphabet soient à l'un des coins du temple. Cette cérémonie marque la réunion, dans le sein de l'Église, par la vertu de la croix, du Grec et du barbare, quoique divisés par le langage et les mœurs. D'autres croix ont été imprimées sur les autels, sur les pilliers on sur les murs de l'église : l'évêque les consacre avec le saint-chrême. Ainsi il sépare ces objets de tout ce qui est profane et avertit les fidèles que ce temple et ces autels n'appartiennent plus qu'à Dieu. On allume des cierges pour apprendre que l'église n'est plus une maison de ténèbres, mais de lumière et que c'est là que ses enfants doivent venir s'instruire et prier. Cette touchante cérémonie se termine par l'auguste sacrifice de la messe pendant lequel le Fils de Dieu descend sur le nouvel autel.

Réflexions pratiques.

La fête de la Dédicace des églises doit nous inspirer un profond respect pour le saint lieu que Dieu

lui-même veut bien choisir pour sa demeure particulière, pour le trône de sa grâce, pour notre asile et notre refuge dans nos besoins. Tout ce que la naissance du Fils de Dieu communique de sainteté à l'étable de Bethléem, le sacrifice de la croix au Calvaire, le corps de Jésus-Christ au sépulcre, où il fut enseveli, tout cela se trouve dans nos églises. Là, ce n'est pas seulement une nuée miraculeuse qui manifeste une fois la présence de Dieu, comme, autrefois, dans le temple de Jérusalem, mais c'est Jésus-Christ lui-même qui établit sa demeure dans nos temples, comme dans le séjour de sa gloire. Quel respect ne méritent point nos temples qui abritent notre divin Maître et Seigneur Jésus-Christ! Comment nous tenons-nous habituellement, dans cette maison sainte? Ne nous y permettons-nous pas bien des irrévérences? Gémissons devant Dieu d'avoir oublié le respect intérieur et extérieur que nous devons apporter dans nos églises. Réformons sérieusement notre conduite sur ce point si important de la vraie piété chrétienne.

Plan de méditation.

Qu'est-ce que la Dédicace? — Pourquoi renouvelle-t-on chaque année la mémoire de la Dédicace?

Autre plan.

I. Respect dû à nos églises : « Tremblez à l'approche de mon sanctuaire, dit le Seigneur... » Que ce lieu est redoutable; vraiment le Seigneur est ici! s'écrie Jacob.

II. Amour dû à nos églises. Là, sont réunis tous

les monuments de l'amour divin : Fonts sacrés... Chaire d'où descend la parole sainte dans nos âmes pour y faire épanouir toutes les vertus... Tribunal de la miséricorde... Table sainte... Autel... Croix...

DE L'AVENT

L'Église qui fait tout avec ordre et sagesse, a divisé l'année liturgique en trois parties, qui sont un anniversaire perpétuel de l'histoire du monde et de celle du christianisme. — La première partie comprend lesquatre semaines de l'Avent, ou les quatre semaines qui précèdent immédiatement la Noël. Cette première partie qui commence l'année ecclésiastique nous rappelle les quatre millé ans qui ont précédé la naissance de Notre-Seigneur. — La seconde partie, qui s'étend depuis Noël jusqu'à l'Ascension, nous retrace toute la vie mortelle de Jésus-Christ, notre Rédempteur, notre Sauveur. — Enfin la troisième, qui commence à la Pentecôte et finit à la Toussaint, nous rappelle la vie, l'histoire entière de l'Église, depuis sa naissance jusqu'à son triomphe sublime, sa transfiguration glorieuse dans les cieux.... Il était impossible de mieux diviser l'année ecclésiastique. Aussi, chaque année, l'histoire passée, présente et future de l'humanité de la religion passe tout entière sous nos yeux. Quel intérêt, quelle variété d'événements, de souvenirs, n'offrent donc point nos fêtes chrétiennes ! ! ! Méditons aujourd'hui sur l'*Avent*.

Le mot *Avent*, pris dans sa signification propre et littérale, signifie *avènement*, *arrivée*. Il servit d'abord à désigner la fête de la naissance de Jésus-Christ, jour de son *avènement*, de son *arrivée* dans le monde, après une attente de quatre mille années. Saint Ambroise appelle les hymnes de Noël hymnes de l'Avent, et les constitutions apostoliques, nomment dimanches avant l'Avent, ceux que nous appelons *dimanches* de l'*Avent*. Mais depuis le cinquième siècle, on employa le mot *Avent*, pour désigner ce temps de prières et de pénitence qui précède la fête de Noël, et qui sert de préparation à cette grande solennité, comme le carême sert de préparation à la fête de Pâques, comme les vigiles servent de préparation aux grandes solennités du christianisme.

Durant bien des siècles, le temps de l'*Avent* fut dans l'Église romaine, un temps d'abstinence et de jeûne. C'est pour cette raison qu'on l'appella quelquefois du nom de carême. Dans le diocèse de Tours, au cinquième siècle, on jeunait trois jours par semaine depuis la Saint-Martin, 11 novembre, jusqu'à la Noël, ce qui fit appeler l'Avent, le carême de saint Martin. Du temps de Charlemagne, le temps de l'Avent durait quarante jours et on l'appelait le carême de Noël.

Si, aujourd'hui, l'usage de l'abstinence et du jeûne a entièrement disparu, le temps de l'*Avent* n'en est pas moins resté, comme le carême, un temps de pénitence destiné à préparer nos âmes à la venue du Sauveur parmi nous. Voilà pourquoi les restes de l'office, pendant l'Avent, sont presque les mêmes que pendant le carême. Dans toutes les églises on se

sert d'ornements violets. Tous les chants de joie, comme le *Gloria in excelsis* et le *Te Deum* sont supprimés. Les mariages sont aussi interdits pendant l'*Avent* comme pendant le carême, et on ne peut les célébrer sans une permission spéciale de l'évêque.

Réflexions pratiques.

Puisque l'Avent n'est autre chose, dans l'usage de l'Église, qu'un temps prescrit avant la fête de Noël, pour nous préparer par le recueillement, la prière, le jeûne et les exercices de piété à célébrer l'avènement de Jésus-Christ dans nos cœurs, à l'exemple des Justes de l'ancienne loi, appelons le Messie de toute l'ardeur de notre âme; disons-lui avec les Saints de l'Ancien Testament : « Cieux, faites descendre une rosée rafraîchissante, et vous, nuées divines, répandez une pluie de grâces sur la terre pour y faire germer son Sauveur. » Pour que nos saints désirs soient réalisés pénétrons-nous de cet esprit de recueillement, de componctions et de repentir que l'Église ne cesse de nous rappeler durant les trois derniers dimanches de l'Avent. Purifions nos âmes en laissant de côté les œuvres de ténèbres qui sont les œuvres de péché. Revêtons-nous de Jésus-Christ; devenons une copie fidèle de ce divin modèle, en exprimant en nous la pureté, l'innocence, la douceur, l'humilité, la simplicité, la charité, la mortification, la modestie, le désintéressement et les autres vertus du divin Maître. Nous le pouvons avec l'aide de la grâce. Demandons-la à Dieu au nom du Sauveur que nous attendons.

Plan de méditation.

Avent. I. Objet, antiquité, sainteté de l'Avent.

II. Sentiments qui doivent nous animer pendant ce saint temps.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE QUATRIÈME VOLUME

OCTOBRE

1. Saint Remi 1
2. Les saints Anges Gardiens 7
3. Saint Placide et ses compagnons 11
4. Saint François d'Assise 14
5. Saint Appolinaire 22
6. Saint Bruno. 26
7. Sainte Pélagie, pénitente. 31
8. Sainte Brigite, veuve 34
9. Saint Denis évêque de Paris, et ses compagnons . . 39
10. Saint François de Borgia 43
11. Saints Taraque, Probe et Andronic. 49
12. Sainte Thaïs, pénitente 55
13. Saint Édouard. 60
14. Saint Calixte 64
15. Sainte Thérèse 68
16. La bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque 76
17. Sainte Hedwige, veuve 81
18. Saint Luc. 85
19. Saint Pierre d'Alcantara. 89
20. Saint Jean de Kenti 94

21. Sainte Ursule et ses compagnes 98
22. Saint Hilarion. 101
23. Le Saint Rédempteur 107
24. Saint Raphaël. 109
25. Saint Crépin et saint Crépinien 112
26. Saint Démètre 117
27. Saint Évariste. 120
28. Saint Simon et saint Jude 123
29. Saint Abercius 126
30. Saint Marcel 132
31. Saint Quentin. 136

NOVEMBRE

1. Fête de la Toussaint 141
2. Commémoraison des Morts 144
3. Saint Malachie, évêque et confesseur 148
4. Saint Charles Borromée 154
5. Sainte Marie, esclave et martyre. 161
6. Saint Léonard, ermite 165
7. Saint Florent 168
8. Saintes Reliques 171
9. Dédicace de la Basilique du Sauveur 176
10. Saint André Avellin, confesseur 178
11. Saint Martin, évêque de Tours. 182
12. Saint Martin, martyr 188
13. Saint Stanislas de Kostka 192
14. Saint Véran, évêque de Cavaillon 198
15. Sainte Gertrude, vierge 205
16. Saint Didace, confesseur. 208
17. Saint Grégoire, évêque et confesseur 212
18. Dédicace des basiliques de saint Pierre et de saint Paul 218
19. Sainte Élisabeth de Hongrie, veuve 320
20. Saint Félix de Valois, confesseur 225
21. Présentation de la Sainte Vierge. 232
22. Sainte Cécile, vierge. 236
23. Saint Clément, pape et martyr. 240
24. Saint Jean de la Croix, confesseur 244
25. Sainte Catherine, vierge et martyre 250
26. Saint Pierre d'Alexandrie, évêque et martyr 255
27. Saint Jacques l'Intercis, martyr 258

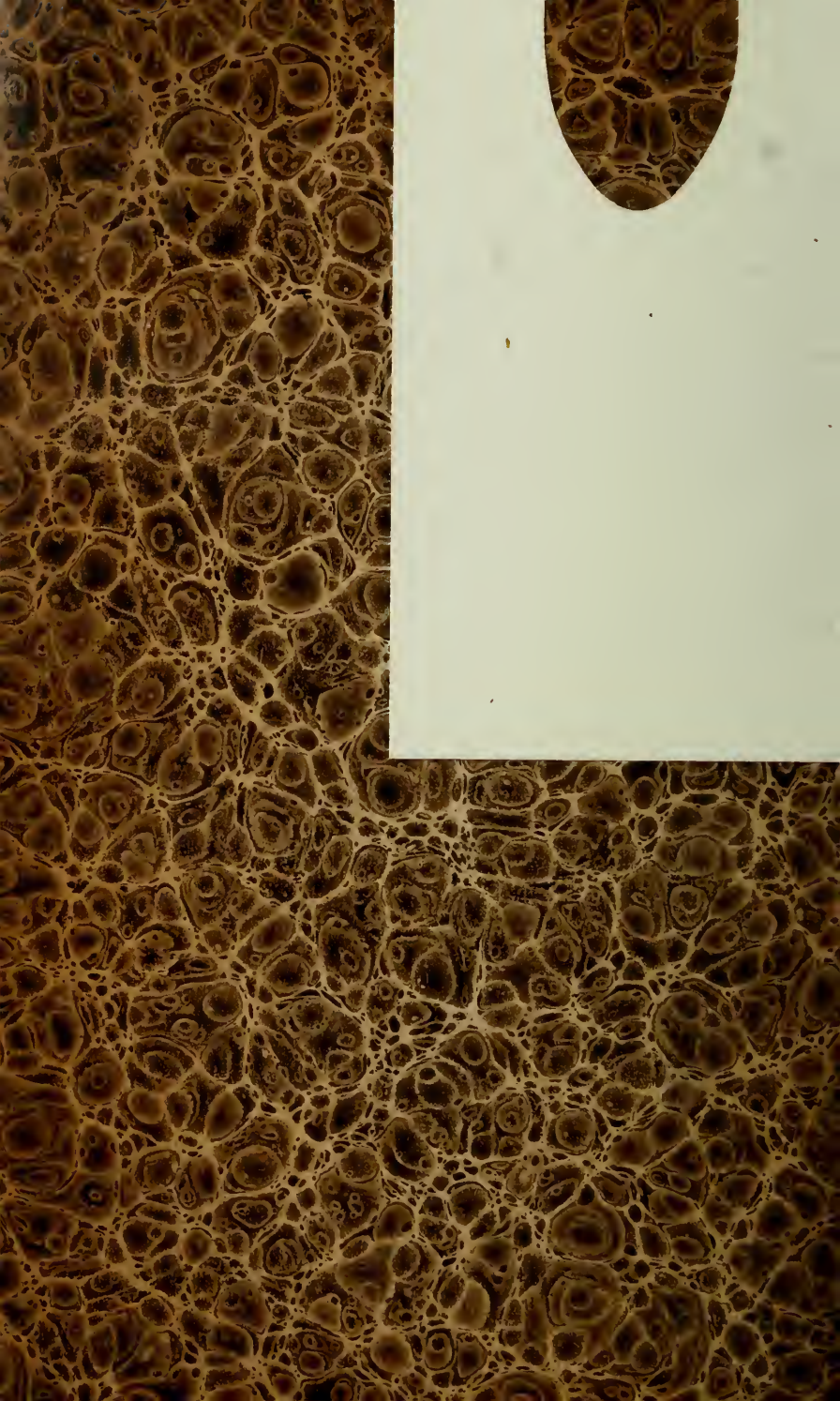
28. Saint Étienne, dit le Jeune, martyr 261
29. Saint Saturnin, évêque de Toulouse, martyr 265
30. Saint André, apôtre 269

DÉCEMBRE

1. Saint Éloi 275
2. Sainte Bibianne 282
3. Saint François Xavier 286
4. Sainte Barbe 294
5. Saint Pierre Chysologue 299
6. Saint Nicolas 303
7. Saint Ambroise 309
8. Immaculée Conception. 315
9. Saint Sabas 320
10. Translation de N.-D. de Lorette. 325
11. Saint Damase 331
12. Saint Spiridion 334
13. Sainte Lucie 339
14. Sainte Léocadie. 343
15. Saint Eusèbe 348
16. Sainte Adélaïde 352
17. Saint Lazare. 356
18. Attente de la naissance de l'Enfant Jésus. 362
19. Sainte Eulalie. 364
20. Sainte Olympiade 369
21. Saint Thomas, apôtre 373
22. Sainte Angéline de Corbora 376
23. Saint Thimothée et sainte Maure 382
24. Sainte Victoire 387
25. Noël 392
25. Sainte Anastasie. 396
26. Saint Etienne 402
27. Saint Jean, évangéliste 406
28. Saints Innocents. 411
28. Sœur Benoite 414
29. Saint Thomas de Cantorbery 422
30. Saint Sabin 427
31. Saint Sylvestre 431

FÊTES MOBILES

Fête du Saint Rosaire 439
Maternité de la très Sainte Vierge 444
Fête de la Pureté de la Sainte Vierge 446
Patronage de la Sainte Vierge. 450
Dédicace des Églises 452
De l'Avent. 456

FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.